

# LE DIABLE DANS LES MISSIONS

PAR PAUL VERDUN

## TOME II

ASIE (suite)  
BIRMANIE - SIAM

### CHAPITRE PREMIER EVANGELISATION

Sur la route maritime qui conduit d'Europe en Chine et au Japon, le navigateur qui suit les côtes rencontre, après la presqu'île de l'Hindoustan, celle de l'Indo-Chine. Le nom de cette péninsule rappelle ceux des races qui l'occupent. A l'occident, elle nourrit les Birmans et les Siamois qui se rattachent au groupe indien ; à l'orient, elle est cultivée par les Cochinchinois, les Annamites et les Tonkinois, qui ont subi l'influence de leurs voisins les Chinois.

C'est seulement dans les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle, en 1722, que commença l'évangélisation des Birmans. Ils formaient alors plusieurs petits royaumes, notamment ceux d'Ava et de Pégou. Ils étaient constamment en guerre soit entre eux, soit avec leur voisin, le Siam.

Ces troubles perpétuels, l'entêtement des habitants dans le bouddhisme, qui était leur principale religion, ainsi que le petit nombre des missionnaires - à deux reprises ils furent réduits par la mort à un seul - rendirent les progrès de la mission très difficiles et très lents. Cependant, en 1800, le chiffre des catholiques de ce vicariat apostolique s'élevait à cinq mille.

Mais en Birmanie, comme dans les Indes, la Révolution française eut un contre-coup désastreux. Les sources des vocations étant taries, et l'éducation des prêtres impossible en Europe, les missionnaires se firent de plus en plus rares dans l'Extrême-Orient, et, en 1832, le dernier pasteur des Birmans, le Père d'Amato, mourut et ne fut pas remplacé. Le chiffre des catholiques fut alors réduit à trois mille.

Les troubles de l'Europe s'étant apaisés et le nouvel état de choses s'étant consolidé, le recrutement des missionnaires redevint possible.

Malgré l'entêtement de ces populations dans les erreurs du Bouddhisme, le chiffre des chrétiens se releva et, en 1850, il atteignit de nouveau cinq mille, comme au début du XVII<sup>e</sup> siècle.

Mais une persécution terrible menaça de tout ruiner.

Le gouvernement birman avait jusqu'alors laissé les missionnaires assez libres de prêcher leur religion.

Lorsqu'en 1852 il vit les Anglais s'emparer d'une partie considérable du pays, il prit peur de tout ce qui sentait l'Europe, sa civilisation et sa religion. Il se vengea de ses désastres sur les chrétiens. Les églises, les écoles, les presbytères furent détruits ; plusieurs missionnaires furent jetés en prison, un d'eux fut mis à mort, un autre devint fou à la suite des mauvais traitements endurés.

Peu à peu cependant la rage des persécuteurs s'apaisa. Le voisinage menaçant des Anglais contribua beaucoup à comprimer les sentiments hostiles et les désirs sanguinaires du gouvernement birman contre les missionnaires. Ceux-ci travaillèrent donc tranquillement à leur œuvre d'évangélisation. Depuis 1857 jusqu'à nos jours, ils ont joui d'une paix profonde dont ils ont profité avec grand fruit. Les recensements des catholiques, faits en 1870 et 1890, accusent, à la première date, 8.581 fidèles, et, à la seconde, 31.980.

Les progrès accomplis en vingt ans sont donc des plus consolants. Néanmoins il reste encore beaucoup à faire pour amener tout ce pays à la vraie foi. La population totale étant en effet de sept millions, on ne rencontre qu'un catholique sur deux cent vingt habitants.

Cette proportion, espèrent les missionnaires, s'améliorera rapidement sous la domination bienveillante de l'Angleterre ; car, depuis le recensement de 1890, elle s'est annexé la partie de la Birmanie qu'elle n'avait pas conquise en 1852.

L'évangélisation du royaume de Siam a commencé une cinquantaine d'années plus tôt que celle de la Birmanie, en 1673. Les progrès du Catholicisme y ont été plus entravés que dans l'état voisin, et ce pays n'a pas encore subi l'influence prépondérante d'une nation européenne ; aussi le chiffre des catholiques s'y est-il accru avec plus de lenteur. En 1800 il était de 2.300 ; en 1820 de 2.500 ; en 1840, de 7.000 ; en 1870, de 10.000 ; en 1890, date du dernier recensement, de 18.200.

La population totale du royaume étant d'environ huit millions d'âmes, on trouve un catholique sur quatre cent trente-neuf habitants. Comme on le voit, cette proportion est très faible, comparée à celle de l'Inde et de la Birmanie.

## CHAPITRE II

**DANS LA BIRMANIE : - LE REVENANT. - SORT JETÉ. - L'EFFET D'UN MALÉFICE. - CHARMEUR DE SERPENTS.**

**DANS LE ROYAUME DE SIAM : - LES *Phi*. - DIABLES CUIITS ET DIABLES CRUS. - LES STATUES DES IDOLES HABITATIONS DES DÉMONS. - LE DIEU D'OR ET LE DIEU DE VERRE. - UNE IDOLE ENCHAÎNÉE.**

Dans la partie sud de la Birmanie habitent les Karins ou Carians. Ils ont une peur extrême des revenants. Semblables en cela à un grand nombre d'Européens, ils ne passent qu'avec la plus grande répugnance auprès des cimetières et des

lieux témoins d'un accident ou d'un meurtre.

Le diable, paraît-il, fait, de son côté, tout ce qui lui est possible et permis, pour les maintenir dans cette terreur. Ils disent voir souvent des spectres leur apparaître et entendre des bruits terrifiants retentir à leurs oreilles.

Au témoignage de M. Bringaud, leur missionnaire, qui les évangélise depuis 1863, ces apparitions et ces bruits ne sont pas toujours les résultats de leur imagination.

Il y a quelques années, ce prêtre avait à visiter une petite chrétienté située à sept milles au nord-ouest de Mittagou. La veille du jour où il devait s'y rendre lui-même, il y envoya trois enfants de l'école, âgés de douze à quinze ans. Ils emportèrent quelques objets nécessaires au culte et devaient l'assister dans les cérémonies.

Le lendemain matin, en arrivant à son tour dans cette chrétienté, M. Bringaud trouva le village tout en émoi. Les trois enfants, en plein jour, à quatre heures de l'après-midi, en passant auprès d'un cimetière birman, avaient vu un spectre. Ils en faisaient tous les trois le même portrait et ne variaient pas dans leur description.

Ce qui les avait frappés, c'étaient les grands yeux du spectre ; il n'y avait de visible en lui que les yeux et la tête ; le corps était caché par les buissons et de la fumée.

Au retour le missionnaire voulait, comme à l'aller, faire prendre les devants aux enfants. Il ne put les y décider : ils avaient trop peur de revoir l'apparition, ils ne consentirent à partir que dans la compagnie du prêtre.

On arriva à l'endroit où le spectre s'était montré. Les enfants l'indiquèrent de loin à M. Bringaud, mais ils refusèrent de le suivre lorsqu'il alla, avec son cheval, fouler la place et les broussailles aux alentours.

Le missionnaire ne vit en ce lieu rien d'extraordinaire, ni de suspect. Il le fit observer à ses jeunes compagnons, mais il ne put leur persuader qu'ils avaient été le jouet de leur imagination.

- Les revenants ont peur de vous, lui répondaient-ils, parce que vous êtes le ministre du Dieu Eternel.

D'ailleurs ils ne sont pas toujours visibles et changent souvent d'endroit.

Le prêtre resta persuadé que les enfants avaient parlé avec bonne foi et qu'effectivement ils avaient vu un spectre.

Chemin faisant il profita de la circonstance pour leur expliquer comment le démon, pour tromper les vivants, prenait quelquefois la forme de l'homme, des monstres ou des animaux, mais que les âmes ne revenaient jamais, après les avoir quittés, reprendre et animer leurs corps.

Les Birmans ont des sorciers, non pas des charlatans opérateurs de tours de passe-passe plus ou moins ingénieux, mais des magiciens ayant conclu un pacte avec le démon et se servant de la puissance qu'ils en ont reçue, pour faire le mal.

Et M. Bringaud, qui vivait au milieu de ces peuples depuis 1863, intimement mêlé à leur existence, déclarait en 1888 par écrit :

- Pour moi, j'ai vécu trop longtemps dans un milieu où Satan règne en maître, et j'ai été témoin de trop de choses extraordinaires, pour ne pas croire à l'action des démons sur les hommes par l'intermédiaire des sorciers et de la magie. S'étant donné au diable, ces individus en ont obtenu, en retour, le pouvoir de le commander et de le faire agir.

Il est impossible d'être plus explicite et plus affirmatif.

Un jour, M. Bringaud fut appelé dans un village pour bénir un puits. Dans cette localité habitaient des chrétiens et des païens. Quelques minutes après la cérémonie, on vint l'informer qu'une sorcière birmane avait jeté un sort à une femme païenne habitant une maison voisine.

- Le diable, lui dit-on, s'est emparé de cette malheureuse. Elle se tord, se lamente, pousse des cris déchirants. Elle vous supplie d'aller la voir et la délivrer.

- Appelez le médecin voisin, conseilla le prêtre.

- Il ne veut pas venir, il se cache. Le démon a déclaré n'avoir pas peur de lui. Il a menacé de lui jouer un mauvais tour s'il se présentait.

Le missionnaire céda aux instances et se rendit chez la malade, accompagné de quelques chrétiens et des enfants qui l'avaient accompagné depuis Mittagou.

Au moment où M. Bringaud mettait le pied dans la maison de cette femme, elle fut délivrée. Elle était toute troublée, essoufflée et s'exprimait avec difficulté.

Elle tendit ses poignets au prêtre.

- Voyez, lui dit-elle, ils portent l'empreinte des cordes avec lesquelles le diable m'a liée... Il est parti, mais il n'est pas loin. Il est caché dans cet arbre. Vous l'avez mis en fuite, mais, dès que vous serez sorti, il reviendra et me tourmentera de nouveau. Restez ici, gardez-moi de ce-monstre.

Elle avait saisi le missionnaire par son vêtement et ne voulait pas le laisser partir.

Il la rassura de son mieux et lui fit donner de l'eau bénite, lui recommandant de s'en servir pour chasser son persécuteur s'il osait se représenter. Mais elle supplia M. Bringaud d'aller passer sous l'arbre où elle voyait le fantôme. Il y consentit et cette femme vit le spectre s'enfuir à l'approche du ministre du vrai Dieu.

Elle fut rassurée et depuis lors se conserva en bonne santé.

Lorsque les sorciers birmans veulent effrayer les gens, soit pour leur extorquer de l'argent, soit pour en obtenir quelque autre avantage, ils envoient le démon qui les possède frapper telle ou telle personne d'une maladie. Pour la faire disparaître, ils n'ont qu'à rappeler le mauvais messager ; la cure est instantanée et prodigieuse.

Un chrétien voyageait un jour, raconte M. Bringaud, avec un sorcier qu'il ne connaissait pas. Celui-ci lui demanda si, dans un village encore éloigné où ils devaient souper et passer la nuit, il avait des connaissances pour les recevoir et les héberger.

- Je n'y connais personne, répondit-il, je suis moi-même étranger dans ce canton, mais en payant ou donnant quelque chose, nous serons certainement reçus.

- Laisse-moi faire, lui dit alors le magicien, et s'il y a des frais à payer, tu ne t'en prendras qu'à moi.

Il s'accroupit près d'un buisson, fit quelques signes à droite et à gauche, cracha par terre en décrivant un cercle, et se leva en murmurant quelque chose d'inintelligible.

Le chrétien et le sorcier continuèrent leur route en parlant d'autre chose. Grande fut la surprise du premier, en entrant dans le village, de le trouver sens dessus dessous. Partout ce n'étaient que des cris, des larmes, des gémissements.

Le magicien, qui savait cependant fort bien à quoi s'en tenir, demanda avec un feint intérêt la cause de cette émotion.

- C'est, lui répondit-on, que tous les enfants viennent d'être frappés subitement de la fièvre et nous ne savons que faire pour la chasser.

- Montrez-moi les malades, répliqua l'autre.

On les lui présenta ; il les examina.

- Cette maladie, déclara-t-il, est produite par un esprit invisible.

Il ajouta qu'il avait le pouvoir de le chasser.

En entendant cela, toutes les mères prièrent le sorcier de délivrer leurs enfants, puisqu'il le pouvait. Ils lui offrirent des présents et de l'argent.

Mais le rusé, qui voulait autre chose, refusa. On ne l'en supplia qu'avec plus d'instance.

Paraissant enfin céder par charité, l'enchanteur s'accroupit auprès d'une colonne et répéta les signes qu'il avait faits sur le chemin une heure auparavant. Instantanément les enfants furent guéris.

Les parents reconnaissants s'empressèrent de tuer quelques poules et de préparer un confortable souper au sorcier et à son compagnon, puis, le moment du coucher venu, ils leur apportèrent des nattes et des couvertures.

Le lendemain ils gratifièrent encore les voyageurs de provisions pour la route, et ne les laissèrent partir qu'en les priant de repasser une autre fois par leur village.

Ainsi ce magicien, par une duplicité infernale bien digne de celui qu'il servait, après avoir rendu malades les enfants, s'était fait remercier, héberger et nourrir par leurs parents.

Si les malheureux qui font pacte avec Satan ne remplissent pas les conditions de leur engagement, ils sont, dit-on, frappés par le démon et même très cruellement. Sur ce point la croyance générale des Birmans s'accorde pour le fond avec nos vieilles légendes d'Occident, qui, après tout, ne sont peut-être pas des légendes, mais simplement des faits historiques quelque peu poétisés.

M. Bringaud a connu un sorcier charmeur de serpents, aussi pauvre que grossier, nommé Alambé.

Après la moisson, il se promenait de village en village, portant des serpents qu'il faisait danser. Il n'en montrait que de l'espèce la plus dangereuse, le nau ou le cobra. Les paysans lui donnaient pour sa peine du riz ou quelques menues monnaies. Il vivait de ces gains.

Entre lui et le démon, représenté par le reptile, existait une convention. Il devait garder le serpent, mais ne jamais l'injurier, ni le battre, ni le maltraiter d'aucune façon.

Or un jour il montrait un cobra. Il était à demi-ivre et il injuria l'animal. Celui-ci agissant, non pas en bête à qui les paroles déplaisantes eussent été peu sensibles, mais en démon blessé dans son orgueil, refusa de danser.

Le sorcier furieux le saisit et fut assez imprudent pour le mordre. Quelques minutes après le charmeur tombait mort.

Avait-il été à son tour mordu par le serpent qui se défendait ? C'est probable ; mais ce qui est certain, c'est que personne n'estima sa mort naturelle, et que tout le monde pensa qu'elle était la punition de son manquement au pacte qui le liait à Satan.

Les Siamois, tout comme les Birmans, croient aux revenants et en ont grand-peur. Indépendamment des démons qui sont dans l'enfer, ils reconnaissent une autre espèce de diables répandus dans les airs ; ils les appellent *Phi*. Ce sont, disent-ils, les démons qui font du mal aux hommes et qui apparaissent quelquefois sous des figures horribles.

Ils mettent sur le compte de ces malins esprits toutes les calamités qui arrivent dans le monde. Une mère perd-t-elle son enfant, c'est Phi qui a fait ce mauvais coup ; un malade est-il désespéré, c'est Phi qui en est la cause.

Pour l'apaiser ils l'invoquent et lui font des offrandes qu'ils suspendent dans les lieux déserts ; ils ne croient pas que ces esprits soient des dieux, mais ils disent qu'ils sont très puissants, et qu'il est bon de les ménager ; ils leur offrent souvent des gâteaux, des noix de coco, du riz, du bétel ; ils sont persuadés que ces dieux aériens viennent en respirer l'odeur.

Mgr Bruguière, évêque de Capse, écrivait de Bangkok, en 1829, qu'il avait trouvé, en voyageant, quelques-unes de ces offrandes suspendues aux arbres. Il demanda à son guide ce qu'étaient ces corbeilles.

- C'est, lui répondit-il, un don que l'on fait à Phi.

Les Siamois pensent que les maladies contagieuses, comme la peste, le choléra-morbus, sont des êtres réels, que ce sont des démons. Ils les conjurent et les chassent des villes et des villages. Quelques-uns les poursuivent avec un poignard à la main ; ils appellent cela « tuer la peste ».

On trouve parmi les Siamois un bon nombre d'hommes assez pervers pour prier le diable de faire du mal à leurs ennemis.

Toute espèce de superstition est connue à Siam ; les sortilèges, les enchantements, les maléfices, les philtres, les évocations des morts, en un mot tous les affreux secrets de la magie noire sont mis en usage, quand on ne trouve pas d'autres moyens pour parvenir à ses fins, et tout cela se fait avec le secours de ces esprits qu'ils appellent Phi.

Ces opérations diaboliques produisent des effets si extraordinaires qu'il est impossible de les expliquer naturellement ; les apparitions du démon ont lieu si fréquemment, et d'une manière si publique, qu'il y aurait de la mauvaise foi si l'on s'obstinait à les nier ; il faudrait pour cela accuser d'imposture les vicaires apostoliques et les missionnaires qui témoignent, non seulement avoir vu de leurs propres yeux les effets des opérations du diable, mais encore les avoir examinés avec toute l'attention dont des hommes instruits et prudents peuvent être capables.

Mais un signe de croix, quelques gouttes d'eau bénite, la seule présence d'un chrétien qui passe par hasard, rend tous les effets de l'enchanteur inutiles, suffit pour faire fuir tous les spectres et rend nulle toute la science des magiciens.

Les Siamois sont persuadés que les démons Phi ne sont pas autre chose que les âmes de ceux qui n'ont point été brûlés.

Ils distinguent deux sortes de Phi. Les uns, qu'ils appellent Phi-Suk, c'est-à-dire «Diabes cuits», sont les âmes de ceux dont les corps ont été brûlés. Ces âmes ne font point de mal, elles ne sont pas même sur la terre.

Les autres, qu'ils appellent Phi-Dep, c'est-à-dire «Diabes crus», sont les âmes de ceux dont les corps n'ont pas été incinérés.

Les corps que, d'après leurs lois, on ne peut pas brûler sont les corps des femmes enceintes, ceux des personnes décédées de mort violente ou d'une attaque d'apoplexie foudroyante, ou par quelque autre accident semblable.

Tous ces corps sont déposés dans une petite maison découverte qu'ils appellent Paxa. C'est le lieu où se rendent les sorciers pour faire leurs opérations diaboliques.

Les Siamois ont des temples et des idoles qui sont, disent-ils, les images de leurs dieux. Ils pensent que ces statues, dès qu'elles sont inaugurées dans les temples, deviennent de vraies divinités. Ils ne leur font pas de sacrifices proprement dits ; ils leur font seulement des offrandes de fleurs et de bougies quatre fois le mois, le 1<sup>er</sup>, le 8, le 14 et le 21 de la lune.

Quelquefois le peuple s'assemble dans le temple pour jouer des instruments de musique.

Dans les grandes calamités ils portent en procession quelques-unes de leurs idoles le plus célèbres. Quand ils ont besoin de pluie, ils les exposent au soleil. Si la pluie est trop abondante, ils découvrent le toit du temple. Ils s'imaginent que l'idole, incommodée par l'eau, rendra la sérénité au ciel.

Plusieurs de ces idoles n'ont d'autre nom que celui de la matière dont elles sont composées. Ainsi ils diront : «le Dieu Or», «le Dieu Verre».

Mgr Bruguière se plaignait de voir, en 1829, les Siamois convertir toutes les représentations de la personne humaine en divinités, ou, pour parler plus exactement, les consacrer aux démons pour qu'ils en fissent leurs demeures et comme leurs autels où ils recevaient les hommages de leurs adorateurs.

De quelque part que vienne une statue, disait-il, elle sera bien reçue à Siam, on fera son apothéose.

Quelques années auparavant, on avait apporté du royaume de Laos une statue de verre. Consacrée aussitôt au démon, elle devint en grande considération à la Cour.

En 1828, on en apporta une autre qui était d'or. Elle ne tarda pas à acquérir autant de crédit que celle de verre. Mais on crut s'apercevoir que le Dieu de verre avait conçu des sentiments de jalousie contre son rival.

On craignit que le dépit lui fit prendre quelque résolution désespérée, et que le démon qui habitait cette statue ne la ramenât, par un prodige, dans le Laos, d'où elle venait. Or cet événement, s'il s'était produit, eût eu des conséquences politiques graves, les Laotiens étant précisément, à cette époque, révoltés contre le Siam.

Le roi de ce pays n'avait jamais étudié l'histoire religieuse de la Rome païenne, il ignorait probablement même jusqu'au nom de cette ville d'Occident, et cependant, instruit sans doute par des prestiges arrivés dans sa propre patrie, il eut recours aux mêmes précautions que les anciens Romains avaient prises dans des circonstances semblables : il fit enchaîner le Dieu de verre et lui donna des gardes.

Maintenant il se trouvera peut-être des gens pour prétendre que des hommes capables d'élever les monuments magnifiques qui existent au Siam sont des imbeciles, et que les conquérants du vieux monde étaient des cerveaux faibles !...

Entre les juges et les jugés, le lecteur décidera...

## ANNAM ET TONKIN

### CHAPITRE III LE SANG DES MARTYRS

Si jamais il fut à propos de rappeler le fameux : *Sanguis martyrum, semen christianorum*, c'est bien au sujet de cette terre des martyrs que fut l'Annam. Dans ce sol tourné et retourné par le fer de la persécution, la semence de vérité, arrosée par des ruisseaux de sang chrétien, poussa de profondes racines.

Mais, sujet digne aussi d'être remarqué, c'est, que dans ces contrées la lutte entre Dieu et Satan se personnifia dans la France, ses missionnaires, ses marins et ses soldats d'une part, et les souverains persécuteurs Minh-Mang, Thieu-Tri et Tu-Duc d'autre part.

L'Évangile et l'idolâtrie combattirent, et la Fille aînée de l'Église, fidèle - bien qu'à certaines époques d'une façon inconsciente - fidèle, malgré tout, à sa mission civilisatrice, accomplit, dans l'Annam, la Cochinchine et le Tonkin, la volonté de Dieu sur le monde.

Jusqu'à la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'évangélisation de l'Annam suivit une marche généralement ascendante, mais une persécution cruelle, qui dura cinquante ans sans interruption, arrêta ces progrès. Les églises furent détruites, les œuvres anéanties, les chrétientés dispersées.

De plus la guerre civile, causée par des compétitions au trône, ajouta pendant vingt-cinq ans ses horreurs aux désastres précédents.

Pour mettre fin à ces troubles, l'évêque d'Adran appela à son aide quelques Français. Ceux-ci prêtèrent leur puissant concours au roi Gia-long et l'aidèrent à remonter sur le trône de ses ancêtres.

Le souverain rétabli se montra reconnaissant pour les chrétiens qui l'avaient soutenu. Durant trente ans, de 1790 à

1820, il fit régner dans ses états une paix profonde et se montra favorable à la religion catholique. Les ruines accumulées par la guerre et la persécution furent relevées, mais les progrès de l'évangélisation chez les infidèles furent à peine sensibles. La cause en était là, comme partout, la pénurie de missionnaires amenée par la Révolution Française.

C'est en effet une constatation curieuse à faire que le contrecoup des événements accomplis en France se répercute jusqu'aux extrémités de la terre. Quand la France est en danger, le monde catholique est en péril.

Malgré les troubles par lesquels elle était passée durant le XVIII<sup>e</sup> siècle, l'Eglise d'Annam comptait cependant, au début du XIX<sup>e</sup>, 310.000 fidèles. Mais la persécution n'allait pas tarder à augmenter ce chiffre dans des proportions considérables.

Au roi pacifique Gia-long succéda, en 1820, Minh-Mang, dont le caractère était tout autre. Asiatique jusqu'au fond de l'âme, il détestait l'Europe et tout ce qui en vient : hommes et religion. Il était persuadé que le seul moyen pour l'Annam de conserver sa civilisation propre, pour le moment, et son indépendance, dans l'avenir, était de repousser les idées et l'influence de l'Occident.

Il commença par renvoyer les Français qui avaient replacé Gia-long sur le trône, et lui avaient procuré un règne si long et si paisible. Cet acte d'ingratitude commis, il disposa dans le plus grand secret les mesures capables, s'imaginait-il, de débarrasser son pays des missionnaires européens et de leur religion.

Le 6 janvier 1833 éclata, comme un coup de foudre, le premier édit de persécution générale. L'ère sanglante était ouverte. Elle devait durer longtemps.

Le 17 octobre 1833, M. François Isidore Gagelin, prêtre de la mission de Cochinchine, fut condamné à mort et étranglé.

En 1835, le Père Odorico, Franciscain, missionnaire en Cochinchine, fait prisonnier, mourut en captivité.

Le 30 novembre de la même année, M. Marchand, missionnaire, arrêté à Saigon, expira lentement dans l'affreux supplice des cents plaies, c'est-à dire qu'il vit les bourreaux lui tenailler, couper, arracher, brûler la chair sur cent parties du corps...

Le 21 septembre 1837, M. Cornay, missionnaire du Tonkin occidental, fut coupé en morceaux.

Le 21 septembre 1838, M. Jaccard, provicaire de la mission de Cochinchine, détenu depuis cinq ans en prison, fut étranglé.

Le 24 novembre de la même année, M. Borie, vicaire apostolique du Tonkin occidental, fut décapité.

En 1839, M. Delamotte, missionnaire en Cochinchine, mourut en prison ; Mgr Delgado, dominicain, vicaire apostolique du Tonkin oriental ; Mgr Hénarès, également enfant de Saint Dominique, coadjuteur du précédent ; le Père Fernandez, provicaire de la même mission, furent décapités.

Tandis que leurs frères rendaient à Jésus-Christ le témoignage sanglant sous la main du bourreau, Mgr Havard, du Tonkin occidental, MM. Candalh et Vial, missionnaires de la Cochinchine, périssaient d'une façon peut-être encore plus cruelle. Ils mouraient de misère et de faim dans les forêts où la persécution les avait forcés de chercher un refuge.

Encouragés par l'exemple des missionnaires européens, les prêtres indigènes, au nombre d'une vingtaine, et les fidèles annamites, au nombre de plusieurs centaines, versèrent aussi courageusement leur sang pour affirmer leur foi chrétienne.

Mais la parole de ces témoins qui se faisaient tuer avait une puissance de persuasion extraordinaire. Les païens, enthousiasmés par tant d'héroïsme, se convertissaient par milliers.

En 1841, Minh-Mang mourut, mais auparavant il put constater les résultats de sa politique sanguinaire. Il avait juré d'exterminer dans ses états la religion des Européens... Lors du recensement fait en 1840, elle comptait 420.000 fidèles, cent dix mille de plus qu'en 1800 !...

La persécution avait accru le chiffre des chrétiens de plus de cent mille !...

*Initium sapientiæ, timor Domini !* Le commencement de la sagesse, pour les tyrans de l'Asie, est souvent la crainte de l'Europe.

Thieu-Tri, fils et successeur de Minh-Mang, s'il craignait peu la colère de Dieu, redoutait beaucoup les canons de la France. Aussi laissa-t-il les chrétiens de ses états respirer quelque peu.

Il y eut bien sous son règne quelques Annamites martyrisés, mais la vie des missionnaires fut épargnée.

Ce n'était pourtant pas l'envie de verser leur sang qui manquait à Thieu-Tri ; c'était l'audace.

Au commencement de 1843, il détenait en prison cinq prêtres français qui avaient été légalement condamnés à mort : Messieurs Galy, Berneux, Charrier, Miche et Duclos, mais il n'osait pas donner l'ordre d'exécuter la sentence.

Il fit sagement, car il lui en aurait coûté fort cher. La corvette française *l'Héroïne* venait en effet d'arriver dans les eaux du port de Tourane. Le commandant Lévêque apprit la captivité de ses cinq compatriotes. Il les réclama et eut la joie de les recevoir avec honneur à son bord le 19 mars 1843.

En 1844, un fait semblable vint confirmer le tyran annamite dans la pensée qu'il est dangereux de porter la main sur un Français. Monseigneur Lefebvre ayant été pris et condamné à mort, le contre-amiral Cécile, commandant les forces navales de la France dans les mers de Chine, exigea et obtint qu'il lui fût remis.

Cette intervention blessa cruellement Thieu-Tri dans son orgueil. Il se promit de profiter de la première occasion pour se débarrasser de la surveillance de la France. En 1847 il crut qu'elle s'offrait favorable.

Le commandant Lapierre était venu, au nom du gouvernement de Louis-Philippe, demander officiellement au gouvernement annamite la sécurité pour les Français et la liberté religieuse pour les chrétiens. Thieu-Tri essaya de l'attirer, lui et ses officiers, dans un guet-apens.

Le commandant s'aperçut à temps de la duplicité du tyran. Il recourut aux moyens énergiques, bombarda ses forts et détruisit sa flotte. Ce fut l'affaire de quelques heures.

Thieu-Tri en mourut de honte et de rage.

Son fils Tu-Duc, monté sur le trône en 1847, prit à cœur de venger son père sur les missionnaires et les chrétiens. La

persécution reprit aussi violente que sous Minh-Mang.

Le 1<sup>er</sup> mai 1851, M. Schœffler fut décapité. Le 1<sup>er</sup> mai 1852, M. Bonnard subit le même sort. La tête des autres missionnaires fut mise à prix deux mille quatre cents francs. Tout prêtre saisi, européen ou indigène, devait être coupé en morceaux.

Cette conduite sanguinaire était une insulte à la France. En 1856, M. de Montigny se rendit en Cochinchine pour traiter à la fois des intérêts commerciaux et des intérêts religieux.

Ne fut-il pas assez adroit ou assez ferme ? Ses paroles eussent-elles dû être appuyées auprès du prince barbare par la vue d'une escadre ?... C'est présumable. Ce qui est certain, c'est que M. de Montigny ne réussit pas, et que son intervention n'eut d'autre résultat que d'augmenter la fureur des persécuteurs.

L'église d'Annam se vit dans une situation si critique que Monseigneur Pellerin, vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale, se décida, en 1857, à faire le voyage de France et vint demander à Napoléon III sa protection pour ses chrétiens. Il fut si éloquent, si persuasif, que l'expédition de Cochinchine fut décidée. Elle débuta en 1858.

Mais dès la prise de possession du port de Tourane, la persécution dans l'Annam redoubla d'intensité. Pour Tu-Duc, massacrer les missionnaires et les chrétiens, c'était diminuer le nombre des Français et de leurs alliés de l'intérieur.

A la première nouvelle de l'expédition, Monseigneur Diaz avait été arrêté et martyrisé. En 1858 ce fut le tour de Monseigneur Garcia.

La même année Mgr Retord, vicaire apostolique du Tonkin occidental, obligé de fuir dans les forêts, y mourut de privations.

En 1860, M. Néron, missionnaire, fut martyrisé. En 1861, Mgr Hermosilla, Mgr Ochoa, Mgr Cuenot, M. Vénard et le Père d'Almato subirent le même sort.

Cent seize prêtres annamites, plus de cent religieuses, la plupart des catéchistes et des élèves des écoles furent tués en haine de la foi et de la France.

Les notables des villages chrétiens furent arrêtés au nombre de dix mille ; plus de cinq mille furent mis à mort.

Deux mille chrétientés furent saccagées, pillées, incendiées. Leurs maisons, leurs rizières, leurs jardins furent donnés en cadeaux aux païens du voisinage.

Les cinq cent mille fidèles qui composaient le troupeau de l'Eglise annamite, arrachés violemment à leurs foyers détruits, furent dispersés au milieu des villages païens.

Par un raffinement de cruauté inouï, les persécuteurs eurent soin d'envoyer le mari dans une province et la femme dans une autre, afin qu'ils ne pussent plus se réunir et se soutenir dans la foi, et que le lien familial fût à tout jamais rompu.

Quant aux enfants, privés de leurs parents séparés, ils furent abandonnés, comme un vil bétail, aux païens qui voulurent les prendre, pour ainsi dire à titre d'esclaves.

On estime que quarante mille chrétiens, de tout âge et de toute condition, périrent pendant l'année de la dispersion, par suite des fatigues, des coups, des privations, de la faim.

Ceux qui survécurent à tant de désastres ne sauvèrent que leur existence. Bestiaux, champs, maisons, argent, vêtements, parents, femme, enfants, ils perdirent tout... absolument tout.

Enfin, cette tourmente dont il est peu d'exemple, même dans l'histoire des persécutions, prit fin avec la guerre extérieure.

Tu-Duc vaincu fut contraint, en juin 1862, de céder la Cochinchine à la France et de promettre la sécurité aux missionnaires et la liberté religieuse aux catholiques.

Une fois de plus, l'épée de la France venait de venger le sang chrétien.

Mais en 1867 la haine des païens annamites contre la Religion fut plus forte que leur peur de la France. Des massacres partiels de fidèles eurent lieu. Ils se renouvelèrent en 1869 et 1873.

Enfin, tout récemment, ainsi que chacun le sait, le gouvernement d'Annam fut définitivement mis à la raison par la conquête du Tonkin.

Malheureusement la prise de Hué en 1885 fut le prétexte de nouveaux massacres. Une vingtaine de missionnaires européens, trente prêtres annamites, près de cinquante mille chrétiens furent martyrisés. Quant aux pertes matérielles, elles furent incalculables.

Depuis ce dernier effort de Satan pour détruire l'Eglise d'Annam, la conquête française s'est consolidée.

Peu à peu les chrétientés se sont reconstituées, les églises se sont rebâties, de nouveaux prêtres ont été ordonnés et les conversions ont augmenté par milliers le nombre des fidèles.

Gia-Long, l'ami des Français et trente ans de paix ; Minh-Mang, le persécuteur ; Thieu-Tri, le craintif ; Tu-Duc l'exterminateur ; l'expédition de Cochinchine ; la conquête du Tonkin : toute l'histoire de l'Annam de 1800 à nos jours peut se résumer en ces quelques mots.

Et durant ce siècle, dont la moitié au moins s'est écoulée dans les périls et les terreurs de la persécution, le vieil agape : *Sanguis martyrum, semen Christianorum* a reçu de nouveau une sanction éclatante. Les chiffres le démontrent.

En 1800, l'Annam comptait 310.000 catholiques ; en 1840, il en comptait 450.000 ; enfin en 1890 le chiffre du commencement du siècle avait plus que doublé : il s'élevait à 628.000. La population totale étant de 28.200.000 âmes, c'est dire que l'on trouve un chrétien sur 45 idolâtres.

## CHAPITRE IV

**CONSULTATION SOLENNELLE DU DÉMON. - A QUI APPARTIENNENT LES PAÏENS ? - SORCIERS PENAUDS. - UN ENFANT TONKINOIS DE CINQ ANS QUI COMPREND LE LATIN. - COMMENT L'ON DEVIENT SORCIER. - L'INITIATION ORDINAIRE. - L'ENLÈVEMENTS PAR LE DÉMON. - L'ESPRIT FAMILIER. - L'ÉVOCATION DES NYMPHES. - DIVINATION À L'AIDE D'UNE COURGE. - FORMULE D'ÉVOCATION. -**

**TREIZE CATÉCHUMÈNES ATTAQUÉS. - LE DIABLE CATÉCHISTE. - A LA CIME D'UN ARBRE. - LES CHRÉTIENS ET LES PAÏENS PENDANT LES CHOLÉRAS DE 1832 ET DE 1887. - LE RÉSULTAT IMMÉDIAT D'UN VŒU AU DÉMON. - INCENDIES ATTRIBUÉS À DES MALÉFICES. - LA SAINTE VIERGE ET LES ANGES AU SIÈGE DE TRA-KIEU. - STATUETTE MIRACULEUSE. - LA PERSÉCUTION DE 1874 SOUS L'EMPEREUR TU-DUC. - LES CORPS DES MARTYRS. - LE RESPECT DES TIGRES. - PUNITION PROVIDENTIELLE DE DESTRUCTEURS D'ÉGLISES. - LA MAISON D'UN PERSÉCUTEUR LAPIDÉE PAR LES DÉMONS.**

On comprendra facilement que dans un pays comme l'Annam, où les persécutions furent aussi- longues et violentes, Satan, rencontrant de fanatiques adorateurs, se soit manifesté de mille manières,

On l'y consultait d'ailleurs, non seulement en particulier pour des intérêts privés, mais en public, d'une manière solennelle, pour des affaires considérables.

En 1828, c'est-à-dire pendant le règne de Minh-Mang, cette consultation, au rapport de M. Masson, missionnaire apostolique au Tonkin se faisait de la manière suivante.

Tout le village s'assemblait dans la pagode et priait le démon d'entrer dans le corps d'un des assistants et de vouloir bien répondre aux questions qui lui seraient posées. Alors celui ou celle que le village avait choisi pour cela s'asseyait sur une natte par terre, faisant des contorsions épouvantables, grinçant des dents, les yeux enflammés, la bouche écumante, les cheveux tout hérissés, tel à peu près que Virgile dépeint la Sybille de Cumes.

Ces préludes duraient jusqu'à l'arrivée du démon, qui souvent se faisait attendre plusieurs heures ; mais à peine était-il entré dans le corps de l'élu que tout à coup les fureurs de celui-ci augmentaient ; il s'élançait d'un seul bond sur un siège très élevé qui lui était préparé à l'avance ; ce qui, disait-on, surpassait évidemment les forces de la nature.

Tout le monde à l'instant se prosternait pour saluer le diable qui rendait alors ses oracles d'un ton emphatique, d'un style coupé et souvent très obscur.

Dernièrement, ajoutait le missionnaire dans une lettre datée de Nhàn-Hol, le 2 juillet 1828, les mandarins avaient fait une levée considérable d'hommes pour porter jusqu'aux confins du royaume de Laos du riz aux troupes qui s'y trouvaient. Comme l'air de ce pays est extrêmement malsain, et que les hommes, désignés pour ce transport, craignaient de périr, la désolation était générale dans tout le pays.

Un petit village, voisin de celui où je me trouvais alors, fut obligé de fournir, pour son contingent, quatorze hommes, dont douze païens et deux chrétiens.

Après leur départ, les autres habitants du village, qui ne renferme que cinq familles chrétiennes, prirent le parti de consulter le démon.

Les cérémonies étant achevées, le diable répondit que, sur les quatorze personnes dont on lui demandait compte, il n'en reconnaissait pour siennes que douze, qu'il ramènerait saines et sauvées ; que, quant aux deux autres, il ne s'en mêlait pas.

Le lendemain de cette cérémonie, les épouses de ces deux hommes, bonnes chrétiennes, vinrent me prier de dire une messe pour leurs maris, et me racontèrent l'aventure que je savais déjà ; elles s'amusèrent beaucoup de ce que le démon n'avait pas voulu prendre leurs maris sous sa protection.

J'attendais avec impatience le résultat de cette affaire, lorsque les mandarins, après deux journées de marche seulement, renvoyèrent chacun chez soi tous ceux qui avaient été de l'expédition ; ils y arrivèrent tous sains et saufs et la prédiction fut ainsi vérifiée.

On m'a assuré qu'un jour un chrétien s'étant caché parmi les païens dans une de ces cérémonies, l'oracle resta muet, et dit seulement qu'il y avait là des profanes qui l'empêchaient de parler.

En 1831, au mois d'avril, le même missionnaire se trouvait dans une chrétienté peu nombreuse et mêlée avec les païens. La maison voisine de celle où il logeait venait de perdre un enfant qui était mort sur la mer, le jour de Pâques, par suite d'un ouragan terrible.

Ses parents voulurent faire une invocation solennelle au démon pour savoir pourquoi leur enfant était mort, où était son corps, et faire revenir son âme à la maison, afin de participer aux sacrifices solennels offerts aux mânes des défunts.

En conséquence on fit venir ceux qui font ce métier. - Ce n'étaient pas des bonzes -. Ils étaient sept ou huit, tant hommes que femmes. Ils firent un tintamarre épouvantable pendant trois jours et trois nuits consécutifs, sans aucune relâche.

Pendant le jour, le prêtre n'osait aller les regarder, de peur d'être vu par les païens et de scandaliser les chrétiens ; mais, pendant la nuit, il alla plusieurs fois regarder à travers une haie de bambous.

Il les aperçut qui frappaient du tambour et du tambourin, chantaient d'un ton lugubre et dansaient. Le missionnaire attendait avec impatience le résultat de tout cela, mais après trois jours et trois nuits le démon ne donna aucun signe de sa présence, en sorte que ces gens furent obligés de s'en retourner tout honteux.

Très probablement le voisinage du prêtre avait empêché Satan de se manifester.

Le samedi saint de 1831, M. Masson baptisa une femme qui avait servi trois fois de possédée-médium au diable pour rendre ses oracles. Elle lui dit que, lorsque le démon entra dans son corps, elle était absolument hors d'elle-même, ne disant que ce que le diable lui faisait dire, et qu'après qu'il était sorti elle était encore pendant plusieurs jours dans un état de fatigue et de lassitude extrêmes.

Les possessions sont fréquentes dans l'Annam, comme dans tous les pays soumis au joug de Satan ; mais elle s'y présentent parfois dans des circonstances qui les rendent encore plus dignes d'observation qu'ailleurs.

M. Marette, missionnaire apostolique au Tonkin, a été témoin en 1830 d'un de ces cas rares. Il l'a raconté dans une lettre datée du 17 octobre de la même année.

Voici, écrit-il, un trait singulier qui se passe actuellement assez près de ma résidence.

Un enfant né de parent païens, gens pauvres, et seulement âgé de cinq ans, attire l'admiration de tout le monde : sans études, il sait les caractères chinois mieux que les plus fameux lettrés.

Le monde accourt de tous côtés pour considérer ce phénomène et l'interroger sur différentes choses secrètes.

Dans ses manières il n'a rien qui le distingue des autres petits garçons. S'il explique quelque livre, c'est avec les manières puériles. Il aime à s'amuser avec les enfants de son âge.

Ses parents ignorent eux-mêmes la cause de cette opération merveilleuse.

L'an passé il ne faisait pas encore paraître ces connaissances extraordinaires.

Un de nos élèves latinistes lui a présenté un billet en latin dont la conclusion était : *Satanas es tu ?*

Arrivé à cet endroit, l'enfant a déchiré le papier.

Je ne crois pas possible d'expliquer ce fait singulier autrement que par l'opération du démon ; néanmoins, vu le jeune âge du sujet, on ne peut supposer de pacte avec Satan.

Ce phénomène n'est point inouï ici ; des témoins oculaires attestent avoir déjà rencontré des cas semblables.

Il est à remarquer que ces individus sont toujours des enfants ; on les dit d'un orgueil insupportable.

Devant les premiers mandarins même, ils s'arrogent les premières places ; au point que, dans une pareille circonstance, le roi d'Annam, offensé de l'insolence d'un *Trang* (c'est le nom qu'on leur donne), voulut le tuer : mais un de ses premiers ministres s'intéressa au sort de ce petit garçon et lui épargna la mort.

Je ne sais ce que deviennent ces êtres extraordinaires. Ils disparaissent bientôt, soit que le gouvernement s'en débasse par appréhension que ces génies ne nuisent à l'état, soit qu'ils meurent promptement.

Un pays qui réclame et suit les conseils du démon dans ses affaires privées et publiques est évidemment une patrie bienveillante pour les ministres de l'enfer, quels que soient leurs grades et les noms dont ils s'affublent. Aussi magiciens, sorciers, devins et autres imposteurs, qui reconnaissent un certain Laotsé pour fondateur et père, ont-ils toujours pullulé dans le royaume d'Annam.

Que ce soit habileté de leur part, disait, en octobre 1854, Monseigneur Retord, vicaire apostolique du Tonkin occidental, ou intervention diabolique, toujours est-il certain qu'ils font beaucoup de choses étonnantes. Ils produisent, entre autres, les phénomènes du magnétisme et dû somnambulisme dans un degré, je crois, bien supérieur à tout ce que font en France les opérateurs le plus vantés.

Attirons en passant l'attention sur cette opinion de Monseigneur Retord qui range sous une influence démoniaque - du moins pour ce qui regarde les phénomènes observés dans sa mission - les opérations du magnétisme, avec celles de la magie.

En Extrême-Orient, pas plus que partout ailleurs, n'est sorcier qui veut. Mais en Annam la façon dont on reconnaît les hommes ou les femmes, car le sexe importe peu, susceptibles de devenir sorciers est assez bizarre.

Les Annanites sont d'intrépides mangeurs. Tout ce qui est susceptible de passer par le gosier leur est bon.

Ils ne reculent pas devant certains mets que nous sommes peu accoutumés en Europe à voir sur nos tables. La viande de chien est pour eux un aliment coutumier, les souris, les fouines et les lézards font leurs délices.

Or si un homme ou une femme, après avoir mangé certains de ces-aliments ou d'autres, inoffensifs pour tout le monde, tombe malade et est saisi par la fièvre, c'est un signe que le démon a des vues sur lui, ou sur elle, et veut en faire son ministre et son ami particulier.

Cette fièvre mystérieuse est-elle simplement un prestige diabolique s'accomplissant au moment même sans résulter réellement de l'ingestion de certains aliments ?

Suit-elle, au contraire, la manducation de certaines viandes, comme l'effet suit logiquement sa cause ?

Dans ce cas, ces viandes, revêtues secrètement de l'imprégnation démoniaque, soit par le diable lui-même, soit par un autre sorcier, serviraient-elles de véhicules à des sorts, seraient-elles devenues des sortes de sacramentaux de l'enfer ?... Nous pencherions plutôt vers cette dernière opinion.

D'ailleurs, quelque explication que l'on donne du fait, il n'en existe pas moins de nos jours et produit ses conséquences.

Quand le choisi du démon a reconnu l'appel, il sait qu'il peut être sorcier, et, dès lors, il se préoccupe des moyens d'y parvenir, c'est-à-dire de recevoir l'initiation magique.

Chez les Annamites des peuplades Jeuleung, il va trouver un Beidjaou-Keh, ou sorcier-parfait, maître-sorcier, qui a fait ses preuves, et possède la renommée d'être un magicien véritable et non un vulgaire faiseur de tours. Il lui demande l'initiation.

Le maître-sorcier présente au postulant un petit cierge allumé, puis lui soulève les paupières en prononçant cette formule :

«Je te fais tenir ce feu ; je t'ouvre les yeux afin que tu sois clairvoyant comme moi, afin que tu connaisses comme moi les maladies causées par les maléfices, le mal de genou, les douleurs envoyées par les fantômes, le chancre, les maladies nerveuses, le *Beudrong* ; afin que tu guérisses ; que tu sois, comme moi, habile à réparer le mal, à déterminer les guérisons, habile à parler».

La cérémonie de la présentation du cierge se nomme : *peuthièpe*, et celle de l'ouverture des paupières *plôkmât*.

Le mot *Beudrong* désigne un insecte imaginaire qui est censé s'introduire dans le corps par le gros intestin et causer des maladies mortelles. Les sorciers et les sorcières prétendent posséder seuls le pouvoir de reconnaître ces hôtes mal-faisants, de les trouver et de les extraire du corps en les saisissant entre le pouce et l'index.

Peut-être n'est-ce là qu'une supercherie destinée à extraire de l'argent de la-bourse des malades. Peut-être aussi ce terme *Beudrong* désigne-t-il quelque maléfice diabolique cause de maladie. Quoi qu'il en soit au juste, le résultat est le même pour le médecin: il se traduit par des honoraires.

On rapprochera avec intérêt les cérémonies essentielles de l'initiation chez les Jeuleung de celles en usage chez les



peuples anciens, et même de celles qui accompagnent, chez les francs-maçons, la réception au premier grade, celui d'Apprenti.

Quand l'aspirant sorcier a reçu l'initiation, il a droit aux bons offices d'un *lang Grou*, c'est-à-dire d'un démon familier qui est en même temps son serviteur et son maître.

Ce lang Grou habite dans les forêts, et il apparaît à celui qu'il protège, sous une forme humaine, au sorcier sous la figure d'une femme, et à la sorcière sous la figure d'un homme ; or il se montre sans aucun vêtement.

Nous ne nous appesantirons pas sur ce détail caractéristique, nous nous contenterons de l'indiquer et d'ajouter que l'initiation magique devient ainsi une sorte de mariage infernal.

Dès qu'il a reçu ses pouvoirs, le nouveau sorcier s'empresse de chercher des malades à guérir et à exploiter et, le jour où il opère sa première cure vraie ou simulée, il offre à son initiateur, comme rémunération de ses bons offices, quelques petits cadeaux : généralement du vin et une poule.

La réception dans la magie ne se produit pas toujours dans ces formes et avec ces cérémonies, c'est-à-dire par transmission de pouvoir d'un sorcier-maitre à un aspirant. Le plus souvent même elle revêt les apparences d'une véritable possession.

Voici ce que M. Guerlach, missionnaire en Cochinchine Orientale, apprit d'un témoin oculaire touchant un sorcier Jeu-leung, nommé Meul.

Celui qui me raconta cette histoire, écrivait-il dans les *Missions Catholiques* en 1887, est le plus intelligent et le meilleur des chrétiens de mon village. On peut ajouter foi à ses paroles, car il rapporte les faits tels qu'il les a vus, sans aucune exagération.

Meul était désigné par les esprits pour devenir l'interprète des dieux. Voici à quels signes il le reconnut. S'il mangeait du chien, il était malade ; des souris, des grenouilles, la fièvre le prenait. Aussi lui dit-on :

- Ne mange pas ainsi à tort et à travers tout ce qui se présente. Bientôt tu vas devenir sorcier.

En effet, peu de jours après, il fut saisi d'une espèce de transport, de délire diabolique.

Fuyant la société des hommes, il s'enfonçait dans les bois, grimpait sur les arbres, et semblait suivre un être invisible qui l'entraînait vers des régions inconnues. Avant de quitter sa case, il criait :

- Je vais suivre le génie qui m'appelle, et qui m'emmène au Dak-Teunoueng (région du sud).

Cinq jours se passèrent sans que l'on pût savoir où il était allé. Enfin il revint à sa case dans un état-de surexcitation extraordinaire. Il avait le visage contracté et le blanc des yeux couleur rouge-sang.

On lui présenta à manger, niais il refusa, en disant :

- Que me donnez-vous-là ? Ce n'est pas de riz que je vis ; ma nourriture, ce sont les fleurs des arbres.

Cette espace de folie se continua pendant deux jours et deux nuits, que Meul passa sans manger, ni dormir.

Il entretenait avec son lang Grou des conversations passionnées et, souvent licencieuses.

Durant ces deux jours, les habitants du village vinrent se montrer au nouveau sorcier, lui demandant :

- Suis-je atteint de quelque maladie ? Ai-je quelque malheur à craindre ?

A l'un d'eux Meul répondit :

- Toi, tu as une corde au cou et au poignet ; si je ne te les enlève pas, tu seras fait prisonnier par les ennemis ; mais ne crains rien, je vais les dénouer et tu n'auras plus rien à redouter.

Cela dit, Meul tira du cou et du poignet de cet homme une cordelette très solide, semblable à celle dont on lie les prisonniers.

Notez bien que cet homme ne portait sur lui rien autre chose que son langouti - c'est-à-dire une pièce d'étoffe lui ceignant les reins - ; il n'avait ni corde, ni collier de perles. Comment alors expliquer ce fait ?

Je ne vois aucune explication naturelle, car toute chance de fourberie se trouvait écartée.

Le chrétien de qui je tiens ces détails m'affirma que le sorcier enleva successivement ces cordelettes sous ses yeux, et qu'elles semblaient sortir du cou et du poignet de l'opéré.

Quand tout le village eut ainsi défilé devant Meul, celui-ci recommença ses invocations au lang-Grou.

Après deux fois quarante-huit heures, le sorcier sembla sortir d'une longue ivresse.

- Oh ! disait-il, que je suis fatigué de suivre les Esprits !

Puis il demanda un peu de riz qu'il mangea de grand appétit, et raconta que le lang l'avait conduit au Dak-Teunoueng pour lui remettre le tabac et les cailloux fétiches, marques de sa puissance. Ces marques, ou *Deumôngs*, sont petites et au nombre de cinq.

Pendant plusieurs mois après son initiation, à l'époque de la pleine lune, Meul fut repris périodiquement de ce que j'appellerai : des accès de délire diabolique.

Avec le temps, ces phénomènes extraordinaires ont cessé de se produire, et le sorcier vit maintenant comme les autres mortels. Toutefois il doit se priver, sous peine de maladie et même de mort, de manger certains aliments, tels que grenouilles, chiens, souris, fouines, lézards, etc., etc.

Les Annamites ne consultent pas seulement le démon par le moyen des possédés et des sorciers ; ils ont aussi, pour le faire, des procédés plus simples et plus facilement praticables qui rappellent nos tables tournantes au pied desquelles on attache un crayon.

Vers 1867, Mgr Croc, visitant les montagnes du Tonkin, dut sévir contre un abus qui venait de s'introduire parmi les chrétiens.

Sur les terres relevant géographiquement et politiquement de l'Annam, vivent des peuplades à peu près totalement indépendantes qui ne se rattachent à ce royaume que d'une façon nominale.

Un montagnard païen avait fait un voyage parmi ces peuplades et en avait rapporté une formule d'évocation de douze nymphes des fontaines et des bois. A l'aide de cette formule, on appelait à volonté un ou plusieurs de ces démons en les

désignant par leur numéro d'ordre. On les interrogeait et ils répondaient par écrit.

Pour pratiquer cette opération, on plaçait horizontalement entre le pouce et l'index de chaque main une petite courge traversée verticalement par une baguette. On tenait l'appareil suspendu au-dessus de la terre ou du sable, de façon qu'il l'effleurât de l'extrémité de la baguette, et qu'il eût une certaine liberté de mouvement.

On choisissait de préférence, pour tenir la courge, des ignorants ne sachant ni lire, ni écrire.

L'évocateur commençait alors son appel en ces termes :

- J'invoque les douze nymphes, divinités protectrices ! De quel côté avez-vous dirigé vos pas ?

Vos habits sont étincelants, garnis de franges et ornés de pourpre. Les sœurs aînées ont suspendu leurs vêtements et les plus jeunes sœurs s'en sont revêtues. Ils ont l'incarnat de la fleur *bông-but*, ils sont gracieux comme la corolle du *Bang* ; les zéphyr les agitent en tous sens et mon cœur en est ému.

Je n'ose invoquer aucune autre divinité. J'implore la protection des douze sœurs qui résident dans leur palais de cristal.

Tout à l'heure elles folâtraient sur la montagne voisine, sur la colline de la Mère, la colline de l'Enfant, la colline des Petits-Fils.

Le chemin du ciel et de la terre verdoyante a été battu de leur course répétée, et elles ont fendu l'onde amère.

Divinités ! O divinités ! Quittez vos nuages empourprés, livrez-vous passage à travers la voûte azurée, et, dédaignant la demeure du riche, visitez la chaumière de l'indigent.

Vous accourez du Nord au Midi, fendant le ciel bleu, les ondes azurées, et agitant votre oriflamme dans les airs.

Tous les matins, du premier au quinze de chaque lune, vous, nymphes qui séjournez sur les bords des fleuves et des ruisseaux, écoutez mes soupirs et mes vœux.

O Nymphes, venez à moi...

Quand l'esprit arrivait, il manifestait sa présence en balançant la courge. On l'interrogeait alors et, pour répondre, il mettait le fruit en mouvement de façon à faire tracer par la baguette, sur la terre ou le sable, des caractères chinois ou latins.

Il faut noter que, pour éloigner tout soupçon de supercherie, on choisissait, comme nous l'avons déjà dit, des personnes notoirement ignorantes pour tenir l'appareil.

Si l'on désirait une réponse en vers, on évoquait une ou deux nymphes désignées sous les numéros 7 et 10.

Le démon indiquait, parmi les personnes présentes, celles qui étaient malades, et écrivait les noms des remèdes à employer.

Ces esprits, invoqués sous le nom de nymphes, n'obéissaient pas également et indistinctement à tout le monde.

Quelques évocateurs avaient à peine récité une partie de la formule que la courge se balançait. C'étaient les plus puissants.

D'autres devaient réciter l'évocation tout entière avant d'obtenir une manifestation.

D'autres enfin avaient beau la réciter et la recommencer plusieurs fois, ils n'aboutissaient à aucun résultat.

Il se produisait aussi, pour cette sorte de divination, ce qui arrive pour les crayons des tables tournantes : si, pendant l'opération, quelqu'un avait l'air de tourner la chose en dérision, la mécanique s'arrêtait.

On disait alors que les nymphes, blessées dans leur orgueil, s'étaient retirées.

Au moment ; de la visite de Mgr Croc, cette sorcellerie était devenue si commune que des enfants de neuf à douze ans s'y amusaient. Or personne, pas plus les chrétiens que les païens, ne doutait que le moteur de la courge ne fût le diable.

Une des choses le plus remarquables dans cette forme d'interrogation du démon est, sans contredit, la formule même de l'évocation. Elle rappelle les plus beaux passages de la littérature grecque, aussi bien par ses idées que par ses images. Elle est totalement différente, comme pensées et comme expressions, du génie annamite et de ses manifestations artistiques.

Comment cette poétique composition, d'une origine hellénique évidente, a-t-elle pénétré, à travers l'Asie, jusqu'aux montagnes du Tonkin ? Comment s'y est-elle conservée ?

L'histoire, guidée par une découverte imprévue, répondra-t-elle quelque jour à cette question ? Il est permis d'en douter.

Mais où l'histoire se tait, la Mystique peut fournir une explication plausible.

Les démons, adorés autrefois dans la Grèce et ses colonies, ont été chassés, par les progrès du christianisme, des idoles qui leur servaient de demeures, comme à notre époque ils sont chassés chaque jour des idoles asiatiques. Ils ne sont pas morts pour cela, puisqu'ils sont immortels : pour eux, le temps n'est plus et les distances ne comptent pas.

Ne pourrait-il pas se faire que certains esprits, vénérés comme des dieux à Sparte ou dans Athènes, aient choisi pour séjour les montagnes du Tonkin et aient inspiré à leurs nouveaux adorateurs des formules d'évocation identiques à celles auxquelles ils avaient jadis coutume d'obéir ?...

Pourquoi pas, après tout ?...

Comme bien on peut le penser, ce n'est pas sans lutte que le démon se laisse enlever son empire sur ses adorateurs. Quand il les quitte, c'est qu'il n'a plus la force de résister aux missionnaires, aux chrétiens, et aux sacramentaux auxquels ils ont recours.

Mgr Puginier, apôtre du Tonkin occidental, a rapporté plusieurs faits de ce genre qui se sont passés du mois d'août au 16 octobre 1876.

Satan, voyant un grand nombre de catéchumènes étudier la doctrine catholique, commença de les tourmenter d'abord par de simples obsessions, c'est-à-dire par des apparitions, des bruits, etc., puis, surtout à l'approche du jour du baptême, par de véritables possessions.

Un jour dix-sept personnes, réunies dans une même salle, apprenaient le catéchisme. Treize furent attaquées par le démon. Son action était visible et avait évidemment pour but d'effrayer les catéchumènes et de les détourner de leur pro-

jet d'embrasser le christianisme.

Mais le signe de la croix et l'eau bénite chassèrent le diable et délivrèrent ceux qui étaient tourmentés.

L'invention de Satan tourna à sa confusion, car ceux qui étudiaient, constatant la puissance des sacramentaux, sentirent leur foi s'affermir et désirèrent, encore plus vivement qu'auparavant, recevoir le baptême.

En général, dans ces circonstances, les enfants et les jeunes gens de douze à vingt ans étaient plus sujets aux attaques du démon ; cependant quelques personnes âgées furent aussi en butte à ses tracasseries.

Souvent les missionnaires ou les catéchistes forcèrent le diable à confesser la vérité et à les aider, malgré lui, dans leur œuvre de salut.

Un jour on lui demanda de déclarer qui il était. Il répondit, par la bouche de la personne possédée, qu'il était le serviteur de Lucifer. Une autre fois il avoua qu'il était Satan.

Ces réponses étaient fort remarquables en ce sens que les catéchumènes n'avaient jamais entendu appeler le diable sous le nom de Lucifer et de Satan, et que, de plus, ces mots étaient prononcés en latin, langue que les Annamites ignorent naturellement. Il n'y avait donc pas à douter que le Mauvais seul parlait par la bouche de la personne interrogée.

Dans une autre circonstance, il confessa la vérité de la religion catholique. Il dit aux catéchumènes qu'ils faisaient bien de l'embrasser, mais il ajouta qu'il leur susciterait des embarras jusqu'à leur baptême.

- D'ailleurs, ajouta-t-il, il ne manque pas d'autres endroits dans le monde où me retirer...

Une autre fois il avoua que Dieu était le premier, mais, regrettant ce qu'il venait de dire, il reprit avec l'orgueil qui causa sa perte : - Mais moi, je suis le second !...

Dès que les catéchumènes eurent reçu le baptême, ils virent disparaître obsessions et possessions.

Le Tonkin méridional fut le théâtre de faits semblables, mais encore plus remarquables, s'il est possible.

La campagne apostolique de 1880-1881 fut particulièrement fructueuse. En douze mois, les missionnaires baptisèrent six cents adultes, ce qui est un chiffre considérable.

Le diable fit tout ce qu'il put pour effrayer les néophytes et enrayer ce mouvement de conversions.

Les chefs d'un petit village, raconte, dans une lettre du 15 août 1881, Mgr Croc, devenu à cette époque vicaire apostolique de cette partie de l'Annam, étaient venus me demander des catéchistes et j'avais accueilli leur prière.

Les habitants étudiaient déjà avec ardeur et se préparaient au baptême, lorsque le démon s'empara d'une femme qu'il se mit à torturer, afin d'épouvanter les autres catéchumènes.

Comme la malheureuse possédée savait déjà les premiers principes de la doctrine, un prêtre la baptisa.

Au moment où l'eau sainte coulait sur son front, le diable la jeta par terre et s'enfuit.

Mais il ne cessa pas de tourmenter de mille manières les autres catéchumènes.

Enfin arriva le jour solennel du baptême général et de la Première Communion.

Chassé de tous les cœurs, le tentateur entra dans le corps d'un homme à la fin de la cérémonie. Il le porta à la cime d'un grand arbre, et, le tenant suspendu, cria par la bouche de sa victime :

- Si vous me chassez du village, au moins laissez-moi cet arbre.

Un catéchiste lui répondit aussitôt :

- Tu n'auras rien du tout.

Aussitôt l'esprit des ténèbres poussa un cri effroyable et laissa retomber le pauvre néophyte qui, au grand étonnement de tous les assistants, ne se fit aucun mal dans sa chute.

La protection de Dieu sur les chrétiens s'est manifestée plusieurs fois dans l'Annam d'une manière toute providentielle et même, dans certains cas, miraculeuse.

Par contre, ceux qui ont eu recours au démon n'ont pas eu lieu de s'en féliciter.

Cette année 1832, écrivait, le 20 août de la même année, M. Masson, le choléra-morbus a fait des ravages incroyables au Tonkin.

Les païens qui ont été victimes de ce fléau sont beaucoup plus nombreux que les chrétiens, toute proportion gardée ; ce n'est pas que j'y voie du miracle, mais c'est que les païens, au lieu de médecine, ont recours aux sortilèges et aux enchantements auxquels ils ont une grande confiance ; et même c'est à peu près le seul point auquel ils croient fortement.

J'ai été témoin, avant-hier, de la manière dont ils administrent ces sortilèges.

Je montais une barque arrêtée près de l'endroit où un cholérique était couché par terre, au milieu d'une cour. Plusieurs individus frappaient de toutes leurs forces sur le tambour, sonnaient des clochettes et chantaient à gorge déployée en dansant autour du malade.

De temps en temps ils lui faisaient avaler de l'eau dans laquelle se trouvait le filtre enchanté. En vérité, il y avait de quoi rendre malade une personne bien portante !

Il y a encore plusieurs autres manières d'exorciser les malades, mais je n'ai été témoin que de celle-là.

A cinquante-cinq ans de distance, le 2 août 1887, M. J. Robert, missionnaire au Tonkin occidental, faisait la même constatation en écrivant de la ville de Ké-Sô :

Le choléra a fait partout de nombreuses victimes et il exerce encore ses ravages dans plusieurs localités.

Fait digne de remarque, les chrétiens ont été proportionnellement moins éprouvés que les païens.

Je connais des villages où les idolâtres ont eu recours à des cérémonies superstitieuses pour éloigner le fléau : les victimes ont été là plus nombreuses qu'ailleurs.

Je dirai plus : en certains endroits les ennemis de notre religion ont accepté des talismans donnés par le sorcier. Tout ceux qui, déjà atteints par l'épidémie, ont accepté ces talismans sont morts sans exception aucune.

M. Pallegoix avait déjà cité auparavant, le 10 octobre 1832, un exemple aussi caractéristique des effets produits par le recours au démon.

Dans une cabane, dit-il, je trouvai un enfant empoisonné pour avoir mangé des racines sauvages crues.

La mère en pleurs me fit asseoir sur une natte usée. Je donnai une médecine à l'enfant qui commença à ouvrir les yeux et à prononcer deux ou trois mots.

La mère, voyant qu'il y avait espérance de guérison, alluma une petite bougie sur le bout de ses grands ongles et, l'ayant portée aux pieds d'un petit diable de bois noir, se mit à crier d'une voix forte qui me stupéfia :

Phoutô ! Phoutô ! - c'est le nom de l'idole – si tu guéris ma fille, je t'offrirai une bouteille de vin de riz.

A l'instant sa fille ferma les yeux et retomba en léthargie.

Tout autre est l'action divine : son essence est d'être bienfaisante comme Celui dont elle émane.

Dans le Tonkin occidental se trouve un village nommé Dink-Chang. En 1852, il comptait cinq cents âmes. Or, depuis plusieurs mois, il était tous les jours l'objet de quelque tentative d'incendie.

Déjà, rapporte Mgr Retord, treize maisons avaient été entièrement brûlées, sans qu'on pût savoir par quelle cause, ni de quelle manière le feu avait pris.

Les idolâtres attribuèrent cette calamité à des maléfices ; ils avaient en conséquence fait plusieurs superstitions et beaucoup de dépenses pour s'en délivrer, mais toujours inutilement.

Alors ils firent prier le prêtre annamite, qu'ils savaient être dans les environs, de venir bénir leur village, promettant de se faire chrétiens s'ils étaient préservés du feu.

Je ne voulus point permettre au prêtre annamite d'aller faire en personne la bénédiction de ce village, mais je lui ordonnai de choisir quinze vieilles femmes chrétiennes des plus dévotes, avec autant de petites filles qui eussent nouvellement fait leur première communion, puis de les faire confesser, communier et jeûner, et de les envoyer chacune avec un vase d'eau bénite, asperger toutes les rues et toutes les maisons du hameau en récitant le Chemin de la Croix et différentes autres prières que j'indiquai.

Je prescrivis de renouveler cette cérémonie pendant trois jours en l'honneur de la Sainte Trinité.

Mes ordres furent exécutés de point en point et toute trace d'incendie cessa aussitôt dans le village.

Ceci est un fait public, dont tous les païens des environs et même les mandarins ont beaucoup parlé en admirant la puissance de l'Évangile.

- Si de vieilles femmes et de petites filles ont tant de puissance, disaient-ils, quel doit donc être le pouvoir des prêtres et des évêques dans cette religion !

L'année dernière je suis allé sur les lieux où ce fait s'était passé, trois ou quatre mois auparavant.

J'ai questionné plusieurs païens du hameau, interrogé quelques-unes des femmes et des enfants qui ont opéré cette merveille, et je puis assurer qu'elle est incontestable.

En septembre 1885, à Tra-Kieu, la protection divine se manifesta d'une façon encore plus éclatante.

C'était au commencement de l'expédition du Tonkin. Le gouvernement annamite, humilié par ses défaites, avait donné carte blanche à tous les brigands, voleurs et assassins du pays contre les chrétiens. Leurs bestiaux, leurs champs, leurs maisons, leurs enfants, leurs existences mêmes, tout était à prendre pour qui voulait s'en emparer.

Il n'y avait aucune justice à craindre ; au contraire, il y avait plutôt des récompenses à espérer pour les bandits qui se seraient montrés le plus sanguinaires.

Tra-Kieu est situé au centre de la province du Quàng-Nan. On savait que c'était un village chrétien, c'est-à-dire bon à être pillé et incendié. Tout ce que la province comptait de gens sans aveu se réunit donc un beau jour et s'avança contre cette localité, espérant y faire un riche butin et y assouvir ses instincts cruels sans rencontrer de résistance.

Mais ils avaient compté sans un missionnaire, le Père Brugère, qui portait sous sa robe de prêtre le tempérament d'un homme de guerre. Il se dit que l'arrivée des Français avait changé bien des choses au Tonkin ; qu'il y a une grande différence entre la violence légale qu'on est forcé de subir en temps de persécution, et l'attaque d'une bande d'assassins qu'on peut et doit repousser. Le temps n'était plus de se laisser égorger placidement comme martyrs, mais de se battre vaillamment comme soldats.

Eu égard aux circonstances dans lesquelles il se trouvait placé, et la sphère peu étendue dans laquelle il dut se mouvoir, le Père Brugère se conduisit comme un grand capitaine et un habile stratège.

Dès que l'approche de l'ennemi lui fut signalée, il mit Tra-Kieu en état de défense.

La plus grande difficulté pour lui ne fut pas de construire des retranchements, ce fut de transformer en soldats de paisibles villageois annamites, et de les armer.

Que l'on place un des plus habiles de nos officiers dans de pareilles conditions, et, qu'au lieu de fusils à répétition et de canons à tir rapide on lui fournisse de vieux mousquets et... une forêt de bambous avec lesquels on pourra façonner des lances... et l'on verra quel mal il aura pour s'en tirer.

Ce fut cependant ce tour de force qu'accomplit le Père Brugère. Il soutint un siège dont le récit détaillé est un des épisodes le plus émotionnants des guerres modernes, et il le soutint avec tant de vigueur, que les assiégeants, désespérant de venir à bout de sa résistance, s'enfuirent honteusement.

Il est juste d'ajouter, pour tout expliquer, que le ciel lui-même vint au secours du missionnaire et de ses villageois catholiques, et, chose curieuse, ce furent les païens assiégeants qui le virent et le proclamèrent.

Les assaillants étaient assez bien armés ; ils possédaient même des canons et en particulier un fort gros d'un calibre énorme. Ils l'avaient établi sur une colline qui dominait Tra-Kieu, et avaient pris pour but l'église dédiée au Cœur Immaculé de Marie.

Le pointeur de cette pièce était un ancien mandarin militaire. Sans être une célébrité, il passait cependant pour assez

adroit.

De plus les assiégeants serraient le village de si près qu'entre le gros canon et l'église la distance était de moins de cent mètres. Dans ces conditions le sanctuaire eût dû s'effondrer aux premiers coups.

Eh bien ! Pas du tout ! Tous les coups portèrent trop haut. Un seul - pas deux, un seul ! - creva la petite rosace qui se trouvait au-dessus de l'autel.

Le Père Brugère n'y comprenait rien, car l'artillerie faisait rage et le gros canon en particulier ne chômait pas.

Les combattants étaient fort rapprochés les uns des autres, ils en venaient même souvent à des luttes corps à corps, de telle sorte que l'on entendait du village ce qui se disait un peu haut dans le camp des assiégeants.

Or voilà que les chrétiens entendirent les artilleurs païens debout sur la colline de Kim-Son se crier les uns aux autres :  
- C'est bien extraordinaire que cette femme se tienne toujours sur le haut de l'église ! On a beau la viser, on ne l'atteint jamais !...

Les villageois, surpris de ces paroles, regardèrent le toit de leur église. Le missionnaire regarda aussi. Mais ils eurent beau ouvrir leurs yeux tout grands, ils n'aperçurent aucune femme.

Cependant, pendant deux jours entiers, les païens ne cessèrent de répéter qu'ils voyaient une femme debout sur l'église. Tantôt, comme frappés malgré eux de respect, ils l'appelaient : «une belle dame vêtue de blanc», et tantôt, dépités de ne pouvoir l'atteindre, ils l'insultaient et recommençaient de plus belle à la viser, mais toujours inutilement.

Le Père Brugère et les chrétiens pensèrent alors que la Très Sainte Vierge avait voulu protéger en personne le temple qui lui était dédié, et ils la remercièrent de sa protection.

D'ailleurs ce ne fut pas là le seul fait extraordinaire qui se passa au siège de Tra-Kieu.

Les villageois durent exécuter de fréquentes sorties pour repousser leurs agresseurs. Les païens proclamèrent que, dans deux ou trois de ces rencontres, ils n'avaient pas eu à lutter seulement contre des hommes, mais encore contre des milliers d'enfants, vêtus de blanc, qui venaient d'en haut, descendaient le long des bambous quand les chrétiens sortaient, et combattaient avec eux.

Mgr Puginier, vicaire apostolique du Tonkin Occidental, racontait, le 8 mai 1873, qu'un catéchiste, fuyant l'approche d'une bande de brigands, avait emporté, avec quelques-uns de ses effets le plus nécessaires, une petite statue de la Sainte Vierge qu'on portait dans les processions. Cette statuette avait traversé toutes les persécutions, depuis Minh-Mang jusqu'à nos jours, circonstance qui la rendait précieuse aux fidèles.

Le coffret de bois où elle était enfermée fut placé par le catéchiste dans une caisse remplie de hardes, et la caisse elle-même fut cachée par lui dans une cabane au milieu des forêts.

Les brigands passèrent par là et mirent le feu à la cabane.

Lorsque le catéchiste revint visiter ses effets, il les trouva consumés par le feu.

Poussé par un mouvement intérieur dont il ne se rendait pas bien compte, il écarta les cendres.

Le coffret était intact et la statuette en aussi bon état qu'auparavant ; tandis que la grande caisse et tous les autres effets qu'elle contenait avaient été entièrement consumés.

Au milieu des persécutions, les chrétiens de l'Annam avaient besoin de grâces spéciales. Dieu ne leur a pas ménagé les preuves de son amour pour les soutenir, augmenter leur foi et leur donner la force qui leur était nécessaire, pour la confesser courageusement.

La province apostolique du Tonkin méridional subit, du 25 février 1874 à la fin d'août de la même année, une- terrible persécution. L'héroïsme des Annamites chrétiens y fut glorifié par le ciel, d'une manière toute particulière et vraiment miraculeuse, par un fait public fréquemment répété.

Un père de famille fut décapité en récitant ses prières. Ses bourreaux, voyant qu'il continuait de prier après avoir reçu un premier coup de sabre, entrèrent en fureur. Ils le couchèrent sur le dos et achevèrent de lui trancher le cou.

Ce chrétien avait pour compagnons de supplice deux hommes avec leurs jeunes femmes, tous quatre récemment baptisés, et un enfant. Tous moururent avec joie.

Or les corps des fidèles ainsi massacrés, même après avoir subi la loi de la décomposition, ne répandirent aucune odeur, au grand étonnement de tous et surtout des païens.

La sous-préfecture d'Hong-Sou était alors le principal théâtre des massacres et de la guerre.

Des cadavres de chrétiens, tués en haine de la foi, et de païens ayant péri victimes de bandits pillards ou des mandarins, descendaient en grand nombre le fleuve, entraînés par le courant.

Les uns et les autres étaient facilement reconnaissables : les corps des catholiques flottaient par faisceaux de deux, quatre, cinq ou six ; ceux des idolâtres, au contraire, s'en allaient à la dérive isolément.

Mais les cadavres des chrétiens, malgré leur état de décomposition, n'exhalaient aucune odeur ; de telle sorte que, le jour, leurs coreligionnaires, qui les guettaient au passage, pouvaient aller les chercher en barque, pour les ramener à terre et leur donner une sépulture honorable ; tandis que la nuit, comme ils ne répandaient aucune émanation révélatrice, on ne put en découvrir aucun.

Tout au contraire les cadavres des païens infectaient tellement l'atmosphère que le passage d'un seul suffisait pour faire fuir les abords du fleuve.

Ce dernier fait a été attesté verbalement et par écrit à Mgr Gauthier, vicaire apostolique du Tonkin méridional, par deux prêtres, un diacre et plusieurs catéchistes qui, dans le courant de mai 1874, assistèrent ou travaillèrent de leurs mains à l'inhumation de trente corps de ces chrétiens noyés en haine de la foi.

Des témoins très nombreux, et d'une véracité irrécusable, attestèrent en outre que le même fait s'était produit sur tous les points de la province de Nghé-an.

Durant la même persécution, dit Mgr Gauthier, ces chrétiens, obligés de se réfugier dans les montagnes, furent aussi

l'objet de la vigilante sollicitude de Celui pour la cause de qui ils étaient poursuivis.

Les bêtes sauvages, qui abondent sur ces hauteurs, se montrèrent envers eux plus clémentes que les hommes. Les tigres à leur vue semblèrent avoir perdu leur férocité.

Le fait devint si notoire que des païens, voulant sauver des amis chrétiens, leur disaient :

- Comme vous n'avez rien à craindre des bêtes, faites-vous un abri dans la forêt, où nous pourrions vous faire parvenir les choses nécessaires à la vie, sans nous compromettre vis-à-vis des autorités.

Vers la même époque, plusieurs centaines de rebelles, poursuivis par les troupes royales, cherchèrent, eux aussi, un refuge dans les montagnes. Malgré les armes dont ils étaient munis, ils furent, au bout de quelques jours, forcés par les tigres de quitter leur asile, car ils perdaient en moyenne quinze hommes par vingt-quatre heures.

Ils se réfugièrent dans les villages de la plaine, où ils ne tardèrent pas à tomber entre les mains des mandarins.

Ce respect des animaux sauvages pour les chrétiens n'a pas été observé seulement dans l'Annam : à différentes époques et sur des points du globe très éloignés les uns des autres, il a été également constaté par des faits notoires et prouvés d'une façon irréfutable.

Sans prétendre donner à notre remarque une importance exagérée, nous rappellerons qu'un très grand nombre de peuples païens ont regardé et regardent encore les bêtes les plus féroces et les plus dangereuses, tigres, serpents, crocodiles, etc., comme des animaux sacrés, c'est à-dire possédés par des démons ; que beaucoup d'explorateurs européens, de race chrétienne, ont constaté que, dans une chasse, les fauves s'attaquent de préférence aux indigènes idolâtres ; enfin que les contrées du globe où les bêtes malfaisantes sont en plus grand nombre, sont les pays païens ; tandis que celles où elles ont presque complètement disparu sont occupées par des nations chrétiennes.

Les persécuteurs des chrétiens n'ont pas toujours beau jeu . Un jour arrive où il leur faut rendre leurs comptes à la justice de Dieu.

Il étale à son tour des revers équitables

Par qui les grands sont confondus,

Et les glaives, qu'il tient suspendus

Sur les plus fortunés coupables,

Sont d'autant plus inévitables

Que leurs coups sont moins attendus.

Les rois d'Annam Thieu-Tri et Tu-Duc ont expérimenté à leurs dépens la vérité des vers du grand Corneille. Ils ne furent pas les seuls.

Pendant les cruelles persécutions décrétées par Minh-Mang, après 1833, M. Retord écrivait :

A Ké-Ngà, petite chrétienté appartenant à mon district, les païens qui, dans le village, forment la majorité, avaient grandement inquiété les chrétiens pour leur faire prendre part aux superstitions ; ils leur avaient enlevé une partie du bois de leur église et extorqué beaucoup d'argent ; mais voilà qu'un de leurs notables, celui qui précisément s'était montré le plus acharné, a été frappé de mort subite.

Eux aussitôt de consulter le démon pour savoir pourquoi cet homme était mort d'une manière si extraordinaire ; mais, par une permission divine, l'oracle répondit que c'était parce qu'il avait persécuté les chrétiens et qu'il s'était emparé du bois de leur église ; que, si l'on voulait éviter de plus grands malheurs, il fallait réparer le tort fait aux fidèles et les prier d'aller chercher le prêtre pour faire la mission comme auparavant.

Les païens obéirent et le prêtre annamite put aller visiter ses administrés.

Dans une autre chrétienté de mon district à Bât-boat, un riche païen avait forcé les chrétiens de lui vendre leur église dont il avait fait un hangar ; or ce païen est tombé dangereusement malade et le sorcier qu'il a consulté lui a répondu que sa maladie venait de ce qu'il possédait le sanctuaire des catholiques.

Ce païen, craignant de mourir, a bien vite rendu cette église, sans même oser redemander l'argent qu'il avait donné pour l'acheter.

Dans un autre endroit, peu éloigné de mon district, à Ké-Roua, les païens s'étaient mis à abattre une église, quand tout à coup une partie de l'édifice tomba sur eux, leur tua deux hommes et en blessa grièvement deux autres.

Plus terrible encore fut la mort du Cu-dien, le grand organisateur des massacres des chrétiens dans la province de Ha-tint pendant la lutte entre la France et l'Annam.

Il était le fils d'un ancien ministre des rites, Le Tuan, premier signataire du traité conclu entre la France et l'Annam en 1874. Il était un ennemi déclaré des catholiques et des Européens.

Ses sentiments bien connus le firent choisir pour diriger la persécution de 1885. Il s'acquitta de cette tâche avec un zèle diabolique. Par ses ordres, plus de onze cents néophytes furent massacrés, brûlés ou noyés. Il fit poursuivre ceux qui s'enfuirent dans les montagnes. Pendant plus de deux mois, il les traqua comme des bêtes fauves.

Cependant - cela est incompréhensible et à peine croyable - quand la colonne française que commandait le colonel Mignot passa par la province de Ha-ting, celui qui fut nommé assesseur du préfet de Ky-anh, ce fut précisément le grand ennemi de la France, de sa religion et de son influence ; ce fut le Cu-dien en personne.

Cette faveur, à la rigueur, eût pu passer pour une mesure politique, ayant pour but d'enchaîner par la reconnaissance un ancien ennemi contrit et repentant.

Si elle eût produit un apaisement dans les sentiments hostiles du persécuteur, elle eût été excusable, explicable même.

Il en fut tout autrement. Le Cu-dien témoigna sa gratitude à la France d'une étrange façon.

Un détachement de soldats français étant allé créer un poste à Vung-lieu, dans les montagnes, le fourbe le suivit sous

prétexte de le renseigner sur les menées des rebelles.

Il en profita pour empoisonner la source qui alimentait le poste... Quatre soldats moururent.

Enfin ce misérable tomba malade et revint chez lui.

A peine fut-il rentré dans sa demeure que le démon lui fit voir qu'il le regardait comme sien, et ne tarderait pas à le récompenser de ses services.

Il fit entendre un vacarme effroyable autour de sa maison. Pendant près d'un mois une grêle de pierres et de mottes de terre tomba, presque sans discontinuer, tantôt sur le toit, tantôt jusque dans les appartements.

Le Cu-dien se souvint alors des maux et des tourments qu'il avait fait endurer aux chrétiens ; mais ce retour s'arrêta là, et il mourut païen, comme il avait vécu.

*Nunc erudimini !...*

## LA CHINE

### CHAPITRE V LES QUATRE CAMPAGNES

La campagne actuelle d'évangélisation de la Chine est la quatrième tentée par le catholicisme pour arracher le plus vaste empire de la terre au pouvoir du démon.

Aboutira-t-elle à une conversion totale des peuples, si nombreux et si différents, réunis, au moins nominalement, sous la direction politique du Fils du Ciel ?

C'est le secret de Dieu.

Plusieurs fois déjà on crut toucher au résultat désiré.

Le vingtième siècle verra-t-il s'accomplir un événement qui modifierait le monde ?... Ou bien entendra-t-il une nouvelle fois la Chine s'écrier : «Je ne veux pas obéir au Christ !... *Nolumus hunc super nos regnare !...*»

Ces questions sont autrement intéressantes que celles relatives aux courses de toutes sortes ; mais qui donc en France s'occupe encore de politique étrangère ? ...

Ce fut aux premiers siècles que la Chine reçut la Bonne Nouvelle. L'apôtre Saint Thomas l'évangélisa probablement en personne. Cependant c'est un fait dont il n'existe pas de preuves historiques certaines. Du moins, si la Chine ne reçut pas sa prédication, elle admit celle de ses disciples immédiats. Une église s'y forma, puis disparut sans laisser aucune trace,

Au XIII<sup>e</sup> siècle, deuxième tentative. Le Franciscain Monte-Corvino arrive à Péking. Pendant un siècle les fils de Saint François évangélisent la Chine. Le Pape établit à Péking un archevêché avec quatre évêchés suffragants.

Au XIV<sup>e</sup> siècle le christianisme disparut de nouveau de l'Empire du Milieu ; du moins quand les Jésuites, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, y pénétrèrent, ils n'y trouvèrent plus aucun vestige de la prédication des Franciscains.

Ce fut en 1583 exactement que le célèbre Père Mathieu Ricci entra en Chine pour tenter de nouveau, avec quelques compagnons, la conquête de cet empire.

Ils profitèrent habilement de leurs vastes connaissances et se firent apprécier à la Cour comme astronomes et mathématiciens, avant de prêcher ouvertement l'Evangile au peuple.

Leur apostolat, mené avec prudence et persévérance, produisit des résultats merveilleux. Une impératrice et plusieurs membres de la famille impériale embrassèrent le christianisme : l'empereur Khan-hi le loua dans des pièces officielles ; des envoyés du Pape furent reçus à la Cour avec des honneurs extraordinaires. Le peuple suivit l'impulsion venue de ses maîtres. Douze cents chrétientés se formèrent. Elles comptaient près de huit cent mille fidèles.

L'on pouvait espérer des succès beaucoup plus importants encore, lorsque l'œuvre d'évangélisation fut attaquée de différents côtés, intérieurement et extérieurement.

La fameuse question des Rites jeta la division parmi les missionnaires et parmi les chrétiens ; cette division fut une première cause d'affaiblissement interne pour l'Eglise chinoise ; une deuxième fut la suppression momentanée de la Compagnie de Jésus au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Enfin la Révolution de 89, en supprimant, pour la Chine comme pour les autres nations d'Orient, les sources des vocations apostoliques, acheva l'œuvre de destruction.

Le gouvernement chinois, d'ailleurs, dont les sentiments depuis l'empereur Khan-hi s'étaient profondément modifiés, avait fait de son côté tous ses efforts pour détruire la religion chrétienne à l'aide de la persécution.

Cette attaque extérieure, s'ajoutant aux autres difficultés, réduisit dans des proportions considérables le nombre des fidèles. En 1800 il n'était plus que de deux cent deux mille.

La campagne d'évangélisation reprit pour la quatrième fois avec le XIX<sup>e</sup> siècle.

Tout d'abord ses étapes furent indiquées par des sacrifices sanglants. En 1814, le Vénérable Dufresse, vicaire apostolique de la province du Su-Tchuen, fut mis à mort. En 1820, ce fut le tour du Vénérable Clet dans la province du Hou-pé. Dans la même contrée, le Bienheureux Perboyre versa son sang en 1810. Puis, en 1856, le Vénérable Chapdelaine ; en 1862, le Vénérable Néel ; en 1865, M. Mabileau au Su-Tchuen ; en 1869, M. Rigaud, dans la même province, périrent de la main du bourreau.

En juin 1870 le massacre de Tien-Tsin engloba dans une même hécatombe le consul de France, tous les résidents français, deux missionnaires lazaristes et neuf Sœurs de charité. M. Hue, en 1873, au Su-Tchuen, et, en 1885, M. Terrasse, au Yun-nan, rendirent à Jésus-Christ le témoignage sanglant.

Depuis la reprise de la campagne actuelle d'évangélisation, presque aucune année ne s'écoula sans que des missionnaires européens ne fussent emprisonnés, blessés ou tués, et des chrétiens chinois mis à mort.

Malgré ces pertes, ou plutôt à cause même de ces pertes, la conquête chrétienne de la Chine progressa rapidement. En 1850, l'Église catholique comptait dans l'Empire du Milieu 330.000 adhérents ; d'après le dernier recensement effectué en 1890, elle en possède 576.440.

Étant donné que la Chine est habitée par environ quatre cent vingt-six millions d'âmes, on y compte donc un chrétien sur sept cent trente-sept idolâtres ou sectateurs de fausses religions : c'est dire que les catholiques ne sont encore qu'une infime minorité perdue au milieu de populations soumises au joug de Satan.

Nous tenons à faire remarquer, pour la parfaite appréciation des faits que nous allons raconter, que l'immense territoire de la Chine est occupé par une multitude humaine supérieure de cent vingt-deux millions à l'ensemble de toutes les nations européennes ; que certaines provinces de l'Empire du Milieu, plus grandes que la France, ont une population aussi dense que le département du Nord et que la Belgique ; tandis que d'autres sont occupées par des déserts à perte de vue ; enfin que ces provinces nourrissent des habitants de races et de mœurs différentes ; sont autonomes sous beaucoup de rapports, sont à peu près indépendantes les unes des autres, et ont été, pour la plupart, bouleversées fréquemment par des révolutions terribles.

## CHAPITRE VI

**LE CÉLÈBRE PÈRE RICCI ET LE PALAIS HANTÉ DE NANKING. - LA PRÉDICTION D'UNE POSSÉDÉE. - LE DOCTEUR CÉLESTE. - LE BÂTON MAGIQUE. - ÉPIDÉMIE DE POSSESSIONS DANS UNE FAMILLE. - CE QU'IL Y A DANS LE VENTRE D'UNE IDOLE. - CONVERSIONS. - INSCRIPTION COMMÉMORATIVE. - MEUBLES BRISÉS, FEU MYSTÉRIEUX, IMAGES MONSTRUEUSES. - L'ORGUEIL DES BONZES BAFOUÉ. - L'HUMILITÉ VICTORIEUSE D'UN CHRÉTIEN. - FAITS MIRACULEUX. - LA CRAINTE DES DÉMONS. - LE SIGNE DE LA CROIX ET LES ENCHANTEMENTS. - CINQUANTE MAISONS HANTÉES.**

Dès que les Jésuites pénétrèrent en Chine à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, ils s'y trouvèrent en lutte avec les prestiges diaboliques.

Le célèbre Père Ricci et ses compagnons venaient d'émerveiller la société de Nanking par leur science dans une discussion publique.

Quelques jours après cette séance solennelle, le ministre des Travaux Publics vint visiter les missionnaires. Lorsqu'il eut complimenté le Père Ricci sur le triomphe qu'il avait obtenu, il lui exprima combien les magistrats de Nanking désiraient le voir se fixer pour toujours dans leur ville.

Tels étaient aussi les vœux du P. Ricci, et, pour les réaliser, il n'attendait que l'occasion d'acheter une maison à sa convenance.

Le ministre des Travaux Publics lui dit qu'il lui vendrait volontiers, au nom de l'Etat, un palais qu'il avait fait construire depuis quelques années pour la résidence d'un magistrat, mais qui, jusqu'à ce jour, était inhabité, parce qu'il était hanté par les Kouy ou esprits malins.

Les bonzes et les Docteurs de la Raison s'y étaient rendus plusieurs fois pour y pratiquer leurs cérémonies d'exorcisme ; diverses personnes avaient essayé d'y habiter ; mais elles avaient été forcées de déloger bien vite, parce qu'on y entendait des bruits étranges, des voix plaintives, et que, pendant la nuit, il y avait des apparitions d'épouvantables fantômes. La ville entière savait que ce palais était devenu la demeure favorite des Kouy, et tout le voisinage en était consterné de terreur.

Le P. Ricci dit au ministre des Travaux Publics qu'il irait visiter cette résidence, et que, si elle était à sa convenance, il ne ferait pas de difficulté de l'acheter, parce qu'il était persuadé que les malins esprits, s'il y en avait, s'enfuiraient aussitôt qu'il y aurait placé l'image du vrai Dieu.

Ce palais, tout récemment construit, pouvait loger dix missionnaires, et la distribution des appartements convenait merveilleusement une maison religieuse. Le prix de vente ayant été fixé à la moitié des frais de construction, le P. Ricci ne balança pas un instant à en faire l'acquisition, sans se troubler nullement des apparitions diaboliques.

Outre le bon marché, il était d'un immense intérêt, pour la sécurité de la mission, d'avoir un établissement vendu, par acte authentique, au P. Ricci lui-même, par le président de la cour souveraine des Travaux Publics.

Ce fait seul valait une autorisation légale, et coupait court aux chicanes à venir des petits mandarins malveillants.

Le contrat de vente fut signé et scellé par le ministre des Travaux Publics, et les missionnaires s'installèrent très à l'aise dans ce palais, non sans l'avoir auparavant bien aspergé d'eau bénite.

On n'y entendit ni bruits, ni gémissements, on n'y vit pas même l'ombre d'un fantôme.

Dès lors, on parla dans tout Nanking, non seulement de la science des docteurs étrangers, mais encore de leur puissance sur les esprits, et de la sainteté de leur religion, puisque leur présence seule suffisait pour faire taire et s'enfuir toute une armée de démons.

Cet événement fit une profonde sensation parmi les Chinois, et ne contribua pas peu à les disposer en faveur des Européens.

Un siècle plus tard, le Père Fouquet, missionnaire de la Compagnie de Jésus comme le Père Ricci, se félicitait de pareils résultats favorables à la religion produits par des manifestations diaboliques.

Dans une lettre datée du 26 novembre 1702 et adressée de la ville de Nan-tchang-fou, capitale de la province de Kiamsi, au duc de la Force, Pair de France, il disait :

Dieu, dont les bontés sont infinies, fait ici, de temps en temps, des coups surprenants pour amener les infidèles à la connaissance de la vérité ; et, quoique je sois en garde contre une crédulité trop facile, j'avoue qu'en certains cas je ne puis m'empêcher de croire.

En voici un arrivé depuis quelques mois, dont le Père de Chavagnac m'écrit lui-même les circonstances qu'il a pris



soin de vérifier.

Dans un village voisin de la ville de Fou-tchéou, une jeune femme de dix-sept à dix-huit ans fut atteinte d'une maladie si extraordinaire que personne n'y connaissait rien. Elle se portait bien quant au corps, buvant et mangeant avec appétit, vaquant aux affaires de la maison, et agissant à son ordinaire. Mais à l'heure qu'on y pensait le moins, elle se trouvait saisie d'un accès de fureur pendant lequel elle parlait de choses éloignées et absentes comme si elles eussent été présentes, et qu'elle les eût vues de ses yeux.

Elle dit, dans un de ces accès, qu'un homme qui était à la campagne arriverait bientôt, et qu'il lui parlerait de la religion chrétienne.

Une autre fois elle dit que deux catéchistes arriveraient à un certain jour qu'elle indiqua, et qu'ils jetteraient je ne sais quelle eau sur elle et par toute sa maison.

Elle fit en même temps des signes de croix, et commença de contrefaire ceux qui aspergent le peuple d'eau bénite.

Un des assistants lui ayant demandé pourquoi elle paraissait inquiète sur cette eau et sur ces signes de croix :

- C'est, lui répondit-elle, que je les crains comme la mort.

Ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans cette aventure, c'est que quatre hommes ou jeunes garçons, frères ou parents de cette jeune femme, avaient été atteints de la même maladie cinq ou six mois auparavant.

Leur furie devenait si grande, dans des moments, qu'on était obligé de les lier, parce qu'ils se battaient rudement les uns les autres, et faisaient des extravagances dont on avait lieu d'appréhender les funestes suites.

Ces pauvres gens cherchèrent toutes sortes de remèdes pour se délivrer d'un mal si fâcheux.

Tcham, chef des Tao-ssée, qui se faisait appeler Tien-Ssée, ou «le Docteur Céleste», vint alors à Fou-tchéou.

Ce beau nom est héréditaire à sa famille, en sorte que son fils, fût-il le plus ignorant et le plus stupide des hommes, aura le nom de «Docteur Céleste» comme son père.

Celui qui gouverne aujourd'hui le Tao-Ssée est un homme d'environ trente ans, fort agréable et fort bien fait. Il est superbement vêtu, et il se fait porter sur les épaules de huit hommes dans une magnifique chaise.

C'est ainsi qu'il parcourt de temps en temps toute la Chine pour visiter ses bonzes, et pour faire une abondante récolte d'argent. Car comme les Tao-Ssée dépendent de lui, ils sont obligés de lui faire des présents considérables, pour recevoir son approbation, et pour être maintenus dans leurs privilèges.

Le Tcham Tien-Ssée vint donc à Fout-chéou avec une suite nombreuse, et dans l'équipage dont je viens de parler.

Les Tao-Ssée, fiers de l'arrivée de leur chef, firent courir le bruit, par toute la ville, que les prédicateurs de la Loi chrétienne n'osaient paraître, et qu'ils avaient pris la fuite. Cependant nous étions tous deux à Fout-chéou, le Père de Chavagnac et moi, et je demurai encore plus de deux mois dans cette ville.

Tous les malades de Fou-tchéou, et tous ceux à qui il était arrivé quelque infortune vinrent trouver le Docteur Céleste, pour être soulagés de leurs maux.

Le docteur prononçait gravement ce peu de mots : «Niam tching hoam tcha pao», qui signifient : «Levez les yeux vers l'esprit tutélaire de votre ville, afin qu'il connaisse vos maux, et qu'il m'en fasse son rapport».

La famille dont je viens de parler ne manqua pas de se présenter au Docteur Céleste, comme les autres, dans l'espérance de trouver quelque remède au furieux mal qui les désolait. A force de *taëls*, c'est-à-dire de pièces d'argent, ils obtinrent du Docteur Céleste et de ses disciples un bâton couvert de caractères diaboliques, et long à peu près comme l'avant-bras.

Toutes les fois qu'ils seraient tourmentés, ils devaient s'en servir, en pratiquant certaines cérémonies. Mais bien loin d'être soulagé, leur mal en devenait plus violent.

La jeune femme eut jusqu'à trois fois recours à ces imposteurs. Ils vinrent à trois reprises différentes dans sa maison, firent à chaque fois un sacrifice, où ils égorgèrent un coq, un chien et un cochon.

Ces sacrifices ne furent pas inutiles à ces misérables, car ils se régalerent fort bien ensuite de la chair de ces animaux ; mais ils le furent entièrement à cette pauvre femme, aussi bien que le bâton et les caractères : elle n'en fut soulagée en aucune manière.

Sa mère, touchée de l'état pitoyable où elle la voyait, la fit changer de demeure et la mena dans sa maison.

A peine y eut-elle été quelques jours, que son mal se communiqua encore à quatre jeunes gens âgés de quinze, de vingt, et de vingt cinq-ans. Ceci arriva au mois de juin.

Un chrétien nommé Jean Teng, ami de cette famille, alla voir les malades. Il les assura que leur mal était une infestation visible des démons, qu'ils devaient avoir recours à Dieu et embrasser sa sainte loi ; que c'était le seul remède qui pût les délivrer du mal horrible qui les tourmentait.

Les paroles de ce fervent chrétien eurent leur effet. Les malades implorèrent le secours de Dieu et envoyèrent prier le Père de Chavagnac de vouloir bien les assister.

Le missionnaire ne crut pas devoir faire aucune démarche qu'ils n'eussent renoncé à leur idolâtrie et à leurs malheureuses superstitions.

L'infidèle s'en retourna chez lui assez satisfait. Dès le lendemain il revint à l'église et apporta au Père de Chavagnac<sup>1</sup> un sac dont il tira cinq idoles, un petit bâton long environ d'un pied et épais d'un pouce carré, - c'est-à-dire mesurant environ trente-trois centimètres de longueur sur trois d'épaisseur -. Une quantité de caractères chinois étaient gravés dessus.

Il tira aussi de son sac un autre morceau de bois haut de cinq pouces et large de deux, qui était semé partout de caractères, excepté d'un côté où l'on voyait la figure du diable transpercée d'une épée dont la pointe était piquée dans un cube de bois, qui était aussi tout couvert de caractères mystérieux.

Ce païen donna ensuite au missionnaire un livre d'environ dix-huit feuillets, qui contenait des ordres exprès du Tcham-

<sup>1</sup> A partir de cet endroit nous complétons le récit du Père Fouquet par les détails que le Père de Chavagnac a donnés lui-même dans une de ses lettres, datée de Fou-tchéou-fou le 10 février 1703.

Tien-Ssée, par lesquels il était défendu au démon, sous de grosses peines, d'inquiéter d'avantage les personnes dont il s'agissait. Ces arrêts étaient scellés du sceau du Tcham-Tien-Ssée, signés de lui et de deux bonzes.

Les idoles étaient faites d'un bois doré et peint assez délicatement.

Il y avait des figures d'hommes et de femmes ; les hommes avaient la physionomie chinoise, mais les femmes avaient les traits du visage européens.

Chaque statuette avait dans le dos une ouverture fermée d'une petite planche. Le Père de Chavagnac la leva et constata que la cavité était assez étroite à son orifice, mais qu'elle allait en s'élargissant vers l'estomac.

Il y avait dedans des entrailles de soie et au bout un petit sac de la figure du foie de l'homme. Ce sac était rempli de riz et de thé, apparemment pour la subsistance de l'idole.

A la place du cœur, se trouvait un papier plié fort proprement. Le missionnaire se le fit lire. Il contenait le catalogue des membres de la famille. Leurs noms, leurs surnoms, le jour de leur naissance, tout y était marqué. On y lisait aussi des actes de consécration et des prières superstitieuses. Les figures de femmes avaient, outre cela, dans le fond de cette petite chambre, un peloton de cordon, plus long que gros, lié proprement avec du fil et à peu près de la figure d'un enfant emmailloté.

L'infidèle, qui vit le Père jeter au feu toutes ces idoles, crut qu'il ne ferait plus de difficulté d'aller chez lui. Plusieurs chrétiens, qui se trouvèrent présents, se joignirent à lui pour en prier le missionnaire, mais celui-ci, connaissant parfaitement le caractère des Chinois, se contenta d'envoyer quelques-uns de ses disciples dans cette maison.

Ils partirent pleins de foi et emportèrent avec eux un crucifix, de l'eau bénite, leurs chapelets et les autres symboles de la religion. Plusieurs infidèles, un bonze entre autres qui se trouva là, les suivirent par curiosité.

Dès qu'ils furent arrivés dans la maison, ils firent mettre toute la famille à genoux. Ensuite un d'eux prit le crucifix en main, un autre l'eau bénite, un troisième commença d'expliquer le Symbole des apôtres.

Après l'explication, il demanda aux malades s'ils croyaient tous ces articles de foi des chrétiens, s'ils espéraient en la toute-puissance de Dieu, et aux mérites de Jésus-Christ crucifié, s'ils étaient prêts à renoncer à tout ce qui pouvait déplaire au vrai Dieu, s'ils voulaient observer ses commandements, vivre et mourir dans la pratique de sa loi ?

Quand ils eurent répondu qu'ils étaient dans ces sentiments, il leur fit faire à tous le signe de la croix, il leur fit adorer le crucifix, et commença les prières avec les autres chrétiens. Tout le reste du jour ils n'eurent aucune attaque de leur mal.

Les infidèles, qui étaient accourus en foule, furent extrêmement surpris de ce changement ; les uns l'attribuaient à la toute puissance du Dieu des chrétiens ; les autres, et surtout le bonze, disaient hautement que c'était un pur effet du hasard.

Dieu, pour les détromper, permit que le lendemain les malades ressentissent de nouvelles attaques de leur mal ; le bonze et ses partisans triomphèrent. Mais ils furent bien surpris de voir qu'autant de fois qu'ils étaient saisis de ces transports violents de fureur, autant de fois un peu d'eau bénite qu'on leur jetait, un chapelet qu'on leur mettait au cou, un signe de croix que l'on faisait sur eux, le nom de Jésus qu'on leur faisait prononcer, les calmait sur l'heure, et les mettait dans une situation tranquille ; et cela, non pas peu à peu, mais dans l'instant ; non pas une seule fois, mais à dix ou douze reprises en un même jour.

Ce prodige ferma la bouche aux bonzes et aux infidèles ; presque tous, convinrent que le Dieu des chrétiens était le seul véritable Dieu. Il y en eut même plus de trente qui dès lors se convertirent. Le lendemain un des chrétiens plaça une croix fort propre dans le lieu le plus apparent de la maison ; il mit aussi de l'eau bénite dans toutes les chambres et, depuis ce temps- là, toute cette famille ne s'est plus aucunement ressentie de son mal et jouit d'une santé parfaite.

En outre la croix et l'eau bénite firent cesser un grand fracas qu'on entendait souvent auparavant dans cette maison.

La famille, charmée de plus en plus de cette continuité de miracles si surprenants, demanda le saint Baptême. Le Père ne voulut leur accorder cette grâce qu'après qu'ils sauraient parfaitement la doctrine chrétienne et les prières ordinaires. Ils les apprirent avec une ardeur dont le missionnaire fut si pénétré qu'il en baptisa trois le seize juillet, et quatre autres quatre jours après.

Le huitième de la troupe, moins docile aux attraites de la grâce, différa de se convertir. Mais Dieu qui voulait l'attirer comme les autres, le punit du retardement qu'il apportait. Un serpent l'ayant mordu au pied, en moins d'un jour il enfla jusqu'à la ceinture. On eut recours au Père qui lui envoya un remède. Dès le lendemain l'enflure cessa, et le malade, saisi de frayeur et pénétré de reconnaissance, embrassa la religion à laquelle il se sentait déjà redevable de tant de biens.

Pour éterniser la mémoire de faveurs si remarquables, la famille, guérie et convertie, plaça dans la salle destinée à recevoir les étrangers une grande image de Notre Seigneur, dont le Père de Chavagnac leur fit présent.

Au-dessous ils gravèrent cette inscription en gros caractères :

«En telle année et tel mois, cette famille fut affligée de tel mal ; les bonzes et les dieux du pays furent inutilement employés. Les chrétiens vinrent tel jour, invoquèrent leur vrai Dieu, et le mal cessa à l'instant. C'est pour reconnaître ce bienfait, que nous avons embrassé sa sainte loi ; et malheur à celui de nos descendants qui serait assez ingrat pour adorer d'autre Dieu que le Dieu des chrétiens».

A la suite de cette inscription furent gravés le Symbole et les Commandements de Dieu.

Une famille païenne, de la petite ville de Cham-ham dépendante de Tcham-tchéou, souffrait une persécution dont le démon seul pouvait être l'auteur.

Des mains invisibles renversaient et brisaient les meubles de la maison à l'heure qu'on y pensait le moins.

Tantôt on voyait un grand feu allumé dans une chambre où un moment auparavant il n'y avait pas une étincelle, et tantôt des figures humaines, monstrueuses et capables d'inspirer la terreur, paraissaient peintes sur du papier et attachées aux murailles, sans qu'on pût deviner qui les y avait mises.

Il se passait beaucoup d'autres choses aussi surprenantes, auxquelles on ne croyait pas que les hommes pussent

avoir aucune part.

Le chef de cette famille, inquiet et impatient de se voir ainsi tourmenté, n'oublia de ce que la superstition la plus aveugle peut suggérer, pour se délivrer de ces mauvais hôtes.

Il s'adressa d'abord à une espèce de bonzes qu'on appelle : Hochans. Ce sont les adorateurs de l'idole Foé, les prédicateurs de la métempsycose et les auteurs de cent ridicules fables qu'ils ont apportées en Chine avec leurs idoles, soixante ou quatre-vingts ans après Jésus-Christ.

Les Hoéhans n'ayant pu donner de secours à cette famille affligée, on fit venir une autre espèce de bonzes, qu'on appelle Ssée-Congs.

Ceux-ci firent dans la maison infestée plusieurs cérémonies mystérieuses, mais ce fut à leur confusion.

Ils attribuèrent à leur petit nombre le mauvais succès de leurs opérations diaboliques. Aussi, de trois qu'ils étaient d'abord, ils y vinrent dix pour être plus forts, disaient-ils, contre l'esprit qu'ils voulaient chasser.

C'était chaque jour une comédie nouvelle ; le peuple y accourait en foule et la maison était toujours pleine de toute sorte de gens.

Un chrétien s'y trouva par hasard ; il ne put voir toutes les extravagances que faisaient les Ssée-Congs, sans être touché de l'aveuglement de ceux qui se laissaient tromper par ces malheureux.

- Qu'on est à plaindre dans cette maison ! dit assez haut le fidèle. On y fait bien des dépenses inutilement.

Si on avait recours au Dieu des chrétiens, qui est le souverain seigneur du ciel et de la terre et la terreur des démons, on aurait bientôt la paix, sans qu'il en coûtât la moindre chose.

Personne ne parut faire attention à ce que le chrétien venait de dire. On le remarqua cependant.

Les bonzes continuèrent leurs jongleries ; l'esprit malaisant tint ferme et s'en moqua, de sorte que les Ssée Congs n'en pouvant venir à bout, il fallut appeler les Tao-Ssée.

Ceux-ci, fiers de se voir recherchés dans une si heureuse conjoncture, entrèrent orgueilleusement dans cette maison, promettant d'un air fanfaron qu'ils sauraient bientôt réduire le malin esprit.

Leur fierté ne dura pas ; car, à peine eurent-ils mis les pieds dans la demeure, qu'une grêle de pierres fondit sur eux, sans qu'on pût découvrir ceux qui les lançaient.

Les Tao-Ssée, peu accoutumés à un pareil traitement, se retirèrent plus vite qu'ils n'étaient venus, et laissèrent ces pauvres affligés dans un nouveau trouble.

Le chef de famille, voyant que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors était inutile, s'avisa de changer de demeure, croyant qu'il pourrait ainsi trouver le repos qu'il cherchait depuis si longtemps. Il alla donc loger dans une nouvelle maison ; l'esprit mauvais l'y poursuivit, ce qui le jeta dans le désespoir.

Accablé de chagrin et de tourments, il rencontra dans la rue le chrétien dont j'ai parlé.

- N'est-ce pas vous, lui dit-il, mon ami, qui vous moquiez dernièrement des bonzes dans ma maison et qui prétendiez que le Dieu des chrétiens pouvait seul me secourir ?

- C'est moi-même, répondit le fidèle, et il ne tiendra qu'à vous d'éprouver la vérité de ce que je vous ai dit. Ici y a dans votre voisinage des catholiques pleins de piété et de ferveur ; invitez-les à se joindre aux autres chrétiens de cette ville et à venir chez vous prier tous ensemble le Dieu que nous adorons. J'espère que ce Dieu plein de bonté exaucera les vœux qui lui seront offerts pour vous. Pécheur et nouvellement catholique que je suis, je n'ose pas aller seul chez vous parce que je ne mérite pas d'être écouté. Mais, pour mes frères, leurs prières seront agréables, et vous en sentirez sûrement les effets. Au reste, que la multitude ne vous épouvante pas ; il ne vous en coûtera ni repas ni argent ; car, dans la loi que nous professons, le désintéressement est parfait.

L'infidèle écouta ce que le chrétien lui disait, et parut en être content, mais le moment de sa conversion n'était pas encore venu ; Dieu l'y disposait seulement par cette entrevue.

Quelques jours après, les vexations du démon ayant redoublé, le pauvre homme, tout hors de lui, se lève à minuit, court à la maison du fidèle qui lui avait donné de si salutaires conseils, le force de lui ouvrir sa porte et le conjure, au nom du Dieu qu'il adore, de lui donner promptement quelque assistance.

Le chrétien voulut attendre le jour ; mais le païen fit de si grandes instances que l'autre fut obligé de le suivre.

Après s'être recommandé à Dieu, il prit son chapelet et de l'eau bénite, et se confiant uniquement en la miséricorde de Notre Seigneur, il entra dans la maison de l'infidèle et y fit sa prière à genoux et le visage contre terre.

Il arracha ensuite les affiches et les écrits des bonzes, foula aux pieds ces figures monstrueuses, auxquelles personne n'osait toucher, les jeta au feu, et, après avoir fait enlever tout ce qu'il y avait de superstitieux, il procura à cette maison une paix et une tranquillité si parfaites, qu'elle n'a point été troublée depuis ce temps-là.

Le chef de cette famille, pénétré d'une vive reconnaissance de la grâce qu'il venait de recevoir, déclara qu'il voulait être chrétien.

Il commença dès lors à garder les jeûnes et les abstinences de l'Eglise, et à faire en commun, le matin et le soir, les prières des fidèles que sa famille apprit en peu de temps. Il en ajouta encore plusieurs autres à l'honneur de Notre Seigneur et de la Sainte Vierge.

Le Père Baborier étant venu à Cham-ham, on lui présenta ce fervent catéchumène, et il eut la consolation de le baptiser avec toute sa famille.

La conversion que je viens de raconter, ajoute le Père Fouquet, n'est pas la seule merveille que Dieu ait faite dans cette maison. Le Père Baborier raconte, dans la relation qu'il m'a envoyée, d'autres faits assez remarquables : plusieurs malades guéris par l'invocation du nom de Dieu ; un infidèle âgé de vingt-six ans, de furieux qu'il était, rendu traitable et remis en son bon sens au moment qu'un chrétien lui jette de l'eau bénite, et lui fait prononcer les noms de Jésus et de Marie ; deux femmes en travail tout à coup délivrées par l'application de saintes reliques qu'on leur attache au col ; un enfant chrétien, âgé de onze ans, qui était tombé dans un puits profond, soutenu par une main invisible, qui le porte, d'une

manière dont il s'aperçoit lui-même, sur un rebord pratiqué à côté de la surface de l'eau, d'où on le retire ensuite sans le moindre mal.

Enfin je trouve une maison conservée au milieu d'un violent incendie qui en consume cent cinquante et une autres.

Cette habitation appartenait à un chrétien ; le feu l'effraya, il s'enfuit et abandonna sa maison.

Un autre fidèle de ses amis, plein de courage et de foi, y va, y jette de l'eau bénite, et préserve cette demeure par les ferventes prières qu'il fait à Dieu.

Le Père Baborier, qui a été sur les lieux et qui a vu cette maison, assure que le feu l'épargna seule, et que toutes les autres qui la touchaient, et qui l'environnaient, ont été entièrement détruites et consumées.

Et le Père Fouquet, connaissant fort bien l'état des esprits en France au commencement de ce XVIII<sup>e</sup> siècle, travaillé déjà par les doctrines des philosophes sceptiques, précurseurs de la Révolution et du culte de la déesse Raison, termine sa relation en disant à son correspondant, le duc de la Force :

J'aurais un peu de peine à raconter tant de prodiges à ces hommes profanes qui se font gloire de leur incrédulité ; mais à vous, Monseigneur, dont je connais depuis si longtemps la foi et la religion, je me ferais un scrupule de vous en rien cacher, afin qu'admirant avec nous les miséricordes du Seigneur, vous nous aidiez à le remercier de ce qu'il veut bien encore, en ces derniers temps, faire éclater sa puissance pour animer la foi des néophytes.

Les faits que nous venons de reproduire reçoivent une nouvelle confirmation de ceux relatés dans le *Mémoire sur l'état des Missions de la Chine*, rédigé en latin, et présenté au Général de la Compagnie de Jésus, à Rome, en 1703, par le Père François Noël.

On m'a souvent demandé, dit ce missionnaire, s'il se fait des miracles en Chine et quelle sorte de miracles. Comme nous ne sommes pas crédules, et que nous ne donnons le nom de miracles qu'à des choses qui le méritent dans la plus grande rigueur, nous nous contentons d'appeler «événements miraculeux» certains faits qu'on ne peut guère attribuer qu'à quelque opération extraordinaire de la vertu divine. Les lettres, les relations de nos Pères se trouvent toutes remplies de ces sortes d'événements.

En voici quelques-uns plus récents pour servir d'exemples d'une infinité d'autres que je pourrais rapporter.

Une jeune femme païenne, mais qui avait toute sa famille chrétienne, étant allée voir ses parents, tomba malade d'une maladie violente. Sa famille alarmée envoya aussitôt quérir un catéchiste nommé Paul, homme d'une vie très innocente et d'un zèle ardent pour le salut des âmes et pour la conversion des infidèles.

Au nom de Paul, la malade transportée s'écria :

- Vous allez chercher Paul avec un grand empressement ; mais tenez-vous pour certains qu'il ne se pressera pas et qu'il sera longtemps à venir.

En effet, les occupations du catéchiste ne lui permirent pas de se rendre où on l'appelait, aussi promptement qu'on l'aurait désiré.

On était incertain du jour et de l'heure de son arrivée, quand, au moment qu'on y pensait le moins, la malade parut troublée et cria par deux fois de toute sa force :

- Retirons-nous ! Retirons-nous ! Le voilà qui approche !

On sortit de la maison, et comme on courut à la rivière, par où le catéchiste devait venir, on fut fort étonné de le voir arriver : mais on le fut d'avantage quand, à son entrée dans la maison, la jeune femme se sentit entièrement guérie.

Paul l'ayant interrogée sur ce qu'elle pensait d'une guérison si prompte et si extraordinaire, elle répondit que des hommes d'un regard affreux et capables d'inspirer de la terreur, l'avaient saisie et la tenaient liée si fortement avec des chaînes qu'elle était hors d'état d'agir : mais que, dès que Paul s'était montré, ils avaient pris la fuite et l'avaient laissée en liberté. Elle ajouta qu'elle souhaitait être chrétienne et qu'elle priait instamment qu'on la baptisât au plus tôt. Le catéchiste l'instruisit et la baptisa avec son mari.

La magie et l'infestation des démons sont très communes en Chine ; mais les néophytes s'en délivrent aisément par le signe de la croix et parla vertu de l'eau bénite.

Un catéchumène, quoique persuadé de la vérité de la religion chrétienne, différait de se faire baptiser, parce qu'il avait commerce avec un magicien et qu'il était attaché à quelques superstitions qui l'aidaient à gagner sa vie.

Instruit du pouvoir du signe de croix sur les démons, il voulut éprouver un jour si, par ce moyen, il arrêterait l'effet des enchantements de son maître.

Au milieu d'une opération diabolique du magicien, le catéchumène fit le signe de la croix en secret, sans qu'on s'en aperçût, et arrêta l'enchantement.

Le magicien recommença l'opération une seconde fois, mais il ne fut pas plus heureux, et le signe de la croix empêcha l'effet pour la seconde fois.

Le catéchumène en fut si vivement touché que, de ce moment, il renonça à toutes ses superstitions et demanda le baptême qu'il reçut avec beaucoup de foi et de piété.

Abordant la question des maisons hantées, le Père François Noël signale un fait qui confirme celui arrivé au Père Ricci dans le palais de Nanking. Il déclare qu'il n'y a pas longtemps, dans un village de la dépendance de la ville de Chim-tin, dans la province de Petchili, plus de cinquante maisons furent délivrées de l'infestation des démons par la vertu de l'eau bénite.

## CHAPITRE VII

**LES GUÉRISONS DES POSSÉDÉS SONT DES CAUSES FRÉQUENTES DE CONVERSIONS. - «IL N'Y A QUE LES CHRÉTIENS QUI PUISSENT LA GUÉRIR !» - BATTU PAR LES DÉMONS. - POSSÉDÉE DEPUIS QUATRE ANS, DÉLIVRÉE PAR UNE VIERGE. - OUVRIER TRACAS-**

**SÉ PAR LE DIABLE DEPUIS DEUX ANS. - OBSÉDÉE À L'AGONIE. - L'INSTITUTRICE DU VILLAGE DE SINENTI. - CATÉCHUMÈNES POSSÉDÉS. - UNE PROCESSION PAÏENNE. - LE TONG-TSE PORTE-PAROLE DES IDOLES. - LE TAPU INTERPRÈTE. - LA VERTU DE L'EAU BÉNITE. - DIABLES MANDARINS. - LE COMMANDEMENT D'UNE APPARITION. - PEUT-ÊTRE TROP RICHE !... - UNE SORCIÈRE RUINÉE. - LA FEMME D'UN LABOUREUR. - LES BONZES IMPUISSANTS ; LE DÉVOUEMENT DES PARENTS INUTILE ; LA CHASSE AUX DÉMONS. - LA VIERGE SONG-KIEU-KOU VICTORIEUSE. - LE DIABLE CALOMNIATEUR. - UN PEINTRE IDOLE VIVANTE. - DEUX PETITES FILLES ÉTRANGLÉES PAR LE DIABLE. - LA PAIX NOCTURNE RÉTABLIE. - L'ORIGINE DE LA STATION DE NGAN-LIN-TCHÉOU. - DÉLIVRANCE D'UNE JEUNE FILLE DE DOUZE ANS. - POSSÉDÉE DEPUIS HUIT ANS.**

Les guérisons des possédés sont, en Chine comme ailleurs, des causes fréquentes de conversions. Ainsi Satan, le toujours vaincu, travaille malgré lui à l'extension du règne de Dieu sur la terre et repeuple le ciel.

En 1859, le Père Stanislas Clavelin, missionnaire à Kiang-in, ville de la province du Kiang-nan, affirmait que «les maladies du diable» avaient été l'occasion, sinon la cause, des trois quarts des conversions sur trois mille qu'il indiquait.

Après tout, disait-il, ces faits sont semblables à ceux que l'on rencontre dans l'Évangile. Notre prédication ressemble à celle de Notre Seigneur, de ses Apôtres, de Saint François Xavier et des anciens missionnaires des Indes, de la Chine et du Japon.

Il ajoutait que les conversions opérées dans ces circonstances étaient ordinairement solides et durables.

Ce que le Père Clavelin écrivait il y a dix ans sur le district de Kiang-in est encore vrai aujourd'hui, disait le Père Royer dans sa lettre du 15 janvier 1869. Les mêmes faits diaboliques continuent à se produire. Depuis deux ans j'en ai constaté quatre-vingt-trois...

C'est aussi le même résultat final, c'est-à-dire la conversion d'un grand nombre de païens, témoins des guérisons miraculeuses obtenues par les mêmes moyens : l'eau bénite, le signe de la croix, le baptême, la promesse de se faire chrétien. Souvent le démon est chassé instantanément, et instantanément le malade est guéri.

Le Père Royer confirmait ses paroles par des exemples.

Du 12 au 16 mars 1867, il avait administré le baptême à quarante-six adultes dans la paroisse centrale de Saint-Joseph, près de Kiang-in, chrétienté de deux cent trente-trois néophytes et deux cents catéchumènes.

Parmi ces quarante-six baptisés, il comptait cinq malades du diable, dont deux de la ville même de Kiang-in : une mère de famille et son quatrième fils. Obsédée des diables appelés *Ou-chen*, cette femme allait depuis plusieurs années dans les pagodes, faisait prier les bonzes, dépensait sa fortune ; tout cela en pure perte. Les médecins finirent par se déclarer impuissants et les bonzes eux-mêmes lui dirent :

- Il n'y a que les chrétiens qui puissent vous guérir.

Elle n'hésite pas, elle fait appeler une chrétienne qui l'instruit. Elle croit en Dieu, renonce au culte des idoles, fait le signe de la croix ; elle est guérie sur-le-champ.

Son vieux père, âgé de quatre-vingts ans, trois de ses fils, sa fille, témoins de la guérison, se déclarent catéchumènes. Son quatrième fils et sa bru refusent de croire ; le diable s'empare d'eux et les amène à la foi malgré lui.

Le quatrième fils, le plus obstiné, était le plus tourmenté.

Le démon lui apparaissait et le frappait. Dans la nuit du 15 au 16 mars 1867, il le battit si fort qu'on l'apporta à l'église en conjurant le missionnaire de lui administrer le baptême.

Le Père entendit sa confession préparatoire et le baptisa avec quinze autres adultes. Après le baptême, le malade se trouva mieux.

Le prêtre lui donna un chapelet qu'il se mit aussitôt à réciter avec sa mère et son troisième frère, catéchumène fervent. Une heure après ils priaient encore dans l'église.

- Retournez à votre maison, leur dit le missionnaire.

- Père, répondit le malade, je veux y retourner sur mes pieds.

On les laissa continuer leurs prières et, sur les dix heures, l'obsédé était complètement guéri.

Parmi ceux que le Père Royer baptisa du 12 au 16 mars, se trouvaient seize adultes de Tchen-kia-wei, village situé au pied de la plus haute colline du Kiang-in.

Ils appartenaient à une même famille convertie six mois auparavant par la guérison subite d'une maladie qui durait depuis quatre ans. La mère n'était plus qu'un squelette, tant le démon la faisait souffrir. On avait dépensé force argent dans les pagodes et chez les médecins. Dépenses inutiles.

- Les chrétiens seuls, leur avouèrent les bonzes et les médecins, ont la puissance de guérir de semblables maladies.

Une vierge chrétienne demeurait à un kilomètre de Tchen-kia-wei ; on la pria de venir.

Ce n'était pas la première fois qu'elle avait affaire au diable. Elle arriva, instruisit la malade, obtint d'elle la promesse qu'elle se ferait chrétienne.

- Avant tout, dit-elle, il faut jeter au feu toutes les idoles qui se trouvent dans la maison.

On obéit. La vierge fit alors une aspersion d'eau bénite et à l'instant la malade fut guérie.

Toute la famille se déclara catéchumène avec quelques familles voisines que la vierge instruisit, et qui, six mois après, reçurent le baptême.

En mai et en novembre 1868, le Père Royer baptisa dans cette même famille quatorze personnes. Ce fut donc un total de trente chrétiens et de soixante catéchumènes amenés à la foi en un seul village à la suite de manifestations diaboliques. Le démon n'avait pas trop mal travaillé pour Dieu. Il n'en fut ni plus content, ni mieux récompensé.

Le 19 mars 1867, fête de Saint Joseph, le Père Royer vit passer un ouvrier d'une maigreur effrayante et d'une pâleur cadavérique. C'était un païen.

- Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-il avec intérêt.

- Ah ! répondit cet homme en déposant son petit fardeau, je n'en puis plus, je suis à bout de forces.  
 Le missionnaire le fit asseoir, puis l'interrogea sur sa maladie. L'ouvrier demanda un remède qui pût le guérir.  
 - Oh ! répondit le prêtre en hochant la tête, croyez en Dieu ; votre mal est incurable. Songez à sauver votre âme, ce sera le meilleur remède.  
 - Eh bien ! Je crois, reprit cet homme d'un ton convaincu, et si Dieu me guérit, ma famille et beaucoup d'autres croiront. Voilà deux ans que je suis en butte aux tracasseries du Zié-pin (maladie du diable).  
 Le missionnaire l'encouragea, lui donna le petit livre de prières nécessaires et lui recommanda de prier Saint Joseph, puis de venir dans cinq jours à Jed-Kiao, où les chrétiens devaient célébrer la fête de l'Annonciation.  
 L'ouvrier fut fidèle au rendez-vous. Du plus loin qu'il aperçut le Père il s'écria :  
 - Je suis guéri. Depuis cinq jours le diable n'est plus revenu.  
 Sa figure était rayonnante de joie. Le missionnaire lui remit quelques livres de religion pour lui et ses enfants.  
 Le quatre avril, le Père Royer commençait la mission de Jed-Kiao, lorsque cet homme lui amena son second fils âgé de onze ans ; cet enfant savait déjà lire les prières et le catéchisme.  
 - Je suis bien content de vous, lui dit le prêtre.  
 - Si le Père veut venir chez moi, répliqua cet homme, il y trouvera beaucoup de personnes disposées à croire en Dieu à cause de ma guérison.  
 Le missionnaire se rendit à ses désirs. Il fut ravi de la disposition des païens et de toute la famille. Il baptisa le plus jeune des enfants et le nomma Joseph, en reconnaissance du bienfait accordé par ce saint Patriarche.  
 Ce fut le premier baptisé d'une chrétienté qui, au 15 janvier 1869, comptait déjà plus de vingt familles catéchumènes.

Au mois d'octobre 1867, une païenne de Sinenti fut visitée par le diable ; il restait invisible, mais sa funeste présence se manifestait par des effets terribles.

A la nouvelle année chinoise, c'est-à-dire suivant nous : en février 1868, des parents éloignés venus pour offrir leurs souhaits et prendre part aux réjouissances de la famille, trouvèrent la malheureuse à l'agonie. Elle ne mangeait plus ; elle était étendue sans mouvement sur son lit, subissant depuis cinq mois de cruelles tortures.

Sur le conseil des parents, on appela un chrétien.

Celui-ci demanda que toutes les images du diable fussent brûlées, que la malade crût en Dieu et désirât le baptême.

La malade, son mari, ses enfants, tous déclarèrent qu'ils étaient prêts à embrasser le christianisme.

Le chrétien arracha alors l'image du diable de famille, la jeta au feu et la remplaça par l'image de Notre Seigneur, puis, plein de foi, prit de l'eau bénite et en aspergea la malade. Sur-le-champ elle fut délivrée.

Le 31 mars suivant, le Père Royer se rendit dans cette nouvelle chrétienté où il baptisa douze adultes.

Quelque temps après, cette femme vint en pèlerinage remercier Saint Joseph dans son église de Kiang-in, à cinq lieues de Sinenti.

L'institutrice de ce village de Sinenti était une pauvre veuve qui avait appartenu autrefois à la secte des Jeûneurs, ou Mangeurs d'herbes. Elle avait, elle aussi, été délivrée de la maladie du diable par le baptême. Le démon ne se tint pas pour battu ; il lui apparut de nouveau pour la tourmenter.

Une chose l'arrêtait : le scapulaire de la nouvelle chrétienne.

- Si tu veux enlever ton scapulaire, lui dit-il, je te donnerai ce lingot.

Et il lui montra un lingot d'argent.

Sur son refus il reprit :

' Jette au moins ton scapulaire sur ton dos, je ne puis en supporter la vue.

La néophyte saisit de ses deux mains son scapulaire et récita les invocations :

- Jésus, Marie, sauvez-moi !

- De grâce, répliqua le diable, ne récite pas cette prière, ne prononce pas ces noms qui font mon tourment.

Mais elle répéta encore plus fort :

- *Jesou ! Malia ! Kieou ouo !*

Le démon la saisit alors à la gorge pour l'étrangler et l'empêcher de prononcer ces noms bénis.

- Tu auras beau faire, répliqua-t-elle courageusement, je les prononcerai de cœur, je ne te crains pas.

Le diable vaincu s'enfuit.

Cette pauvre femme était devenue presque aveugle et sourde par suite des obsessions démoniaques. Depuis elle alla mieux. En 1869 elle enseignait la doctrine aux chrétiens du village de Sinenti.

L'emploi de l'eau bénite suffit généralement pour faire cesser les possessions diaboliques. Parfois, cependant, les missionnaires rencontrent des démons plus rétifs qui refusent d'abandonner leur poste et déclarent qu'ils n'ont pas peur de l'eau dont on les asperge. Les contorsions des possédés montrent bien pourtant que l'eau sainte ne leur est pas inoffensive et les fait cruellement souffrir.

Mais le résultat que l'aspersion de l'eau bénite n'atteint pas, le contact du crucifix, et plus particulièrement de la croix que les évêques portent sur la poitrine, l'obtient.

Monseigneur Anouilh, vicaire apostolique de la province du Pé-tché-ly occidental, l'a constaté par sa propre expérience ; il a aussi éprouvé la terreur et les tourments que les démons ressentent au récit des souffrances et de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Il a fait cette constatation au cours d'une épidémie de possessions, qui s'était déclarée parmi des catéchumènes qu'on instruisait, et qu'on préparait à recevoir le baptême.

Un jour, qui était la fête de l'Épiphanie, raconte-t-il, dans une lettre datée du 16 janvier 1866 et écrite à l'Hôtel de la

Grande Miséricorde, dans la ville de Pao-ting-fou, on m'apporta un possédé qu'il avait fallu garrotter parce qu'il refusait de venir voir l'évêque.

Je tenais ma croix à la main et je dis au possédé d'invoquer le nom de Jésus.

Il détourna la tête en s'écriant :

- Pourquoi m'a-t-il précipité dans l'enfer ?... Il est injuste !... / est injuste !... Il est injuste !...

- Dieu est juste ! répondis-je. S'il t'a précipité dans l'enfer, c'est à cause de ton orgueil.

Le démon avoua alors devant tout le monde que Dieu était juste, mais il ajouta que Jésus-Christ ne pouvait pas le sauver. En même temps, il poussait des hurlements entrecoupés d'éclats de rire.

Je lui ordonnai de partir. Il déclara qu'il ne partirait point.

Faisant alors tenir ferme le possédé, je lui posai la croix sur les lèvres. Un instant après le démon avait disparu.

Le possédé apprit avec ardeur la doctrine et les prières ; maintenant il est baptisé, et le diable n'a plus d'empire sur lui.

Un autre jour, on amena à Monseigneur Anouilh une vieille catéchumène que l'eau bénite n'avait pas délivrée de sa possession. En voyant l'évêque elle s'écria épouvantée :

- J'ai peur !... J'ai peur !...

- De quoi as-tu peur ?

- J'ai peur du crucifix.

Elle indiquait la croix pastorale. Après lui avoir posé les interrogations prescrites au Rituel, Mgr Anouilh la lui fit baiser. La possédée fut immédiatement délivrée.

En peu de temps, les obsessions et possessions qui affligeaient les catéchumènes disparurent. L'ennemi des âmes avait constaté que ses manœuvres tournaient à sa confusion en faisant toucher du doigt aux infidèles la vérité et la puissance du christianisme.

Ce n'est pas seulement dans les circonstances de la vie privée que le démon manifeste son pouvoir en Chine ; de même qu'au Tonkin, il se plaît à faire montre de son empire dans la vie publique, dans les occasions solennelles, et à exprimer sa volonté à ses adorateurs par la bouche des possédés qui lui servent de médiums de leur plein gré ou même contre leur volonté.

La ville de Song-kiang-fou est une grande ville située sur le fleuve Ouang-pou. Elle est le chef-lieu d'une préfecture de premier ordre dans la partie la plus méridionale de la sous-province du Kiang-sou.

Comme toutes les villes chinoises, elle possède un certain nombre de pagodes. L'une des plus grandes est consacrée en même temps à trois idoles : à Ouang-ti, ce qui veut dire «roi du ciel», - ce dieu est appelé encore par le peuple Gno-ti et Seu-di -, à Lieu-Kiong-ouang, et à Yan-he-tse.

D'autres temples sont dédiés à Se-Siang-Kiong, à Zé-zeu, à Hou-liang-ouang, à Confucius et à d'autres personnages plus ou moins illustres, qui sont pour la plupart des célébrités locales.

Song-kiang-fou est connu chez les païens de la contrée par trois processions solennelles qui s'y font tous les ans à époques fixes : le 26 ou le 28 de la troisième lune, le 7 de la septième et le 10 de la huitième. Les Chinois, on le sait, ne divisent pas leur année comme nous, mais par mois lunaires.

A ces dates quelques unes des idoles de la ville sortent processionnellement de leurs pagodes pour se rendre, portées ou traînées par leurs adorateurs, en un lieu que le démon a lui-même désigné pour y recevoir leurs hommages.

Ce qu'il y a en effet de plus remarquable dans ces fêtes, ce ne sont pas leurs cérémonies, bien qu'il s'y dépense beaucoup d'argent et qu'elles s'accomplissent au milieu d'un concours énorme de peuple, c'est la manière dont le diable indique lui-même le but de la procession, et les idoles qui devront y prendre part.

Quelque temps avant la fête, un païen quelconque, tantôt un riche, tantôt un pauvre, un ouvrier ou un patron, un petit cultivateur ou un gros négociant, est saisi par le démon. Il quitte son palais ou son taudis, ses outils ou ses employés, ses bœufs ou ses clients, et se précipite par la ville comme un fou, les yeux lui roulant dans les orbites d'une manière effrayante. Il est entraîné par une force irrésistible et il va, indifférent à ce qui l'entoure, ignorant de son but.

Les habitants de Sang-kiang-fou, habitués à pareils spectacles, reconnaissent l'inspiré à son air hagard ; ils savent ce qui va se passer. Pour en être témoins, ils sortent en toute hâte de leurs maisons et se précipitent en foule sur les traces du malheureux en criant :

- Le Tong-tsé est arrivé !... Le Tong-tsé est arrivé !... Voilà le possédé ! ... Voilà le possédé !...

Ils le suivent. Tout à coup le Tong-tsé pénètre dans une pagode.

Il n'en a pas plus tôt franchi le seuil qu'il est renversé par terre sur le dos. L'écume lui sort de la bouche. Ses yeux qui, pendant qu'il marchait, roulaient sans arrêt, se fixent en haut, dirigés vers le toit de la pagode, et s'immobilisent...

Rigide, muet, il demeure dans cet état de prostration pendant environ une heure. Puis il reprend ses sens et va s'asseoir dans un fauteuil.

Un silence profond s'établit. Le tong-tsé parle à haute voix, mais ses paroles sont étranges. Les mots dont il se sert sont inconnus du peuple du Kiang-sou méridional. Ils en sont de lui-même. Il ne comprend pas les phrases que le démon profère par ses lèvres, car il parle en langue mandarine qu'il a toujours ignorée.

Mais un homme a été prévenu de l'arrivée du tong-tsé, un sorcier de profession, le Capo, comme le peuple l'appelle. Il se tient à côté du possédé et traduit ses paroles à la foule.

La plupart du temps, le démon déclare tout de suite que l'idole adorée dans la pagode où l'on se trouve désire être conduite en procession à tel endroit. Parfois il joue la coquetterie et annonce qu'il ne veut pas sortir de son temple. Dans ce cas, les administrateurs des pagodes se jettent à genoux devant le tong-tsé, implorent son aide, le supplient de toucher le cœur de l'idole et de la déterminer à accepter les honneurs qu'on veut lui rendre.

Le possédé se recueille pendant un instant en silence, prie mentalement, puis donne une réponse définitive.

Si cette réponse est favorable, le démon désigne la pagode où il veut que sa statue soit transportée pour y recevoir

les hommages du peuple.

Mais quelquefois, au beau milieu de ses discours, le tong-tsé s'arrête tout court, interdit. C'est qu'un chrétien est entré dans la pagode. Le démon a senti l'effet de sa présence. De frayeur il en a perdu la voix.

Le possédé déclare alors qu'il a deviné un adorateur du Maître du Ciel parmi la foule, et il avoue piteusement qu'il ne peut faire aucune réponse en sa présence.

Le diable ne saurait confesser son impuissance d'une façon plus humiliante. Comme il chasserait avec bonheur cet intrus de l'assemblée !... Mais il n'en a pas le pouvoir et, pour obtenir le départ du chrétien plus fort que lui, cet orgueilleux l'implore platement, obséquieusement. Le tong-tsé fait un grand salut devant la foule et prie le fidèle inconnu de lui faire la grâce de se retirer.

Une fois sa mission de porte-parole de l'enfer remplie, le possédé, rendu au calme, descend de son siège, sort de la pagode, et regagne sa demeure, comme si rien d'extraordinaire ne venait de lui arriver.

En 1869, avant la procession du 28 de la troisième lune, date qui correspondait à notre 9 mai, quatre tong-tsé entrèrent dans quatre pagodes de Song-kiang-fou. L'un se rendit à la pagode commune aux idoles Ouang-ti, Lieu-Kiong-ouang et Yan-he-tsé ; le deuxième à la pagode de Se-Siang-Kong ; le troisième, à celle de Zé-zeu ; et le dernier, à celle de Hou-lian-ouang.

Toutes les idoles déclarèrent qu'elles accepteraient les honneurs qu'on désirait leur rendre, et elles désignèrent comme but de la procession un temple situé hors de la ville, près de la porte de l'Est.

Dès que la volonté de ces démons fut connue, commencèrent les préparatifs de la fête. Les administrateurs des pagodes, munis de registres, se rendirent dans chaque maison, demandèrent quelle somme le chef de la famille consentait à donner pour subvenir aux frais de la cérémonie, et l'inscrivirent... sans la toucher.

Leur tournée par la ville achevée, les administrateurs remirent le registre aux bonzes qui se chargèrent d'encaisser le montant des souscriptions promises.

Ces braves gens ont en effet toujours préféré recueillir l'argent eux-mêmes que s'en rapporter sur ce point à la bonne foi de leurs comparses dans l'art de duper les sots.

De cette façon d'ailleurs chaque donateur a la permission de s'imaginer que son aumône a servi tout entière aux dépenses de la procession. Cette illusion est toujours une petite compensation à l'argent qu'ils déboursent.

Les souscriptions de cette nature ont été fréquemment, en Chine, la cause de graves ennuis, et même de persécutions pour les chrétiens. Ils ne pouvaient en effet prendre part de leurs deniers à une fête païenne.

Interrogés directement sur le motif de leur abstention, questionnés sur la religion qu'ils pratiquaient, ils devaient faire profession de catholicisme.

Souvent alors c'étaient pour eux l'amende, l'emprisonnement, les coups, quand ce n'était pas la mort.

En 1703, le Père François Noël racontait comment cinquante maisons de la ville de Chim-tin avaient été infestées par les démons. En 1807 M. Mercusot, missionnaire au Kouy-tchéou, fit une constatation analogue.

A la station de Saint-Etienne-hors-les-murs un enfant de treize ans, simple adorateur, - c'est-à-dire ayant seulement fait la première profession de foi chrétienne en se mettant à genoux devant la Croix - nommé Gau-té-cheu, vint trouver M. Mercusot avec mystère et lui présenta une petite cruche remplie d'eau.

- Que veux-tu faire de cette eau ? lui demanda le missionnaire.

- Je prie le Père de la bénir. Le diable est installé dans la maison de mon père.

Chaque soir on entend sous le sol des cris effroyables. La terreur règne chez nous et déjà l'on parle de déménager. Mais j'ai donné ma parole que le diable délogera aujourd'hui même et que chacun dormira tranquille.

Je prie donc le Père de bien bénir cette eau. Peut-être que mes parents encore païens, en voyant que le Maître du Ciel est plus fort que le diable, consentiront-ils à embrasser la foi.

Comme bien on pense, M. Mercusot, touché de cette confiance en Dieu, fit de grand cœur ce que l'enfant demandait.

Le petit Gau-té-cheu s'en alla tout joyeux, portant précieusement sa petite cruche.

Arrivé dans la maison de son père, il en arrose le sol d'eau bénite, en présence de toute sa famille, et promet avec assurance que tout le monde passera une bonne nuit.

Et il en fut comme le petit garçon l'avait dit. Le ciel, voulant récompenser sa foi, ratifia sa promesse. Ce soir-là on n'entendit pas le plus petit cri. Il en fut de même les nuits suivantes. Et tout le monde reconnut la vertu de l'eau bénite et admira la puissance bienfaisante du Dieu des chrétiens.

Parfois l'infestation des démons se manifeste dans des formes qui n'ont rien d'horrible. Nous en citerons un exemple d'autant plus remarquable qu'il fut accompagné d'une vision envoyée évidemment par le ciel.

En juillet 1869, un jeune négociant de Nanking alla trouver dans sa résidence le Père Colombel, de la Société de Jésus, et lui raconta que depuis dix-sept jours il n'avait pu fermer l'œil.

Quand, le soir, après avoir congédié ses ouvriers, lui et sa mère essayaient de dormir, cinq ou six démons venaient s'établir dans la chambre. Ils avaient la figure, le langage et les manières des mandarins. Ils causaient de toutes choses, faisaient beaucoup de bruit et s'en allaient le matin comme ils étaient entrés.

Ce jeune homme s'était adressé à toutes les pagodes, avait brûlé de l'encens, fait mille prostrations. C'avait été peine perdue. D'ailleurs les esprits lui avaient déclaré qu'il ne serait délivré de leurs visites que s'il allait au tien-tchu-dam.

Il ignorait ce que c'était que le tien-tchu-dam. Il s'informa et apprit que c'était la résidence des missionnaires.

Il y alla, la regarda de tous ses yeux, puis s'en retourna.

La nuit suivante les diables revinrent. Ils lui renouvelèrent leur déclaration. Ils ne l'abandonneraient que s'il allait au tien-tchu-dam.

Le jeune homme revient à la résidence, franchit la première porte, regarde et se retire.



Le soir venu, nouvelle visite des démons. Nouvelle déclaration.

Pour le coup, le commerçant se dit qu'il lui faudra aborder les prêtres européens. Ce n'est pas une petite affaire pour lui, car il a entendu dire, et il croit, que ces étrangers sont des sorciers redoutables, qu'ils font périr les enfants, et arrachent les yeux pour en composer des philtres magiques. Il a entendu raconter et il estime vraies bien d'autres sottises calomnies encore.

Cependant il prend son courage à deux mains, pénètre dans le tien-tchu-dam, demande à parler à quelqu'un, est reçu par le Père Colombel et lui raconte son histoire.

Le missionnaire l'assura qu'effectivement les prêtres catholiques possédaient le pouvoir de chasser les démons.. Il lui promit d'en débarrasser sa demeure, si, de son côté, il faisait ce qui lui serait indiqué.

Le visiteur y acquiesça et le Père chargea un catéchiste de l'accompagner et de débarrasser tout d'abord la maison de tous les objets superstitieux.

Mais en route le jeune homme, qui décidément n'était pas d'un caractère généreux et devait avoir l'habitude de couper les liards de son pays en quatre, fit cette réflexion, :

- Les esprits ont dit qu'ils partiraient si j'allais au tien-tchu-dam. J'y suis allé ; ils partiront. Le reste est inutile.

Là-dessus il renvoya le catéchiste.

Le lendemain le Père Colombel vit revenir tout joyeux le commerçant qui avait passé une nuit excellente.

Il avait vu en songe une longue procession où l'on emportait en chaise mandarinale tous les diables qui venaient auparavant le visiter.

Puis le matin, à l'heure de la messe, il avait été réveillé ainsi que sa mère par une vision d'un caractère tout différent. Un étranger leur était apparu, la tête nue, le visage orné d'une longue barbe, le corps couvert d'un vêtement inconnu au commerçant.

A la description le Père Colombel reconnut une chape ou une chasuble blanche semée de fleurs.

Ce personnage lui dit qu'il commandait aux démons, qu'il avait le pouvoir de les chasser, et qu'il les chasserait lorsque le temps en serait venu, mais qu'il fallait auparavant que lui, jeune homme, allât de nouveau voir le missionnaire et suivît toutes ses prescriptions.

Le Père Colombel expliqua donc à son visiteur ce qu'exige la religion chrétienne, lui remit un livre de doctrine et le congédia en lui donnant un catéchiste pour l'accompagner à sa demeure et jeter à la porte les idoles et leurs ustensiles.

La conversion de ce jeune homme paraissait donc en bonne voie ; malheureusement pour lui, son caractère mercantile reprit le dessus. Il marchanda avec la grâce. Il voulut ménager la chèvre et le chou.

- Adorer Dieu, se dit-il, c'est très bien sans doute, mais ne plus adorer les esprits au point de s'en faire des ennemis, est-ce possible ? Le démon des tempêtes me fera naufrager quand je traverserai le fleuve. Le démon du commerce ruinera ma maison de négoce...

Et d'autres réflexions encore plus absurdes, issues de ses préjugés de Chinois ignorant contre les Européens et le christianisme, se présentèrent à son esprit.

- Changer de religion, embrasser celle d'étrangers, n'est-ce pas renoncer à son pays pour devenir un barbare ? Ensuite, si j'embrasse le christianisme, je ne pourrai plus honorer mes parents défunts en leur faisant des sacrifices... Après ma mort les prêtres des chrétiens m'arracheront les yeux...

Il réfléchit tant et si bien qu'il fléchit dans son dessein et congédia une nouvelle fois son compagnon.

Il revint pourtant encore plusieurs fois rendre visite au missionnaire. La même apparition lui avait renouvelé ses précédentes recommandations. Mais le jeune homme s'en tenait à son premier raisonnement.

- Puisque, disait-il, il m'a suffi de visiter le Père pour être délivré des diables, je n'ai que faire du reste.

Il importuna tant et si bien le missionnaire de ses visites, qui n'aboutissaient jamais à un résultat, que le prêtre lui déclara qu'il n'était pas venu en Chine simplement pour le plaisir de bavarder, qu'il serait toujours à sa disposition le jour où il voudrait obéir à Dieu, mais qu'il n'avait pas de temps à perdre en frivolités.

Le jeune commerçant ne reparut plus à la résidence.

Le Père Colombel, en terminant ce récit, ajoute : «J'ai souvent prié pour ce pauvre jeune homme ; il habite le quartier riche de la ville...»

Il habite le quartier riche ! c'est là toute l'explication de l'histoire. Notre Seigneur n'a-t-il pas déclaré qu'il était plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par la basse porte de Jérusalem, que l'on appelait le Trou de l'Aiguille ?...

Mais le Dieu de Bethléem se penche avec compassion vers les petits de ce monde tombés dans l'ornière de l'erreur, il leur tend la main, les soulève et leur dit, comme au paralytique de l'Évangile : «Lève-toi et marche dans le chemin de la foi et de la vérité !»

Les faits qui suivent affirment une fois de plus la miséricorde de Dieu sur les déshérités de la terre et forment un frappant contraste avec les hésitations mercantiles du commerçant de Nanking. Ils se sont passés à la pointe occidentale de l'île de Pé-hai-tso, dépendant du vicariat apostolique du Kiang-nan, et ont eu leur dénouement le 7 mai 1870.

La femme d'un pauvre cultivateur, mère de famille, poussée très probablement par le désir d'augmenter ses maigres ressources, s'était donnée, corps et âme, au démon. Celui-ci, en retour, l'avait rendue voyante habile et sorcière renommée. Pour s'achalander davantage, elle acheta cinq idoles qu'elle rangea au fond de sa chaumière.

Son commerce de sorcière marchait à merveille, lorsque la construction d'une pagode dans le voisinage vint le ruiner. Un beau matin même les bonzes enlevèrent à la magicienne ses précieuses idoles.

Délaissée du public, privée par conséquent de tout bénéfice, elle voulut se débarrasser du malin esprit auquel elle s'était donnée.

Fais-toi bonzesse, lui conseilla le diable, et tu gagneras autant qu'avant.

Mais pour suivre cet avis, il lui eût fallu quitter son mari ; l'affection qu'elle lui portait l'empêcha de commettre cette sottise.

Dès lors le démon tourmenta cette pauvre femme au point qu'elle en perdit la santé et presque la raison.

Elle se déchirait elle-même, brisait la vaisselle et brûlait son mobilier.

Le mari fit venir à grands frais des preneurs de diables, mais ils ne réussirent qu'à emporter les dernières pièces de monnaie du malheureux ménage.

Sur les pressants conseils d'un voisin, qui pourtant était lui aussi païen, le mari se résolut à conduire sa femme chez les chrétiens pour obtenir sa guérison.

De son côté la pauvre femme vit elle-même lui apparaître en songe une Dame blanche qui lui dit :

- Mets au feu la planchette du fourneau et fais-toi baptiser.

Les Chinois gardent, suspendues dans leurs demeures, plusieurs planchettes sur lesquelles sont peintes ou gravées des inscriptions. Ces inscriptions contiennent, soit les noms de leurs ancêtres, soit le récit de quelque événement important pour la famille, soit des invocations aux esprits.

Les planchettes qui portent ces dernières sont considérées comme consacrées aux démons au même titre que les idoles. Comme les statuettes aussi, elles sont regardées comme le siège, la demeure des mauvais esprits. Elles sont en Chine ce que les dieux lares étaient à Rome.

L'apparition, en commandant à la Chinoise de jeter au feu la planchette pendue au-dessus de son fourneau, lui ordonnait donc de brûler la représentation visible de l'esprit invisible, c'est-à-dire de renoncer à Satan par un acte matériel.

Fidèles à la voix de la grâce, les deux époux brûlèrent leurs dieux du foyer et se dirigèrent vers la première famille catholique qu'on leur indiqua.

Arrivée auprès de la maison de ces chrétiens, l'ex-sorcière se retrouva en face des cinq diables qu'elle avait autrefois installés chez elle sous la figure des idoles. Ils lui barrèrent le passage, en sorte, dit le Père Bourdilleau, que les fidèles durent, pour ainsi dire, la leur enlever.

Pendant trois nuits consécutives, les meubles et les murs de la maison furent agités et ébranlés par la puissance vengeresse de ces mêmes démons. Les chrétiens passèrent tout ce temps en prière. Enfin cette infestation, vaincue par les supplications ardentes des catholiques, cessa.

L'ex-sorcière devint une fervente chrétienne. La Sainte Vierge lui avait dit : «Fais-toi baptiser». Elle obéit avec simplicité, et, le 7 du mois de mai 1870, elle fut régénérée dans les eaux du baptême avec toute sa famille.

*Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes !...*

La situation de «dieu du foyer» ou, si l'on aime mieux, de «diable domestique» est exposée à bien des mésaventures. En voici encore une, racontée en 1872, par le Père Desjacques, de la Compagnie de Jésus, missionnaire dans la préfecture de Song-kiang, au Kiang-sou, partie orientale de la province du Kiang-nan.

Une jeune femme païenne, affligée de la maladie du diable, avait, pour obtenir sa guérison, dépensé beaucoup d'argent, brûlé beaucoup d'encens, fait beaucoup de prostrations sans l'ombre du succès.

Elle finit par s'irriter, brisa son Pou-ssah, ou dieu domestique, détruisit la niche située au-dessus du foyer, où il était installé et recevait les hommages de la famille, et courut se réfugier dans une chapelle du voisinage où les vierges chrétiennes la reçurent charitablement.

Le missionnaire informé recommanda aux vierges de lui enseigner la doctrine et les prières, et promit de repasser dans une huitaine de jours.

Je revins en effet, dit-il. Une foule de païens, attirés par la curiosité, remplissaient la chapelle.

Le mari de l'obsédée est présent. Non seulement il permet à sa femme de se faire chrétienne, mais il promet d'étudier la religion pour recevoir le baptême.

Après une courte allocution au peuple, je commence les exorcismes.

L'obsédée se prend à trembler de tous ses membres.

Elle fait cependant le signe de la croix, énonce clairement sa profession de foi jusqu'à ce que je l'interroge sur la croyance au Saint-Esprit. Ici elle répond formellement :

- Non ! Il ne me permet pas de dire ce mot.

Je l'exhorte de mon mieux, j'emploie l'eau bénite, je suspends la cérémonie pour réciter avec les chrétiens une dizaine de chapelet, je lui fais faire plusieurs fois le signe de la croix.

Je ne puis venir à bout de lui faire dire : «Je crois au Saint-Esprit».

Pressé de me rendre dans une autre chrétienté, je promis d'envoyer au plus tôt un Père. Celui-ci arriva dès le lendemain ; il obtint sans peine la profession de foi désirée.

La malade va aujourd'hui beaucoup mieux, quoique non encore entièrement guérie. Dans ses crises, elle baise le crucifix et une médaille de la Sainte Vierge ; j'espère pouvoir bientôt lui conférer le baptême.

Et le Père Desjacques ajoute :

- C'est la troisième personne convertie de la sorte, que je rencontre depuis deux ans.

La première a reçu le baptême ; elle fut parfaitement délivrée de son mal, et demeura fervente chrétienne au milieu de sa famille encore païenne.

J'avais fait sur la seconde les exorcismes marqués dans le rituel pour le baptême des adultes, jusqu'à l'onction des saintes huiles exclusivement. Je me réservais de lui conférer le sacrement après une plus solide instruction des vérités fondamentales et des prières chrétiennes. Je devais revenir dans deux mois ; le malade se trouva parfaitement guéri et retourna dans sa famille qui demeure à une grande distance.

Pendant de longues années, des hommes qui se déclaraient savants, et s'imposaient par leur suffisance et leurs titres

honorifiques, déclarèrent que les manifestations diaboliques n'étaient que les songes creux d'esprits affolés par leur imagination ; mais voici que, pour les contredire et leur prouver leur ignorance, le XIX<sup>e</sup> siècle, le siècle des lumières, nous offre une surabondance de faits démoniaques bien vus, fidèlement observés, scrupuleusement critiqués par des témoins que leur position sociale, leur caractère, leur science rendent irréfutables.

Bien mieux ! Plus ce siècle avance vers son déclin, plus les exemples nous sont rapportés avec des détails mieux circonstanciés.

Le 7 janvier 1873, dans une lettre datée de Talekiao, district de Tsinpou, dans la préfecture de Song-kiang, par conséquent dans la même partie du Kiang-nan qu'évangélisait aussi le Père Desjacques cité dans le fait précédent, le Père Palaire, de la Compagnie de Jésus, raconte la conversion d'une païenne nommée Tang-seu-zé, que le démon tourmentait d'une manière particulièrement pénible.

Cette femme habitait un petit hameau connu sous le nom de Si-ouang-kaong, bâti dans le district de Tsin-pou, non loin de l'église de Talékiao. Elle avait grandi sans aucune instruction religieuse et s'était mariée, à vingt-deux ans, à un cultivateur dont elle eut deux enfants.

Elle souffrait de la poitrine et était soignée pour cette affection. Mais bientôt elle fut atteinte d'une autre maladie étrange à laquelle les médecins ne comprenaient rien, et contre laquelle leurs remèdes étaient impuissants. Peu à peu les symptômes de cette maladie s'accrochèrent et ne laissèrent malheureusement plus de doute sur sa nature et son origine.

- C'est la maladie du diable ! se dirent tristement les gens de la famille.

Tang-seu-zé était obsédée. Cette seconde maladie fit oublier la première. Les médecins et les pharmaciens n'avaient plus rien à voir dans cette affaire ; on leur donna congé et les paysans allèrent immédiatement demander du secours aux bonzes et aux sorciers.

Bonzes et sorciers consultèrent tous leurs grimoires afin d'y trouver quelque remède efficace contre le mal en question.

Le démon rendit leurs efforts inutiles ; et, pour les humilier, il houspillait la malade de la plus triste façon.

La pauvre femme avait des visions épouvantables. Le diable lui apparaissait avec sa plus laide figure d'enfer ; braquait sur elle ses yeux dont le regard n'était rien moins que rassurant. Elle poussait des cris de frayeur et troublait le sommeil de la famille.

Sa belle-mère, sa belle-sœur et deux ou trois autres femmes passèrent successivement quelques nuits auprès de son lit pour la calmer et lui procurer quelques moments de repos.

Leur dévouement fut inutile. Le démon arrivait dans la chambre, sautait sur le lit de la malade qui seule l'apercevait, s'asseyait sur ses épaules, sur sa poitrine et la harcelait tout à l'aise.

Quelquefois il lui saisissait les mains et les liait fortement l'une sur l'autre, sans qu'on put apercevoir aucun lien, et les efforts réunis de plusieurs personnes ne pouvaient les disjoindre, ni les replacer dans leur position normale.

La pauvre femme criait, appelait au secours. Ses gardiennes, tout aussi effrayées qu'elle, tremblaient et n'osaient remuer.

Pareilles veilles n'étaient pas de leur goût ; aussi y renoncèrent-elles promptement.

Les hommes tinrent conseil.

- Le diable a peur du fer, dit l'un d'eux ; il me semble que, si nous faisons la garde près de la malade criant à la main des couteaux de cuisine, à son entrée dans la chambre la vue de ces instruments l'effrayerait, et il prendrait la fuite.

- Et puis, reprit un autre, s'il ne fuit pas, nous lui donnerons des coups de couteau, et tout sera fini.

Aux yeux de ces bonnes gens, cette réflexion tranchait clairement la question, et promettait le succès.

Il fut donc décidé que, le soir même, six hommes, munis de grands couteaux de cuisine, viendraient dans la chambre de la malade faire la chasse au démon.

Après leur souper, six paysans vinrent se poster près du lit de Tang-seu-zé. Le diable arriva à son heure accoutumée et commença ses gambades.

Tang-seu-zé se mit à pousser des cris d'effroi, et nos sentinelles manœuvrèrent immédiatement.

Les uns brandissaient leurs couteaux au-dessus du lit de la malade, sans pouvoir atteindre leur invisible ennemi ; les autres, rôdant dans tous les coins de la chambre, frappaient l'air à coups redoublés d'une manière fort inoffensive.

Pendant qu'ils accomplissaient ce beau fait d'armes, la malade redoublait ses cris ; le diable la vexait à son ordinaire ; et finalement il se retira sans avoir reçu la moindre chiquenaude.

Les paysans étaient tout déconcertés, et se demandaient comment l'esprit avait pu échapper à d'aussi terribles coups.

- Il est inutile de renouveler cette tentative, dit l'un d'eux. Nous ne pourrions jamais frapper plus rudement qu'aujourd'hui, si donc le diable a pu se retirer sain et sauf d'une pareille attaque, je ne vois aucune chance de succès à la renouveler.

- Tu ne te trompes pas, répondirent les autres ; la nuit prochaine nous ne retournerons pas chez Tang-seu-zé.

Dans la famille même de l'obsédée, on ne se résignait pas encore complètement à battre en retraite devant l'ennemi. On essaya d'autres moyens pour effrayer le mauvais esprit ; aucun ne roussit.

Cette série d'insuccès n'épuisa pas la patience des païens. Ils tinrent de nouveau conseil ; car il fallait se débarrasser du diable à tout prix.

- Tang-seu-zé, dit-on alors à la pauvre femme, si tu veux y consentir, nous te transporterons dans l'étable à bœufs, aujourd'hui dans l'après-midi.

Lorsque ce soir le démon viendra dans ta chambre, il trouvera ton lit vide, croira peut-être que tu es morte, et ne songera plus à te tracasser ; tu trouveras ainsi la paix.

Une lueur d'espoir brilla dans les yeux de Tang-seu-zé ; elle accepta avec confiance ce changement de domicile, et elle se flattait de voir enfin revenir ces nuits tranquilles, qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps.

Cette ruse enfantine eut le sort des autres. En effet, le soir même, sans se tromper de porte, l'esprit arriva droit à

l'étable, et les cris de l'obsédée avertirent ses parents que leurs espérances étaient trompées.

Grande fut alors la consternation des païens. Ils transportèrent de nouveau Tang-seu-zé dans son premier lieu de souffrance, et ne surent plus à quel expédient recourir.

Ils avaient entendu dire que les chrétiens, à l'aide de médailles et d'eau bénite, tenaient le diable en échec et l'empêchaient de leur nuire. Malgré leur antipathie pour le christianisme et en désespoir de cause, ils résolurent d'aller à l'église de Talékiao, et de demander aux vierges qui en prennent soin une médaille et un peu d'eau bénite.

Le lendemain même de la dernière scène que je viens de raconter, dit le Père Palaire, la belle-rare et la belle-sœur de la malade se rendirent en barque chez la vierge Song-Kieu-Kou, gardienne principale de l'église de Talékiao, et lui firent part des obsessions diaboliques dont Tang-seu-zé était la victime, et de l'inutilité de tous les moyens employés jusqu'à ce jour pour y mettre fin.

- Pourrais-tu nous donner de l'eau bénite et une médaille ? lui demandèrent-elles. Tang-seu-zé boirait l'eau bénite, on lui suspendrait la médaille au cou, et peut-être qu'alors le démon lâcherait prise.

- Volontiers, répondit Song-Kieu-Kou, rien ne s'oppose à ce que je vous rende ce service.

Elle alla chercher de l'eau bénite, et la leur présenta avec une médaille.

Il y eut alors un mouvement d'hésitation chez les deux femmes païennes ; elles ne semblaient prendre qu'à regret ce qu'elles venaient de demander.

- Prenez sans crainte, leur dit la vierge, et lorsque vous serez de retour près de la malade, vous lui donnerez l'eau bénite à boire, et vous lui suspendrez la médaille au cou.

- Ne pourrais-tu pas venir toi-même lui faire boire l'eau bénite et lui suspendre la médaille ?

- Cela n'est nullement nécessaire. Le mauvais esprit craint bien plus l'eau bénite et la médaille que ceux qui les portent.

- Si tu ne viens pas toi-même, nous n'aboutirons à rien, et en voici la raison ; si nous nous en retournons seules, le diable va certainement venir sur notre barque ; il enlèvera à l'eau bénite et à la médaille toute leur puissance ; à l'arrivée à la maison nous n'aurons plus entre les mains qu'une eau ordinaire et un morceau de cuivre. La substance sainte ayant disparu, le démon se moquera de ces vaines apparences. Il est nécessaire que tu conserves toi-même et l'eau bénite et la médaille ; entre tes mains elles sont en sûreté, et le diable ne leur nuira pas.

Ces idées superstitieuses firent sourire Song-Kieu-Kou. Elle aurait perdu son temps à vouloir en montrer le ridicule à ces deux pauvres païennes ; elle eut la charité de condescendre à leur demande, et, prenant eau bénite et médaille, elle monta sur leur barque et se dirigea avec elles vers le hameau de Si-ouang-kaong.

Au bout d'un quart d'heure elles étaient auprès de la malade.

Tang-seu-zé, agenouillée sur son lit, y faisait des prostrations et répétait sans cesse :

- *O mi tou vé ! O mi tou vé !*

C'est là une prière bouddhique dont les païens eux-mêmes ignorent le sens, mais qui leur sort continuellement de la bouche aux jours de souffrance et de malheur.

- Seu-zé, lui dit sa belle-mère en entrant dans sa chambre, voici Song-Kieu-Kou, de Talékiao. Elle t'apporte de l'eau sainte et une médaille pour faire cesser la maladie du diable. Remercie-la bien.

La pauvre obsédée se redressa, salua la vierge et la pria de lui donner de l'eau bénite et de lui suspendre la médaille au cou.

La chambre était remplie de curieux ; et tous les champions qui, les jours précédents, avaient combattu le diable avec si peu de succès se demandaient quel résultat la vierge chrétienne obtiendrait avec son eau bénite et sa médaille.

La malade, fatiguée par ses douleurs de poitrine, ses longues insomnies et d'étranges peines physiques et morales, était dans un état de santé fâcheux, et l'on craignait pour sa vie.

Pour ne pas compromettre l'honneur de la religion, Song-Kieu-Kou avertit les païens de ne pas confondre la maladie corporelle de Tang-seu-zé avec l'obsession diabolique dont elle était victime.

- L'eau bénite et la médaille, leur dit-elle, empêcheront certainement le démon de tourmenter la malade, et désormais il ne mettra plus le pied dans sa chambre. Je puis vous l'assurer. Quant à la guérison du corps, c'est l'affaire des médecins. Mes remèdes à moi sont pour l'âme et non pas pour le corps.

Puis s'adressant à Tang-seu-zé :

- Au moment où j'entrais dans ta chambre, je t'entendais répéter : « *O mi tou vé ! O mi tou vé !* » Ce sont là de vraies paroles diaboliques et qui ne sont bonnes qu'à empêcher l'effet des remèdes surnaturels que je t'apporte. Si donc tu désires que je te jette de l'eau bénite sur le corps et que je te suspende une médaille au cou, il faut que tu me promettes de ne pas les répéter.

Tang-seu-zé eut d'autant moins de peine à céder aux désirs de Song-Kieu-Kou que son oraison jaculatoire à l'adresse du diable était jusque-là demeurée sans succès.

La vierge prit alors l'eau bénite, en aspergea la malade et son lit, lui suspendit une médaille au cou, et lui laissa entre les mains le flacon d'eau bénite qu'elle avait apporté.

La lutte allait désormais s'engager entre Notre Seigneur et Satan, entre la Sainte Vierge et le serpent dont elle a écrasé la tête ; il n'y avait plus de doute sur l'issue du combat ; il était facile de deviner à qui appartiendrait la victoire.

Aussi, après avoir parlé à tous ces païens des vérités de notre sainte religion, la Vierge Song-Kieu-Kou, sans redouter un échec, leur dit avec assurance :

- Venez demain m'avertir de l'état de la malade.

Elle remonta alors en barque et on la reconduisit à Talékiao.

Dans la chambre de Tang-seu-zé, la journée fut calme, et le diable ne parut pas. La joie commençait à renaître dans la famille ; on n'était cependant pas sans crainte pour la nuit, car c'était alors que les attaques de l'esprit des ténèbres étaient le plus redoutables.

A la chute du jour, les aspersions d'eau bénite ne furent pas épargnées, et chacun était dans l'attente de ce qui allait arriver.

La nuit fut d'un calme parlait et Tang-seu-zé dormit d'un sommeil paisible, qu'elle n'avait pas goûté depuis plusieurs semaines.

Les chrétiens, se disaient entre eux les paysans, ont vraiment un bon remède contre le diable !

Là s'arrêtait tout leur raisonnement. Ils ne songeaient pas même à se demander si cette religion, qui avait le pouvoir de réduire à néant la puissance des esprits nuisibles, n'était pas la véritable et la seule à laquelle on peut donner sa créance. Pour eux, une religion n'est rien ; et, quand ils ont pu se délivrer des vexations du démon, ou se le rendre favorable, ils ne se soucient ordinairement pas d'autre chose.

La famille de Tang-seu-zé avait une dette de reconnaissance à acquitter envers Song-Kieu-Kou. Deux ou trois de ses membres se rendirent à Talékiao pour l'informer et la remercier de l'heureux état de la malade.

Le diable ne reparut plus dans la chambre de la femme païenne de Si-ouang-kaong. Les forces physibues de Tang-seu-zé commencèrent à renaître et elle sembla décidément tourner le dos à la mort. Ce n'était là qu'une faveur bien petite en comparaison de celle que Notre Seigneur lui réservait.

Chaque jour, la vierge Song-Kieu-Kou lui apprenait quelques phrases des prières chrétiennes, et lui expliquait les vérités de notre sainte religion. Puis, le lendemain, elle lui faisait répéter ces mêmes phrases, ainsi que l'explication des vérités enseignées la veille, l'aidant avec charité quand la mémoire venait à faire défaut.

Ce dévouement quotidien toucha le cœur de Tang-seu-zé ; elle voua dès lors à Song-Kieu-Kou une affection qui depuis ne s'est jamais démentie.

Celle-ci en profita pour la questionner sur ses obsessions diaboliques. Tang-seu-zé n'en parlait qu'avec une réputation extrême et un sentiment de profonde humiliation. Pour ne pas froisser Song-Kieu-Kou à qui elle devait de la reconnaissance, elle consentit à lui raconter les scènes étranges dont j'ai fait le récit. Ce récit je l'ai recueilli moi-même de la bouche de la vierge de Talékiao.

- Père, me disait-elle, voilà bien des choses extraordinaires, et cependant je ne sais pas tout. La pauvre femme éprouvait une telle peine à répondre aux questions que je lui adressais sur les apparitions démoniaques que, par charité pour elle, je dus imposer des limites à ma curiosité, et je n'abordai plus pareil sujet.

Nous avons tenu à citer, aussi textuellement que possible, le récit du Père Palaire afin de lui laisser toute sa force et aussi parce qu'il aborde, dans les détails de cette obsession, certains faits de nature très délicate. En les rapportant sous une autre forme, nous aurions craint de trahir sa pensée, et de l'exagérer ou de l'amoindrir, dans la question si difficile du rôle d'incube joué parfois par le père de l'impureté. *Intelligenti pauca !...*

L'année même où se passait le fait que nous venons de raconter, c'est-à-dire en 1873, un missionnaire de la province du Hou-pé sud-ouest, le Père Jean Frasoni eut, lui aussi, affaire avec le démon, mais dans de tout autres circonstances. Il fut calomnié par le grand menteur et dut se défendre contre ses accusations. Voici comment l'événement se produisit.

Ce missionnaire était en voyage et était descendu dans une auberge située au pied d'une montagne, et fréquentée par des contrebandiers. Il passa, pour dire son bréviaire, dans un petit jardin situé derrière la maison. Il y récita son office aux derniers rayons du crépuscule.

L'hôtelier observait tous ses mouvements avec curiosité. Il paraissait surtout intrigué par les grands signes de croix de son client. Il avait l'attitude embarrassée d'un homme qui désire interroger, et n'ose pas.

Le missionnaire, son office terminé, rentra dans l'auberge et soupa de bon appétit, de patates, d'épices et d'herbages. L'hôtelier le suivait constamment et ne le quittait pas des yeux. A la fin cependant il dompta sa timidité et osa parler.

- Ma mère est au lit, dit-il, atteinte d'une maladie chronique ; j'ai fait vœu d'aller à une certaine pagode pour prier l'idole miraculeuse et lui offrir mes dons : des baguettes odorantes et du papier à brûler. Jusqu'ici je n'ai pu remplir mon vœu, l'état de ma mère ne m'ayant pas permis de m'absenter, mais je le ferai bientôt. A ce qu'il me semble, vous devez vous entendre en fait de médecine et de sorcellerie. Auriez-vous quelque moyen de guérir ma pauvre mère et de me délier ainsi de mon vœu ?

- Je comprends ! se dit le missionnaire. Ce sont mon bréviaire et mes signes de croix qui lui ont fait concevoir cette opinion de ma personne.

Je ne suis ni médecin, ni sorcier, répondit-il, et je m'étonne que vous ayez eu cette pensée, puisqu'en entrant dans cette maison je vous ai dit que je suis chrétien. Cependant je vous enseignerai un remède pour guérir votre mère, sinon des maladies corporelles, au moins des maladies spirituelles, remède beaucoup plus efficace que tous ceux que votre diable, dont vous espérez le secours, pourrait vous donner. Le remède consiste en ce que votre mère, vous et votre famille, croyiez en ce Dieu que tout le monde adore avec moi.

La conversation sur ce sujet se prolongea bien avant dans la nuit. Lorsque le Père Jean Frasoni se retira pour aller se coucher, il se félicitait de l'occasion qui lui avait été offerte, d'exercer son ministère et espérait la conversion de son hôtelier.

Mais voilà-t-il pas qu'au milieu de la nuit toute la maison est réveillée par des cris épouvantables. C'est la vieille malade qui vient d'être envahie par le démon, et qui crie à tue-tête :

- Chassez de la maison ce Père des chrétiens, c'est un chef de rebelles ; il dit qu'il est seul, ce n'est pas vrai ; il a caché, à peu de distance d'ici, cinq mille soldats qui vont nous attaquer à l'improviste, nous crèveront les yeux et nous massacreront tous : nous deviendrons certainement leurs victimes.

- Allons ! Bon ! se dit le missionnaire ; tout à l'heure l'hôtelier me prenait pour un sorcier. Voilà à présent que sa mère prétend que je suis un chef de bande !...

Cependant les contrebandiers, croyant aux paroles de la vieille, se préparaient à se défendre.

Les murs des auberges chinoises ne sont pas souvent font épais. Cette circonstance permit au Père Jean Fraisoni d'entendre une intéressante conversation.

Les contrebandiers parlaient de lui. Après une courte délibération, ils décidèrent que la première mesure de défense à prendre était de s'emparer du perfide chef des cinq mille soldats, de le lier et d'aller lui faire faire le plongeon dans le fleuve qui passe près du village.

Cette perspective n'était pas, comme bien on pense, de nature à sourire au missionnaire. Verser son sang pour confesser sa foi, c'est le but auquel tend tout apôtre ; mais périr sottement, sans utilité, parce qu'une vieille possédée débite sur votre compte une fable absurde ; c'est une tout autre affaire...

Cependant comment se défendre contre tant de monde ?...

Le missionnaire dans l'embarras eut recours à la Sainte Vierge et commença à réciter le rosaire avec ferveur. Il n'avait pas encore terminé la première dizaine, que la malade poussa un cri d'épouvante et assura que les soldats arrivaient au seuil de la porte.

La frayeur redouble. Hommes et femmes font chorus avec la possédée. La maison est sens dessus dessous.

Au beau milieu du vacarme le Père Jean Franson, confiant en Dieu et fort de son innocence, sort de sa chambre et s'avance au milieu des contrebandiers. Il cherche à les rassurer et à leur faire recouvrer leur sang-froid en les assurant que les craintes de la malade sont l'œuvre du démon, père du mensonge.

Mais ces affolés n'écoutent pas les paroles de la raison. Ils s'en tiennent à leur première opinion et disposent des cordes pour attacher les mains du Père derrière son dos.

Cependant celui-ci parvient un instant à dominer le tumulte :

- Venez avec moi au-devant des prétendus soldats.

Il ouvre la porte extérieure. Son sang-froid leur en impose, et tous le suivent... de loin. Le Père Jean Franson les rassure :

- Venez ! Venez ! N'ayez pas peur et vous verrez si je dis la vérité :

Il fait un clair de lune magnifique. On y voit comme en plein jour. Donc pas d'embuscade à craindre.

Le missionnaire, précédant les gens de l'hôtel, se dirige vers la colline la plus élevée du pays. Les autres le suivent avec précaution.

Arrivé au sommet, tout le monde s'arrête. La vue s'étend au loin. Chaque détail du paysage apparaît distinctement.

On regarde à droite, à gauche, devant, derrière ; on scrute l'horizon. On n'aperçoit rien de suspect.

Tout le monde aux environs dort d'un profond sommeil. Personne sur les routes, personne dans les champs...

On tend l'oreille, on écoute attentivement... Seul le bruit du fleuve voisin rythme le silence de la nuit.

Enfin las d'attendre et, comme sœur Anne, de ne voir rien venir, les contrebandiers se décident à quitter leur poste d'observation et à revenir à l'hôtel.

Le retour est bien différent de l'aller. Les promeneurs nocturnes, persuadés que le missionnaire a dit la vérité, ne parlent plus d'aller le jeter à l'eau, mais ils s'emportent contre la vieille, ou plutôt contre le démon qui a troublé leur sommeil par ses sottes criailleries, et retournent dormir.

Les prestiges de Satan tournent souvent à sa confusion ; nous en avons déjà raconté de nombreux exemples ; mais que peut penser l'éternel dupé, lorsqu'il voit une de ses idoles vivantes transformée en confesseur de la foi ?...

«Une de ses idoles vivantes», nous avons bien dit, et nous avons, pour prouver cette appellation, une lettre toute récente du Père Pascal Billi, des Frères Mineurs réformés, vicaire apostolique du Hou-pé septentrional.

Cette lettre, écrite à Lao-ho-kou, est datée du 29 septembre 1876.

Un jeune peintre, baptisé en 1875, avait été avant sa conversion plusieurs fois possédé du démon. Les païens se servaient de lui dans les temps de calamité, de sécheresse et d'inondation, pour implorer les faveurs de leurs dieux.

On le conduisait dans une pagode, et on le klaçait sur l'autel.

Il y restait assis, immobile, quelquefois pendant plus de quinze jours, les yeux horriblement contournés, le visage d'une couleur sinistre, et le corps dans une attitude qui ressemblait à celle des idoles.

Il ne prenait aucune nourriture. Quand on lui présentait une tasse en porcelaine, il la brisait et en avalait les fragments.

Parfois il sortait de la pagode et marchait avec une vitesse extraordinaire, entraînant cinq ou six hommes, impuissants à l'arrêter.

Emerveillés de ces prodiges, le peuple, les grands, les mandarins lui rendaient les mêmes hommages qu'à leurs divinités : ils multipliaient leurs prostrations et, brûlaient de l'encens en sa présence. Ils lui élevèrent même des statues dans les pagodes de deux grandes villes des environs.

Il entra dans les desseins de Dieu de faire de cette idole vivante un confesseur de la foi. Appelé à la résidence des missionnaires pour des travaux de son art, le jeune peintre écouta d'abord avec indifférence les exhortations du prêtre ; puis il y prit goût, s'instruisit, fut baptisé et se montra aussi fervent chrétien qu'il s'était fait voir fanatique idolâtre.

L'occasion ne tarda pas à se présenter à lui de confesser sa nouvelle foi.

Au mois de juin 1876, une grande sécheresse faisait craindre la disette. Les païens multiplièrent leurs superstitions pour obtenir la pluie. Le mandarin de Lao-ho-hou ordonna même des prières et des jeûnes, et prohiba, sous les peines les plus sévères, les injustices et les vexations.

Comme on peut le penser, ces ordonnances restèrent lettre morte, et le ciel demeura d'un azur implacable.

Ce que voyant, les commissaires subalternes réunirent le peuple, battirent du tam-tam et recueillirent des souscriptions pour faire des cérémonies dans les pagodes.

Malheureusement pour le jeune peintre, ils se souvinrent de lui et se rendirent au nombre de plus de mille, à la mission où il résidait. Ils le réclamèrent à grands cris.

Le missionnaire essaya de faire entendre raison à ces fanatiques. Ce fut en vain.

Le jeune peintre, pour éviter de plus grands malheurs de la part de ces gens capables de tout, fut contraint de se remettre entre leurs mains.

Les païens, s'en étant donc emparés, le conduisirent dans une pagode bâtie par les marchands de la province du Kouang-si.

Ils lui demandèrent pourquoi il ne voulait plus accorder au peuple la faveur qu'il lui faisait autrefois.

- Maintenant, répondit le néophyte, je ne crois plus aux idoles, je crois au Dieu du ciel.

Et il fit le signe de la croix.

Les païens lui jetèrent de l'eau au visage et, comme il frissonnait au contact de l'eau.

- Voici qu'il nous écoute, dirent-ils ; il parle avec le Lao-ye (l'idole).

Mais le néophyte continuait à faire le signe de la croix et à répéter les noms de Jésus et de Marie.

Les païens, croyant qu'il blasphémait, le plongèrent jusqu'à la ceinture dans un vase d'eau où ils le tinrent deux heures durant.

Ils l'en retirèrent ensuite en l'invitant à apostasier, lui promettant une forte somme d'argent. Il leur répondit qu'on pouvait le tuer, mais qu'il n'apostasierait pas.

Ses bourreaux renouvelèrent pendant plusieurs heures la torture, de sorte qu'il vomissait du sang.

Cependant le missionnaire, immédiatement après le départ du jeune peintre, s'était empressé de prendre les mesures nécessaires pour qu'il ne lui arrivât pas malheur. Il avertit de ce qui venait de se passer le préfet de la ville.

Ce mandarin se rendit à la pagode à la tête d'une escorte et rétablit l'ordre. Il fit reconduire le jeune homme à la mission, garrotter les seize païens qui se trouvaient dans la pagode, et jeter dans le fleuve l'idole du temple.

Tous les coupables furent emprisonnés et, quinze jours après, le magistrat rendit la sentence suivante :

«Tous ceux qui ont coopéré à forcer le jeune chrétien d'agir contre sa religion seront battus de cinq cents coups de verge ; ceux qui ont aidé à lui infliger le supplice de l'eau, en recevront mille. Les officiers subalternes qui ont toléré une telle transgression à mes ordres recevront deux mille coups, et, pendant un mois circuleront sur la voie publique, chargés d'une cangue de cinquante livres, et confessant à haute voix leur faute.

La sentence portait en outre que les deux officiers subalternes, coupables de ce méfait, se rendraient, chargés de leur cangue, à la mission pour demander pardon de leur faute au missionnaire et au jeune peintre.

Pour la parfaite intelligence de ce récit, nous rappellerons ce qu'est l'instrument de supplice appelé «cangue».

Il en est de plusieurs formes et de plusieurs poids.

La cangue ordinaire est une sorte d'échelle qui se porte en équilibre sur les épaules. Le cou du patient se trouve enchaîné entre les deux gros montants et deux petites traverses qui relient ces montants, sous la menton et derrière la nuque.

Cet instrument de supplice se porte constamment, la nuit comme le jour. On comprend sans peine combien, indépendamment de son poids, il gêne tous les mouvements, la marche, le repos assis, ou couché, etc.

Il est d'autres variétés de cangues, pleines, carrées, rondes ou octogonales, dans lesquelles le cou du patient est enchaîné comme dans une collerette.

Ces cangues sont beaucoup plus gênantes que celles ayant la forme d'une échelle, parce qu'elles sont d'un si grand diamètre que le bras du supplicié ne peut en faire le tour pour atteindre la bouche. Il faut qu'il soit nourri par une autre personne, comme un enfant ; sans quoi il meurt de faim.

Les missionnaires ont été condamnés à toutes ces variétés de cangues.

La même année 1876, sur l'extrême frontière nord de la Chine, en Mandchourie, dans la province militaire du fleuve Amour, M. Noirjean, missionnaire à Païen-sousou, signale une femme tourmentée toutes les nuits par le démon qui l'arrachait de son lit, et la jetait par terre.

Ayant entendu sa sœur, qui était catholique, parler de la religion et de sa puissance, elle alla voir le missionnaire avec son mari, et s'en retourna chrétienne. Depuis ce jour le diable la laissa en repos.

Toute sa famille, frappée de cette guérison, fut amenée peu à peu par elle à la Foi.

- Le démon qui est «homicide dès le commencement» peut-il faire périr les hommes de mort violente à la façon d'un assassin, c'est-à-dire autrement qu'en leur conseillant le suicide, et les y poussant par le désespoir ?

Les théologiens se sont souvent posé cette question.

Voici un fait qui apporte une réponse à cette question capitale. Il s'est passé en 1879, à Tien-kum, dans le vicariat apostolique du Chan-si. Le Père François de Montereio en a été témoin, et y a été mêlé comme acteur.

Une famille païenne, écrit ce missionnaire- son supérieur hiérarchique, Mgr Louis Moccagatta des Mineurs Observantins, était depuis de longues années tourmentée par le démon, et bien qu'elle fit des dépenses considérables pour s'en débarrasser, elle se trouva dernièrement dans la plus grande misère, et, de plus, privée de son chef, mort de faim quelques mois auparavant.

Un de ces derniers soirs, nous allions nous coucher, quand la malheureuse veuve vint frapper à notre porte et, sur notre demande, nous répondit en sanglotant que le diable venait d'entrer dans sa maison et d'étrangler ses deux filles, une de cinq ans et l'autre de dix ans ; elle nous pria de venir à son aide, car on lui avait dit que nous avions le pouvoir de chasser les démons.

Nous lui répondîmes que nous allions la suivre, si elle promettait de se faire chrétienne avec toute sa famille, car, sans la confiance en Dieu, nous ne pouvions la délivrer. Elle le promit.

Nous partons avec de l'eau bénite. Arrivés à sa case, nous lui ordonnons de briser ses idoles, ce qu'elle fait immédiatement.

Après avoir aspergé la maison et dit quelques prières, nous nous approchons des enfants qui gisaient sur le sol, ne donnant plus signe de vie.

Mettant en Dieu toute notre confiance, je baptise la plus jeune, qui, ô miracle ! la formule du baptême à peine terminée, se lève et court embrasser sa mère.

Je baptise alors l'autre, mais sans effet, ce dont nous restons surpris.

Je me tourne vers la mère :

- Ne craignez rien, lui dis-je, priez et espérez, et vous verrez bientôt cette enfant délivrée.

En effet, quelques heures après elle était revenue à la vie.

Cinq jours après, le Père François de Monteregio retourna à Tien-kum pourvoir et, encourager cette nouvelle famille de catéchumènes. Sa surprise fut grande d'apercevoir autour du cou des deux enfants un cercle noir, comme si, le jour même, on venait d'en enlever un lien.

Il résulte de ce fait que le démon peut assassiner, ou tout au moins produire les phénomènes extérieurs de la mort, quand Dieu le permet expressément pour l'accomplissement de l'œuvre de salut, comme cela est arrivé dans le fait précité.

Il paraît aussi évident que, dans d'autres circonstances, Dieu livre à Satan des pécheurs endurcis pour les châtier. Dans ces cas, le démon concourt encore à l'accomplissement du plan divin en devenant l'exécuteur des hautes œuvres de la justice céleste.

Quelques pages auparavant, en racontant la conversion d'une sorcière de l'île de Pé-hai-tso, nous expliquions que les statuettes représentant des idoles, et les planchettes portant leurs noms étaient considérées avec raison comme les demeures des mauvais esprits.

Un fait, rapporté par un missionnaire du district de Kieou-tsin-foû, fait dont le supérieur de ce missionnaire, Mgr Ponsot, vicaire apostolique de la province du Yun-nan, s'est porté garant en 1881, confirme une fois de plus ce que nous disions.

Des néophytes étudiaient la doctrine chrétienne. Le diable, pour les détourner de leur entreprise, les épouvanta par des apparitions nocturnes. Il ne laissa tranquille aucune famille. Leurs demeures retentissaient de bruits extraordinaires effrayants. Pendant qu'ils dormaient, ils étaient comme suffoqués.

Aussi ces pauvres gens, dès que les ténèbres commençaient de se répandre, étaient-ils saisis de frayeur dans l'attente des maux dont ils étaient menacés. Le missionnaire avait toutes les peines du monde à les rassurer.

Une famille surtout fut plus particulièrement en butte à ces épreuves. Elle avait fait son adoration : le premier acte de foi des païens qui se convertissent, leur reconnaissance de la vérité catholique. Le soir même de cette cérémonie, le chef de cette famille jeta au feu ses dieux du foyer.

A peine fut-il couché, que toute la maison fut mise en émoi par des cris sauvages. Pendant quelques instants ce fut un tintamarre épouvantable.

Enfin une voix s'éleva, plus puissante que les autres :

- Partons !... Partons !... cria-t-elle. Nous n'avons plus rien à faire ici.

Le lendemain ce chef de famille accourt chez le missionnaire.

- Père, c'est le diable à coup sûr... Je ne veux plus coucher chez moi... Ma femme et mes enfants meurent d'épouvante...

Le missionnaire se mit à rire.

- Puisque le diable est parti, répliqua-t-il, tu n'as plus rien à craindre.

Mais la frayeur de cet homme avait été trop grande.

Il ne voulait pas se rendre à ce raisonnement. Alors le dimanche, après la messe, le prêtre fit prendre le bénitier à son catéchiste et, revêtu du surplis, s'en alla à travers le village bénir les maisons des chrétiens.

A partir de ce moment les apparitions et les bruits nocturnes cessèrent et tout le monde dormit en paix.

En Europe les médecins sont assez souvent des matérialistes : en Chine il en va de même ; parfois pourtant on en rencontre qui ne sont pas de cette sorte ; on en trouve même qui fondent des chrétientés.

Dans cette même province du Yun-nan, le docteur Lan-sein-seu jeta les premières bases d'une station catholique. Il est vrai que, dans cette circonstance, il eut le courage d'avouer l'impuissance de sa science humaine et de déployer le pouvoir de sa foi dans le Christ.

Au cours de ses visites médicales, il arriva un jour, Ngan-lin théou, dans une famille païenne dont plusieurs membres souffraient de la maladie du diable. Le démon s'emparait souvent de ces malheureux et les jetait, pour les faire périr, soit dans l'eau, soit dans le feu. Ils avaient eu recours aux sorciers. Ceux-ci, avec leurs singeries, n'avaient apporté du soulagement qu'à la bourse de ces malades, tant et si bien qu'ils leur avaient dévoré la plus grande partie de leur petite fortune.

Dans cette extrémité, ils demandèrent conseil et remède au docteur Lan.

S'il avait été membre d'une faculté célèbre d'Europe, il eût peut-être ordonné gravement un long séjour dans quelque ville d'eau célèbre, d'où les infortunés seraient revenus non guéris, mais pauvres comme Job...

Heureusement pour eux, ces malheureux avaient affaire à un savant, modeste et profondément chrétien, qui leur répondit franchement :

- Votre guérison serait facile, si vous étiez chrétiens comme moi, car notre Dieu est grand. Il voit clair et ne souffre pas qu'on le trompe.

Continuant son discours, il les engagea à renoncer à leurs idoles et à se convertir.

Ce ne fut pas facile. Les païens opposèrent une quantité d'objections. A la fin, après bien des pourparlers, ils consentirent à promettre tout ce que le docteur Lan voulut.



Celui-ci, confiant en la miséricorde de Dieu, se mit alors en prière. Le ciel daigna exaucer l'exorciste improvisé. Les malades revinrent instantanément et complètement à la santé, et ne furent plus désormais tracassés par le démon.

Ils tinrent fidèlement leurs promesses et se firent instruire dans la Foi.

Cette guérison, aussi subite que radicale, fit sensation dans tout le pays. Les témoins de ce fait se convertirent presque tous et formèrent un premier noyau d'où sortit plus tard la chrétienté de Ngan-lin-tchéou.

Au printemps de 1889, une guérison analogue, due également aux prières d'un simple chrétien, produisit le même résultat dans un village du district de Pin-tim-ciu, dans la province de Chan-si.

Dans ce village vivait une fille de douze ans, que le démon possédait depuis plusieurs années et tourmentait cruellement. Il ne lui laissait de repos ni le jour, ni la nuit.

Or la mère de cet enfant était sorcière. Elle eut recours, pour délivrer sa fille, à tous ses enchantements.

On peut être certain que dans son amour maternel, bien qu'il fût aveugle, elle fit tout ce qu'il lui était magiquement possible de faire, pour donner du soulagement à son enfant.

Elle n'y réussit pas, le démon n'étant pas assez absurde pour se chasser lui-même, quand il ne doit pas y trouver un plus grand avantage.

Au printemps, un fervent chrétien, passant par ce village, entendit parler de la jeune possédée. Il assura aux parents que, s'ils promettaient de renoncer à leurs superstitions et de se faire chrétiens, leur fille serait délivrée.

Ils acceptèrent et engagèrent leur parole.

Le chrétien fit alors une prière, traça le signe de la croix sur le front de la jeune fille et lui passa son chapelet autour du cou.

A l'instant elle tomba en convulsions, se tordit en poussant des cris de douleur, puis s'évanouit. Mais au même moment le démon s'enfuit avec grand bruit<sup>1</sup>.

Sur le soir, le chrétien, voulant réciter son chapelet suivant son habitude, le retira du cou de la jeune fille.

Aussitôt le diable rentra dans le corps de sa victime et lui fit plus de mal qu'auparavant.

Ce que voyant, le fidèle détacha de son chapelet une médaille de l'Immaculée-Conception, l'attacha à un cordon et la suspendit au cou de la possédée. De nouveau elle fut délivrée. Depuis lors elle ne quitta jamais sa médaille et ne fut plus tourmentée par le démon.

Presque tous les païens du village étaient présents à cette scène. A la vue des résultats prodigieux obtenus par le chrétien, ils s'écrièrent :

- La religion du Maître du Ciel est vraie. Nous voulons la professer.

En effet, beaucoup d'entre eux commencèrent dès lors d'apprendre les prières et le catéchisme. De plus, ils déléguèrent une députation au missionnaire pour le prier de leur envoyer un catéchiste pour les instruire.

Voilà donc encore une chrétienté issue d'une victoire remportée par un fidèle sur Satan.

Dans les pays d'Europe, le nombre des possessions et des obsessions a diminué au fur et à mesure que diminuait le culte rendu à Satan soit par les idolâtres, soit par les magiciens ; il a fini par devenir très petit. La Chine n'en est pas encore là, et les manifestations diaboliques continuent, et continueront sans doute encore fort longtemps de s'y produire.

En 1889, à Nan-kali, ville du district de Te-ngan-fou, dans le Hou-pé oriental, le Père Surisini cite une famille dont un des membres avait la maladie du diable. Cette famille, après avoir eu recours aux idoles et aux bonzes, et dépensé beaucoup d'argent en pure perte, se convertit tout entière pour obtenir la guérison du malade et elle l'obtint.

La même année, au Yun-nan, M. Maire, des Missions Étrangères, arrive, le soir du 17 octobre, dans un gros village nommé Siao-hô-tang. Il est entouré de curieux, et pressé de questions. Il saisit l'occasion et commence de prêcher l'Evangile.

Mais à peine a-t-il dit quelques mots, que des hurlements affreux retentissent derrière lui. Il se retourne et aperçoit une femme de quarante à cinquante ans, la maîtresse du logis, qui se roule en proie à d'épouvantables convulsions.

Elle pousse d'abord des hurlements, puis siffle, aboie.

Subitement soulevée, entraînée par une force mystérieuse et irrésistible, elle commence une ronde folle en riant aux éclats.

Cette scène pénible dure longtemps. Au bout de vingt minutes, la malheureuse, haletante, tombe épuisée par terre. Elle a conscience des excentricités qu'elle vient de commettre malgré elle. Honteuse, elle pleure amèrement.

Le mari, presque aussi honteux qu'elle-même, raconte au missionnaire que sa femme est ainsi malade depuis huit ans, qu'elle a des accès fréquents, qu'elle est la victime du démon qui l'obsède. Il a eu recours aux sorciers. Il n'y a gagné que le soulagement de sa bourse, mais non celui de la malheureuse.

Il sait que le Père Sonsini vient d'Occident, et lui demande si l'on ne connaît pas dans son pays quelque remède contre la maladie du diable.

Le missionnaire lui répond qu'il en possède un dont l'efficacité est certaine : se faire chrétien.

Mais ce mot sonne mal aux oreilles de cet homme.

Il préfère garder chez lui le démon et la maladie, que les chasser tous deux en se convertissant.

Le lendemain le missionnaire, secouant au seuil de cette maison la poussière de ses chaussures, partait plus loin à la recherche de cœurs mieux disposés à recevoir la semence des célestes vérités.

## CHAPITRE VIII

<sup>1</sup> La fuite du démon s'est accomplie très fréquemment dans des conditions semblables en France, en Italie, en Belgique, etc. Voir à ce sujet : *le Diable dans la vie des Saints*, par Paul Verdun.

Un Français devenu divinité chinoise. - Les bijoux d'un chrétien. - La sécheresse. - La promesse des chrétiens. - Anxiété. - Triomphe. - Au foyer de l'ennemi - Le miracle ou la mort. - La protection de la Providence. - Un autel respecté par l'inondation. - Un franc-maçon chinois. - Le vœu la Sainte Vierge. - La source miraculeuse. - Une apparition au Kiang-nan. - Le Père Jean-Pierre Néel, martyr. - Insensibilité aux coups : M. Verchère. - Le catéchumène Joseph Tchang-kouang-tsay, martyr. - Le néophyte Yu- yen-hou, martyr. - Fils d'apostats. - Un châtement qui s'accomplit de génération en génération. - La main de Dieu. - Le peintre et l'image de la Vierge. - «Tu n'iras pas plus loin !»

En Chine, de même que dans les Indes et l'Annam, Dieu, répondant aux prestiges diaboliques, se plait à glorifier ses missionnaires et ses fidèles en les protégeant miraculeusement. Parfois aussi, pour donner aux peuples de salutaires leçons, il appesantit sa main vengeresse sur les suppôts de l'enfer.

Nous citerons quelques-uns des faits le plus remarquables qui, du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, ont marqué les différentes étapes des pionniers de la Foi chrétienne.

Lorsque Saint François-Xavier arriva dans l'île de Sancian, il la trouva infestée par les tigres. Ces animaux sortaient la nuit des bois en troupes nombreuses et dévoraient non seulement les enfants, mais même les hommes qui s'écartaient trop des retranchements élevés autour des villages pour arrêter les incursions des fauves.

Une nuit, le serviteur de Dieu alla au devant des tigres, et, les voyant près de lui, leur jeta de l'eau bénite, leur commandant de se retirer et de ne reparaitre jamais. Les animaux obéirent. Toute la troupe prit la fuite et depuis on ne vit plus de tigres dans l'île de Sancian.

Le Père Étienne Fabre, un Avignonnais entré dans la Compagnie de Jésus, renouvela les mêmes exploits au XVII<sup>e</sup> siècle. Il vint en Chine en 1630 et l'évangélisa jusqu'au jour de l'Ascension de l'an 1639, date à laquelle il mourut comme il l'avait prédit peu auparavant à ses disciples.

Ce missionnaire, connu des Chinois sous le nom de Fang, fut le premier qui prêcha l'évangile dans la province du Chan -si. Il convertit à la foi une foule innombrable de païens, et fonda de nombreuses chrétientés. Il se rendit surtout célèbre par la multitude et l'éclat des miracles qu'il semait partout sur sa route.

Son tombeau se voit encore près de Siaô-tsai-tse, chrétienté du Hang-tchong-fou, dont il fut le fondateur.

C'est précisément à l'époque où il fut invité à venir évangéliser les populations du Hang-tchong-fou, qu'il accomplit un exploit semblable à celui de Saint François Xavier dans l'île de Sancian.

Pour se rendre à l'appel des païens qui désiraient l'entendre, le père Fang avait à traverser le massif montagneux qui se dresse entre les villes de Fong-siang et de Hang-tchong ; et qui est dominé par le pic de Ta-ling .

Ces sommets étaient infestés d'animaux féroces et principalement de tigres qui dévoraient les voyageurs assez imprudents pour se risquer dans ces solitudes.

Les compagnons de voyage du missionnaire l'avertirent du danger qu'il y avait à tenter cette traversée, et le supplièrent de ne pas l'entreprendre.

Le Père Fang répliqua avec fermeté :

- Je vais où m'appellent, non des intérêts humains et terrestres, mais ceux de la plus grande gloire de Dieu : je n'ai donc rien à redouter des griffes et des dents des tigres.

Il poursuivit son chemin sans crainte. Peu après, il se trouva inopinément en face d'une bande de tigres.

Il leur ordonna, au nom du Dieu tout-puissant, de ne plus attaquer les voyageurs à l'avenir. Les tigres obéirent au Père Fang comme ils avaient obéi à Saint François-Xavier. Ils s'enfuirent et, depuis lors, ne reparurent plus dans ces parages ou, du moins, n'y firent plus aucun mal aux voyageurs. Les traditions du pays affirment que, depuis l'intervention miraculeuse du saint missionnaire, on ne connaît pas un seul homme tué par les tigres dans la traversée de ces montagnes.

En reconnaissance de ce bienfait, les Chinois élevèrent un temple à leur protecteur au sommet du pic de Ta-ling. Ils l'ont représenté dans cette pagode sous la forme d'une statue revêtue des ornements sacerdotaux des prêtres catholiques, la tête couverte du bonnet du sacrifice que, par une dispense spéciale, les missionnaires portent en Chine pendant qu'ils célèbrent la messe. Ils appellent le Père Fabre : Fang-tou-ti, et lui rendent un culte comme à un dieu, ou, si l'on aime mieux, comme à un saint.

Le Père Clavelin, de la Compagnie de Jésus, dans une lettre datée de la ville de Ou-ho, le 24 mai 1855, adressée au consul de France à Chang-haï, raconte un trait fort touchant dans lequel Dieu se montre bien le Père par excellence, le père de tous les hommes, des païens aussi bien que des chrétiens.

Il va au devant ; d'eux, les prévient par ses bontés, les attire à la connaissance de lui-même par des miracles renouvelés.

La caractéristique en effet du miracle divin – sauf évidemment quelques cas rares relevant de la Justice - la caractéristique, disons-nous, du miracle divin est la bienfaisance, la production du bien soit physique, soit moral. La marque, au contraire, du prestige diabolique, est la malfaisance, la production du mal soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel.

Le chef d'une famille, dit le Père Clavelin, avait reçu le baptême dans son enfance ; mais dans un âge plus avancé, avait entièrement négligé les obligations qu'il impose ; et, comme il s'était marié avec une femme païenne, tous ses enfants avaient été élevés dans le paganisme.

Cependant ce vieux pécheur, touché de la grâce et des exhortations de je ne sais quel chrétien, voulut revenir sérieusement à la pratique de la religion de ses pères. Son fils aîné, mis dans la confiance, prit la même résolution. A cette nouvelle, la vieille mère entra dans une telle fureur qu'on eût dit un diable incarné. Il n'est rien qu'elle ne mît en jeu, pour les détourner de leur dessein.

La grâce néanmoins fut la plus forte. Avec une patience et une persévérance vraiment admirables, le père et le fils

apprirent toutes leurs prières et tout le catéchisme, puis se présentèrent devant le missionnaire, demandant à être admis, le premier à la pénitence, et le second au baptême.

Ils furent bientôt au comble de leurs vœux et s'en retournèrent, la joie dans le cœur, emportant, l'un et l'autre, un chapelet et une petite médaille, et se promettant bien de ne pas laisser tomber ces objets entre les mains de la vieille mégère.

Celle-ci les découvrit néanmoins, et s'imagina que ce devait être des objets bien précieux, puisqu'on mettait tant de soins à les dérober à ses regards.

Sur ces entrefaites, étant tombée malade du typhus, elle se dit à elle-même qu'elle en guérirait sans doute si elle pouvait parvenir à toucher ces bijoux, comme elle les appelait ; car on ne les garderait pas avec tant de sollicitude, s'ils ne renfermaient pas quelque vertu secrète.

Une nuit donc elle mit la main sur le chapelet de son fils, le pendit soigneusement à son côté, s'endormit ensuite et, le lendemain, se réveilla guérie.

Le matin elle replaça simplement le chapelet où elle l'avait pris, mais elle ne dit rien de ce qui s'était passé.

Quelques jours après, apprenant qu'une de ses voisines était violemment attaquée du même mal, elle se rend auprès d'elle avec le même chapelet, lui raconte ce qui lui est arrivé à elle-même, et lui demande si elle veut user d'un remède aussi merveilleux.

Quand on parle de guérison à un malade, comment n'être pas cru ?

Le fait est que le chapelet, ayant été suspendu au cou de cette femme, lui rendit aussitôt la santé.

De retour chez elle, après ces deux guérisons extraordinaires, cette païenne obstinée se contenta de dire à son fils :

- Dorénavant, tu pourras réciter tes prières tant que tu voudras: je ne m'en inquiète plus.

Puis elle lui raconta ce qui était arrivé, mais elle ne voulut pas, ainsi que sa voisine, entendre parler de conversion.

N'ai-je pas vu moi-même, ajoute le Pire Clavelin, des païens guéris par l'eau bénite ou par le simple attouchement de quelques objets pieux qu'ils avaient obtenus des fidèles, se rendre le même jour à leur pagode pour remercier les idoles de cette guérison qu'ils reconnaissaient devoir au Dieu des chrétiens ?

Les autres membres de cette famille ne furent pas si rebelles à la grâce ; ils s'empressèrent tous de recevoir le baptême. Leurs ferventes prières finirent par faire violence au ciel.

La vieille mère étant de nouveau tombée malade, ils la supplièrent tant qu'elle se rendit enfin à leurs instances. Elle fut instruite, reçut le sacrement de régénération, et mourut presque immédiatement après son baptême, dans de grands sentiments de contrition et d'abandon à la volonté de Dieu.

Quelques années avant le fait que nous venons de raconter, les fidèles de la chrétienté administrée par M. Vachal, dans la province du Yun-nan, remportèrent une victoire décisive sur les idoles et leurs superstitions dans une circonstance publique et très importante.

Le M. Vachal dont il est ici question eut la gloire de verser son sang pour Jésus-Christ sur la frontière du Tonkin : Les faits ont été rapportés par M. Huot, des Missions étrangères, provicaire apostolique du Yun-nan, à la date du 10 mai 1851.

La sécheresse était telle, dans le Yun-nan, que beaucoup de villages manquaient de l'eau nécessaire pour boire. La récolte surtout courait grand danger d'être complètement anéantie, dans une plaine immense qui produit plus de la moitié du riz de la capitale.

Les païens demandaient la pluie à leurs idoles depuis cinquante jours, faisant des processions, offrant des sacrifices auxquels grands et petits, pauvres et riches, depuis le dernier mendiant jusqu'au premier mandarin, prenaient part. De tous côtés on se prosternait, on criait comme autrefois : « *Baal, exaudi nos* ». Mais en Chine, pas plus qu'ailleurs, Baal n'a des oreilles pour entendre.

Les chrétiens seuls ne prenaient aucune part à ces manifestations extérieures. A la fin, les païens, fatigués de l'inutilité de leurs peines, consultent pour savoir quelle est la cause d'une telle calamité.

Ils croient comprendre que la réponse de l'oracle leur indique les fidèles, et que, pour la faire cesser, il faut qu'eux aussi prennent part aux superstitions et tâchent de fléchir le Génie de la pluie.

Aussitôt cette rumeur, passe de bouche en bouche avec la rapidité de l'éclair. On court vers le marché voisin. On s'y rassemble par milliers.

Là les avis sont bien vite pris : il faut que les chrétiens se joignent aux autres pour demander la pluie, ou bien ils seront brûlés vifs, avec leur maître de religion, M. Vachal, sans autre forme de procès.

- Evidemment, disait-on, ce sont eux qui empêchent de pleuvoir, qui sont cause de la sécheresse. Avant ces dernières années, cette religion du Seigneur du Ciel était inconnue dans toute la plaine, aussi n'avait-on jamais ressenti de pareils effets de la colère des génies.

L'opinion populaire en était là, lorsqu'un respectable vieillard, octogénaire, fervent catholique, et surtout plein de cet esprit de foi qui peut tout obtenir, se présente tranquillement à la foule, et s'adressant aux principaux, leur dit :

- Soyez donc sans crainte. Oui, c'est le Seigneur du Ciel, et lui seul, qui peut vous donner cette pluie désirée. Je vous demande seulement trois jours pour que nous, chrétiens, puissions la demander et l'obtenir par de ferventes prières. Vous, de votre côté, vous y contribuerez en nous donnant le nécessaire pendant ce temps. Préparez-nous, en outre, un lieu convenable pour nous rassembler, car il faut que chacun de vous puisse nous rendre témoignage qu'il n'y a rien que d'honnête dans notre culte.

- Nos pagodes peuvent-elles vous convenir ? répondent aussitôt les païens.

- Oui, mais à condition que les idoles feront place à la croix.

La proposition est aussitôt acceptée. En un instant tout est prêt. On court à la pagode la plus voisine, et les pauvres dieux qui s'y trouvaient passent par la porte et par les fenêtres sans grandes précautions de la part des porteurs. Ce n'était point jour de fête pour eux. Ils sont aussitôt remplacés par les emblèmes des chrétiens. On convient, séance tenante, que les prières commenceront dès le lendemain.

L'affaire étant ainsi conclue, on en vint prévenir M. Vachal. Celui-ci, après avoir bien interrogé et compris, fut fort inquiet. Personne n'ignorait sa présence. Il se trouvait engagé avec tous les fidèles. Cependant il n'y avait pas à l'horizon le plus petit nuage qui pût faire espérer cette pluie si solennellement promise.

Toutefois le missionnaire, confiant en la Providence et en la Sainte Vierge, prit avec tranquillité les dispositions nécessaires.

Le lendemain, jeûne général. Après la sainte messe, célébrée dans l'oratoire des chrétiens, on sort en procession, en chantant les litanies des saints. La croix précède, portée avec un profond respect par un néophyte en habit de fête et avec le globule de bachelier.

Tous les fidèles le suivent, et M. Vachal ferme la marche, revêtu du rochet et de l'étole.

Les païens sont tout autour en silence. Arrivé à la pagode transformée, on récite solennellement les prières ordinaires pour demander la pluie. Ensuite chacun suit sa dévotion jusqu'au moment du repas.

Alors vient le tour des païens. Ils servent eux-mêmes les chrétiens qui mangent tous en commun, excepté M. Vachal, auquel on a préparé une table particulière. Ils ne se retirent que lorsque tout est terminé.

Cependant le ciel n'a pas changé.

Le second jour, le troisième, mêmes exercices et même concours des païens, mais aussi même sécheresse. Les plus pressés commencent déjà à murmurer.

Quelques fidèles conseillent à M. Vachal de se retirer ailleurs. C'eût été exposer ses néophytes au danger de courir sur le-champ aux superstitions, ou de se voir victimes d'une populace qui les eût peut-être massacrés, en proférant toutes sortes de blasphèmes contre l'Évangile.

Le missionnaire répondit avec foi et simplicité :

- Notre Dieu n'a jamais abandonné ceux qui espèrent en lui ; je suis entre ses mains.

Un instant après l'atmosphère commence à se charger de vapeurs ; un violent orage éclate ; la pluie tombe par torrents, et, le lendemain, tous les païens de la plaine peuvent planter leurs rizières, bénissent le nom chrétien et rendent gloire au Vrai Dieu.

«Notre Dieu n'a jamais abandonné ceux qui espèrent en lui ; je suis entre ses mains». Combien de fois chaque missionnaire n'a-t-il pas eu l'occasion, comme M. Vachal, de redire ces paroles !...

M. Krick, de la société des Missions Étrangères, voyageant au Thibet, se trouva, entre le village de Sommeu et le fleuve du Brahmapoutre, dans le plus grand danger, dont il ne sortit que par une protection miraculeuse de la Providence.

Son chemin l'obligeait à passer sur les domaines d'un homme qui était son ennemi mortel. En approchant du village de cet homme, M. Krick rencontra un vieillard qui l'avertit charitablement.

- Prends garde, lui dit-il, tu entres dans une région où l'on t'attaquera. Il y aura du sang !

J'étais, dit le missionnaire dans la relation de son voyage écrite en août 1852, sur les terres de Jingsha, le chef qui m'avait député deux sicaires à mon premier passage, et je devais forcément m'arrêter chez lui.

Mes guides s'enfuirent à la vue de ce lieu redouté.

Il était nuit close quand je frappai à sa porte.

- Est-ce ici la demeure de Jingsha ? demandai-je en entrant.

- Oui ! me répondit une femme qu'à son cou chargé de colliers je reconnus pour la maîtresse du logis. Jingsha est en compagnie, il boit du tcho (boisson faite avec du riz fermenté) ; mais il va venir.

Puis elle m'apporta du riz. Pendant que je le faisais cuire, j'entendis derrière moi des gémissements. Je m'informai s'il y avait un malade dans la maison, et sans me répondre les personnes assises auprès du feu se levèrent et me montrèrent, couché sur une natte, un homme qui avait un pied affreux.

Quinze jours auparavant, un arbre qu'il abattait, lui avait en tombant fait une blessure profonde. Pour le guérir, on avait entassé remèdes sur remèdes, se figurant qu'en cachant et en murant. pour ainsi dire, la plaie, on la fait disparaître. Mais le mal avait fait son chemin quoiqu'en prison ; les chairs s'en allaient déjà par lambeaux et répandaient une puanteur insupportable.

En cet état, la pauvre blessé était en proie à une fièvre qui ne lui laissait pas un instant de repos.

Mon hôte me demanda si je ne pouvais rien pour sa guérison ; je lui répondis que j'allais essayer. En ce moment Jingsha entra dans la salle.

Au lieu de me saluer, il se plaça en face de moi, l'air furieux, et me dit d'un ton criard comme si j'avais été à un kilomètre de distance :

- Ah ! Te voilà ! Je t'attendais. Tu m'as échappé la première fois, maintenant je te tiens, c'est à mon tour. De quel droit as-tu violé mon territoire malgré ma défense ? Tu sauras ce qu'il en coûte à un Bengal de passer par mon royaume. Voyons, parle, qu'es-tu venu faire ici ? Tu es entré sur mes terres, tu n'en sortiras pas, tu n'auras pas la satisfaction d'emporter dans ton pays le résultat de ton espionnage. Tu vas mourir. Je ne te couperai pas le cou dans ma maison, elle serait souillée par ton sang, mais je vais te faire trainer dans les jungles (broussailles) et là tu seras égorgé.

Je répondis que le but de mon voyage était tout religieux ; que, si je me trouvais sur ses terres, c'était parce que ses terres étaient sur mon chemin ; que j'avais du reste, pour me protéger, un sauf-conduit d'loung, son chef hiérarchique, et je lui tendis mon passeport.

La vue de ce papier redoubla sa fureur.

- Que m'importe loung ! s'écria-t-il. Il est roi chez lui ; je suis maître chez moi. Prosterne-toi à ses pieds, si tu veux ; c'est bon pour un esclave. Ici personne ne commande et ne protège que moi. Donne, donne cet écrit, que je le jette au feu.

Je le retirai à temps et je le remis dans mon portefeuille.

Il fallait en finir. Je dis à ce sauvage :

- Je suis entre tes mains et sans défense ; fais de moi ce que tu voudras.

- Oui ! Tu auras la tête coupée.

- Eh bien ! Coupe !

Et j'achevai mon riz ; car, pendant tout son discours, j'avais continué tranquillement de manger.

A ce moment, son épouse lui dit quelques mots à l'oreille. Je crus que son cœur de femme frémissait à l'idée d'un meurtre et qu'elle intercédait en ma faveur.

Quand elle eut fini, il se tourna vers moi, et, sans baisser le ton, il me vociféra cette sentence

- Je te donne trois jours pour guérir ce pied. Entends-tu bien, trois jours !

Puis il disparut.

Durant toute la nuit, les cris et les plaintes du malade nous tinrent éveillés. Chacun de ses gémissements me rappelait que je n'avais plus que trois jours à vivre ; car comment guérir en si peu de temps un pied mort et pourri ? Le plus habile chirurgien eût crié à l'impossible.

Mais Jingsha, comme tous les sauvages, croyait qu'un prêtre, un Lama comme ils appellent les ministres de leur religion, a, pour tous les maux, des remèdes souverains, et qu'il lui suffit de souffler sur une plaie pour qu'elle se cicatrise.

Si donc la cure n'avait pas lieu dans le délai fixé, c'est qu'évidemment je n'avais pas voulu ; et dès lors je pouvais compter sur les raffinements de sa vengeance.

Mais enfin, j'avais trois jours devant moi pour me préparer à la mort et pour m'ouvrir les bras de la miséricorde divine ; j'en profitai, sans toutefois négliger mon malade.

Vers les huit heures du matin, je m'approchai en tremblant de ce pied qui allait décider de mon sort ; j'en détachai avec précaution l'épaisse couche de sang caillé qui l'enveloppait ; je coupai toutes les chairs putréfiées, et je découvris une plaie hideuse, profonde, large comme la main, et qui faisait le tour du pied.

Je lavai bien la blessure avec de l'eau fraîche, j'y versai de l'huile de térébenthine, je la couvris d'une application de cérat et de charpie, je bandai le tout et m'en allai prier Dieu ; c'était ce que j'avais de mieux à faire.

A peine avais-je fini le pansement que le malade s'endormit d'un profond sommeil qui dura au moins quatre heures.

Dès qu'il s'éveilla, je lui tâtai le pouls : plus de fièvre, plus de soupirs, plus de cris.

Le moment venu de débarrasser le pied, je n'osais lever l'appareil, craignant de retrouver les choses dans le premier état.

Quelle ne fut pas ma joie et ma surprise quand je découvris la plus jolie plaie possible ! Les chairs étaient roses, les lèvres vivifiées, l'enflure réduite.

Jingsha, qui n'avait pas reparu depuis le menaçant bonsoir de la veille, assistait à ce pansement. Pour la première fois je le vis sourire ; il courut me chercher deux œufs qu'il m'offrit pour salaire et, me frappant sur l'épaule en signe de satisfaction, il me dit :

- *Tchiou gechik !* (tu es un brave homme).

Le lendemain, même progrès ; la guérison avançait à vue d'œil ; la vie me revenait avec la santé du malade. Celui-ci, le croirait-on ! me reconnut mes soins qu'en me volant. Je le surpris me dérochant deux pièces de monnaie, qu'il cacha sous la natte où je venais de le panser.

Quant à Jingsha, j'étais devenu son ami, et à mon départ, il me fournit généreusement trois porteurs.

Ce n'est pas seulement contre les animaux sauvages et contre les hommes, que Dieu préserve les missionnaires et les chrétiens en Chine, c'est aussi contre les éléments et les périls naturels de toutes sortes.

Le 1<sup>er</sup> août 1879, se produisit, dans la Mandchourie, au village de lang-kouan, une inondation terrible.

Le village est situé au pied même d'une montagne. Cette position fut la cause d'un désastre plus grand. Les demeures de quatre-vingts familles furent détruites.

Seule, l'église catholique, la résidence du missionnaire et deux autres habitations chinoises, bien que fort éprouvées, restèrent néanmoins debout.

Dans l'église le niveau de l'eau atteignit une hauteur de quatre-vingts centimètres. Dans tout l'édifice elle monta à cette hauteur. Dans la sacristie elle souleva une armoire, la renversa et la transporta à une longue distance de son emplacement primitif.

Mais, fait extraordinaire, inexplicable ! tandis que l'église et ses dépendances étaient envahies et dévastées par le torrent furieux, l'autel principal, où était conservé le Saint-Sacrement, fut respecté. Il resta à sec, avec ses deux gradins et une partie du parquet du sanctuaire, sur une distance de un mètre cinquante en avant de l'autel.

Une foule de païens et de chrétiens furent témoins de ce fait. Aucun ne put l'expliquer et tous le déclarèrent merveilleux.

Pour en conserver la mémoire, un rapport fut rédigé en chinois et en français, signé par les missionnaires de Mandchourie et de Corée, témoins du miracle, et par tous les chefs de famille présents à lang-Kouan, puis déposé dans les archives de la mission.

Depuis cette époque, chaque année, le 1<sup>er</sup> août, les chrétiens de lang-kouan célèbrent par des exercices particuliers de piété la mémoire de ce fait prodigieux, qu'ils considèrent comme une marque sensible de la protection divine.

En 1884 les chrétiens de Héou-chan, dans le vicariat apostolique du Kouy-tcheou, fuyant la persécution, furent obligés de se réfugier dans la montagne de Nieou-sin-chan.

Le chef de cette chrétienté avait autrefois appartenu à la secte du Nénuphar. Cette secte est une sorte de franc-maçonnerie qui ressemble beaucoup à celle d'Europe.

Comme celle-ci, elle se cache sous les apparences d'une société d'appui mutuel. Elle possède un système analogue d'initiations successives aux différents degrés, à ses mystères et à ses secrets.

Elle a ses réunions fermées, où le diable est consulté à l'aide d'un pinceau magique, mode de divination analogue au

crayon de nos tables tournantes.

Elle poursuit un but secret qui, est le bouleversement de la Chine et le renversement de la dynastie régnante.

Elle a déjà causé plusieurs rébellions. Elles ont avorté et n'ont pas amené de révolution radicale. Mais les sectaires ne désarment pas et espèrent atteindre leur but tôt ou tard.

Pendant longtemps le chef de cette franc-maçonnerie fut Lieou-tsou-tsou, qui organisa la rébellion dans la province du Kouy-tcheou et la ravagea par ses pillages et ses déprédations de toutes sortes.

Le chef de la chrétienté de Wou-chan avait été amené à la foi catholique par un chemin fort indirect.

Pendant dix ans et même plus, il avait suivi la fortune de Lieou-tsou-tsou et pris part à ses rapines. Il avait conquis ses grades dans la secte du Nénuphar jusqu'à celui de *ta-lao-pan*, mot qui signifie «Grand maître de la maison» et présente une ressemblance frappante avec les titres de plusieurs degrés des rites français et écossais de la franc-maçonnerie d'Europe.

Il apprit alors, de la bouche même de Lieou-tsou-tsou, le but réel de l'association. Son honnêteté native en fut effrayée.

Or, circonstance vraiment remarquable et qui montre comment Dieu sait tirer le bien du mal, ce fut le chef même de la secte du Nénuphar qui lui suggéra, sans y penser évidemment, l'idée de connaître la religion chrétienne et de l'embrasser. Ce suppôt de l'enfer lui dit en effet à plusieurs reprises :

- Toutes les religions sont fausses, même la nôtre. Je puis les réfuter toutes. Il n'y en a qu'une à laquelle il est impossible de répondre : c'est la religion du Maître du Ciel, la religion chrétienne.

N'avons-nous pas vu aussi le démon forcé de confesser la vérité du catholicisme par la bouche des possédés ?

Ces paroles de Lieou-tsou-tsou firent réfléchir le «Grand maître de la maison» et furent la première cause de sa conversion.

Les chrétiens de Héou-chan s'étaient donc réfugiés à mi-côte de la montagne fort élevée de Nieou-sin-chan, en un lieu qu'on appela «le Camp de Nicou».

Malheureusement, cet endroit, aussi bien que toutes les pentes environnantes, ne possédait aucune source.

De plus la sécheresse ayant été longue cette année-là dans la province du Kouy-tchéou, il n'y avait pas le plus petit filet d'eau dans les vallées voisines. Toutes les fontaines étaient tarées.

Les chrétiens se demandaient avec anxiété ce qu'ils deviendraient. Comment faire cuire leur riz ? Comment se désaltérer ?

Faudrait-il donc retourner dans la plaine avec la certitude de tomber aux mains des infidèles et d'endurer de cruels supplices ?...

Or le jour où le chef du village monta au Camp de Nicou, il se mit à genou et fit vœu à la Sainte Vierge de lui élever un sanctuaire, si elle préservait la chrétienté de Héou-chan de l'apostasie et du pillage.

Le chef avait grand-soif. Il regarda autour de lui, cherchant de l'eau. Précisément à l'endroit où il venait de s'agenouiller, il remarqua que le sol était un peu humide. Il creusa avec son doigt dans le sable.

O prodige ! En ce lieu auparavant aride une source jaillit. Il put y recueillir assez d'eau pour s'y désaltérer.

Cependant la famille de ce chef vint le rejoindre au camp ce jour-là même.

Le lendemain matin le débit de la fontaine miraculeuse s'accrut. Elle fournit assez de liquide pour la cuisson du riz nécessaire à toutes les personnes à nourrir.

Dans cette journée du lendemain cinq ou six familles arrivèrent à leur tour au Camp de Nicou. Le débit de la source augmenta avec l'accroissement de la population et suffit à tous les besoins.

Les jours suivants, le même prodige se continua, tant et si bien que plus de cent familles vinrent se grouper autour de cette fontaine, et toujours elles y trouvèrent, sans l'épuiser, toute la quantité d'eau dont elles eurent besoin.

Au bout d'un mois, la tranquillité s'étant rétablie, les chrétiens descendirent de la montagne et rentrèrent à Héou-chan.

Quelques jours après l'eau avait cessé de couler. Le petit bassin que l'on avait creusé à côté de la source, et qu'elle remplissait incessamment, était complètement à sec. Il n'y avait même plus trace d'une fontaine.

Le Père Chaffanjon, qui vécut avec ses chrétiens au Camp de Nicou, et fut témoin du prodige, affirme, dans une lettre datée du 1<sup>er</sup> janvier 1885, qu'avant le vœu du chef du village, il n'y avait point de source connue sur la montagne de Nicou-sin-chan ; que la source a coulé abondamment tant que les chrétiens sont restés en ce lieu ; enfin qu'elle s'est desséchée après leur départ.

N'est-ce pas le cas de répéter la parole de M. Vachal : «Dieu n'abandonne jamais ceux qui ont confiance en lui !»

Dans une localité de la Sibérie Poutonnaise, à Tsouo-keu-deû, l'intervention divine s'est montrée d'une autre façon. Satan, pour retenir ses esclaves, leur apparaît le plus souvent sous des formes horribles et les frappe de terreur. Dieu, au contraire, attire les égarés par des apparitions bienveillantes et par la douceur.

La Sibérie Poutonnaise appartient à la province du Kiang-nan. Elle forme la partie occidentale du Pou-tong, langue de terre de trois mille kilomètres carrés, enclavée entre le fleuve Bleu, la rivière de Shang-haï, et la mer.

Tsouo-lieu-deû est habité par des païens rebelles à toute prédication, du moins jusqu'en 1886. Néanmoins le Père Yang y vient cinq ou six fois par an célébrer la messe. Quelques païens y assistent par curiosité, mais leur mouvement vers le catholicisme s'arrête là.

Or, en 1886, l'un d'eux, au moment où le prêtre, après la consécration, élevait l'Hostie, aperçut soudain la Très Sainte Vierge qui lui montrait son Divin Fils se manifestant dans le sacrement sous les traits d'un enfant. En même temps, la Mère de Dieu exhortait ce païen à se faire chrétien.

Le jour même en effet cet homme se déclara catéchumène et commença d'apprendre les prières. Malheureusement il manqua de courage et de persévérance, recula devant les obstacles, surtout devant l'opposition de son frère et d'un de ses oncles, et refusa de revenir à l'église.

Ces défections lâches sont les croix le plus pesantes qu'aient à porter les missionnaires. Combien préféreraient endu-

rer les plus cruels supplices de la main du bourreau, que de voir leurs efforts, secondés par de tels miracles, échouer devant un pareil endurcissement !... Le démon, en Chine, tient bien ceux qu'il tient !...

Nous avons vu, dans le royaume d'Annam, en mai 1874, durant la persécution, les corps des chrétiens martyrisés ne répandre aucune odeur, bien qu'atteints déjà par la corruption. En Chine, des faits encore plus extraordinaires se sont produits pour la glorification des confesseurs de la foi.

Le mardi, 18 février 1862, un missionnaire français, né à Sainte-Catherine-sur-Riverie, dans le diocèse de Lyon, âgé de trente ans, Jean-Pierre Néel, eut le bonheur de verser son sang pour l'honneur du Christ, son Maître, à Kay-tchéou, dans la province du Kouy-tchéou.

Au moment où la tête du martyr roulait sur le sol, une nuée lumineuse descendit rapidement du ciel, resta immobile quelques instants au-dessus de son corps, puis s'évanouit. La foule des païens en fut effrayée et le bourreau plus que les autres.

Eux aussi, comme les assassins de Jeanne d'Arc, se disaient en leur langage : «Nous avons tué un saint !»

M. Verchère, le 26 octobre 1867, raconte un fait humainement inexplicable. Il venait d'être arrêté en sa qualité de missionnaire à Tai-yong.

Le Chinois qui s'était emparé de mon bâton de voyage, dit-il, me frappe avec fureur et à plusieurs reprises. Ses coups furent tels qu'au dire des païens, j'en deviendrais certainement impotent, si je n'en mourais pas. Fût-ce une illusion de ma part, ou bien les coups portèrent-ils sur mon scapulaire, toujours est-il qu'en appliquant alors la main sur ma poitrine je ne pus en découvrir les traces.

Les païens, surpris de l'insensibilité de M. Verchère, supposèrent qu'il connaissait la magie *taoun-tae*, science au moyen de laquelle celui qui reçoit les coups n'a qu'à fixer son attention sur un objet quelconque. Dès lors ce n'est plus sur lui, mais sur cet objet que tombent les coups.

Pour nous, nous voyons dans ce fait, comme le missionnaire lui-même, un effet de la protection du ciel qui réservait les forces de M. Verchère pour l'accomplissement de plus grands travaux.

A Ku-tsin-fou, localité située à l'est de la province du Yun-nan, sur les confins du Kouy-tchéou, s'était formée, par les soins de M. Fenouil, une chrétienté nombreuse et fervente.

Les chefs des villages voisins, poussés par le démon, accusèrent les chrétiens de Ku-tsin-fou de tous les méfaits qui leur passèrent par la tête. Leurs calomnies furent flétries devant les tribunaux. Ces succès les rendirent furieux.

Le 23 août 1867, ils s'emparèrent d'un catéchumène nommé Joseph Tchang-kouang-tsay, le premier-né à la grâce de M. Fenouil dans ce pays.

Comme s'il avait pressenti ce qui devait lui arriver, ce catéchumène s'était fait instruire quelque temps auparavant des conditions et des avantages du martyre.

Les païens le tuèrent et six d'entre eux restèrent pour garder son corps. Alors ils furent témoins d'un prodige que virent aussi les habitants des maisons proches du lieu du meurtre.

Aux pieds du martyr, une lumière brilla. Elle fut d'abord de couleur verte, puis devint rouge et dura pendant la plus grande partie de la nuit. Ce que voyant, les témoins se dirent :

- Quoi qu'on prétende, les chrétiens ne sont pas sans espérance !

Le 8 décembre 1869, dans la circonscription de la sous-préfecture de Kien-tee, au Ngan-hoei, faisant partie de la province du Kiang-nan, un chrétien nommé Yu-yen-hou, zélé propagateur de la foi, fut saisi par les païens.

Ils prétendirent lui faire fouler aux pieds une image du Sauveur. Pour toute réponse, il tomba à genoux devant l'image, protestant qu'il mourrait plutôt que de la profaner.

Les infidèles, furieux, l'attachèrent à un pieu dans sa propre maison et l'entourèrent de paille à laquelle ils mirent le feu.

Tandis qu'on le liait, Yu-yen-hou faisait éclater sa joie devant tout le monde. Pendant qu'on le brûlait, il invoquait les saints noms de Jésus et de Marie.

A l'instant où il cessa de vivre, un tourbillon de flammes s'éleva bien haut dans les airs, à l'admiration des païens qui s'écrièrent :

- Voilà qu'il monte au ciel !

Et, par une contradiction surprenante, ces hommes, dont les uns venaient de commettre un crime, et dont les autres n'avaient pas empêché le forfait, exaltaient la religion chrétienne et ses martyrs !

Si Dieu glorifie ses martyrs par des prodiges, il sait aussi châtier ceux qui l'ont renié, et ceux qui l'ont persécuté dans ses saints. Parfois ce sont ceux-là mêmes qu'il frappe, qu'il veut convertir et qu'il convertit ; parfois il fait servir la punition des méchants endurcis à la conversion des hésitants et au perfectionnement des justes.

Sous l'empereur Yong-tcheu, qui régna de 1724 à 1735, la persécution sévit dans toutes les provinces de la Chine et presque tous les missionnaires furent exilés.

Il en fut de même à Kiang-yn, ville du Riang-nan, située sur la rive droite du fleuve Yang-tsé-kiang, à l'est de Tchang-tcheou. Or, non loin de Kiang-yn, s'élevait le petit village de Kin-tong-kio. Là vivait un chrétien nommé Kin. Ses vertus et sa prudente fermeté l'avaient fait choisir, lui et ses deux parents, pour être, en ces temps de trouble, les soutiens des chrétientés environnantes, durant l'exil des missionnaires. Ils s'acquittèrent de leur mission du mieux qu'ils purent. Bientôt connus, ils furent déferés au mandarin de Kiang-yn, qui les fit jeter en prison.

Après divers interrogatoires d'où ils sortirent vainqueurs, le magistrat les soumit à la question du chevalet. Kin eut les jambes et les bras brisés. Ses deux parents effrayés apostasièrent ; ils furent remis en liberté, tandis que lui fut reporté

dans sa prison. Durant trois années entières il résista à toutes les obsessions.

Peu à peu les circonstances changèrent. La persécution s'apaisa. Les chrétiens jouirent de plus de liberté.

Le mandarin qui avait fait supplicier Kin n'osait plus le mettre à mort, ni le faire même passer en jugement. Il chercha tous les moyens de s'en débarrasser et proposa au confesseur de la foi des subterfuges que celui-ci repoussa avec indignation.

A la fin, ne sachant plus comment s'en tirer, il le fit prendre et transporter de force dans sa maison de Kin-tong-kio.

A peine Kin y fut-il, que tous les chrétiens du voisinage accoururent pour le voir. Ils lui demandèrent ce qu'il fallait faire pour persévérer dans la vraie religion.

- Priez tous les jours en commun matin et soir dans vos familles, leur répondit-il.

Cette pratique était encore observée fidèlement à Kin-tong-kio et dans les environs, en 1869.

Les apostats vinrent à leur tour se présenter à Kin.

Ils lui demandèrent pardon et le prièrent d'intercéder pour eux.

- Ce n'est pas à moi, leur dit-il, que vous devez demander pardon, mais à Dieu que vous avez trahi. Il est infiniment miséricordieux ; si vous vous repentez, il vous pardonnera. Néanmoins, afin que tout le monde sache quel grand péché c'est que l'apostasie, jamais, dans vos familles, les enfants ne pourront connaître leurs parents.

Suivant le témoignage que le Père Pfister en donna en 1870, cette prédiction, cent trente-cinq ans après qu'elle fut faite, s'accomplissait encore au su et vu de tous. Avant que l'aîné de la famille ait atteint l'âge de raison, il se voyait enlever par la mort son père et sa mère.

Le vingt-deuxième jour de la première lune de la première année de l'empereur Ham-fong, jour qui correspond au mercredi 29 février 1856, le missionnaire Augustin Chapdelaine, né en France, dans le diocèse de Coutances, au village de la Rochelle, le 6 janvier 1814, rendit à Jésus-Christ le témoignage sanglant.

Il était le premier apôtre de la ville de Si-liu-hien et de ses environs, et résidait à Zao-chon. - D'autres missionnaires écrivent Yao-chan. Il est souvent très difficile de traduire en lettres et en mots européens les noms chinois ; de là proviennent certaines différences de formes dans les traductions.

M. Chapdelaine fut arrêté le 24 février à Zao-chon.

Dans la soirée de ce jour, après le départ du missionnaire pour Si-liu-hien, on vit à Zao-chon apparaître une grande lumière. Tous les habitants du village la virent.

Dans la soirée du 25, le confesseur de la foi fut flagellé avec une barbarie épouvantable. Il ne pouvait plus tenir sur ses jambes. On dut le porter pour le ramener dans sa prison. Or, le lendemain, il marchait facilement. Il est présumable que, pendant la nuit, il fut guéri miraculeusement.

Après l'accomplissement de son martyre, le troisième jour de la troisième lune, par conséquent en avril 1856, un vent terrible, accompagné de coups de tonnerre, renversa les deux extrémités du tribunal de Si-liu-hien et arracha les grandes portes d'entrée avec leurs gonds.

Le mandarin Tchan-min-fong, épouvanté, se cacha sous son lit, en criant qu'il avait offensé le ciel par un procès et une condamnation injustes.

Le même jour, l'idole Tcheu-Ouang, appelée aussi Gnien-Ouang, arbitre de la vie et de la mort des criminels, eut le bras droit cassé. Or la main de ce bras tenait un pinceau, comme pour signer la sentence. On sait que les Chinois ne se servent pas de plume comme nous pour écrire, mais usent d'un pinceau. Celui que tenait l'idole Tcheu-Ouang équivalait au sceptre que nos sculpteurs placent dans la main des statues personnifiant la Justice.

En voyant le bras de l'idole cassé, les habitants de Si-liu-hien dirent, eux aussi, comme le magistrat Tchan-min-fong, que le procès du missionnaire avait été injuste et qu'il attirait la colère du ciel.

Depuis lors en effet la malédiction de Dieu affligea ce pays.

L'arbre auquel avait été suspendue la tête du confesseur de la foi fut frappé de la foudre.

Les rebelles ravagèrent la province. La ville de Si-liu-hien fut pillée. Le village de Zao-thon fut détruit presque complètement. Il n'en subsista que quelques cabanes.

Seul l'autel sur lequel le vénérable Chapdelaine célébrait la sainte messe resta debout au milieu de tant de ruines.

Quant à la petite chrétienté que le serviteur de Dieu avait formée, bien que privée de pasteur pendant douze ans, elle demeura ferme dans la foi. Plusieurs des fidèles qui la composaient gardèrent de longues années les traces des coups de rotin qu'ils avaient reçus pour la religion. Ils s'en glorifiaient comme de titres de noblesse.

Ils avaient conservé leurs pratiques religieuses avec tant de soin qu'ils avaient observé inviolablement le repos du dimanche. Bien que ne possédant pas de calendrier divisé en semaines, comme le nôtre, ils ne s'étaient pas trompés d'un jour en douze ans. L'un d'eux était chargé de compter les jours. Quant aux fêtes, ils les avaient classées comme ils avaient pu.

Cette fidélité extraordinaire n'a-t-elle pas, elle aussi, quelque chose de providentiel et de presque miraculeux ?

Un païen nommé Kien-tse-ho avait été l'auteur principal de la persécution de Tseu-y, qui avait fait périr vingt-cinq chrétiens de mort violente, et forcé pendant neuf mois plus de mille familles à errer sans abri, sans vêtement, sans nourriture. Cette misère avait, comme il est facile de se l'imaginer, causé des décès.

En 1870, la main de Dieu commença de s'appesantir sur les coupables. Kien-tse-ho avait deux fils. Ils se rendirent à la capitale de la province pour y passer les examens du baccalauréat chinois. Ils réussirent et obtinrent le globule de bachelier. En Chine, ce globule équivaut à la «peau d'âne» de France. Le lendemain de sa promotion, l'un deux mourut. La mort a frappé également le père et la mère du persécuteur.

Un païen, du nom de Yang, avait mortellement frappé le missionnaire M. Gilles. Il fut emporté par une mort violente.

Au Thibet, c'est le commandant militaire de Bathang, nommé Ma-tchen-pin, qui, le 15 octobre 1873, fait beaucoup de



mal aux chrétiens, et qui peu après, déplacé et cassé de son grade, meurt à soixante quinze ans, après un jour et une nuit de souffrance, abandonné de tout le monde, dans un pays perdu, au petit village de Lamaya, à quatre journées de chemin de Bathang.

Mgr Chauveau, vicaire apostolique du Thibet, après avoir rapporté ce trait de la vengeance céleste, ajoute dans sa lettre du 17 décembre 1874, datée de Tà-tzien-loû :

De tous ceux qui nous ont attaqués à Bonga, à Kio-na-tong, à Kiang-ka, depuis quinze ans, il ne reste plus personne. Tous sont morts et morts misérablement, en sorte que, si nous étions assez forts pour recommencer la lutte, nous ne saurions plus qui accuser.

Parfois même le châtement est encore plus prompt.

A Tchong-kin, localité du Su-tchuen oriental, un peintre, étant entré dans la maison d'un chrétien pour la piller, vit attachée au mur une image de la Sainte Vierge. Il se fit un plaisir de la percer de mille coups avec une aiguille.

Il peignit ensuite un portrait représentant un Européen la tête en bas, et renouvela sur lui l'opération qu'il avait faite sur l'image de la Sainte Vierge.

Le lendemain ce peintre expira.

Le fait a été rapporté par M. L. Blettery, provicaire du Su-tchuen oriental, le 27 octobre 1876.

Dans le district de Kieou-tsin-foû, dans le Yun-nan, deux petits mandarins militaires avaient décidé de conquérir quelque célébrité guerrière en attaquant des ennemis qui ne se défendraient pas, c'est-à-dire en persécutant les chrétiens.

L'un de ces vaillants s'appelait du nom belliqueux de Tchao-ta-kang-tsé, assemblage de mots qui signifie «Tchao-la-grande-lance».

Pour se mieux mettre en avant et acquérir plus de gloire, il résolut de porter les premiers coups. Il annonce en conséquence à grand bruit qu'il partirait tel jour à la tête de nombreux soldats, qu'il s'emparerait du vilage de Tao-kia-yu, et exterminerait jusqu'au dernier des chrétiens.

A cette annonce les villageois sont saisis de frayeur. Païens comme chrétiens s'attendent, sinon à être massacrés, tout au moins à être consciencieusement pillés. Rien n'est en effet plus à craindre pour les gens paisibles, cultivateurs ou commerçants, que ces chefs de bandes. L'extermination des fidèles leur sert de prétexte pour s'emparer de tout ce qui leur paraît bon à emporter. Malheur à l'idolâtre qui possède quelque chose susceptible d'être volé. Il n'est pas plus en sécurité qu'un chrétien.

La veille du jour indiqué par Tchao-la-grande lance lui-même pour l'attaque, les habitants de Tsao-kia-yu, païens et chrétiens, se sauvent dans les montagnes et les forêts. Ils y passent la nuit dans de mortelles inquiétudes. Le soleil, en se levant, les redouble. Sera-ce ce jour qui verra la ruine de leur village ?

Dès que l'aube a blanchi l'horizon, les fugitifs inquiets se blottissent dans des cachettes, l'oreille dressée, l'œil au guet.

Au moindre bruit, ils croient entendre les cris de soldats qui s'avancent. Au plus petit rayon de soleil qui miroite dans la plaine, ils s'imaginent apercevoir la première étincelle du feu mis à leurs demeures.

Cependant les heures du matin s'écoulent, puis celles de l'après-midi... Aucun soldat ne s'est montré à l'horizon... Qu'est-ce que cela veut dire ? Ne se préparerait-il pas un piège dans le secret ?

A la tombée de la nuit, quelques-uns des fugitifs, talonnés par l'inquiétude, n'y tiennent plus. Ils descendent de la montagne et se glissent, en se dissimulant du mieux possible, jusqu'à Tsao-kia-yu. Ils y pénètrent.

O surprise ! Tout y est tranquille comme à l'ordinaire. Comment cela se fait-il ?

Bientôt un messenger arrive. Il apporte l'explication : l'exécution d'un arrêt de la justice divine.

Tchao-la-grande-lance n'est plus de ce monde. Atteint subitement de la peste, il est mort juste à l'heure où il devait commencer le massacre des chrétiens. Ceux-ci remercient le ciel avec effusion et sentent croître leur foi et leur espérance.

La plupart des païens reconnaissent aussi dans cette mort foudroyante un châtement providentiel, et plusieurs se rapprochent des catholiques...

Une fois de plus Dieu avait dit à un persécuteur :

Tu n'iras pas plus loin !...

## CHAPITRE IX

**FABLES ABSURDES DÉBITÉES SUR LES MISSIONNAIRES. - LA VERTU DU SANG DE CHIEN. - ACCUSATION DE MAGIE. - UN BRAVE À TROIS POILS. - JUSTIFICATION MIRACULEUSE. - DOUZE ENQUÊTES OFFICIELLES. - UN MEMBRE DE LA FAMILLE IMPÉRIALE S'EN MÊLE. - EAU LUSTRALE DIABOLIQUE. - BLESSURES GUÉRIES PAR SORTILÈGE. - CHARBONS QUI NE BRÛLENT PAS. - CHUTE D'UN GLOBE DE FEU. - LES PROCÉDÉS MAGIQUES. - LE KWO. - UN VOLEUR DÉCOUVERT. - LE VILAIN DIABLE. - LA VENTE DE L'ÂME. - SANS REMÈDE. - LES DEVINERESSES. - LE TABERNACLE. - LE PLAT DE RIZ. - LE JEU-KOUANG. - LA PETITE COMMISSION. - UN CÉRÉMONIAL COMPLIQUÉ. - LE MAGICIEN DANS L'EMBARRAS. - SECONDE SÉANCE. - LE MOT DE L'AFFAIRE. - LA SECTE DE LA BONNE CHÈRE. - UN SORCIER ESCLAVE DE SA SCIENCE. - LA RÉPONSE DU SORT. - LA CLAIRVOYANCE D'UN AVEUGLE.**

La Chine est peut-être le pays de la terre où la magie est le plus florissante. Elle y produit des résultats si extraordinaires que tout ce qui n'est pas explicable de prime abord pour les Chinois leur paraît devoir être attribué à la sorcellerie.

Les miracles qui ont accompagné de tout temps la prédication des messagers de l'évangile ont fait croire aux païens que les missionnaires étaient des magiciens possesseurs de secrets redoutables.

Les fables absurdes, débitées sur les prêtres catholiques, leur ont suscité souvent de grands ennuis. Parfois même

elles ont été pour eux l'occasion de souffrances.

C'est ce qui est arrivé au Bienheureux Gabriel Perboyre. Il était directeur du noviciat des Lazaristes en France, lorsqu'il apprit que son frère Louis, prêtre également et missionnaire, avait été surpris par la mort dans le détroit de la Sonde, en se rendant en Chine au poste qui lui avait été désigné. Il partit pour le remplacer. Son départ eut lieu en 1835.

En ce temps-là les apôtres ne faisaient pas de vieux os sur la terre de Chine. Au mois de novembre 1839, obligé de fuir devant la persécution, M. Perboyre fut livré aux satellites par le catéchumène qui devait protéger sa retraite. Donc trahi, comme son Maître, par l'un des siens, il fut jeté tout d'abord dans la prison de Kou-tchin, dans la province du Hou-pé.

Après l'avoir appliqué à d'affreuses tortures, on le conduisit de tribunal en tribunal jusqu'à celui de Ou-tchang-fol. C'est là qu'il fut jugé, condamné et mis à mort, le 11 septembre 1810.

On peut juger à quel degré d'épuisement le confesseur de la foi était arrivé durant ce long martyre.

Cependant, tout faible qu'il fût, il était pour tous les mandarins le sujet d'une terreur incroyable. Ils étaient convaincus qu'ils avaient affaire à un magicien hors pair, et s'attendaient à ce qu'il leur jouât d'un moment à l'autre quelque bon tour et disparut subitement de son cachot.

Pour réduire à l'impuissance sa science supposée, ils eurent recours aux médecins de Ou-tchang-fou. Ceux-ci découvrirent et déclarèrent que le sang de chien était le remède le plus efficace pour neutraliser les opérations magiques. En conséquence, on fit souvent avaler au martyr des bols de sang de chien tout chaud et tout fumant.

M. Mesnard, missionnaire en Mongolie, fut quitte de l'accusation de magie à meilleur compte. Il n'eut à subir que des tracasseries. Elles ne manquèrent cependant ni de pittoresque, ni de danger.

Ces événements se sont passés dans l'arrondissement de Tchao-iang. Nous en extrayons l'exposé du récit qu'en fit, le 18 janvier 1858, M. Mesnard lui-même, lorsqu'il était en captivité à Jee-ho.

A cette époque les calomnies contre les missionnaires qui étaient le plus accréditées dans le peuple les représentaient un peu sous les traits des sorcières européennes du moyen-âge.

La nuit ils vont, disait-on, sous la forme de spectres, couper les cheveux des hommes pendant leur sommeil ; ils coupent aussi les ailes des poules ; ils achètent de petits enfants, dont ils arrachent les yeux et le cœur, et dont ils tirent le sang pour en composer des charmes.

Ils ont des canards blancs, des chiens et des ânes noirs, et autres objets qui servent à leur art magique.

Ils achètent quantité de peaux d'ânes, qu'ils découpent en forme humaine et qu'ils mettent fermenter dans de grands vases, après quoi ils peuvent les animer à l'aide du sang des enfants mélangé avec celui des canards blancs, des chiens et des ânes noirs ; de plus ils peuvent les ranger en bataille, et leur faire livrer des combats.

Tout leur est bon pour accomplir en un clin d'œil les plus grands voyages ; ils montent à cheval sur des bancs de bois qui les transportent en Occident, et les ramènent en l'espace d'une nuit, chargés d'or et d'argent.

C'était le manche à balais de nos antiques sorcières, un peu élargi pour la commodité du voyage.

A ces accusations générales s'en joignaient d'autres plus précises, mais non moins absurdes.

Un païen, inspiré par le démon, racontait qu'il s'était faufilé au milieu des néophytes et avait réussi à pénétrer dans la chapelle des chrétiens. Le missionnaire, affirmait-il avec impudence, lui avait demandé s'il désirait se faire catholique.

Il avait répondu qu'il voulait bien, mais que sa femme s'y opposait.

Le missionnaire lui avait dit alors de lui apporter un cheveu de la tête de son épouse, et qu'aussitôt l'empêchement serait levé.

Soupçonnant quelque diablerie, et craignant que sa femme ne fût ensorcelée, le païen avait apporté un crin de la queue d'une vache. Mais le prêtre l'avait trouvé un peu gros pour un cheveu d'être humain.

L'idolâtre, pour s'excuser, lui avait expliqué que son épouse était très méchante, et qu'il n'avait pas osé lui arracher un seul cheveu.

Eh bien ! lui avait répliqué le missionnaire, prends cette ficelle rouge et attache-la à la tête de ta femme !

Le païen, craignant toujours que sa chère moitié ne fût victime de quelque magie, en bon et fidèle époux, avait attaché la ficelle rouge à la queue d'une vache, laquelle, prise aussitôt de fureur, s'était mise à courir en mugissant droit vers le village où habitait M. Mesnard, et était venue se briser la tête contre la porte de la mission.

Ces racontars, tout absurdes qu'ils paraissent, étaient cependant acceptés des païens comme paroles de vérité.

Sur ces entrefaites, une accusation directe de magie portée contre le missionnaire, en confirmant ces calomnies, vint mettre le comble à l'épouvante dans les campagnes, et jeta, dans les tribunaux et dans toute la ville, une alarme, une frayeur incroyables. Le commerce fut interrompu ; les mandarins civils et militaires se concertaient sur les mesures à prendre ; on parlait d'une levée extraordinaire de troupes ; les postes s'organisaient comme à la veille d'une bataille : la consternation était générale.

Pour éclaircir les choses, les deux tribunaux civil et militaire envoyèrent des satellites visiter la mission.

Mais le chef de l'escouade militaire, parvenu à une lieue du village, fut saisi de panique et rebroussa chemin en criant qu'il avait été fasciné, qu'il s'était senti pris de vertige par la force des enchantements des Européens.

La députation du pouvoir civil fut plus courageuse, elle se dévoua corps et âme pour le salut du Céleste-Empire menacé de tomber au pouvoir des hommes à peau d'âne et osa se présenter à la porte de la mission.

La maison fut minutieusement visitée. On tira le plan des habitations et de la chapelle, et naturellement on les trouva très ordinaires et très modestes.

Dieu d'ailleurs prit soin lui-même de réfuter les calomnies accumulées contre ses serviteurs. Afin que la preuve de leur innocence fût plus évidente, il se servit, pour l'établir, d'un païen.

Cet homme avait, dans le temps, confié à un néophyte d'un village voisin de la résidence du missionnaire une petite fille âgée d'environ un mois. Ayant appris qu'elle était décédée peu de temps après, il conçut des soupçons sur le genre

de sa mort ; il ouvrit la fosse en présence d'une foule considérable tant de païens que de chrétiens ; la petite fille était enterrée depuis près de six mois.

On fut d'abord très touché, très édifié de voir là un cercueil, avec les lambeaux des habits dont on avait revêtu la défunte ; car, en Mongolie, les païens jettent les enfants morts dans les champs, pour être la pâture des animaux carnassiers.

Mais quel ne fut pas l'étonnement de tous les spectateurs de ne plus retrouver de ce petit cadavre que les yeux et le cœur encore intacts ; le reste du corps était entièrement décomposé. Ce fait, qui réfutait si bien la calomnie, fut attesté au tribunal par le père lui-même, à la grande admiration des mandarins.

Il semblerait que le résultat négatif de l'enquête, opérée à la mission par la délégation du tribunal civil, eût dû arrêter les racontars et la frayeur du public, comme aussi les tracasseries judiciaires. Il n'en fut rien.

Le tribunal, en effet, auquel l'accusation de magie avait été portée tout d'abord, l'avait transmise immédiatement à la cour supérieure de sa province, à Chen-iang, qui l'avait à son tour notifiée au tribunal de Jee-ho dont elle relevait elle-même hiérarchiquement.

Le silence gardé par les autorités locales, convaincues, après leur enquête, de l'innocence du missionnaire, parut suspect de vénalité aux tribunaux supérieurs.

Les deux cours de Jee-ho et de Chen-iang convinrent donc de députer chacune un mandarin, réputé fidèle et intègre, pour visiter de concert le local de la mission.

Le commissaire de Jee-ho ne fut ni plus ni moins qu'un membre de la famille impériale : le mandarin de la ville de Hata. Il vint, accompagné de trois autres magistrats importants, perquisitionner chez M. Mesnard le 29 octobre 1857.

Il était entouré d'une escorte imposante. Une foule innombrable de curieux venus de partout encombra le village et les collines environnantes. Jamais, dans le pays, on n'avait vu une aussi extraordinaire exhibition de magistrats.

Ayant abordé ces hauts dignitaires ornés de globules d'or et de cristal qui marquaient leur grade supérieur, M. Mesnard les introduisit dans sa chambre.

Là ces inspecteurs firent subir au missionnaire un interrogatoire en règle, qui ne témoignait pas de dispositions sympathiques, loin de là. Eux aussi croyaient aux bruits populaires, et étaient venus avec l'idée préconçue d'avoir affaire à un magicien de la pire espèce.

L'interrogatoire achevé, les juges se levèrent pour opérer la visite des appartements.

Pour leur laisser toute liberté d'inspecter à leur aise, M. Mesnard les pria de l'excuser de ne pas les accompagner, alléguant sa grande fatigue et son besoin de repos. Il ne se leva de son lit que lorsqu'ils revinrent pour perquisitionner dans sa chambre.

- Eh bien ! leur demanda-t-il, quelle trace de magie avez-vous trouvée ?

Ils répondirent par un sourire, puis prièrent aimablement le missionnaire de vouloir bien leur jouer de l'orgue, instrument qu'ils ne connaissaient pas, et dont ils furent émerveillés.

L'affaire ne s'arrêta pas là, car elle se compliqua d'autres questions étrangères à l'accusation primitive de magie, mais rien que pour ce qui regarde cette accusation, M. Mesnard subit, dans l'espace de deux mois, douze enquêtes officielles nommées tour à tour par deux provinces et huit arrondissements, sans compter les visites presque journalières de personnes privées qui venaient en foule, de tous côtés et même de fort loin, celles-ci pour s'assurer de l'état réel des choses, celles-là pour assister aux prétendues funérailles de chrétiens qu'on leur avait annoncés être morts de frayeur ou s'être pendus de désespoir ; sans compter non plus les investigations plus ou moins habiles de mandarins, chargés de missions secrètes, qui, sous un déguisement, couraient la campagne en prenant des informations et en recueillant les bruits populaires.

On se demandera à bon droit comment une accusation si extraordinaire, pour nous autres Européens, a pu causer une telle émotion parmi le peuple et mettre en mouvement un appareil judiciaire aussi compliqué.

Que la foule, facilement impressionnable en Chine comme partout ailleurs, ait cru facilement des fables, passe encore ! Mais les juges ? La race des magistrats n'est en général ni naïve, ni crédule...

La frayeur du populaire et les soupçons des mandarins s'appuyaient sur d'autres faits qui s'étaient accomplis dans d'autres circonstances.

En l'espèce, comme on dit en termes de Palais, ils ne furent pas justifiés, mais ils n'en étaient pas moins raisonnables et fondés en général.

Les sorciers en effet accomplissent en Chine des prodiges à peine croyables pour nous autres. Nous aurons l'occasion d'en citer plusieurs en nous basant, comme toujours, sur des témoignages précis faciles à vérifier. Nous verrons notamment, en 1876, une partie de la Chine frappée d'une terreur folle par des coupes mystérieuses de cheveux, d'ailes de poules, par des apparitions d'hommes de papier, etc.

Pour le moment, qu'il nous suffise de faire observer que, si les accusations portées contre M. Mesnard et contre les chrétiens en 1857 n'avaient pas été très importantes, capitales même pour l'avenir de la mission, Dieu ne se serait pas donné la peine de les réfuter par un miracle.

Ce que font les sorciers chinois, Mgr Faurie, dans son Journal de la mission du Kouy-tchéou, daté du 20 février 1867, va nous l'apprendre.

Bruno Kiong, le célèbre pharmacien de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, dit le missionnaire, était médecin, et toute sa famille avait, de père en fils, exercé cette profession depuis deux cents ans. Mais aux remèdes employés par la médecine, il ajoutait, avant sa conversion, des sortilèges dont il tenait la recette de son père.

Il préparait une sorte d'eau lustrale au moyen de formules et de cérémonies diaboliques qu'il n'a jamais voulu répéter, même pour me les faire connaître, tant elles sont, dit-il, abominables, et parce que, à l'époque de sa conversion, il promit à Mgr de Sinite de ne jamais révéler ces choses-là à personne. Cette eau ainsi préparée, il s'en lavait le corps, puis se

rendait au marché pour vendre ses drogues.

En vue d'attirer l'attention de la foule et d'achalander sa marchandise, il se déchirait avec un poignard les bras et la poitrine ; le sang coulait en abondance, et lui pourtant ne ressentait aucune douleur.

Il passait ensuite sur ses blessures un peu de l'onguent qu'il exposait en vente, et à l'instant les plaies étaient fermées. Il ne restait plus sur la peau qu'une suture blanche, absolument semblable à la cicatrice d'une blessure ordinaire.

J'ai visité moi-même sa poitrine et ses bras, je les ai trouvés littéralement criblés de cicatrices longitudinales toutes de la même forme.

Quand il avait terminé sa parade, il débitait son onguent, lequel n'était qu'une médecine fort commune.

Aussi avait-il la précaution de ne pas rester longtemps dans le même pays. Une seule séance lui fournissait une somme assez ronde, avec laquelle il menait quelque temps une vie oisive et licencieuse, sauf à recommencer sur un autre théâtre, lorsque l'argent était épuisé.

Il avait une recette également diabolique pour préparer une espèce d'eau. Quand il s'était lavé avec cette eau, il prenait impunément à pleines mains des charbons ardents et les tenait, sans se brûler, aussi longtemps qu'on le désirait. Il les mettait dans son sein, et ses habits mêmes n'en recevaient pas la plus légère atteinte. Tout cela il le faisait en plein marché dans le but d'attirer des clients.

Mgr Faurie demanda à Bruno Kiong s'il avait fait un pacte avec le diable pour avoir la puissance d'opérer ces prodiges. Il répondit que non ; que même, avant sa conversion, il ne savait guère ce que c'était que le démon.

Il suivait simplement, ajoutait-il, les instructions qu'il avait reçues de son père ; il en concluait que ces ingrédients et ces formules sont des espèces de sacrements diaboliques produisant leur effet *ex opere operato*.

Mgr Faurie déclare qu'il est lui-même assez porté à adopter la même opinion.

Comment, de médecin sorcier et charlatan qu'il était, Bruno Kiong est-il devenu chrétien et chrétien fervent ?

Il l'a raconté lui-même au même missionnaire en ces termes :

Me trouvant à Le-Tchorian, je fus appelé auprès d'un enfant malade. Je demandai une poule blanche pour offrir un sacrifice. Le maître de la maison me dit tout simplement :

- Voyez le malade et écrivez votre ordonnance. Mais point de superstition ! Nous n'en faisons pas, nous sommes chrétiens.

Je n'avais jamais entendu parler de la religion catholique, je demandai des explications, et je fus convaincu de la vérité. On me proposa d'adorer tout de suite. (L'adoration, nous le rappelons, est le premier acte de foi que l'on fait faire à tout païen qui désire embrasser le christianisme).

On m'enseigna, poursuivit Bruno Kiong, le signe de la croix, on alluma deux cierges sur l'autel domestique, on me fit mettre à genoux, et les prières de l'adoration commencèrent.

Au moment où je faisais le signe de la croix, un énorme globe de feu me tomba sur la tête et me renversa évanoui.

Les gens de la maison, qui n'avaient rien vu, me portèrent sur un lit et me prodiguèrent leurs soins. Je ne repris mes sens qu'au bout de deux heures ; mais j'avais perdu la mémoire de ce qui s'était passé ; elle ne me revint que lorsque je me retrouvai devant l'autel. On voulait me faire adorer de nouveau ; comme j'avais peur d'un second accident, je me retirai.

Deux ans plus tard, je rencontrai dans une auberge un baptiseur de la Sainte Enfance. Il me prêcha la religion chrétienne ; je lui racontai l'accident ; il me dit que c'était un dernier effort du diable pour me retenir dans ses filets, et m'assura que, si je persévérais, le démon ne pourrait me nuire. Il me fit promettre de venir le rejoindre à Tchong-kin où il devait se rendre pour une fête chrétienne l'Assomption. Il me présenta à Mgr de Sinite ; j'étudiai la doctrine chrétienne et je reçus le baptême sans que rien de fâcheux m'arrivât.

Les réflexions à faire sur l'eau consacrée au démon par des formules magiques ont été faites, et bien faites par celui même qui s'en servait ; ajoutons seulement, pour ce qui regarde la chute du globe de feu, que le démon s'est assez souvent manifesté sous cette apparence.

Les sorciers chinois, comme ceux de tous les pays du monde, n'ont en vue, comme but réel, que la satisfaction de leurs passions. Orgueil, paresse, gourmandise, amour des plaisirs marchent chez eux de pair. Mais pour satisfaire leurs vices, il leur faut de l'argent. Ils en gagnent au moyen de la divination, le diable mettant son intelligence et son habileté à leur service.

On leur prête beaucoup plus de merveilles qu'ils n'en accomplissent, mais l'exagération de leur renommée n'empêche pas qu'ils n'obtiennent réellement, par des moyens magiques, des résultats extraordinaires, humainement impossibles.

Chacun de ces sorciers a sa spécialité et il exerce son métier, non pas clandestinement, comme en Europe, mais au su et vu de tout le monde, non seulement dans les maisons particulières où on l'appelle, mais surtout dans les rues et sur les places publiques.

Les principaux modes de divination sont le *Kwo*, le *Vilain Diable*, le *Tabernacle*, le *Plat de riz* et le *Jeu Kouang*. Nous rapportons la façon dont ils se pratiquent, d'après les missionnaires de la province du Kiang-nan. Leurs observations ont eu lieu en 1873 et dans les années précédant immédiatement cette date.

Le *kwo* sert particulièrement à découvrir les voleurs, les adultères, les calomnieurs et ceux qui trament des complots.

Le sorcier qui pratique ce genre de divination emploie comme matériel : une idole représentant un diable porté sur une tortue, un livre de sorcellerie, une petite boule de cuivre, et une boîte au fond de laquelle est tracé un tableau de diverses combinaisons de lignes droites, continues et discontinues, réunies par groupes de quatre. C'est ce tableau qui s'appelle «Kwo» . Il est ainsi disposé :

\$ p. 167

Ces figures proviennent-elles de l'alphabet d'une langue abolie ? Qu'ont-elles signifié primitivement ? On l'ignore, et toutes les hypothèses peuvent être formulées à volonté sur ces combinaisons de lignes. Ce qui est certain, c'est que, actuellement, elles ne servent plus en Chine qu'à la divination.

Voici la façon dont le sorcier procède ordinairement, pour répondre aux questions qui lui sont posées.

Il installe son idole sur un petit autel et allume devant des bâtons d'encens. Puis il marmotte des formules qu'il comprend peut-être, mais qui sont incompréhensibles pour le consultant. Il prend à poignée la fumée d'encens et la jette vers l'idole pour, rendre hommage au démon.

Il fait encore beaucoup d'autres singeries, après quoi il ouvre sa boîte, place la petite boule de cuivre sur le Kwo, agite le tout fortement, puis le dépose sur l'autel devant l'idole.

Quand la boule s'est arrêtée d'elle-même, le magicien regarde sur quelle figure elle s'est posée, puis il consulte son livre et rend son oracle.

Il révèle aussi bien les secrets du passé que ceux du présent. Il prédit même l'avenir. Il répond à volonté sur ce qui s'est accompli, s'accomplit ou s'accomplira dans le monde des esprits comme dans le monde des mortels.

Comme il lui faut appuyer ses révélations par une preuve, il indique à son client ce qu'il porte caché dans sa manche ou dans sa poche.

C'est là, il est vrai, un tour de passe-passe, dont le moindre de nos prestidigitateurs se tirerait à son honneur, et nous n'affirmons nullement que les sorciers chinois ne se servent pas à propos de leur habileté de doigts et de langue pour extorquer de l'argent aux naïfs. Le démon étant le père du mensonge, il est évident que ses fils ont recours à la supercherie toutes les fois que cela leur est profitable.

Cependant il est des cas où les révélations du devin, par le Kwo, sont de telle nature qu'elles ne sont explicables que par une intervention diabolique.

Le Père Desjacques, missionnaire dans la préfecture de Song-kiang dans le Kiang-sou, partie méridionale du Kiang-nan, en cite un de ce genre.

Un homme de Song-kiang avait pour fils un prodigue, fumeur d'opium et joueur. Ce malheureux, pour assouvir ses passions, volait dans la maison paternelle tout ce qui se trouvait à sa portée. L'écrin où sa mère enfermait ses pierres précieuses ayant disparu, le dissipateur fut soupçonné d'être l'auteur de cette soustraction, mais il nia comme un beau diable, et l'on ne put le convaincre du vol.

Sur ces entrefaites le père reçut d'un de ses débiteurs une somme considérable. Pour la soustraire aux rapines de son fils, il s'imagina de faire croire qu'il l'avait perdue, qu'elle lui avait été dérobée. Dans ce but il la cacha pendant la nuit au fond d'une citerne creusée dans sa cour, puis perça un trou dans le mur de la maison pour donner à penser que les voleurs avaient emporté l'argent par cette brèche.

Dès le lendemain matin l'alarme est donnée. Le père se lamente plus fort que tout le monde. Il accuse même son fils de connivence avec les larrons.

Pour cette fois le prodigue était innocent. Aussi se mit-il en quatre pour découvrir les auteurs du vol.

Tout d'abord il va trouver le chef des voleurs de Song-kiang, lui explique son cas, l'accusation qui pèse sur lui, et le prie de lui révéler, contre honnête récompense, celui de ses hommes qui a fait le coup. Le chef des voleurs ne peut rien apprendre au prodigue, et cela pour une bonne raison.

Le fils s'adresse alors à la police. Elle n'en sait pas davantage. Impossible de rien découvrir.

A bout de ressources l'accusé prend avec lui un sien cousin pour servir de témoin, et s'en va consulter le Kwo.

Le sorcier, après avoir jeté de l'encens au nez de son idole, agité sa boîte et feuilleté son grimoire, déclare que la somme est dans la cour de la maison paternelle à dix mètres sous terre.

Les deux cousins se récrient :

- Vous vous moquez de nous. Les voleurs ont dû certainement sortir par où ils sont entrés, et emporter l'argent en lieu sûr ; comment l'auraient-ils enterré dans la cour, au centre de la maison ?

Le devin, sans se déconcerter, ajoute :

- Pour preuve de mon assertion, montrez le mouchoir que vous avez dans la manche ; il renferme trois pierres précieuses, et c'est tout ce qui reste de l'écrin de votre mère.

Le fils prodigue sent la rougeur lui monter au front et s'enfuit aussitôt. Le cousin n'a rien de plus pressé que de raconter l'aventure. On cherche l'argent dans la cour et on le trouve à dix mètres de profondeur, au fond de la citerne ; et l'auteur du vol de l'écrin, que l'on ne cherchait plus, est découvert par surcroît.

La prestidigitation ne saurait atteindre ce double résultat.

L'intervention du démon est encore plus manifeste dans le mode de divination connu sous l'appellation de « Vilain diable ». On n'y a recours que dans les cas désespérés, par exemple pour obtenir la guérison d'une maladie réputée mortelle, car il comporte fréquemment un pacte explicite conclu entre le consultant et Satan.

Le sorcier qui exerce cette sorte de magie a toujours, paraît-il, un air féroce, et la parole brève et dure. Son bagage est des plus simples : une peinture représentant le diable enlacé d'un serpent qu'il déchire entre ses dents, et une tige de cuivre portant enfilées une vingtaine de lames d'acier.

Le devin s'installe dans un carrefour, accroche sa peinture contre un mur et agite ses lames d'acier pour attirer l'attention des passants.

Un client se présente. Le sorcier lui tend sa main gauche et lui commande d'y déposer quatre pièces de menue monnaie : quatre sapèques.

Il les examine attentivement, puis se promène de long en large devant l'image, en agitant, d'une main, les lames d'acier, et, de l'autre, les sapèques, tout en marmottant des formules magiques.

De temps à autre, il s'arrête, considère de nouveau les sapèques, puis recommence sa promenade, son carillon et ses formules.

A la fin, cependant, il s'arrête. Quelquefois il dit au client :

- Il n'y a rien à faire.

Ou encore :

- L'esprit refuse de parler.

Et il rend l'argent.

Le plus souvent, il s'approche de l'oreille du consultant et lui dit en confidence :

- Je puis vous obtenir ce que vous demandez, mais à la condition que vous me céderez l'empire sur votre âme pendant un an.

Plus le cas est grave, plus le temps de cession est long ; parfois il est de deux et même de trois ans.

Si le malheureux client accepte ce pacte diabolique, le sorcier formule sa prescription. Elle doit être observée scrupuleusement ; sans quoi elle demeurerait inefficace, son inobservance pourrait même amener de plus grands maux que ceux dont le consultant désirait être guéri.

Dans les cas de maladie, le sorcier fournit lui-même le remède, et ce remède consiste toujours en pilules à prendre à certaines heures du jour et de la nuit pendant un temps rigoureusement déterminé.

On m'a raconté, rapporte le Père Desjacques, qu'un malade de Song-kiang, après avoir pris pendant quinze jours le remède d'un de ces magiciens, se croyait entièrement guéri, et se dispensa de suivre la prescription jusqu'au bout, c'est-à-dire pendant un mois.

Vers le vingtième jour il retombe malade, et se remet à prendre les pilules qu'il avait mises en réserve. Mais le mal cette fois ne fait qu'empirer.

N'osant plus s'adresser au devin dont il n'avait pas suivi exactement les prescriptions, il se fait conduire à Shang-hai pour en consulter un autre. Il se présente un peu timidement et remet ses quatre sapèques dans la main du magicien en lui disant :

- Guérissez-moi, je suis bien malade.

Le sorcier commence sa promenade en agitant ses lames d'acier et ses sapèques. Il n'a pas encore achevé le premier tour, qu'il revient brusquement et rend les sapèques :

- Vous avez, dit-il, manqué à la prescription ! Vous êtes perdu ; il n'y a plus de remède !

Le mode de sorcellerie appelé «Vilain diable» soulève la question de savoir si le démon peut guérir les maladies. Avec beaucoup d'autres auteurs, nous répondrons que cela est certain dans un grand nombre de cas, soit que la maladie ait une cause naturelle, soit qu'elle ait été produite par le diable lui-même.

Tout déchu qu'ils soient de leur primitive intelligence, les démons possèdent cependant une science plus grande que celle de l'homme. Ils connaissent les mystères de la nature et les secrets de l'organisme du corps ; de plus ils profitent d'une expérience vieille comme la terre elle-même et vaste comme le monde ; il n'y a donc rien de surprenant à ce qu'ils indiquent les remèdes capables de guérir.

Mais il est à remarquer que Lucifer, devenu le Mauvais par essence, ne produit un peu de bien que pour obtenir beaucoup de mal. Le pacte, usité dans la sorcellerie que nous venons de décrire, cet abandon de l'âme pour une longue période de temps en échange d'un soulagement qui ne durera peut-être pas aussi longtemps, est une nouvelle preuve de cette vérité fondamentale.

On consulte aussi le diable à l'aide d'un petit tabernacle portatif voilé, parfois vide et parfois occupé par une idole. Ce sont des sorcières qui exploitent ce mode de divination. On va interroger ces femmes chez elles, ou on les fait venir à domicile.

Le Père Desjacques assista un jour à l'une de ces consultations. La sorcière interrogée frappait à la porte du tabernacle, répétait à haute voix la question qui lui était adressée et priait le *Lao-ya*, c'est-à-dire le «Vieux Diable» de vouloir bien satisfaire la curiosité de son client.

Elle prêtait un instant l'oreille, comme pour écouter la réponse; puis se mettait à chanter sur un ton plaintif et cadencé en dévoilant l'avenir comme si elle eût raconté une histoire.

A chaque question, la sorcière interrogeait le tabernacle et répondait aussitôt en chantant.

Dès que le client se fut retiré, le missionnaire s'approcha et demanda à la sorcière si, lorsqu'elle interrogeait le *Tao-ya*, elle entendait une voix, ou si seulement elle recevait une illumination intérieure. Elle répondit :

- Si le *Lao-ya* ne me parlait pas, comment pourrais-je révéler ce que je ne sais pas ?

- Pourquoi donc alors n'entendons-nous rien ? reprit le Père.

- C'est que le *Lao-ya* parle fort bas dans l'oreille, et personne autre que moi ne peut l'entendre ; si je parlais tout bas à l'oreille d'une personne, vous n'entendriez pas non plus.

- Mais vous n'écoutez qu'un instant et vous parlez fort longuement. Comment cela se fait-il ?

- C'est que le *Lao-ya* parle très vite ; ensuite qu'il dit en peu de paroles ce que j'explique plus longuement pour le faire mieux comprendre à ceux qui m'interrogent, de même que, lorsque vous lisez une lettre, vous intercalez des explications à ce qui est écrit sur le papier. Si vous n'agissiez pas ainsi, vous ne seriez pas compris de l'auditeur.

Le missionnaire souleva le voile du tabernacle et examina attentivement l'intérieur, sans que la sorcière s'y opposât le moins du monde. Il n'y découvrit rien de particulier.

Un jour, deux séminaristes chinois eurent la curiosité d'aller écouter une de ces sorcières. Mais celle-ci eut beau frapper à la porte de son tabernacle, répéter les questions et tendre l'oreille ; le démon ne souffla mot.

Alors furieuse elle s'écria :

- Il doit y avoir ici des chrétiens. Il faut les chasser, si vous voulez entendre les oracles.

Pour ne pas causer un esclandre, les séminaristes s'éloignèrent.

Le Père Desjacques questionna des gens qui avaient consulté ces sorcières, et leur demanda quelles interrogations ils avaient posées, et quelles réponses ils avaient reçues. Il n'apprit rien de bien remarquable.

Contrairement aux moyens magiques précédents qui sont employés publiquement, la divination par le «Plat de riz» se fait dans le plus grand secret. Le magicien s'enferme dans une chambre avec son client, installe un plat de riz sur une table, se prosterne et récite des formules jusqu'à ce que, dit-on, un doigt invisible inscrive sur le riz des lettres mystérieuses.

Cette sorte de magie était en vogue en 1871 parmi les lettrés de Shang-haï et de Song-kiang. Les mandarins la défendaient, l'estimant probablement plus perverse que d'autres, et susceptible de causer des désordres.

On dit aussi que certaines sorcières prétendent se mettre en rapport avec les âmes des trépassés. Sans nous étendre en de longues explications, rappelons que, sauf de très rares exceptions, les âmes des morts ne reviennent pas ; mais que les démons, pour mieux attirer la confiance de ceux qui les consultent, et les tromper plus facilement, se présentent à eux sous le nom et les apparences des défunts.

C'est ce qui arrive en Europe dans les expériences de tables tournantes ; c'est aussi ce qui se passe avec les sorcières chinoises, si elles agissent sérieusement. Mais la nature de leurs révélations donne à penser qu'elles font, non pas de la magie, mais du pur charlatanisme.

C'est pour elles un moyen efficace de soulager la bourse de leurs crédules clients. Elles y réussissent en leur racontant que les trépassés se plaignent d'être négligés par les vivants et réclament de l'argent et des provisions de bouche.

Il va de soi que ces sorcières complaisantes, après avoir transmis aux vivants les doléances des morts, se chargent avec encore plus d'empressement de faire parvenir aux défunts l'argent et les provisions qu'on désire leur expédier.

Le *Jeu-Kouang* est une opération magique très usitée parmi les païens pour retrouver les objets volés ou perdus. Il est extrêmement rare que les chrétiens puissent y assister, car elle ne se fait qu'au milieu des ténèbres et dans le plus grand secret.

Cependant, en 1872, un chrétien du Pou-tong, qui avait le grade de lettré, et qui était précepteur d'un petit garçon nommé Hamo, dans la famille d'une commerçante païenne, fut témoin de cette cérémonie diabolique.

Il observa attentivement et raconta ce qu'il avait vu et entendu, au Père Palatre, missionnaire de la Compagnie de Jésus au Kiang-nan. Celui-ci le transmit en Europe dans une lettre datée de Ki- kan-tsen, le 24 juin 1874.

C'est de la narration du précepteur du Petit Hamo que nous extrayons les détails circonstanciés qui suivent, sur la façon dont se pratiquait le Jeu-Kouang.

En face du quartier américain de Sang-haï, à deux kilomètres de la rive gauche du fleuve Ouang-pou, habitait en 1872 une famille nommée Kio, qui faisait le négoce. Le chef de cette famille, Kio-zou-ioug, était mort en 1871, en laissant une maison de commerce considérable entre les mains de son épouse Kio-zao-ze.

Celle-ci fit à son mari, suivant la coutume chinoise, des funérailles splendides. Le 18 de la douzième lune, en 1872, elle en célébra l'anniversaire avec une magnificence exagérée. Plusieurs milliers de piastres, - la piastre chinoise valait alors six francs -, furent dépensées en ces deux cérémonies. La fortune de la veuve s'en ressentit fortement.

Pour comble de malchance, au moment où elle venait de faire ces dépenses, elle perdit deux cents cinquante piastres, soit quinze cents francs, qui furent volés dans sa maison. Ses commis ne purent, malgré leurs recherches, découvrir les voleurs.

- Il ne nous reste plus qu'à faire le Jeu-Kouang, dit Kio-zao-ze désolée.

Elle fit en conséquence prier secrètement le magicien de venir chez elle vers neuf heures du soir.

Le sorcier arriva à l'heure indiquée, mais en homme avisé et prudent, il posa ses conditions.

- Je ne ferai le Jeu-Kouang dit-il à la veuve, que si tu me donnes la dixième partie de la somme volée, c'est-à-dire vingt-cinq piastres, si le Jeu Kouang réussit.

Et comme il arrive souvent qu'il ne réussit pas pour des raisons indépendantes de ma volonté, je ne le commencerai que lorsque tu m'auras remis cinq piastres que je garderai comme salaire de mon travail.

Que ne ferait on pas faire à un commerçant pour recouvrer une somme volée, et surtout à une commerçante chinoise ? Kio-zao-ze accepta donc ces conditions. Elle consentit la commission de dix pour cent et remit les cinq piastres entre les mains du sorcier.

Une fois en possession de son salaire, il demanda encore si les lumières étaient éteintes dans les maisons environnantes. On lui répondit que tous les voisins étaient couchés et que personne ne viendrait troubler l'opération.

Cette recherche du secret n'est probablement pas inspirée au magicien seulement par le désir de voir ses sorcelleries réussir. Elle doit provenir en grande partie du souci de sa propre sécurité et de sa crainte des représailles de la part des voleurs découverts par le Jeu-Kouang.

Assuré du mystère et de la tranquillité, le sorcier se mit en devoir d'opérer.

Dans le salon de la famille entrèrent : le magicien, les deux premiers commis, Hamo, le fils de Kio-zao-ze, âgé de douze ans, et son précepteur. La coutume chinoise ne permettant pas aux femmes de se tenir dans le même appartement que les hommes, Kio-zao-ze assista à l'opération d'une chambre voisine, dont la porte, ouverte sur le salon, lui permettait de tout voir et de tout entendre.

Le sorcier prit une table, la plaça au fond du salon, en l'appuyant contre la muraille, et déposa dessus deux flambeaux rouges qu'il alluma.

Sur cette table, près de laquelle il s'assit, il étendit une bande de papier jaune, longue de trente centimètres et large de cinq. Saisissant son pinceau, il y écrivit quelques caractères à l'adresse du démon : il le pria de lui venir en aide pour

saisir l'âme du voleur. Il colla ensuite cette invocation sur la muraille entre les deux flambeaux et, pour la soustraire à tous les regards, il la recouvrit d'une large feuille de papier blanc, longue d'un mètre.

- Maintenant, dit-il, j'ai besoin d'un coq vivant. En avez-vous un dans la maison ?

- Hamo, dit Kio-zao-ze à son fils, va au poulailler et apporte un coq. Ne fais pas de bruit, saisis-le par le cou pour l'empêcher de crier et d'éveiller les voisins.

Hamo sortit, et, quelques minutes après, il rentrait et remettait au sorcier un coq qui fut attaché par une corde au pied de la table, avec ordre de se cacher dessous et de n'ouvrir le bec que lorsqu'on réclamerait ses services.

Le magicien demanda quelques poignées de riz sec et sept petites tasses en porcelaine.

Le riz, déposé sur la table en sept endroits différents et grains par grains, représenta bientôt sept caractères cabalistiques que personne ne pouvait déchiffrer. Ils étaient disposés de manière à former un triangle dont la base était tournée vers le mur, et la pointe vers l'opérateur, qui, sur chacun d'eux, plaça une tasse en porcelaine.

Puis le sorcier demanda :

- Avez-vous de l'huile et sept mèches pour allumer des lampes ?

On lui remit aussitôt un vase d'huile et une abondante quantité de mèches en moelle de jonc. Il versa de l'huile dans les sept tasses de porcelaine et y plongea les mèches qu'il alluma.

Ensuite, s'adressant à Hamo :

- Jeune chef de famille, pourrais-tu m'apporter une tasse d'eau froide ?

Hamo s'exécuta de bonne grâce. Le magicien plaça la tasse d'eau en dehors du triangle formé par les caractères de riz et les sept lampes allumées. Il tira ensuite d'une boîte qu'il avait apportée une cassolette à trois pieds, la déposa entre les deux flambeaux rouges et la remplit de petits morceaux de bois de sandal, auxquels il mit le feu. Une fumée odoriférante s'éleva en l'honneur de Satan.

Le sorcier se tourna vers la maîtresse du logis.

- Grande dame, dit-il, j'ai un service à te demander : nomme-moi toutes les personnes qui habitent ta maison.

Kio-zao-ze les nomma.

- Avant le vol, il y avait peut-être quelque étranger chez toi ?

- Oui ! Un homme de Tsang-so a couché ici la nuit qui a précédé la disparition des deux cent cinquante piastres.

- Si je ne craignais de t'offenser, je te prierais d'écrire tous ces noms et de me les remettre.

Kio-zao-ze écrivit les noms et les lui donna.

- Maintenant, grande dame, il est nécessaire d'apporter trente ou quarante piastres et de les déposer sur la table.

Cette demande parut bizarre à Kio-zao-ze.

- Je lui ai déjà donné cinq piastres avant qu'il ait travaillé, pensa-t-elle. Je lui en ai promis vingt-cinq s'il réussit. Et voilà qu'il m'en réclame encore ! Si cela continue, la somme entière y passera avant d'être retrouvée... si on la retrouve...

Elle répondit donc un peu sèchement :

- Il n'y a plus de piastres à la maison.

Le magicien ne se laissa pas décontenancer.

- Grande dame, répliqua-t-il du même ton, s'il n'y a plus d'argent chez toi, je me vois dans l'impuissance de continuer mon opération, car elle ne réussira certainement pas.

Kio-zao-ze se trouva fort embarrassée. Elle ne pouvait avouer qu'elle venait de mentir par défiance. Mais elle était habile. Elle découvrit un biais pour se tirer de ce mauvais pas à son honneur.

- Veux-tu des objets d'argent au lieu de piastres ? proposa-t-elle au sorcier.

- La forme m'est indifférente, pourvu que la matière y soit. Piastres, argent en lingot, objets en argent ; tout cela m'est également utile.

Kio-zao-ze alla chercher un écrin et déposa sur la table des bracelets et d'autres bijoux pour une valeur de quarante piastres.

Le magicien daigna déclarer :

- Cela suffit !

Et prenant le papier sur lequel étaient inscrits les noms des personnes qui étaient à la maison, et de l'étranger de Tsang-so, il le plaça sous la cassolette et le recouvrit avec les bijoux.

Le bois de santal était alors en flammes. Le sorcier prit un pinceau, l'humecta avec de l'encre, l'agita au-dessus de la cassolette et se mit à écrire des caractères dans le vide.

Après avoir tracé ainsi trois caractères, il prononçait des paroles inintelligibles, plongeait rapidement son pinceau dans les flammes et l'en retirait aussitôt. Il répéta vingt fois cette opération.

Il écrivit ensuite, sur une feuille de papier, des caractères que lui seul pouvait lire et comprendre, et les plaça sous la cassolette au-dessus des bijoux.

- Maître, dit-il ensuite au premier commis de la maison, veux-tu venir devant la table et faire cinq prostrations en regardant la cassolette ?

Le commis dut se prêter à cette cérémonie qui n'était probablement qu'un hommage rendu au démon.

Le sorcier se tourna vers Kio-zao-ze.

- Grande dame, peut-être vais-je t'offenser, en t'adressant cette demande ; voudrais-tu te prosterner cinq fois avec ton fils devant la cassolette ?

Kio-zao-ze et Hamo se soumirent, comme le premier commis, à l'invitation du magicien, et firent les cinq prostrations requises par les rites diaboliques.

Ils en auraient fait cinquante, si cela eût été nécessaire.

Lorsque Kio-zao-ze et son fils se furent relevés, le sorcier prit un fauteuil et le plaça à quatre pas de la table.

- Jeune chef de famille, dit-il cérémonieusement au petit garçon, je te prie de t'asseoir dans ce fauteuil et d'obéir à



tous mes ordres ; nous touchons au cœur de l'opération. Fixe les yeux sur le papier blanc que j'ai collé au mur, et qui recouvre l'inscription que tu m'as vu tracer, après avoir allumé les flambeaux rouges. Regarde-le sans discontinuer.

Le petit Hamo s'installa dans le fauteuil et ouvrit ses yeux tout grands, autant du moins qu'un Chinois peut les ouvrir.

Le devin reprit le pinceau, le trempa dans l'encre, écrivit des caractères dans le vide, puis, le plongeant rapidement dans la flamme du bois de santal, il prononça des paroles mystérieuses.

Il avait déposé sur un coin de la table une vingtaine de petites bandes de papier ; il les couvrit de caractères et les remit au même endroit.

Il se plaça ensuite entre la table et l'enfant, à qui il recommanda de fermer les yeux ; puis, prenant son pinceau, il l'agita en face des yeux de Hamo, traçant dans le vide une foule de caractères inintelligibles.

Cela fait, il prit une des petites bandes de papier, l'alluma à la flamme de la cassolette, l'agita de haut en bas en face de la grande feuille collée au mur, et, lorsque la flamme l'eut presque entièrement consumée, il la porta rapidement vers les yeux de l'enfant en prononçant des paroles qu'aucun des assistants ne put comprendre. Il répéta cette manœuvre jusqu'à ce que la dernière bande de papier fut brûlée.

Toutes ces cérémonies compliquées étant accomplies, il s'adressa de nouveau en ces termes au petit Hamo :

- Jeune chef de famille, nous sommes arrivés à la fin de l'opération. Attention ! Toi seul pourras voir ce qui va se passer. Les yeux de l'enfant ont seuls la vertu de découvrir ces choses mystérieuses.

Sur le grand papier collé au mur, des caractères vont s'écrire d'eux-mêmes. Regarde bien, tu pourras les lire.

Tu verras ensuite, sur le même papier, se dessiner, avec tout son ameublement, la chambre où les deux cent cinquante piastres ont été volées. Puis la porte s'ouvrira. Tu apercevras une personne entrer. Alors redouble d'attention. Tu me diras si c'est un homme ou une femme ; sa taille, son âge, ses habits te seront faciles à reconnaître ; elle ouvrira le coffre, y prendra les piastres et sortira. Attention !

Le jeune chef de famille commençait à trouver la cérémonie longue. Ses yeux se fermaient malgré lui. Néanmoins il fit un effort et les écarquilla avec un courage digne d'un plus beau spectacle.

Quant au sorcier, il était si certain du résultat de ses opérations qu'en l'attendant il alluma sa pipe à eau et se mit tranquillement à fumer. Après avoir tiré quelques bouffées, il interpella l'enfant.

- Vois-tu quelque chose ?

- Rien du tout ! Ni caractères, ni chambre.

- Patience ! Attendons un peu.

Au bout de cinq minutes, le fils de Kio-zao-ze rompit le silence.

- Je suis fatigué de tenir ainsi les yeux ouverts devant toutes ces lampes et ces chandelles allumées.

- Repose-toi un instant ; j'ai un moyen de hâter l'issue de l'opération.

Ce disant, le magicien trempa son pinceau dans la tasse d'eau froide et en aspergea la grande feuille de papier collée au mur. Puis, ouvrant sa boîte, il en tira de nouvelles bandes de papier sur lesquelles il traça des caractères, les alluma à la flamme du bois de santal, les agita comme précédemment de haut en bas, le long de la grande feuille, puis les porta rapidement vers les yeux de l'enfant.

- A présent, lui commanda-t-il, ouvre les yeux et regarde. Caractères, chambre et voleur, tout va paraître sur le mur.

Hamo se redressa, ouvrit ses yeux autant qu'il put, s'efforça pour voir, puis finit par déclarer :

- Je ne vois rien, absolument rien, ni chambre, ni voleur. A force d'écarquiller les yeux, tout me paraît trouble sur la table et sur le mur.

Le sorcier était déconcerté.

- Allons ! Un peu de patience ! dit Kio-zao-ze à son fils. La chose en vaut la peine. Il faut absolument retrouver ces deux cent cinquante piastres. Patience donc ! Et demain je te donnerai des sapèques pour tes menus plaisirs.

Quant à toi, ajouta-t-elle en s'adressant au magicien, recommence ton opération si cela est nécessaire.

Le devin vexé ne se le fit pas répéter. Il recommença jusqu'à dix fois.

Le petit Hamo, malgré la promesse des sapèques pour ses menus plaisirs, se sentait à bout de courage.

Il se tournait et se retournait sur son fauteuil devenu pour lui un instrument de torture. Il avait beau distendre ses paupières aux limites du possible pour un Chinois, il n'apercevait rien sur le papier. Les spectateurs non plus.

On était à l'époque des longs jours. La nuit s'avancait : il était près de deux heures du matin.

Les coqs du voisinage chantèrent. Celui que le sorcier avait attaché sous la table leur donna la réplique de son cocorico le plus retentissant.

Kio-zao-ze était fatiguée de sa veille et irritée de l'insuccès de l'opération.

- Le jour ne tardera pas à paraître, dit-elle sèchement. Il est inutile de rester ici plus longtemps. Retirons-nous.

Le magicien était tout déconfit, bien qu'il s'efforçât de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Sa réputation était gravement compromise par cet échec, d'autant plus qu'il avait, avant d'accomplir toutes ses manigances, exigé sa petite commission de dix pour cent du ton d'un homme sûr de son fait. Il y allait pour lui de l'intérêt de sa bourse.

Il proposa donc à la maîtresse de la maison de revenir la nuit suivante et s'engagea à recommencer le Jeu-Kouang sans exiger de salaire supplémentaire.

- Soit ! répondit Kio-zao-ze au sorcier. Reviens ce soir à la même heure qu'hier.

Là dessus chacun se retira et s'en fut se coucher, pas content et bien fatigué.

Le soir, à l'heure convenue, le salon de la commerçante s'ouvrit pour une nouvelle séance. Comme la veille, s'y trouvaient réunis : les deux premiers commis de la maison, Hamo et son précepteur. Kio-zao-ze se tenait dans la chambre attenante.

Mais cette fois le magicien arriva flanqué d'un sien confrère qu'il avait appelé à la rescousse. Il espérait qu'ils seraient plus forts et plus chanceux à deux que seul. Les païens partageaient aussi cette espérance.

Le sorcier qui avait opéré la veille se mit à l'œuvre.

Hamo s'assit dans le fauteuil au moment où il en reçut l'ordre, ferma puis ouvrit les yeux au commandement, regarda de toutes ses forces, puis finit par déclarer qu'il ne voyait rien.

Le magicien eut beau insister, l'enfant ne vit pas plus pour cela.

Cet échec déconcerta l'opérateur et les assistants.

Le second sorcier remplaça son confrère. Il apporta une attention scrupuleuse à ne négliger aucun détail de la cérémonie diabolique.

Hamo néanmoins n'aperçut aucun caractère, aucune image se dessiner sur la feuille de papier blanc collée contre le mur.

Les magiciens déclaraient n'y rien comprendre. Ils étaient à cent lieues de deviner le motif de leur insuccès.

Avec une persévérance digne d'une meilleure cause, ils recommencèrent leurs diableries une troisième fois, puis une quatrième.

Désespérant finalement de réussir, ils cherchèrent quel prétexte donner pour sauvegarder ce qui leur restait de réputation. Le premier sorcier découvrit un échappatoire.

- Grande dame, dit-il à Kio-zao-ze, il doit y avoir dans la maison voisine de la tienne un mort ou une femme sur le point d'être mère.

On sait que les Chinois n'enterrent pas leurs adultes décédés immédiatement après leur mort, mais les conservent très longtemps, soit dans leurs demeures, soit dans leurs propriétés, enfermés dans des cercueils très épais. Le magicien avait donc neuf chances sur dix de tomber juste, à moins qu'ayant pris ses renseignements à l'avance il ne fût encore plus certain de la réponse qui allait lui être faite.

Kio-zao-ze répondit franchement :

- Il y a dans la maison voisine un homme enfermé depuis longtemps dans son cercueil.

- Inutile alors de continuer, reprit le sorcier avec empressement. Dans le voisinage d'une femme sur le point d'être mère ou d'un mort, le Jeu-Kouang ne réussit jamais.

Aussitôt, ramassant leurs ustensiles, les deux compères plièrent bagages, et décampèrent au plus vite. On ne les revit plus dans cette maison.

D'où provenait réellement l'insuccès des magiciens dans une opération à laquelle les païens ont souvent recours, et qui réussissait ailleurs ?

D'autres faits semblables permettent d'assurer que leur échec en cette circonstance fut causé par la présence du précepteur d'Hamo, qui était chrétien, ou par la puissance des objets religieux bénits, croix, médailles ou chapelet, qu'il portait sur lui. Il est en effet avéré que la seule présence d'un catholique mêlé, même secrètement, à la foule qui entoure les devins de toutes sortes arrête ordinairement leurs opérations magiques.

Il est arrivé plus d'une fois, affirme le Père Palatre, sur le quai de Shang-haï, que des hommes voués aux sciences occultes ont vu leurs opérations échouer complètement, et ont plié bagages pour aller s'installer ailleurs en disant :

- Il y a ici dans la foule quelque chrétien ; je ne puis agir en sa présence.

Des séminaristes se sont parfois fait un jeu de s'arrêter devant les sorciers, aux jours de promenade, dans les rues ou sur les quais de Shang-haï. Il leur suffisait de faire en secret le signe de la croix ou de prononcer quelque pieuse invocation, pour mettre le démon en fuite et réduire à néant la puissance qu'il prête aux siens.

Si le Jeu-Kouang n'a pas réussi dans le salon de Kio-zao-ze, comme il réussit ailleurs, la cause n'en doit pas être rejetée sur le cadavre du voisin. Par sa seule présence, ou grâce aux objets de piété qu'il portait, le lettré a fait échouer toutes les manœuvres diaboliques des sorciers.

C'est aussi de cette connaissance de la puissance des chrétiens sur le démon que provenaient le mépris, le dédain de nos ancêtres pour Satan : sentiments qui se manifestent avec tant de force dans les anciens récits populaires d'Europe.

Quelques années après le fait que nous venons de rapporter, deux sorcières, la mère et la fille, furent plus habiles que leurs collègues du sexe fort venus faire le Jeu-Kouang chez Kio-zao-ze, et réussirent à se créer des revenus par leurs singeries. Il est vrai qu'elles avaient l'âge de l'expérience. La mère avait quatre-vingts ans, et la fille, cinquante.

Suivant le *Celestial-Empire*, journal de Shang-haï, elles eurent des visions et s'installèrent prêtresses d'une nouvelle secte, que l'on pourrait appeler «la secte de la Bonne Chère» à Cheou-tchang-hien, dans le Tché-kiang.

A certaines heures, le démon les inspirait et leur permettait de rendre des oracles.

Leurs adeptes se réunissaient dans un temple en ruines, dédié autrefois au dieu Ouei-tô. Autour de cette vieille pagode, s'élevaient des maisons couvertes de chaume. C'est là que les principaux membres de la nouvelle religion avaient établi leurs demeures.

Le jour, tout était calme et silencieux dans ces parages ; mais, la nuit, c'était autre chose. Par tous les chemins arrivaient en foule des Chinois de tout âge et de toutes conditions, des enfants, des adultes, des vieillards, des hommes et des femmes, des riches et des pauvres. Ils accouraient pour consulter les sorcières et aussi pour faire bombance.

En effet la particularité la plus remarquable de cette nouvelle secte était que l'on y buvait sec, mangeait ferme et absorbait force viandes. Elle condamnait l'usage exclusif des légumes, au contraire des autres associations religieuses chinoises, qui prêchent la sobriété, et en opposition plus spéciale avec la secte des Jeûneurs ou Mangeurs d'herbes, dont le nom seul indique le genre d'existence.

Au milieu de ces gens plus ou moins excités par la nourriture et la boisson, la mère et la fille se tenaient assises sur des sièges élevés, surmontés d'un dais, et entourées de cierges allumés, comme des idoles. Les anciens de l'association se prosternaient à leurs pieds, leur offraient de l'encens et les adoraient comme des incarnations du dieu.

Plusieurs de ces croyants affirmaient avoir des extases et jouir pendant ce temps de la contemplation de la Divinité. On les disait doués de puissance magique et capables de provoquer la folie par leurs philtres et leurs incantations. Très probablement ils les avaient expérimentés sur eux-mêmes, et... ils avaient réussi.

Quoi qu'il en fût de ce point particulier, les deux vieilles qui avaient inventé ce moyen de vivre dans l'abondance et les honneurs avaient, elles du moins, réussi, car elles voyaient le nombre de leurs adhérents augmenter rapidement et atteindre en quelques semaines le chiffre de sept cents.

En définitive, les deux conditions essentielles pour faire partie de la secte étaient d'aimer la ripaille et d'obéir aveuglement aux oracles et aux fantaisies des deux mégères.

Le signe extérieur d'adhésion à l'association était de ne pas porter de vêtements de soie, étoffe très commune en Chine, et de ne faire usage que de coton.

Beaucoup plus heureux, mais d'un bonheur véritable et durable, fut un nommé Kao, médecin, sorcier et diseur de bonne aventure, dans le département de Ouen-theou. Il appartenait à cette fraction de la secte des Jeûneurs qui apprend et honore la boxe à titre d'exercice religieux.

Leur but, en l'étudiant et en s'y perfectionnant, est de faire de bonnes œuvres en se mettant à même de défendre leurs amis, les innocents, et aussi leur propre vie, ce bien inappréciable qu'ils estiment à sa valeur.

Peut-être cette pratique, analogue au soin que nos anciens chevaliers apportaient à se fortifier dans le maniement des armes, est-elle pour beaucoup dans la pureté relative de leurs mœurs et l'énergie de leur caractère, et pour un peu dans leurs dispositions à se convertir au christianisme.

Kao, tout sorcier qu'il était, n'avait pas à se louer du démon qui lui jouait toutes sortes de mauvais tours. Il n'épargnait cependant pas les bâtonnets d'encens, les chandelles rouges et les sapèques en papier. Ces offrandes s'en allaient en fumée et ne produisaient aucun autre résultat. Le diable venait chez lui sous la forme d'un serpent ou d'un chien sauvage - et il n'était point permis de toucher à ces bêtes importunes - ou bien il s'emparait d'un membre de la famille.

Kao, exaspéré par ces obsessions et ces possessions, était cependant à bout de ressources magiques pour s'en délivrer, lorsqu'il fut appelé à titre de médecin au chevet d'un malade. C'est là qu'il découvrit le remède dont il avait besoin.

Il trouva chez son client un livre de doctrine chrétienne appartenant à la famille Peu. Il le lut. Ce fut pour son esprit naturellement droit une révélation.

Sans perdre de temps, il se rendit chez les Peu et leur parla de la découverte qu'il venait de faire. Les Peu l'engagèrent à se faire chrétien et lui prêtèrent un crucifix pour se défendre contre les entreprises du démon.

De retour chez lui, Kao détruisit ses idoles et suspendit l'image de Jésus-Christ au milieu de sa maison.

A partir de ce moment le diable eut peur et n'osa plus se manifester.

Cela fit du bruit et plusieurs amis de Kao résolurent d'embrasser la religion de Celui qui chassait les démons, et, dans ce but, de se rendre à la ville de Sa-kiao pour s'y faire instruire.

Mais à Sa-kiao il y avait des catholiques et des protestants. Les uns et les autres adoraient la Croix.

Quelle était la vraie religion de Jésus-Christ et comment le savoir ?

Pour résoudre ce point difficile, Kao et ses compagnons résolurent de consulter les sorts. Kao garda les abstinences d'usage, fit ses ablutions, revêtit ses plus beaux habits, puis, prenant deux morceaux de papier, il écrivit sur l'un : *Tieu-tchu-Kiao* pour la religion catholique, et sur l'autre : *Yesou-Kiao*, pour la protestante. Ces mots tracés, il roula les deux morceaux de papier et les déposa dans un vase.

Ensuite il se prosterna et pria Dieu en ces termes :

- Ciel et Terre, secours des malheureux, lumière des aveugles, daignez m'indiquer laquelle des deux religions est la vraie.

Ensuite il prit deux bâtonnets, car il se croyait indigne de toucher de ses mains des objets consacrés au Ciel et à la Terre, et tira du vase l'un des deux petits rouleaux.

Dieu ne regarda pas la forme de la prière de Kao, il considéra seulement la droiture de son intention et agréa sa demande.

Le papier ouvert portait les mots : *Tieu-tchu-Kiao*. C'était aux prêtres catholiques qu'il fallait s'adresser pour être instruit de la vraie religion de Jésus-Christ. Kao et ses compagnons, arrivés à la ville de Sa-kiao, se firent donc inscrire au nombre des catéchumènes catholiques.

Ce furent ces conversions qui marquèrent, vers 1880, l'introduction du christianisme dans le département de Ouen théou.

Un fait semblable quant au fond et au résultat, mais fort différent dans ses circonstances, s'accomplit à San-pao sé, station chrétienne du Su-tchuen oriental, en 1889. Il a été rapporté par le Père Mathan, missionnaire, à Mgr Clatagnon, son supérieur, vicaire apostolique de cette province.

A San-pao-sé vivait la nombreuse famille Lû. Elle avait été autrefois chrétienne, mais avait apostasié depuis de longues années. Toutes les tentatives faites par les missionnaires pour la ramener à la foi avaient échoué.

Les membres de cette famille qui avaient été baptisés dans leur jeune âge étaient morts les uns après les autres. En 1889 il ne subsistait plus de cette génération qu'une femme de soixante-dix ans, qui n'avait pas été baptisée, mais avait cependant reçu quelque connaissance du christianisme.

Elle était devenue impotente, percluse de tous ses membres, incapable, non seulement de se mouvoir sans assistance, mais même de se servir elle-même.

La vie lui devint bientôt à charge.

Il a été de mode à une certaine époque de vanter la piété filiale des Chinois. Elle est fort grande en effet, tant qu'il ne s'agit que de se prosterner devant les tablettes qui portent les noms de leurs ancêtres, et de leur offrir des lingots de papier argenté représentant de grosses sommes, mais quand il est question de leur prodiguer réellement des soins qui exigent du dévouement et occasionnent des dépenses, elle diminue tellement qu'elle se réduit souvent à néant.

C'est ce qui arriva pour la pauvre vieille de soixante-dix ans. On jugeait qu'elle durerait bien longtemps et on le lui faisait

durement comprendre. Elle eut tout le loisir, durant ses longs jours d'immobilité, de savourer la douleur de sa position.

Un jour, accablée d'ennuis plus encore que d'habitude, elle appelle deux de ses petits-fils et les charge d'aller consulter un sorcier pour elle.

Ils poseront de sa part au devin trois questions : Peut-elle guérir ? Par quels remèdes peut-elle guérir ? Au cas où elle n'aurait plus de soulagement à espérer, souffrira-t-elle encore longtemps ?

Les petits-fils se munissent de quelques sapèques pour payer la consultation, puis ils partent.

Ils n'ont pas à chercher longtemps. A l'entrée du village ils rencontrent un aveugle qui fait le métier de sorcier. Il est étranger au pays. C'est parfait. Sa réponse, dénuée d'intérêt personnel, n'en sera que plus précieuse.

Les petits-fils l'abordent et lui posent les interrogations indiquées par leur grand'mère. Le magicien fait ses simagrées, puis, au moment de répondre, hésite, s'arrête et finalement fait cette déclaration :

Ma réponse pourrait ne pas vous plaire et je courrais grand risque de perdre mon salaire ; veuillez donc me payer auparavant.

Les consultants s'exécutent et sont fort intrigués.

Le sorcier, ayant empoché ses sapèques, se décide à parler.

- Votre famille, dit-il, a été autrefois chrétienne. Pourquoi avez-vous abandonné votre religion ? Le vrai Dieu est irrité contre vous. Si votre grand'mère est affligée, s'il vous arrive même d'autres malheurs, n'en cherchez pas la cause ailleurs.

Les petits-fils, en entendant cette sentence, demeurent stupides. Le devin ne voulant pas ajouter un mot, ils s'en retournent à la maison conter l'aventure à leur grand'mère.

Celle-ci les écoute attentivement, réfléchit, puis finit par dire :

- Ce que le sorcier a dit, est vrai. Votre grand-père professait la religion chrétienne. Moi-même j'étais décidée à l'embrasser. Mais mon mari mourut avant que je fusse baptisée. Depuis lors, j'ai abandonné mes pratiques religieuses. Il y a des chrétiens non loin d'ici. Allez me chercher l'aînée des filles Lô. C'est une personne grave et instruite dans sa religion ; elle- nous dira ce que nous avons à faire.

La fille Lô se rendit au désir de la vieille femme.

Elle l'instruisit, la prépara, puis la baptisa.

Dieu, dans sa miséricorde, permit que ce sacrement régénérât non seulement son âme, mais aussi son corps, et la guérit, autant du moins que le comportait son grand âge. Ses membres paralysés recouvrèrent le mouvement. Elle reçut assez de force pour se servir elle-même et circuler dans sa maison. Tout le monde vit là un miracle. Ce prodige contribua puissamment à confirmer les nouveaux convertis dans la foi.

Pour peu que l'on y réfléchisse, l'histoire de cette vieille femme apparaît comme l'histoire même de la vieille Chine. Elle n'a pas été baptisée, en tant que nation, mais elle a reçu à plusieurs reprises quelque connaissance de la vérité. La voilà maintenant devenue impotente, percluse comme une paralytique, incapable non seulement de se défendre contre ses ennemis, mais même d'agir seule, d'emprunter quelques sous en dehors de son territoire sans passer par l'intermédiaire d'autrui.

Peut-elle guérir ? Par quels remèdes ? Si elle ne guérit pas, subsistera-t-elle encore longtemps ?...

A défaut de sorcier, un historien pourrait lui répondre :

Tu as repoussé le vrai Dieu. Il est irrité contre toi. Si tu as été affligée, si tu dois t'attendre à de nouveaux malheurs, n'en cherche pas la cause ailleurs...

Le ciel veuille que, par un miracle nouveau, la Chine se lève des ténèbres de la mort au milieu desquels elle est assise, et repoussant le démon, ses idoles, ses prêtres et ses sorciers, surgisse au soleil de la vérité...

*Pater, adveniat regnum tuum !...*

## CHAPITRE X

**LES JEÛNEURS OU MANGEURS D'HERBES. - CONFUSION VOLONTAIRE. - LE PÉ-LIEN-KAO. - FRANC-MAÇONNERIE POLITICO-SATANIQUE. - LES MONTAGNES DES NEUFS-DRAGONS. - UN DIPLÔME MAÇONNIQUE CHINOIS. - LES MOTS DE RECONNAISSANCE DE LA SECTE. - LE PROGRAMME DES SÉANCES NOCTURNES. - LA DIVINATION PAR LES NOUA. - LA SIGNIFICATION POLITIQUE DE LA NATTE CHINOISE. - 1768-1876. - LES MÉFAITS D'UN HOMME DE PAPIER. - DANS UN ATELIER DE SOIERIES. - TRAÎNÉES DE SANG DANS LES RUES. - LE VENT *KOUA-FONG*. - LES QUATRE CORDONNIERS. - CINQ CAS BIEN CONSTATÉS À NANKING. - NATTE RAPPORTÉE. - RECHERCHES DES MANDARINS. - LES AFFICHES RÉVOLUTIONNAIRES. - A SOU-TCHÉOU-FOU. - UN MEMBRE D'UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE ARRÊTÉ. - LES TACHES D'ENCRE. - LES FANTÔMES. - LES HABITANTS DE SOU-TCHÉOU EN FUITE. - TUMULTE D'UNE ARMÉE EN MARCHÉ. - LES POULES D'HO-LI-KI. - LE SCEAU MYSTÉRIeux À KIANG-YN. - CROYANCE DES PAÏENS À LA PUISSANCE DU SIGNE DE LA CROIX. - PRATIQUES BIZARRES. - LA NUIT À OU-SI, À TSE-HAONG. - LES HOMMES DE PAPIER PORTEURS DE SORTS. - A SHANG-HAÏ. - CISEAUX VOLANTS. - DANS LE QUARTIER EUROPÉEN. - LE CHAT NOIR. - LE CHAT NOIR DÉCAPITÉ. - PLUSIEURS PROVINCES TROUBLÉES. - LES FAUTEURS DES DÉSORDRES. - LES MOTIFS DE LA COUPE DES NATTES. - CALOMNIES CONTRE LES CHRÉTIENS. - PÊCHEURS ARRÊTÉS. - ÉMIGRATION EN MASSE. - LE CALME RÉTABLI.**

De toutes les manifestations diaboliques dont la Chine fut le théâtre, la plus considérable, comme aussi la plus extraordinaire et la plus intéressante en elle-même, dans ses causes et dans son but, fut celle qui, en 1875 et 1876, troubla si profondément la ville de Nanking, s'étendit comme une traînée de poudre dans les contrées environnantes et bouleversa une grande partie de l'Empire du Milieu.

Ce fut une épidémie de prestiges et de terreur. Les auteurs en furent les membres de la société secrète du *Pé-lien-kao*, ou : «Religion du Nénuphar». Ces sectaires sont des Jeûneurs ou Mangeurs d'herbes, et s'adonnent avec passion à la magie.

Plusieurs se sont convertis au christianisme, sont devenus de fervents catholiques et ont fourni, sur les mystères de la secte, des renseignements fort curieux, que les missionnaires nous ont transmis, et que nous reproduisons ci-après.

Les Jeûneurs ou Mangeurs d'herbes s'appellent ainsi, parce qu'ils s'engagent à ne se nourrir d'aucun aliment ayant eu vie, ou pouvant devenir vivant. En conséquence, ils s'abstiennent de viande, de poisson, d'œufs.

Ils renoncent également à l'usage du vin, de l'alcool et des liqueurs. Les productions naturelles du sol doivent seules composer leur nourriture.

Les mandarins ont souvent poursuivi les Mangeurs d'herbes et se sont efforcés de détruire leur secte, les considérant avec raison comme des ennemis de l'ordre et de la tranquillité publics. Ils s'appuyaient, pour agir ainsi, sur des motifs parfaitement légitimes.

Par malheur, ces magistrats confondirent souvent les chrétiens avec eux, et les englobèrent dans les mêmes poursuites.

Quelques mandarins le firent peut-être de bonne foi, trompés par une certaine analogie de jeûnes et d'abstinences ; mais la plupart se trompèrent volontairement et sciemment, dans le but de perdre les chrétiens plus facilement et plus sûrement.

Sans rapporter tous les cas où cette confusion volontaire se produisit, nous citerons seulement l'accusation d'appartenir à la secte des Mangeurs d'herbes portée vers 1860, contre le prêtre chinois Jean-Baptiste Cheng et Paul Huo, professeur au séminaire de Yean-cia-ho, arrêtés tous deux dans cette localité ; et les reproches de même nature, suivis de persécutions locales, de jugements et de décapitations, adressés, en 1876, aux pêcheurs chrétiens du Sou-tchéou et d'autres provinces.

Que se cache-t-il donc sous les abstinences austères des Jeûneurs, pour justifier les poursuites du gouvernement chinois ? Les projets politiques les plus subversifs, servis par la magie et la rébellion.

Les empereurs et les mandarins, d'accord en cela avec le sentiment populaire, ont toujours considéré cette secte comme l'ennemi le plus redoutable de l'Empire du Milieu.

Officiellement ils la désignent sous le nom de «Pé-lien-Kao», ou «Religion du Nénuphar». Quelle que soit la branche de cette association à laquelle ils aient affaire, quel que soit le nom nouveau qu'elle prenne, ils l'appellent, eux, toujours «Pé-lien-Kao». Ils ne reconnaissent point dans l'empire d'autre société secrète que celle-là. Et ils ont raison, car, de quelques apparences changeantes qu'elle se couvre, la doctrine de cette association ne change pas.

Il en est de même en Europe et en Amérique pour la franc-maçonnerie. Qu'une de ses branches s'appelle Grand-Orient, Ecossisme, Carbonarisme, etc. ; ce n'est là qu'une différence extérieure de rite ; le fond et le but, pour celui qui sait, sont toujours les mêmes.

Le Pé-lien-Kao ressemble à nos sociétés secrètes en ce sens qu'il est une société politico-satanique s'abritant sous les dehors d'une association philanthropique, et qu'il possède un système analogue d'initiations et d'éliminations successives dont le but et le résultat sont d'opérer une sélection rigoureuse parmi ses membres.

Ceux qui appartiennent aux grades inférieurs ne connaissent de la secte que ce que leurs chefs veulent bien leur en laisser voir : ils s'imaginent naïvement qu'ils savent tout, et ne savent rien, ou pas grand'chose. Ils forment le troupeau condamné à l'obéissance passive, et destiné à périr, si c'est nécessaire, pour la réussite des plans de supérieurs hiérarchiques, dont ils ignorent les visées, les menées et souvent même les noms.

Dans les grades inférieurs du Pé-lien-Kao, il y a évidemment beaucoup de gens de bonne foi, de même que, dans la franc-maçonnerie, il y a beaucoup de jobards qui ne se rendent pas compte de la façon indigne dont ils sont exploités. Probablement même y en a-t-il beaucoup plus dans la secte chinoise que dans la nôtre, les païens n'ayant point, pour se défier d'une société secrète, les mêmes motifs que des hommes élevés au sein du christianisme.

Les membres du Pé-lien-Kao ont, comme nos Frères Trois-Points, des diplômes-passeports pour se recommander les uns aux autres, des mots de reconnaissance et des réunions mystérieuses auxquelles ne sont admis que les adeptes. Le démon y joue le rôle principal et s'y manifeste fréquemment sous une forme sensible.

Mais ce qui différencie profondément les Orientaux des Occidentaux, c'est la forme du recrutement à leurs sociétés. En Europe les affiliations se font isolément, par individu ; en Chine elles s'opèrent par groupes, par familles.

C'est par son chef que la famille se rattache à la vie sociale et politique, c'est par lui également qu'elle adhère au Pé-lien-Kao ; mais elle y adhère tout entière, hommes femmes et enfants. Les prières et les abstinences, de règle parmi les Mangeurs d'herbes, y sont observées, non pas isolément, mais en commun. Il en est de même pour les réunions secrètes : toute la famille y prend part.

Les membres du Pé-lien-Kao obéissent à un chef unique, véritable empereur occulte, qui règne sur ses affiliés, en attendant de remplacer la dynastie actuelle, et de commander à toute la Chine.

Ce qui fait sa force, c'est que, grâce au secret qui relie tous ses partisans, et à leur habitude de l'obéissance, il peut d'un moment à l'autre, et au jour où on s'y attendra le moins, susciter une révolution, ou tout au moins une rébellion.

Le quartier général de ce chef suprême, sa base d'opérations, est - ou tout au moins était en 1875 - au centre des montagnes des Neuf-Dragons. Ces montagnes s'élèvent à la jonction des trois provinces du Kiang-si, du Tché-kiang et du Fo-kien. Elles forment un rempart infranchissable autour d'une immense vallée très fertile, et ne peuvent être traversées qu'en trois points faciles à défendre.

Cette vallée est le refuge de tout ce que la Chine compte de bandits, d'assassins, de voleurs, de malandrins de la pire espèce, qui ont eu maille à partir avec la Justice, et préfèrent honorer les mandarins de loin que de près.

Aux portes de ses défilés expire le pouvoir de l'empereur du Céleste Empire et de ses représentants civils et militaires. C'est une petite Chine dans la grande.

A tout prendre, cette vallée joue, dans l'immense Empire du Milieu, le rôle que la Rome de Romulus joua autrefois en

Italie. La Louve du Tibre a fini par dévorer toute l'Italie ; les Neuf-Dragons conquerront peut-être un jour toute la Terre Jaune.

L'isolement dans lequel vit cette vallée du crime, cette immense Cour des Miracles, proportionnée à la grandeur de la Chine, a été créée par des événements tels qu'on n'en voit qu'en Extrême-Orient.

Au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, cette vallée était déjà le réceptacle d'une foule de gens sans aveu, et le théâtre de grands désordres.

L'empereur Kia-king, qui régnait à cette époque, commanda au gouverneur du Kiang-si de pénétrer dans ce district et d'y rétablir l'ordre et le respect envers l'autorité impériale.

Le gouverneur réunit des magistrats, des officiers, une armée, et se dirigea vers les montagnes des Neuf-Dragons. Il parvint à l'entrée d'un de leur défilés et y établit son camp.

Ce chef d'armée, qui avait bien l'esprit chinois, réfléchit qu'il serait sot de s'exposer personnellement au danger de subir un échec, et peut-être même de recevoir quelque mauvais coup. N'avait-il pas des sous-ordres pour courir ces chances désagréables ? Il saurait toujours bien s'arranger, si ses subordonnés réussissaient, pour s'attribuer le mérite de leurs succès.

Ces considérations sagement chinoises faites, il donna énergiquement à ses officiers l'ordre de pénétrer dans la vallée et d'y rechercher courageusement les bandits qui s'y étaient réfugiés.

Mais les officiers n'étaient ni plus braves, ni plus imprudents que le chef qui les envoyait. Ils considérèrent la hauteur des montagnes, la profondeur des précipices, la réputation d'énergie des bandits avec qui ils risquaient de se trouver aux prises, et, ma foi ! ils revinrent au camp au bout de quelques jours d'une petite promenade hygiénique.

Ils mirent leur imagination à contribution et racontèrent au gouverneur, avec force détails terrifiants, que la contrée qu'ils venaient de visiter, était infestée d'animaux féroces et de serpents venimeux et absolument inhabitable pour les hommes.

Le gouverneur du Kiang-si les crut ou ne les crut pas, mais il ne se sentit pas le courage d'aller reconnaître par lui-même ce qu'il en était. Il prit son meilleur pinceau et envoya à l'empereur un mémoire dans lequel il conseillait de fermer ce district en établissant des postes militaires à chacun des défilés qui y donnaient accès, d'en interdire à tout venant l'entrée et la sortie, bref de l'isoler complètement des provinces voisines. C'était masquer le chancre et non le guérir.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que la Cour de Peking approuva ce singulier avis. On établit dans les gorges des postes militaires, qui naturellement n'empêchèrent personne de passer, et, depuis ce temps, c'est-à-dire depuis près d'un siècle, le district des montagnes des Neuf-Dragons, bien que situé au cœur même de l'empire, vit complètement indépendant, à l'abri de tout mandarin civil ou militaire.

Forcément, ce qui devait se produire se produisit, et le territoire fertile de la vallée devint, encore plus qu'avant, l'asile inviolé d'une population de réfugiés de plus en plus nombreux.

Tel est le fort central et le pivot de la puissance de la secte du Pé-lien-Kao. C'est dans ce vaste repaire que ses chefs ont dressé les plans de la conspiration qui a troublé, en 1875 et 1876, tant de villes et de campagnes ; c'est de cette forteresse que sont partis les émissaires secrets qui, par la mise en œuvre de moyens magiques, ont jeté l'épouvante dans des populations innombrables.

Ces émissaires portent avec eux, pour se faire reconnaître des affiliés à la secte et en obtenir logement, nourriture, aide et assistance de tout genre, un diplôme-passeport dont voici la reproduction :

Diplôme des émissaires de 1a secte du Pé-lien-Kao p. 202 \$

Ce diplôme, dont l'original a été saisi sur un émissaire de la secte arrêté à Po-sé, au mois d'août 1876, était imprimé à l'encre bleue sur un morceau de toile blanche rectangulaire, long d'environ quatorze centimètres et large de dix.

Les représentations du Dragon Impérial qui l'entourent sur les quatre côtés, placées sur une pareille feuille, sont, pour les Chinois, un emblème essentiellement révolutionnaire.

Le Dragon Impérial en effet est un symbole exclusivement réservé à l'empereur, à son étendard, aux pièces qui émanent de lui. Le prendre pour emblème, c'est, pour un habitant de la Chine, s'emparer d'un titre qui n'appartient qu'au Fils du Ciel, vouloir s'égaliser à lui, faire en un mot acte de prétendant au trône impérial.

C'est bien ainsi d'ailleurs que le comprend le chef suprême du Pé-lien-Kao, puisqu'il aspire à remplacer la dynastie mandchoue par la sienne.

Plusieurs phrases inscrites sur ce diplôme présentent un sens si clair qu'elles n'ont besoin d'aucune interprétation. Faisons cependant remarquer que les mots :

«Frères affectionnés - Justice Il n'est point d'amitié plus grande que la nôtre - N'ayons qu'un cœur - Quand vous connaîtrez le commandement, agissez» présentent une grande analogie avec le vocabulaire franc-maçonnerie européen. Ils pourraient tout aussi bien figurer sur un diplôme émanant du Grand-Orient de France, que sur un passeport délivré par les chefs du Pé-lien-Kao.

Certains autres mots de cette pièce ont besoin d'explication.

Le nom de Hong, qui se trouve dans l'expression : «l'étendard de Hong» placée vers le haut du diplôme, est celui du premier chef de l'insurrection des Taï-pings qui, de 1850 à 1861, ont mis la dynastie régnante à deux doigts de sa perte. Les Taï-pings sont les pères des Mangeurs d'herbes actuels. Ceux-ci relèvent donc le drapeau des révoltés d'alors et combattent sous «l'étendard de Hong» pour la «justice», c'est-à-dire pour venger leurs prédécesseurs vaincus.

Les mots «Montagnes des Neufs Dragons» au milieu rappellent aux conjurés le lieu qui est comme leur capitale, en opposition à Péking.

Le nom de Kéfa, imprimé vers la droite, est celui d'un autre chef de rebelles.

«Zié-hong-dang», que l'on voit au milieu, au bas du rectangle intérieur, est un nouveau nom de la secte connu des seuls initiés.

Quant aux autres expressions, elles servent de mots de reconnaissance. Voici comment elles s'emploient.

Un membre du Pé-lien-Kao veut-il s'assurer que l'homme auquel il adresse la parole est un frère, un conjuré comme lui ; il le salue en lui disant :

«Hong-fo !» c'est-à-dire : «Je vous souhaite beaucoup de bonheur !»

Si l'homme abordé répond à cette salutation, lui aussi, «Hong-fo !» le premier continue :

- De quel pays êtes-vous ?

Le second, s'il est aussi membre de la secte, répond :

- Je suis «Yong-gni-siang-pao».

Ces mots ne désignent aucun lieu et sont de pure convention. Quand la réponse ne les exprime pas, le conjuré arrête là ses questions, car il sait certainement qu'il n'a pas affaire à un frère. Mais si le second répond qu'il est Yong-gni-siang-pao, le premier demande :

- D'où venez-vous ?

Un initié répond :

- «Je viens de Zang-Kiang-se-Keu».

Ce sont là des mots de convention comme les précédents.

Quand la réponse a été ainsi formulée, il est certain pour chacun des deux interlocuteurs, qu'ils appartiennent tous les deux au Pé-lien-Kao. Dès lors ils peuvent causer en toute sécurité et se communiquer leurs secrets.

Nous ferons pour ces formules la même observation que pour les maximes imprimées à leurs côtés sur le diplôme chinois : elles présentent une analogie frappante avec les phrases de reconnaissance de certains grades maçonniques d'Occident.

Les assemblées secrètes des Mangeurs d'herbes ont lieu la nuit. Les familles affiliées à la secte s'y rendent en compagnie. Les femmes et les enfants y assistent, aussi bien que les hommes, mais, durant le temps des cérémonies, les femmes y sont séparées des hommes. On a lieu de croire que la décence est observée, bien que les séances aient un caractère nettement diabolique.

Le programme de ces réunions doit évidemment varier, suivant qu'elles sont tenues par des membres de l'une ou l'autre des sectes qui se rattachent au Pé-lien-Kao ; mais il y a des motifs de penser que la cérémonie essentielle est la même pour toutes.

Au fond de la salle de réunion une table est dressée.

Elle porte, sur une petite estrade, une idole, entourée parfois des statuettes de divinités inférieures. Cette idole varie selon les sectes.

A ses pieds est placée une lampe appelée : «Tcham-chen-teng», c'est-à-dire : «lampe de la vie immortelle».

De plus, sur la table, sont installées une cassolette et deux grosses chandelles rouges ornées de caractères en papier doré.

Tandis que l'assistance est agenouillée dans le plus profond recueillement, le chef de l'assemblée appelé «Tchen-ngen -sié-seng» «maître des saints bienfaits» ou encore : «Tein-ngen-sié-seng» «maître des bienfaits du ciel» se prosterne devant la table, le visage tourné vers l'idole. Il récite des prières par versets et par répons dans lesquelles le peuple lui donne la réplique, comme les chrétiens le font aux vêpres.

Cette récitation est suivie, pour l'assistance, d'une espèce de méditation dans le plus grand silence, pendant lequel le chef continue seul la prière à haute voix.

Ensuite les chandelles rouges sont éteintes. Tous les regards se fixent sur la lumière de la lampe. La prière devient plus ardente.

Le chef se lève, se prosterne, se relave, puis se prosterne encore plusieurs de fois de suite. Il offre à l'idole six espèces de fruits.

Soudain la flamme de la lampe s'agite, change de couleur. Telle couleur annonce la prospérité, telle autre, des malheurs ; celle-ci présage des révolutions célestes ; celle-là, des changements politiques. Le chef commente ces divers phénomènes et fournit des explications.

Souvent des voix mystérieuses se font entendre et des fantômes apparaissent.

Puis les deux chandelles rouges sont rallumées, et la séance continue par des prières et d'autres exercices.

Vers deux heures du matin les Mangeurs d'herbes se séparent et retournent chacun chez soi prendre quelques heures de repos.

Dans ces réunions l'on consulte aussi le démon au moyen du pinceau magique et des Koua.

Ces Koua sont des combinaisons de lignes formant un système d'écriture dont un certain Fou-hi est l'inventeur.

Ces lignes sont des droites tantôt continues ou parfaites, appelées «yang» ; tantôt discontinues ou imparfaites, dénommées «yu».

A l'aide de ces deux principes, on combine quatre figures :

p. 208 \$ signifiant : la perfection ; l'imperfection ; —, une perfection moindre ; = une perfection encore moindre.

Ces combinaisons donnent à leur tour naissance à huit autres figures ; — qui représente le ciel ; la terre ; \_ , le vent ; ` , le feu ; = , le tonnerre ; \_ , l'eau ; \_ , une montagne ; — , un cours d'eau..

Enfin, par la combinaison de chacune de ces figures deux par deux, on arrive au chiffre de soixante-quatre figures ayant chacune sa signification propre.

Confucius, le grand législateur de la Chine, s'imagina que ces signes symboliques cachaient de profonds mystères. Il chercha à les expliquer dans un ouvrage que l'on appelle l'I-King, le livre des transmutations.

C'est un livre sacré pour les Chinois. Mais si sacré qu'il soit, il n'en est pas plus clair. Les commentaires du philosophe sont aussi obscurs que les mystères qu'il voulait rendre compréhensibles.

Cette obscurité est une qualité essentielle quand il s'agit de magie. Aussi les sorciers, fabricants de pronostics, se sont-ils emparés des : koua et de l'I-King, comme d'excellents moyens magiques pour découvrir une quantité de choses passées, présentes ou futures.

Pour la même raison les francs-maçons chinois utilisent les koua comme emblèmes. Ils les disposent en cercle autour de certaines de leurs pièces à titre de symboles.

Les membres du Pé-lien-Kao se servent de la magie, non seulement pour la divination, mais aussi pour l'accomplissement de leurs menées politiques.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils agissent ainsi. Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, au commencement de la dynastie mongole des Yuen, deux membres d'une certaine famille Han, originaire de Loang-tcheng, dans le district de Tcheng-ting-fou, au Pé-tchi-li, furent exilés à la frontière de Leao-tong «pour avoir pratiqué les secrets magiques du Pé-lien-Kao».

Le détail de la toilette chinoise qui frappe le plus les yeux européens est la longue natte de cheveux qui pend dans le dos des natifs du Céleste Empire. Cette queue n'est pas seulement une mode, c'est un symbole politique.

Quand les Tartares Mandchoux s'emparèrent du pouvoir en Extrême-Orient et installèrent des princes de leur race sur le trône impérial de Péking, ils importèrent leurs coutumes en Chine et imposèrent aux vaincus, comme signe de soumission, l'obligation de porter la même coiffure qu'eux ; c'est-à-dire cette fameuse natte, vraie ou fausse.

La couper et s'accommoder les cheveux autrement, c'est donc, pour un Chinois, témoigner son mépris pour la dynastie régnante, se déclarer le partisan d'un prétendant au trône et s'afficher comme rebelle au pouvoir établi, au même titre que l'audacieux qui usurpe le symbole du dragon réservé exclusivement au Fils du Ciel.

Les troubles de 1875 et 1876 commencèrent par la chute mystérieuse d'un grand nombre de ces nattes.

Ce n'était pas la première fois que pareil fait se produisait d'une façon humainement inexplicable.

Déjà en 1768, au rapport du Père de Ventavon, missionnaire de la Compagnie de Jésus, pendant que la Chine était en guerre avec le Pégou, plusieurs se plaignaient qu'on leur avait coupé furtivement leur tresse.

Cette coupe était suivie, à ce qu'on disait, de défaillances, d'évanouissements, et même de mort, si on n'y apportait un prompt remède.

Or, malgré toute la diligence possible et les récompenses promises par l'Empereur, on ne put surprendre sur le fait aucun de ces coupeurs de nattes.

On rechercha alors toutes les différentes sectes tolérées dans l'Empire, et, comme il arrive ordinairement dans ces sortes de perquisitions, quelques chrétiens furent surpris et arrêtés dans une des provinces. Parmi leurs effets on trouva des calendriers catholiques, des crucifix, des chapelets, des médailles, des images.

La chose se fût réduite à quelques tracasseries, lorsqu'un président tartare, nommé Ki-ta-jen, profita de ces circonstances pour présenter à l'Empereur un libelle contre les chrétiens. Ce fut un motif pour les persécuter dans la capitale et dans les camps tartares.

A cent ans d'intervalle, les mêmes faits se reproduisirent, mais entourés de circonstances autrement considérables et extraordinaires. Ils eurent le même dénouement pour les chrétiens.

Vers la fin de 1875 un bruit se répandit dans la ville de Nanking. On disait qu'une image en papier découpé, représentant un petit homme de quelques centimètres de hauteur, parcourait en l'air les rues de la cité ; que, avec des ciseaux, il coupait les nattes et détachait un petit morceau d'étoffe au bas de la robe des femmes.

On ajoutait qu'un accident de cette nature présageait une mort certaine et prochaine.

La panique s'empara des habitants.

Pour bien comprendre les motifs de cette terreur, il faut se rappeler que les Chinois sont grands amateurs d'images en papier colorié. Ils s'en servent pour orner leurs demeures, tantôt à titre de simples motifs décoratifs, tantôt à titre d'emblèmes religieux ou de symboles magiques.

Ils sont persuadés - et les événements ont confirmé cette croyance - que ces figures de personnages ou d'objets peuvent servir aux magiciens de véhicules pour les sorts qu'ils lancent.

Les cas se multiplièrent et la frayeur augmenta. Les païens eurent recours aux prêtres des idoles et leur demandèrent un préservatif contre ces tracasseries qu'ils considéraient comme l'œuvre des sorciers.

Il y avait de l'argent à gagner pour les bonzes, un bon coup de commerce à faire en exploitant le public ; ils n'y manquèrent pas.

Ils composèrent différentes inscriptions avec des caractères dont personne ne comprenait le sens. Peut-être ne le comprenaient-ils pas plus eux-mêmes !...

Ces amulettes ne s'en vendirent que mieux. Tous les païens s'en munirent avec empressement. Les enfants la portaient sur leur calotte, les jeunes gens la collaient au fond de leur coiffure sous laquelle ils avaient bien soin d'enrouler leur natte ; les jeunes filles la cousaient sur les deux pans de leur robe.

Malheureusement ces talismans ne préservèrent ni les nattes, ni les robes, des atteintes des invisibles ciseaux. Il fallut en composer de nouveaux.

Les bonzes ne se refusèrent pas aux supplications de leurs clients, et s'empressèrent de fabriquer d'autres amulettes qui se vendirent aussi bien que les premières et furent aussi inefficaces contre les sorcelleries.

Le 30 mars 1876, au soir, raconte le Père Palatre, une jeune païenne, âgée de quinze ans, travaillait à l'écart dans un atelier de soieries, lorsque tout à coup elle vit entrer un homme noir d'une taille gigantesque, tenant un couteau d'une main et des ciseaux de l'autre. Elle poussa un cri ; sa mère accourut.

Il était trop tard ; le bas de sa robe était coupé et l'homme noir avait disparu.

Il revint le lendemain matin, vers dix heures, et entra par la fenêtre ; la jeune fille était encore seule ; il lui remit le mor-



ceau d'étoffe coupé la veille.

Celle-ci appela au secours. Sa mère et quelques ouvriers arrivèrent aussitôt.

L'homme noir s'était élevé jusqu'au plafond de la chambre, et la jeune fille le voyait distinctement.

Les ouvriers, pour effrayer ce mauvais génie et lui faire quitter la place, saisirent tout ce qui leur tomba sous la main, et se mirent à frapper la terre en poussant des cris.

Le personnage mystérieux s'agitait alors dans l'espace ; son -corps prenait parfois des proportions démesurées, et, quelques instants après, la jeune fille le voyait se rétrécir ; finalement il disparut à ses yeux et, à ce moment même, un petit homme de papier, n'ayant que six ou sept centimètres de longueur, tomba du plafond au milieu de la chambre.

Les ouvriers le foulèrent aux pieds et ne lui épargnèrent pas les coups ; ils finirent par l'emprisonner dans un vase de nuit.

Le bruit de cet événement se répandit promptement dans le quartier, et les curieux affluèrent pour voir l'homme de papier.

Ses vainqueurs le clouèrent sur le mur extérieur de leur maison; puis ils furent ennuyés de répondre aux mille questions qui leur étaient adressées. Pour se délivrer de l'importunité des visiteurs, ils déclouèrent l'homme de papier, le froissèrent entre leurs mains et le jetèrent dans un lieu immonde.

Le missionnaire confirme l'exactitude de son récit en ajoutant :

Un scolastique et un catéchiste de notre résidence se rendirent le jour même dans cette famille païenne. C'est de la bouche des témoins oculaires de ce fait diabolique qu'ils recueillirent les détails que je viens de raconter.

Le lendemain matin, 31 mars, un phénomène d'un autre genre vint augmenter la frayeur populaire.

Dans la grande rue qui conduit du Hang-si-men au palais du vice-roi, s'étendaient des traînées de sang.

Il n'y avait eu la nuit dans cet endroit ni meurtre, ni bagarre. Comment ce sang s'y étalait-il ? Qui l'y avait répandu ?

Personne ne le savait et tous crurent que c'était là le résultat d'une opération magique exécutée par les sorciers du Pé-lien-Kao. Il n'y eut pas de preuve contre eux pour ce fait-là, et pourtant tout le monde tomba d'accord pour les accuser.

En avril, la chute des tresses continue. Elle se produit partout et s'accompagne d'un phénomène constaté en Europe dans plusieurs autres cas de prestiges diaboliques.

Un coup de vent violent, appelé «koua-fong», frappe la victime au visage et lui enlève en même temps sa natte. Celle-ci n'est pas arrachée, mais coupée, non pas sur la nuque, mais dans le dos, aux deux tiers environ de sa longueur.

Celui à qui cela arrive, homme ou enfant, fille ou garçon, n'a plus, dit-on, d'autre ressource, pour éviter la mort prochaine qui lui est ainsi annoncée, que de se précipiter chez un perruquier et de s'y faire raser la tête complètement. Il perd ainsi les derniers vestiges du symbole de sa soumission à la dynastie Mandchoue.

A Nanking, en dehors de la porte du Sud, raconte le journal intitulé : *The Shanghai Courier and China Gazette* dans son numéro du 6 avril 1876, quatre cordonniers étaient à leur travail, lorsque tout à coup un vent violent passa sur eux et fit disparaître leurs nattes. Ils coururent chez un barbier qui les rasa complètement, de sorte que maintenant ils ressemblent à des prêtres bouddhistes.

Un homme de papier rouge a été mystérieusement posé sur une place publique, il y a quelques jours, et des milliers de curieux sont allés voir ce prodige. Il avait un pied de long. Dans la main droite il tenait des ciseaux de papier, et, dans la main gauche, une épée.

Les mandarins cherchent à découvrir le fond de ces mystères sans pouvoir y parvenir. On croit qu'ils ont un caractère politique. Les nattes indiquant la soumission aux Mandchoux, leur enlèvement constant et extraordinaire signifie que la volonté du ciel est de renverser la monarchie actuelle.

Le Père Ravary, missionnaire à Nanking, rapportait, le 12 avril, cinq cas bien constatés de tresses coupées qu'il n'était pas possible d'expliquer naturellement.

Le 8, au matin, un enfant qui lui était connu, ainsi que sa famille, se trouvait seul. Un coup de vent le frappe au visage et lui fait fermer les yeux. Il pense que c'est le koua-fong, porte la main à sa natte et la trouve coupée.

Hier matin, 11 avril, écrit le Père Ravary, un bachelier de notre école externe m'a dit que son neveu, enfant de douze ans, a eu la tresse coupée par un koua-fong. Le jour même il était rasé.

Ce matin, 12 avril, un visiteur, bachelier de la ville, me raconte qu'un de ses élèves, âgé de douze ans, quittait l'école en compagnie de deux autres enfants, pour aller dîner. Il a reçu le koua-fong. Sa natte a été coupée et on l'a rasé.

Le barbier de la maison nous dit qu'il vient de raser un autre enfant qui, accompagné de sa mère, marchait dans la rue. Il a reçu le koua-fong, puis sa tresse a été coupée.

Mais le cas le plus curieux cité par le Père Ravary est celui qui se passa à quinze pas de la mission, dans une famille de Mahométans qu'il connaissait parfaitement.

La religion du Prophète est tolérée en Chine et y compte un nombre considérable de fidèles.

Dans cette famille donc, le mercredi 11 avril 1876, vers cinq heures de l'après-midi, la seconde des filles, âgée de quinze ans, sortait de sa maison par une porte de derrière pour aller porter un vase d'eau à une voisine. Elle se heurte contre une pierre, chancelle sans tomber, reçoit le coup de vent... Sa tresse est coupée, a été enlevée, a disparu.

Elle se met à pleurer et à crier. Toute la famille accourt et mêle ses larmes aux siennes.

Le catéchiste du Père Ravary, nommé Sen, entend le bruit, survient à son tour et s'efforce de consoler cette famille désolée.

Mais quelqu'un affirme qu'il y a un moyen de rentrer en possession de la natte mystérieusement dérobée.

Pour obtenir sa restitution, il faut arracher quelques petites tresses de cheveux à la victime du larcin et les placer sous un vase de nuit.

On a recours à cette pratique étrange et, à la grande surprise de tous, le lendemain matin, jeudi 12 avril, la tresse coupée est retrouvée attachée à la partie supérieure du lit de la jeune fille.

Le Père Ravary, en apprenant ces faits extraordinaires, se rendit à l'école de la mission où les deux sœurs de la victime de l'accident étaient élèves. Elles lui confirmèrent ce qu'il avait entendu dire.

Les familles des cinq enfants frappés par le koua-long, partageaient la même opinion sur l'origine de cette mésaventure. Elles la considéraient comme une tracasserie du démon.

Comme on peut le penser, le gouvernement impérial rechercha les sorciers auteurs de ces troubles, mais ne put d'abord les découvrir, quelque vigilance que déploierent les mandarins.

Cependant l'on avait la conviction que les magiciens qui troublaient le repos public par la coupe des nattes appartenaient à la secte du Pé-lien-Kao, comme ceux qui, par des moyens diaboliques, avaient semé de traînées de sang la rue abouissant, à Nanking, au palais du vice-roi. Plusieurs faits vinrent corroborer cette opinion.

Les affiches révolutionnaires furent placardées en beaucoup d'endroits de la ville. Une, entre autres, fut collée nuitamment et secrètement sur toutes les places et même sur les murs du tribunal du vice-roi. Conçue en un style énigmatique pour nous autres Européens, elle était claire pour les Chinois. En voici le sens suivi de son explication :

«Les premiers ministres civils et militaires de l'empereur dans les trois provinces doivent connaître l'endroit où IL est enterré. C'est derrière le palais du vice-roi. Qu'ils aillent lui offrir un sacrifice».

«S'ils n'ont pas d'emploi, ils doivent se rendre aux montagnes des Neuf-Dragons pour se joindre au Jeune Législateur».

Le IL de la phrase «IL est enterré» désigne Hong, le chef de la révolte des Taï-pings, les prédécesseurs des sectaires du Pé-lien-Kao, le chef dont nous avons vu le nom figurer sur un diplôme-passeport, et sous l'étendard relevé duquel les conspirateurs de 1876 combattaient pour la «Justice», autrement dit : pour la «Revanche».

Ce Hong, devenu maître de Nan-King, avait établi sa résidence dans le palais du vice-roi. Il mourut quelques semaines avant la reprise de la ville, en 1861, par les troupes impériales. Son tombeau fut ouvert par les impériaux et son corps en fut retiré et brûlé en signe de mépris.

Mais ses partisans dirent ensuite que la sépulture ouverte n'était pas la sienne, que le corps brûlé n'était pas le sien, et que Hong continuait de reposer dans un tombeau dont l'emplacement était ignoré de ses ennemis, et n'était connu qu'à quelques hommes de son parti.

Quant aux montagnes des Neuf-Dragons, nous avons vu que c'était le fort central, le réduit de la secte du Pé-lien-Kao.

L'affiche dans son ensemble fut considérée comme une invitation adressée aux ambitieux entrepreneurs, mais sans situation, de se rallier «sous l'étendard de Hong» à son fils «le Jeune Législateur» et d'aller le rejoindre dans son repaire des montagnes des Neuf-Dragons.

Les manœuvres magiques : hommes de papier, coupe des nattes, etc., gagnèrent de proche en proche, et au mois de mai 1876, la disparition des tresses commença de jeter l'épouvante à Sou-tchéou, capitale de la province du Kiang-sou.

Le journal *The Shanghai Courier and China Gazette*, dans son numéro du 7 juin 1876, raconta - était-ce vrai ? était-ce faux ? - qu'un homme avait été saisi dans cette ville au moment même où il coupait une natte.

Conduit, dit le journal, devant un des mandarins supérieurs de Sou-tchéou-fou, il avoua franchement qu'il n'en était pas à son coup d'essai et que maintes fois il avait renouvelé cette opération ; mais il refusa énergiquement de faire connaître le motif de sa conduite.

Il appartenait, disait-il encore, à une société secrète dont il ne voulait point dire le nom.

Menacé de la torture et de la mort, s'il persistait à garder le silence sur ces deux points importants, il répondit au mandarin avec fierté :

- Prenez bien garde à la détermination que vous allez prendre, car il y a dans Sou-tchéou deux mille hommes qui appartiennent à la société dont je suis membre, et, si vous me faites le moindre mal, vous le paierez immédiatement de votre vie.

Ces paroles jetèrent l'épouvante dans le cœur du mandarin ; mais, reprenant son sang-froid, il déclara que cet homme était fou, et le renvoya en l'avertissant de ne plus troubler la paix du peuple par ses manies, car s'il ne tenait pas compte de cette recommandation, on le traiterait avec plus de sévérité.

Ce mandarin, comme on le voit, était le digne successeur du gouverneur du Kiang-si chargé, au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, par l'empereur Kia-King, de rétablir l'ordre dans les montagnes des Neuf-Dragons.

Le souci de conserver un emploi honorable et lucratif s'alliait chez lui à une prudence toute chinoise. Comme un héros d'opérette, il s'était écrié avec conviction : «Voilà le moment de nous montrer, cachons-nous !»

On comprend qu'avec des magistrats aussi pusillanimes les révolutionnaires, décidés à tout, avaient beau jeu. Les tresses continuèrent donc de disparaître et les esprits de se troubler.

On raconta même que le neveu de l'un des plus grands mandarins de la ville avait perdu sa natte sans sortir du tribunal qu'il habitait.

Les fonctionnaires décidèrent alors des mesures contre les perturbateurs du repos public.

Mais ces perturbateurs étaient personnellement inconnus, et les mandarins se souciaient, en général, fort peu de risquer leurs précieuses existences dans des enquêtes par trop indiscretes et imprudentes.

Et puis on ne sait pas ce qui peut arriver. Le conspirateur d'hier est susceptible de devenir le maître de demain, et les fonctionnaires orientaux s'appliquent à l'art difficile de ménager la chèvre et le chou.

Ils rédigèrent et firent afficher, dans toutes les pagodes et hôtelleries, une proclamation qui défendait d'y héberger

pendant la nuit des hommes étrangers au pays. En outre ils ordonnèrent à la police de faire chaque soir des perquisitions dans les débits de thé et les fumeries d'opium pour y saisir les gens suspects.

Mais on conçoit combien, à moins d'imprudence extrême, il était facile d'échapper à ces défenses et à ces perquisitions, pour les émissaires du Pé-lien-Kao, qui comptaient des affiliés nombreux disséminés dans toutes les localités, et pouvaient, munis des passeports délivrés par les chefs de la secte, obtenir d'eux secrètement aide et assistance.

D'ailleurs les moyens magiques qu'ils employaient n'étaient pas faciles à combattre par les procédés ordinaires de coercition, à cause de leur nature même.

A la coupe des nattes s'ajoutèrent bientôt d'autres tracasseries diaboliques. Des hommes, des femmes, des enfants reçurent, sans s'en apercevoir, des taches d'encre au visage.

On ne savait d'où elles venaient, car on ne voyait personne les lancer. On disait que les personnes ainsi marquées étaient vouées à une mort certaine dans un bref délai, si elles ne parvenaient à faire disparaître ces taches, pendant que l'encre était encore humide.

De plus, au rapport du *The Shanghai Courier and China Gazette*, des 19 et 29 août 1876, cité par le Père Palatre, on voyait remuer dans les maisons on ne sait quel objet informe, qui prenait peu à peu les proportions d'un homme gigantesque et finissait par disparaître, après avoir glacé d'effroi les témoins de ce singulier spectacle.

Les hommes de papier continuaient, pendant ce temps, d'apparaître, et les nattes de tomber.

De plus, des monstres que le peuple appelait des démons opprressaient pendant la nuit les habitants de Sou-tchéou jusqu'à les étouffer.

Dans cette ville, pas plus qu'à Nanking, les inscriptions-amulettes des bonzes n'avaient produit aucun autre résultat que d'enrichir ceux qui les vendaient.

Pour les prêtres des idoles, ce résultat était évidemment fort satisfaisant ; il n'en allait pas de même pour les malheureux tourmentés par les sortilèges. Ils cherchèrent un autre remède à leurs maux et n'imaginèrent rien de mieux que de battre du tam-tam. Le son de cet instrument aussi bruyant que peu agréable - du moins pour des oreilles européennes - devait, leur sembla-t-il, mettre en fuite les diables et leurs malices.

Si encore ces pauvres gens avaient exécuté leur charivari le jour, ils n'auraient pas trop fait souffrir leurs voisins ; mais c'est précisément la nuit qu'ils choisissaient pour ce bel exercice.

Dès qu'une personne en proie à un cauchemar se réveillait en sursaut - et l'on peut s'imaginer que, dans une ville aussi peuplée que Sou-tchéou, et dans de pareilles perplexités, il y avait chaque nuit de nombreuses personnes dans ce cas - dès lors donc qu'une personne se réveillait après un mauvais rêve, elle se précipitait sur un tam-tam et le frappait d'un coup vigoureux pour signaler le passage du diable qui venait de la tracasser et de la réveiller.

Dans les maisons situées à droite, à gauche, devant et derrière celle habitée par le dormeur éveillé, on entendait le coup de tam-tam. On savait ce que ça voulait dire.

Comme on était persuadé que le meilleur moyen d'écarter le diable en excursion était de faire le plus de bruit possible, chacun attrapait le premier ustensile sonore qui lui tombait sous la main - ce n'était pas toujours un instrument de musique - et tapait dessus à tour de bras. C'était à qui ferait le charivari le plus extraordinaire pour écarter le démon de sa chambre et le repasser à ses voisins.

Le vacarme se communiquait de maison en maison jusqu'au bout de la rue, gagnait la voisine, s'étendait de proche en proche, gagnait tout le quartier en augmentant d'intensité, atteignait un autre groupe de maisons, faisait un grand tour par la ville, puis revenait par de nombreux détours à son point de départ, d'où il reprenait son élan avec une nouvelle vigueur.

Parfois la marche de cette épidémie de vacarme était scandée énergiquement par une salve de coups de pétards ou par l'explosion d'une boîte d'artifice.

Certains s'imaginaient en effet que l'aspect du feu et l'odeur de la poudre repousseraient, plus sûrement que le son du tam-tam, les hommes de papier et les esprits malfaisants de la maison où ils tenteraient de s'introduire et d'apporter la mort.

Et cette agréable musique durait sans interruption jusqu'au lever du jour...

Il y avait de quoi devenir fou et en effet le peuple entier de Sou-tchéou était affolé par la terreur.

Le journal *The North China Daily News* disait, le 30 août 1876 :

Les phénomènes qui précédèrent la prise de Jérusalem ne sont rien en comparaison de ceux qui se produisent dans cette malheureuse cité de Sou-tchéou.

Des familles abandonnent son voisinage et se retirent à Shang-haï pour sauver leur vie. Des gens ont été tués par le peuple, parce qu'on les soupçonnait de faire des enchantements.

De son côté le *Sen-Pao*, journal chinois imprimé à Shang-haï, racontait un fait extraordinaire :

Pendant une nuit, un bruit épouvantable se fit entendre en dehors de la porte Nantang-tze ; on eût dit des milliers de soldats qui approchaient, au milieu du cliquetis des lances, en vociférant leur cri de guerre : « Tue ! Tue ! »

Les marinières et les habitants du quartier se mirent tous à battre du tam-tam pour chasser les démons.

Ces clameurs cessèrent peu à peu, et allèrent se reproduire dans une autre direction.

Ailleurs un enfant apparut dans une maison, il tenait à la main un flambeau allumé et exécutait rapidement des mouvements circulatoires ; mais lorsque les voisins accoururent pour le voir, il avait disparu.

La nuit du 31 août a été une des plus insupportables de toutes, écrivait de Sou-tchéou un correspondant du *Shang-hai Courier and China Gazette*, et un grand nombre de personnes l'ont passée sans pouvoir fermer l'œil.

Dès le soir, des feux étaient allumés dans toutes les rues ; on apercevait, sur toutes les portes des maisons, des signes nouvellement tracés avec de la chaux ; le son du tam-tam retentissait de toutes parts ; on brûlait des pétards, et tous les habitants étaient plongés dans l'angoisse tant ils redoutaient le passage des esprits.

Toutes les proclamations publiées jusqu'à ce jour pour conseiller au peuple de se rassurer, de passer les nuits en si-

lence, au lieu de battre le tam-tam, sont absolument inutiles, et personne n'en tient compte.

Suivant le rapport très documenté et très détaillé du Père Palatre, Nankin et Sou-tchéou n'étaient pas les seules villes en proie à ces frayeurs inouïes. Tsing-pou, Tsang-zo, Ta-stang, Ou-si, Tsang-tchéou, Kiang-yn, Ta-yang, Tchen-kiang, Yang-tchéou, Kao-yeou, Ou-hou, Tai-ping-fou, Ning-kofou, Kouang-te-tchéou, Kien-ping, les bourgs du Kiang-sou méridional, les populations des bords du Kiang et du Canal Impérial rivalisaient de crainte et ne connaissaient guère de repos.

Les missionnaires qui parcouraient ces contrées, et les correspondants des journaux suivaient jour par jour les phases de cette crise effrayante de tout un peuple opprimé par les démons, affolé par une terreur sans précédent.

En juillet la chute des tresses atteignit Choueï-tong.

De plus à Ho-li-ki, en une seule nuit, toutes les poules eurent le bout des ailes coupé. Celles des chrétiens ne furent pas plus épargnées que celles des païens.

Le jour de l'arrivée du Père André à Ho-li-ki, ce fut une des premières choses qu'on lui annonça.

Pour lui prouver le fait, on lui apporta une des poules de la mission. Le Père l'examina et reconnut qu'effectivement les ailes étaient coupées comme avec des ciseaux.

Explique qui pourra cette étrange mutilation, opérée sans que personne ait rien vu ou rien entendu.

Comment aurait-elle été exécutée par des moyens humains sur tant d'animaux sans qu'aucun d'eux criât et sans que leurs propriétaires les aient entendus ?

Tout le monde sait pourtant quels cris perçants jette une poule qu'on saisit, et quelle révolution, quel tumulte assourdissant c'est dans une basse-cour, quand ce fait se produit.

Une intervention diabolique seule rend possible l'accomplissement d'une pareille tracasserie.

A Kiang yn des hommes virent leurs nattes coupées, des femmes perdirent leurs cheveux et furent tourmentées la nuit par des oppressions inexplicables.

De plus, chose étrange, elles reçurent sur le corps, à leur insu, un sceau semblable à celui des mandarins.

A Kiang-yn, comme partout ailleurs, ces accidents étaient considérés comme les annonces d'une mort prochaine. En attendant, plusieurs femmes, plus impressionnables que les autres, devinrent folles de terreur.

Les prêtres des idoles prolongeaient le plus qu'ils pouvaient le commerce si lucratif des talismans. Ils inventaient coup sur coup de nouvelles amulettes, et prétendaient, naturellement, que la dernière fabriquée était la plus efficace.

A la fin, le peuple, voyant que ces bibelots coûteux ne le préservaient d'aucune avanie, les rejeta et chercha quelque autre moyen de repousser les tracasseries des démons.

Les païens de Kiang-yn firent preuve en ces circonstances d'un certain bon sens. Se souvenant sans doute que les chrétiens chassaient les démons par le signe de la Croix, ils tracèrent, avec de la chaux, des croix sur les chemins, dans les rues et jusque sur la pagode de Zen-Ouang, le dieu protecteur de leur ville.

D'autres eurent recours à des pratiques bizarres dont une folle terreur peut seule faire comprendre l'emploi.

Le Père Philippe Ouang, prêtre chinois, écrivait le 2août :

La peur glace toutes les âmes. Depuis quatre jours, à la ville comme à la campagne, le peuple veille pendant la nuit. Dans tous les bourgs, dans tous les hameaux, on n'entend plus que le bruit du tam-tam que l'on frappe à coups redoublés pour chasser diables et lutins.

Les femmes, en désespoir de cause, s'attachent sur la tête le petit balai qui leur sert aux plus ignobles usages ; elles prétendent ainsi protéger leur chevelure ; et les hommes entrelacent dans leurs cheveux des branches ou des feuilles de pêcher.

A Ou-si les habitants, persuadés que les sorts, causes de tant de troubles, étaient apportés par des étrangers, émissaires des sociétés secrètes et commis-voyageurs en magie, résolurent, comme en beaucoup d'autres localités, d'interdire l'accès de leur ville à tous les voyageurs inconnus ou suspects. Ils formèrent un corps de volontaires et montèrent la garde à toutes les entrées de leur cité afin de saisir les sorciers qui leur rendaient la vie si malheureuse.

Un jour ils s'emparèrent de cinq hommes qui se présentaient à l'une des portes de leur ville. Trois d'entre eux portaient des couteaux. Que pouvaient être ces étrangers, sinon des malfaiteurs ? A quoi servaient leurs couteaux, sinon à couper des tresses ?

Aussitôt les volontaires, sans autre formé de procès, décapitèrent, séance tenante, les trois porteurs de couteaux. Quant aux deux autres, on les conduisit au tribunal. On les y interrogea.

Un peu de sang-froid étant revenu, on reconnut que ces individus étaient simplement d'inoffensifs bouchers, détenteurs d'instruments de leur profession..

Cette reconnaissance ne rendit malheureusement pas la vie aux trois infortunés qui avaient été aussi sommairement décapités.

Cette exécution n'améliora pas d'ailleurs le sort des habitants de Ou-si. Toute la nuit ce n'étaient que hurlements, retentissements de tam-tams, coups de fusils et même coups de canon, auxquels se mêlaient les sons plaintifs et lugubres des cornes signalant le passage des patrouilles. C'était à en tomber malade sans autre cause.

Sur les bords du lac Tié-sé-hou, à une trentaine de lieues de Ou-si, c'étaient, dans les campagnes, les mêmes terreur et le même vacarme.

A Tse-haong, la saisie, dans les premiers jours de septembre 1873, d'une barque païenne portant des diables de papier et de bois fut le signal de la consternation et du charivari.

Pétards, coups de fusil et tam-tams y firent dès lors rage du coucher au lever du soleil, le tout dans le but d'effrayer et de chasser les démons, et avec le résultat d'empêcher tout le monde de goûter le moindre repos.

A Yang-tchéou, dit le Père Palatre citant le numéro du 2 juin 1876 du *The Shangai Courier and China Gazette*, une

capture importante eut lieu.

Un vieillard, autrefois agent de police, se trouvait dans une auberge pour y passer la nuit, lorsqu'il vit arriver un homme d'assez mauvaise mine apportant une grande malle.

Ils occupaient tous les deux des chambres contiguës.

Durant son sommeil le vieillard fut réveillé par un léger bruit. Un homme de papier s'agitait au-dessus de sa tête.

Le vieillard s'aperçut alors que son voisin avait pratiqué un trou dans la cloison.

Poussé par la curiosité, il jeta un regard dans sa chambre à travers les fissures des planches, et fut témoin d'un singulier spectacle.

Le voyageur était assis devant une table sur laquelle il avait placé toute une collection de nattes, et il travaillait à découper des images de papier, en proférant des paroles magiques.

Le vieillard avertit les gens de l'auberge. L'on s'empara immédiatement du sorcier et de sa caisse qui renfermait des ciseaux, des vrilles et d'autres instruments, ainsi qu'une cargaison complète de papiers-esprits.

Ce malfaiteur fut conduit chez le mandarin voisin, et le vieillard reçut les remerciements les plus flatteurs de la foule qui le félicitait d'avoir délivré la ville de l'invasion de ces mauvais esprits.

Cette capture, ajoute le Père Palatre, causa une véritable joie aux habitants qui, depuis quinze jours, étaient aux prises avec la peur.

Shang-hai connut aussi les tracasseries diaboliques.

Les nombreuses factoreries européennes établies dans cette grande ville de deux cent soixante-dix-huit mille habitants, centre principal du commerce entre la Chine et l'Occident, n'empêchèrent nullement les prestiges magiques de s'accomplir. Les rives du Yang-tsé-kiang en furent témoins tout aussi bien que les localités de l'intérieur du continent.

Au contraire, la présence des Européens dans ce port permit de mieux constater qu'ailleurs les ravages exercés par les pratiques des sorciers.

Les récits, rapportés par les voyageurs, des faits qui affligeaient Nanking et Sou-Tchéou avaient jeté à l'avance la terreur dans la ville. On ne s'y entretenait que de la coupe mystérieuse des nattes et autres sortilèges, et les Chinois ne savaient quelle bonne mesure prendre, pour préserver leur précieuse tresse de toute avanie.

Les uns la ramenaient sur leur épaule et la tenaient constamment à la main, les autres la cachaient sous leurs chapeaux, beaucoup la roulaient en couronne autour de leur tête.

Le 19 mai, le journal *The Shanghai Courier and China Gazette* signala l'apparition et la capture d'un esprit-papier.

Il a été saisi au vol, imprimait ce périodique, sous la forme d'une paire de ciseaux de papier. Un bonze l'a découvert dans le voisinage de l'hôtel de ville français, et, l'ayant immédiatement reconnu, il s'est empressé de le signaler.

La foule, attirée par ses cris, s'est mise à la poursuite des ciseaux.

Le bonze s'en est emparé au moment où ils tombaient à terre, et les a emportés dans une maison de sa connaissance ; plusieurs milliers de curieux le suivaient.

La coupe des tresses existe maintenant dans les quartiers européens ; un domestique a perdu la sienne ce matin, dans la rue de Han-Keou, en face de la maison Reiss et C<sup>ie</sup>...

On vend un talisman dans une boutique de la rue Ho-nan. Il est composé de mots d'origine hindoue ; et l'on croit qu'il renferme un sens secret en rapport avec les complots de la secte du Nénuphar Blanc et intelligible seulement pour les initiés.

Quoi qu'il en soit de la vérité de cette assertion, il est certain qu'il règne une grande agitation parmi le peuple.

Le 22 mai, un autre journal anglais, *The North China Daily News*, imprimait :

Si quelqu'un doute encore de l'existence de la coupe des nattes parmi les Chinois, il pourra s'en convaincre en apprenant qu'hier, dans l'après-midi, un Européen, qui marchait à peu de distance d'un jeune homme dans la rue de Ou-song, a vu tomber une partie de sa tresse sans l'action apparente, croyons nous, d'aucun agent extérieur. Un attroupement considérable se forma autour du jeune homme, et le témoin du fait s'esquiva, car il craignait d'être impliqué dans cette affaire.

Le phénomène de la chute des nattes se produisit fréquemment et pendant longtemps à Shang-haï, puis céda la place aux Hommes de papier et aux diables oppresseurs qui rendirent à beaucoup les nuits très pénibles.

Les terreurs qui en résultèrent causèrent même des troubles qui nécessitèrent l'intervention de la police.

Dans la nuit du 10 au 11 septembre 1876, un charpentier se sentit oppressé pendant son sommeil par un grand chat noir qui pesait sur sa poitrine et sa gorge, et l'étouffait. Il se réveilla, saisi de frayeur, raconta l'aventure à sa femme et s'enfuit de sa maison.

Cette nouvelle se répandit rapidement, raconte le *North China Daily News*, et mit tout le quartier en émoi. Plusieurs centaines d'individus se mirent à la recherche du charpentier et du chat noir oppresseur.

Un agent de police européen s'efforça de rassurer la foule, en parlant du ridicule de cette affaire ; il échoua.

Quelques hommes et une vieille femme soutinrent que les esprits étaient cause du malheur en question ; celle-ci affirma qu'elle avait vu quelqu'un lancer des hommes de papier, et du doigt elle désigna le coupable.

Ce malfaiteur, effrayé du danger qui le menaçait, s'enfuit en toute hâte vers le quartier français ; il y fut poursuivi et allait être tué par le peuple, s'il n'était parvenu à s'échapper.

Deux autres individus, accusés comme lui d'avoir lancé des hommes de papier, furent saisis et enfermés à la station de police de Louza. L'un d'eux était porteur d'un billet de soldat.

Tous ces troubles disparurent avec la nuit, et la police prit des mesures pour les empêcher de se renouveler.

Elles ne réussirent pas, pour ce jour-là du moins, car le numéro du 12 septembre du même journal anglais racontait que l'agitation causée par les hommes de papier, s'était renouvelée dans la nuit suivante, c'est-à-dire dans la nuit du di-

manche au lundi.

Elle était encore plus grande que la veille, et s'étendait sur un espace plus considérable. Les rues de Ou-si et du Hou-pé en étaient les deux centres principaux.

Un vieillard, habitant la première de ces rues, sortit de sa maison en déclarant solennellement qu'elle venait d'être visitée depuis quelques minutes seulement par l'inévitable chat noir, et qu'on le trouverait à peu de distance si on voulait le chercher.

Les voisins et d'autres personnes se mirent à l'œuvre, battirent le tam-tam, frappèrent sur tous les instruments de fer qui leur tombèrent sous la main, et firent un vacarme plus facile à imaginer qu'à décrire. On n'apercevait que des lanternes levées en haut ou abaissées jusqu'à terre dans toutes les directions.

Personne ne put mettre la main sur le chat ; la police seule fit une capture : elle saisit le vieillard auteur de ce désordre et le conduisit à la station de Louza, où il passa le reste de la nuit.

La foule qui l'accompagnait était si nombreuse qu'elle remplissait presque toute la rue de Chan-si.

Le lendemain il fut conduit devant le magistrat chinois de la Cour mixte.

Le juge Chen, fort embarrassé en entendant le récit de l'accusé, resta quelques minutes silencieux. Il démontra ensuite au vieillard que l'apparition de ce chat noir n'avait rien de nuisible, et il le congédia.

Dans la rue de Hou-pé, on avait continué de battre le tam-tam jusqu'au point du jour.

Après avoir semé la terreur dans le quartier anglais, les hommes de papier pénétrèrent sur le territoire occupé par les factoreries françaises, sur la Concession Française, comme on nomme ce groupe d'habitations, et y continuèrent de plus belle leurs exploits nocturnes. L'ordre public en fut de nouveau troublé.

Aux méfaits des hommes de papier porteurs de sorts, succédèrent les oppressions causées par le fameux chat noir.

Les désordres amenés par toutes ces sorcelleries augmentèrent. Il fallait décidément y mettre un terme.

La police de Shang-haï, n'étant pas assez habile pour découvrir les auteurs de ces mauvaises farces diaboliques, s'en prit à leurs victimes.

Ce n'était peut-être pas très logique, non plus que très juste. En Europe on eût crié à l'arbitraire et l'on n'eût pas eu tort. Mais en Chine on n'y regarde pas de si près, surtout avec le peuple.

Tous les infortunés qui avaient été tourmentés par les maléfices, et qui avaient l'imprudence de s'en plaindre, furent arrêtés et condamnés à porter sur leurs épaules pendant un certain temps l'instrument de supplice appelé : cangue.

Le prétexte que les mandarins donnèrent pour motiver ces condamnations, fut que les malheureux, par leurs racontars et leurs jérémiades, avaient jeté l'alarme dans la population.

Bien plus, pour tourner leurs plaintes en ridicule, on représenta sur leur cangue l'image d'un chat noir décapité, entouré de cette inscription peu flatteuse : «Un méchant homme qui a dit des mensonges».

En outre on les obligea de stationner, l'instrument de leur supplice au cou, dans les rues et les carrefours où on les avait surpris en train de raconter leurs mésaventures.

Ces exemples retinrent la langue de ceux qui avaient souffert des mêmes tracasseries diaboliques. Dans la crainte de subir un pareil sort, ils se résignèrent à supporter en silence les avanies qu'ils s'empressaient auparavant de publier.

Ces mesures des mandarins produisirent un bon résultat. Chacun cachant soigneusement ses tracas, on finit par dormir tranquillement la nuit, et, le jour, par vaquer à ses affaires avec moins de préoccupations et de craintes.

Quant aux auteurs des méfaits, ils cessèrent peu à peu de recourir à leurs sorcelleries et de jeter des sorts, soit qu'ils fussent au bout de leur science de magiciens, soit qu'ils jugeassent inutile de continuer des pratiques qui, restant secrètes, ne causaient plus ni paniques générales, ni désordres dans la rue.

D'après le Père Palatre, que nous avons suivi dans cette étude, les provinces du Kiang-nan ne furent pas les seules exposées à la coupe des tresses et aux autres vexations que nous venons de raconter ; les provinces du Hou-kouang, du Kian-si, du Tché-kiang, du Fo-kien, du Pé-tchi-ly et Pékin même en souffrirent cruellement et connurent de longs jours et de plus longues nuits de terreur et d'angoisse.

Que les coupables de ces troubles aient été les membres de la secte du Pé-lien-Kao par leurs manœuvres magiques, cela n'a fait de doute pour personne en Chine, en 1876.

Le vice-roi des deux Kiang et les mandarins soumis à sa juridiction ont affirmé et même publié hautement dans leurs proclamations que les perturbateurs du repos public étaient les sectaires de la religion du Nénuphar Blanc. Le peuple pensa sur ce sujet exactement comme ses magistrats.

Mais pour quels motifs les membres du Pé-lien-Kao recouraient-ils ainsi à la magie pour causer ces troubles ?

Pourquoi, plus particulièrement, employaient-ils leur science de sorciers à priver leurs compatriotes de la tresse de cheveux, qui fait, à leur sens, le plus bel ornement de leur jaune beauté ?

Leurs motifs étaient de plusieurs sortes. Ils en avaient de naturels d'abord, de surnaturels ensuite.

Ils comptaient profiter des désordres produits par la terreur, pour organiser à leur aise une rébellion, puis une révolution, et parvenir ainsi à renverser la dynastie mandchoue actuellement régnante.

S'ils s'attaquèrent de préférence aux nattes, c'est parce qu'elles sont, ainsi que nous l'avons expliqué précédemment, les emblèmes le plus apparents de la soumission des Chinois à la dynastie en possession du trône ; c'est aussi parce qu'ils avaient besoin, pour la réussite de leurs projets, d'âmes de morts.

Eu effet, les membres de la secte du Pé-lien-Kao croient, dit-on, que, pour devenir invulnérables dans les combats, ils doivent être protégés par des âmes, devenues comme leurs anges gardiens, ou plutôt comme leurs démons familiers, qui écartent d'eux les blessures mortelles.

Les sorciers de la secte préparaient une levée d'âmes qu'ils avaient l'intention de mettre à la disposition de l'armée des conjurés.

Le principal mode de ce recrutement étrange était la coupe des tresses, obtenue par des procédés magiques. Cette coupe devait, dans leur idée, amener la mort de la victime au bout de trois jours.

Ce terme expiré, les âmes, délivrées des entraves du corps, tombaient en la possession du grand chef du Pé-lien-Kao. Celui-ci n'avait plus alors qu'à les mettre à la disposition de ses soldats.

Protégés par ces âmes, les conjurés, n'ayant plus à craindre les coups de leurs ennemis, devenaient invincibles. Dès lors aucune armée impériale n'eût pu mettre obstacle à la réalisation des plans du Nénuphar.

Aucun bataillon n'eût réussi à empêcher le maître des montagnes des Neuf-Dragons de s'emparer de Péking.

Cette croyance des sectaires du Pé-lien-Kao est assurément extraordinaire. Elle nous paraît même, à première vue, fort étrange.

Mais il ne faut pas juger des Chinois sur les Européens, des païens sur les chrétiens, des orientaux, fervents de la magie et des sciences occultes, sur les occidentaux qui les méprisent. Origine, éducation, croyances, instruction, tout les sépare.

Ensuite nous ferons observer que la croyance des sectaires du Pé-lien-Kao procédait de la croyance, vieille comme le monde et universelle, à la doctrine de la compensation, de la satisfaction, de la réparation.

Ces conjurés avaient l'intention de lever l'étendard de la révolte, de commencer une lutte à main armée. Ils ne pouvaient évidemment le faire sans s'exposer à périr.

En donnant par avance à la mort, à l'aide de procédés magiques, un nombre considérable de victimes, ils comptaient que la Grande Moissonneuse, ayant réuni sa gerbe, les épargnerait.

De plus le véritable Grand Maître occulte du Pé-lien-Kao, aussi bien que de toutes les autres sociétés pratiquant les sciences secrètes, n'est autre que Lucifer.

Le Révolté par excellence a-t-il perdu tout espoir de prendre sa revanche sur Dieu et de remonter à sa place au ciel ?

Il fait croire à ses adorateurs que non. Il l'a persuadé aux descendants des Taï-pings, qui rêvent, eux aussi, de prendre une revanche : celle de la défaite de leurs prédécesseurs ; et de renverser le trône impérial de la dynastie mandchoue.

Or, en se basant sur les croyances secrètes d'autres sectes, rien n'empêche de croire que les chefs suprêmes du Pé-lien Kao partagent la doctrine de certains grades élevés de la franc-maçonnerie occidentale.

Suivant cette doctrine, Lucifer sera en mesure de prendre sa revanche sur Dieu le jour où le nombre des morts tombés en enfer surpassera, ou tout au moins égalera, joint à celui des démons, le nombre des anges restés fidèles joint à celui des saints.

En lui procurant des âmes par des moyens magiques, les sorciers chinois lui recrutaient des soldats et concouraient à son but : arracher à Dieu ses créatures et le faire maudire par elles éternellement...

Cependant, soit à cause des mesures de police, soit à cause d'autres obstacles, les conspirateurs de 1876 ne réussirent pas dans leurs menées. Ils troublèrent une grande partie de la Chine, mais ne la révolutionnèrent pas.

Peut-être n'exécutèrent-ils cette année-là qu'un essai préparatoire de leurs moyens, se réservant de les appliquer de nouveau plus tard et d'en pousser les conséquences jusqu'au bout.

Les terreurs et les désordres de 1876 amenèrent pour les chrétiens les mêmes conséquences que les événements de 1768, c'est-à-dire : la persécution.

Les catholiques, après les sectaires du- Pé-lien-Kao, furent dénoncés comme les auteurs de toutes ces sorcelleries. Ce qui en fournit le prétexte, ce furent les images saintes possédées par les chrétiens.

Les païens, n'en comprenant pas la signification, s'en effrayèrent et les considérèrent, de bonne ou mauvaise foi, comme des emblèmes magiques.

Leur colère éclata surtout contre les pêcheurs. Ceux-ci avaient sur leurs barques des rameaux bénits, ornés, suivant la coutume de la mission, de figures d'anges en papier découpé, d'images de Notre Seigneur et de la Sainte Vierge.

Aux yeux des païens, ces objets devinrent autant de personnages ou de démons, doués d'une puissance magique et obéissant aveuglément aux caprices haineux des chrétiens qui se faisaient un jeu de les lancer en l'air pour nuire au peuple.

Le 26 août 1876, auprès de Se-kia-tsen, dans la préfecture de Sou-tchéou, des paysans, soupçonnant que quatre barques de pêcheurs chrétiens contenaient des hommes de papier, les arrêtèrent et s'emparèrent de ceux qui les montaient.

Hommes, femmes et enfants furent garrottés et conduits au village sur leurs propres barques.

On fouilla les embarcations avec soin et l'on découvrit des objets de piété et, entre autres, des anges en papier tombés d'un vieux rameau desséché.

A cette vue les païens ne voulurent plus douter qu'ils n'eussent affaire à des magiciens. Ils conduisirent les chrétiens à Sou-tchéou et les livrèrent aux mandarins.

Les infortunés furent interrogés et torturés.

En vain le missionnaire résidant à Sou-tchéou s'efforça-t-il de démontrer l'injustice de l'accusation portée contre eux et d'obtenir leur mise en liberté. Ce fut peine perdue.

Le 11 septembre, trois de ces malheureux furent décapités comme coupables d'avoir lancé des sorts par le moyen d'hommes de papier.

Cette triple exécution se fit sous le contrôle des autorités chinoises, et, comme en 1768, il se trouva un magistrat pour envoyer à la cour de Péking un mémoire justificatif de la persécution.

Le 22 février 1877, en effet, la *Gazette de Péking*, organe officiel du gouvernement impérial, publia un rapport dans lequel Ou-yuen-ping, gouverneur général du Kiang-sou, prétendait démontrer la justice de la procédure suivie contre les trois infortunés.

Les autres pêcheurs chrétiens, saisis de frayeur, n'avaient pas attendu le résultat du procès pour prendre des mesures de précaution. Ils prévoyaient trop bien qu'étant donnée la surexcitation générale des esprits l'issue du procès ne serait pas heureuse.

Aussi, dès qu'ils connurent l'arrestation du 26 août, s'empressent-ils de mettre de la distance entre eux et ceux qu'ils redoutaient.

Le 30 environ soixante-quinze familles venant des chrétientés de Sou-tchéou, de Yang-ka-kiao et de Kouen-se, arrivèrent à Si-ka-wei où elles comptaient être à l'abri de la persécution.

Ce mouvement d'émigration s'accrut même et le nombre des barques atteignit le chiffre de deux cent soixante-huit. Cent vingt-huit d'entre elles s'arrêtèrent à Si-ka-wei ; les cent quarante autres se rendirent à Shang-haï.

A Ou-si, dit le Père Palatre, les pêcheurs se trouvèrent dans une situation très critique. Trois cents de leurs barques stationnaient en face de l'église de Sé-li-kiao ; elles avaient tout à redouter de la fureur des païens et ne pouvaient s'écarter pour jeter leurs filets.

Ce désœuvrement amena la misère ; l'argent fit défaut aux pêcheurs et le riz leur manqua ; les missionnaires et quelques chrétiens charitables durent les nourrir.

Cet état de choses se prolongea environ six semaines.

Après maints pourparlers avec les mandarins, les barques, munies de passeports, eurent la liberté de gagner leurs stations de pêche et de se livrer à leurs travaux habituels.

Les pêcheurs d'ailleurs ne furent pas les seuls chrétiens persécutés sous les mêmes prétextes. Un catholique, appartenant à une autre profession, fut même décapité à Nanking, le 31 janvier 1877, comme prétendument coupable d'avoir coupé des tresses.

Enfin le calme se rétablit petit à petit pour tout le monde et, de cette épidémie de prestiges diaboliques, unique peut-être dans l'histoire, ne survécurent plus que le souvenir et la crainte de la voir un jour ou l'autre se renouveler par les manœuvres des sorciers du Pé-lien-kaio.

## THIBET ET CORÉE

### CHAPITRE XI

**DANS LE THIBET : - LE LAMA. - A LA RECHERCHE D'UN DIEU. - L'ARC-EN-CIEL. - LA RÉPONSE DU TCHURTCHUN. - MANIFESTATION SPONTANÉE. - L'EXAMEN. - BOUDDHA EST MORT, VIVE BOUDDHA !... - LES DIEUX INCARNÉS. - LE PRESTIGE DU VASE D'EAU. - BOKTE QUI S'OUVRE LE VENTRE. - L'ARBRE DES DIX MILLE IMAGES. - LES PIÈCES DU PROCÈS. - LE PRODIGE TEL QUE L'A VU L'ABBÉ HUC EN 1845. - UN ARBRE UNIQUE. - LA VISITE DE M. GUELUY EN 1883. - PLUSIEURS ARBRES. - SUPERCHERIE DES LAMAS OU PRESTIGE DIABOLIQUE ?...**

**DANS LA CORÉE : - ENTRE DIEU ET SATAN. - LE MARTYRE DE MGR BERNEUX. - LA MARCHÉ SERPENTINE DU PALPONY. - RESPECT DES ANIMAUX SAUVAGES. - CROYANCE CONFIRMÉE PAR L'EXPÉRIENCE.**

Le Thibet et la Corée forment, dans l'agglomération de peuples composant la Chine, deux contrées distinctes par leur sol également montagneux, par le caractère, la religion et les mœurs de leurs populations.

Placées aux deux extrémités de l'Empire du Milieu, le Thibet à l'ouest, et la Corée au nord-est, ces régions sont encore peu connues des Européens. Les missionnaires ont éprouvé de grandes difficultés pour y pénétrer et y prêcher l'Évangile.

Ce qui fait la force de Satan au Thibet, c'est l'organisation hiérarchique des prêtres des idoles ou lamas.

Ils y vivent d'une façon analogue à celle des religieux catholiques. Ils sont divisés en différents ordres, soumis à l'autorité de supérieurs généraux, ne se marient pas et habitent dans des couvents. Ils ont même emprunté au christianisme certaines cérémonies et jusqu'à des formes de vêtements sacerdotaux.

Il y a dans le lama deux hommes bien distincts : le ministre de Satan et l'homme sociable.

Quand il récite ses prières, qu'il accompagne d'un battement cadencé de tambour, écrivait M. Gabriel Durand, missionnaire apostolique au Thibet, ses traits contractés donnent à son visage un air de contenance qui effraie, sa voix prend un accent sépulcral, ses yeux roulent dans leurs orbites sans fixer aucun point ; on voit aisément que toute sa personne est sous l'influence d'un esprit malfaisant qui le mène.

Tout en lui est rebutant, tandis qu'il prie : son visage, ses yeux, sa voix, ses mouvements même.

Puis, quand sa prière est finie, et qu'il vient prendre part à la conversation, ses traits reprennent leur gaieté, ses manières s'assouplissent à toutes les formes de la politesse ; il salue gracieusement ; il rit d'une manière plus aimable encore.

Ce n'est plus alors le sorcier ou le ministre en fonction au temple ou à l'autel de Satan ; c'est l'homme poli et affable.

Les lamas pratiquent le Bouddhisme et sont répandus chez les Tartares Mongols aussi bien qu'au Thibet.

Un grand nombre de leurs couvents, ou lamasseries, sont placés sous le gouvernement direct du démon, gouvernement qu'il exerce au moyen des *Chabérons*.

Les Bouddhistes croient à la métempsycose, c'est-à-dire à la transmigration de l'âme, après la mort, d'un corps dans un autre.

Pour eux, non plus que pour les chrétiens, l'âme ne meurt pas. Seulement, au lieu de croire, comme nous, qu'elle va au ciel ou dans l'enfer, suivant ses mérites ou ses fautes, ils pensent qu'elle passe soit dans le corps d'un homme, soit dans le corps d'un animal, un certain nombre de fois avant de parvenir au degré de perfection qui lui permettra de s'unir à



Bouddha.

Comme on le voit, la métempsycose n'est qu'une déformation du dogme chrétien de l'immortalité de l'âme et de ses conséquences.

Mais cette déformation permet au démon de jouer un rôle prépondérant et véritablement extraordinaire dans le choix des supérieurs des lamasseries les plus importantes.

Les Bouddhistes, Tartares ou Thibétins, croient que ces supérieurs ne meurent pas véritablement, mais ne font que se transformer. Leur corps périt, mais leur âme transmigre dans une autre enveloppe humaine, et cette âme elle-même n'est qu'une émanation, une forme de leur grand dieu Bouddha.

Aussi, rapporte M. Huc, célèbre voyageur, quand un Grand Lama - un Talé-Lama - s'en est allé, c'est-à-dire quand il est mort, la chose ne devient pas pour la lamasserie un sujet de deuil. On ne s'abandonne ni aux larmes, ni aux regrets ; car tout le monde sait que le Chaberon, le Dieu incarné dont l'enveloppe mortelle s'est décomposée, va bientôt reparaitre.

Cette mort apparente n'est que le commencement d'une existence nouvelle, et comme un anneau de plus ajouté à cette chaîne indéfinie et ininterrompue de vies successives ; c'est le prélude de la renaissance prochaine du même supérieur d'essence divine dans un autre corps humain plus jeune.

Lors donc qu'un Chaberon est mort, ses disciples se mettent en peine de découvrir l'endroit où leur maître ira se transformer et reprendre sa vie.

Si l'arc-en-ciel apparaît alors dans les airs, ils le regardent comme un signe de bon augure, que leur envoie leur ancien Grand-Lama pour les aider dans leurs recherches.

Tous les religieux bouddhistes se mettent en prière, et pendant que la lamasserie, veuve de son Chaberon, redouble ses jeûnes et ses oraisons, une troupe d'élite se met en route pour aller consulter le *Tchurtchun*, ou devin fameux dans la connaissance des choses cachées au commun des hommes.

On lui raconte que tel jour de tel mois lunaire, l'arc-en-ciel du Chaberon s'est manifesté dans les airs. Il a fait son apparition sur tel point, il était plus ou moins lumineux et a été visible pendant tant de temps. Puis il a disparu, en s'effaçant avec telle ou telle circonstance.

Quand le Tchurtchun a obtenu tous les renseignements nécessaires, il récite quelques prières, ouvre ses livres de divination, et prononce enfin son oracle, pendant que les lamas qui sont venus le consulter, écoutent ses paroles à genoux et dans le plus profond recueillement.

- Votre Grand-Lama, leur dit-il, est revenu à la vie dans le Thibet, à tant de distance de votre lamasserie. Vous le trouverez dans telle famille.

Quand ces religieux bouddhistes ont entendu cet oracle, ils s'en retournent en leur couvent, pleins de joie, annoncer la bonne nouvelle à leurs frères.

Mais il arrive souvent, dit M. Huc, que les disciples du défunt n'ont pas à se tourmenter pour découvrir le berceau de leur Grand-Lama. C'est lui-même qui veut bien les initier au secret de sa transformation.

Aussitôt qu'il a opéré sa métamorphose dans le Thibet, il se révèle lui-même. A un âge où les enfants ne savent encore articuler aucune parole, il déclare - ou, pour parler plus exactement le démon déclare par sa bouche - ce qu'il prétend être.

- C'est moi, dit-il avec l'accent de l'autorité, c'est moi qui suis le Grand-Lama, le Bouddha vivant de tel temple. Qu'on me conduise dans mon ancienne lamasserie. J'en suis le supérieur immortel.

Quand un enfant a parlé de la sorte, ses parents se hâtent de le faire savoir à la lamasserie intéressée.

Mais on comprend combien la supercherie, dans ce cas comme dans l'autre, serait facile ; aussi les lamas ont-ils recours à certaines précautions avant de reconnaître pour supérieur quelque enfant que ce soit.

Il leur faut d'autres preuves de sa mission diabolique que l'oracle du Tchurtchun, ou le récit des parents du bambin.

Cependant, dès que les Lamas ont découvert la résidence de leur Chaberon, ils manifestent la joie la plus vive. Les populations voisines la partagent.

Quand le fait se produit chez les Tartares, tout est en mouvement dans leurs tentes. On fait avec entrain les préparatifs d'un long voyage ; car c'est presque toujours dans le Thibet qu'il leur faut se rendre, pour aller chercher leur Bouddha, redevenu vivant sous une apparence humaine.

Le démon manque rarement, en effet, l'occasion de jouer ces pauvres gens un mauvais tour de sa façon, en les envoyant quérir leur Chaberon dans des contrées lointaines et presque inaccessibles.

Tout le monde veut contribuer de son mieux à l'organisation du saint voyage.

Si le roi, ou le chef du pays, ne se met pas lui-même à la tête de la caravane, il envoie son propre fils ou un des membres le plus illustres de sa famille. Les grands du pays se font aussi un devoir et un honneur de prendre part au voyage.

Quand tout est enfin prêt, on choisit un jour réputé comme heureux et de bon augure, et l'on se met en route.

Quelquefois ces pauvres Mongols, après des fatigues incroyables parmi d'affreux déserts, finissent par tomber entre les mains de brigands qui les détournent des pieds à la tête.

S'ils ne meurent pas de faim et de froid au milieu des déserts, s'ils peuvent retourner jusqu'à l'endroit d'où ils sont partis, ils recommencent les préparatifs d'un nouveau voyage ; rien n'est jamais capable de les décourager.

Enfin quand, à force d'énergie et de persévérance, ils ont pu parvenir au Thibet, ils vont se prosterner devant l'enfant qui leur a été désigné.

Le jeune Chaberon n'est pourtant pas salué et proclamé Grand-Lama sans un examen préalable.

On tient une séance solennelle, où le Bouddha vivant est examiné devant tout le monde avec une attention scrupu-

leuse.

Où lui demande le nom de la lamasserie dont il prétend être le chef, à quelle distance elle est, et quel est le nombre des religieux qui y résident.

On l'interroge sur les usages et les habitudes du Grand-Lama défunt, et sur les principales circonstances qui ont accompagné sa mort.

Après toutes ces questions, on place devant lui divers livres de prières, des meubles de toute espèce, des théières, des tasses, etc.

Au milieu de tous ces objets, il doit démêler ceux qui lui ont appartenu dans sa vie antérieure.

Ordinairement, assure l'abbé Huc, cet enfant, à peine âgé de cinq ou six ans, sort victorieux de toutes ces épreuves. Il répond avec exactitude à toutes les questions qui lui sont posées, et fait sans aucun embarras l'inventaire de son mobilier.

- Voici, dit-il, les livres de prières dont j'avais coutume de me servir. Voici l'écuelle vernissée dans laquelle j'avais coutume de prendre le thé. Et ainsi de suite.

Sans aucun doute, les Mongols sont plus d'une fois les dupes de ceux qui ont intérêt à faire un Grand-Lama de ce marmot. Nous croyons néanmoins que souvent tout cela se fait de part et d'autre avec simplicité et de bonne foi.

D'après les renseignements que nous n'avons pas manqué de prendre auprès de personnes dignes de la plus grande confiance, il paraît que tout ce qu'on dit des Chabérons ne doit pas être rangé parmi les illusions et les prestiges.

Une philosophie purement humaine rejettera sans doute des faits semblables, ou les mettra sans hésiter sur le compte de fourberies lamaïques.

Pour nous, missionnaires catholiques, nous croyons que le grand menteur, qui trompa autrefois nos premiers parents dans le Paradis Terrestre, poursuit toujours dans le monde son système de mensonge. Celui qui avait la puissance de soutenir dans les airs Simon le Magicien peut bien encore aujourd'hui parler aux hommes par la bouche d'un enfant afin d'entretenir la foi de ses adorateurs.

Nous nous associons pleinement à l'opinion du célèbre explorateur de la Tartarie et du Thibet. Le ton de sincérité, la science et la prudence qui se manifestent dans ses écrits, de la première à la dernière page, ne nous permettent pas de douter de sa parole, surtout quand il traite une matière aussi importante, et qu'il fournit des affirmations aussi catégoriques.

Des enfants aussi jeunes que ceux qu'il cite ne peuvent parler ainsi qu'il le dit que sous l'inspiration du démon, soit qu'ils en soient possédés momentanément, soit qu'ils en soient possédés d'une façon permanente depuis leur naissance, ou peut-être même depuis leur conception.

D'autre part, ne se pourrait-il pas que certains démons se fassent adorer et servir depuis de longues années dans Les grandes lamasseries, en trans migrant véritablement, pour ce qui les regarde, eux, d'un Chaberon mort, dans un Chaberon vivant ?

Nous ne voyons pas quelle objection sérieuse pourrait être faite à cette opinion.

Quoiqu'il en soit, dès que les titres du nouveau Chaberon ont été examinés et constatés, il est conduit en triomphe au couvent dont il doit redevenir Grand-Lama.

Sur la route qu'il suit, tout est en mouvement. Les Tartares arrivent par grandes troupes se prosterner sur son passage et lui présenter leurs offrandes.

Aussitôt qu'il est arrivé dans sa lamasserie, on le place sur l'autel, et alors, rois, princes, mandarins, lamas, tous les Tartares, depuis le plus riche jusqu'au plus pauvre, viennent courber le front devant cet enfant qu'on a été chercher à grands frais dans le fond du Thibet, et dont les possessions démoniaques excitent bientôt le respect, l'admiration et l'enthousiasme de tout le monde.

Il arrive aussi parfois que les Chabérons commencent leur carrière plus modestement dans une petite peuplade, entourés seulement de quelques disciples. Mais peu à peu leur réputation s'accroît dans les environs à la suite des manifestations diaboliques dont ils sont les sujets.

La petite lamasserie devient un lieu de pèlerinage pour les Bouddhistes. Les lamas voisins, spéculant sur la vogue et comptant sur des aumônes plus abondantes, viennent bâtir leurs cellules à côté, et ainsi le couvent acquiert d'année en année un développement plus considérable et finit par devenir célèbre dans la contrée, parfois même jusque chez les peuples voisins.

Ce n'est pas seulement au Thibet et dans la Tartarie que l'on rencontre des hommes possédés du démon et adorés de leur vivant comme des dieux.

Mgr Rizzolati, vicaire apostolique de la province du Hou-kouang, dans la Chine, écrivait le 25 novembre 1812 de U-cham-fu ces paroles qui apportent un appoint au récit de l'abbé Huc :

Dans plusieurs districts du Chan-si et du Chen-si, vers les confins de la Grande Muraille, comme aussi dans quelques villages de la province de Pékin, il est certains personnages, connus sous le nom de I-Huo-Foo, ou «dieux incarnés», qu'on adore même de leur vivant.

Ces espèces de lamas, qu'on ferait mieux d'appeler des démons incarnés, tant ils ont le génie et la puissance du mal, s'affranchissent impunément des devoirs les plus sacrés, sous prétexte que l'apothéose légitime leurs monstrueux excès, et n'en exercent pas moins sur la multitude fascinée par leurs prestiges, un empire aussi aveugle qu'absolu.

Les lamas des hauts grades possèdent des revenus et un casuel considérable qui leur permettent de vivre tranquilles.

Ceux des grades inférieurs, au contraire, sont obligés souvent de travailler de leurs mains. Quelques-uns s'adonnent à la sorcellerie et possèdent certains Sié-fa ou «moyens pervers», «moyens magiques», de gagner quelque argent.

L'abbé Huc, au cours de ses pérégrinations, rencontra un lama qui, au dire de tout le monde, remplissait à volonté un

verre d'eau au moyen d'une formule de prière.

Le missionnaire ne put jamais le décider à tenter l'épreuve en sa présence.

- Vous n'avez pas les mêmes croyances que moi, lui dit-il. Mes tentatives seraient non seulement infructueuses, niais encore m'exposeraient peut-être à de graves dangers.

Ce sorcier, instruit probablement par son démon familier, connaissait et redoutait le pouvoir du prêtre...

Un jour cependant il récita à M. Huc la prière de son sié-fa, de son enchantement.

C'est une invocation directe à l'assistance du démon.

Elle contient aussi la reconnaissance d'un pacte formel, d'une dette terrible à payer.

- Je te connais et tu me connais, disait le magicien. Allons, vieil ami, fais ce que je te demande. Apporte de l'eau, et remplis ce vase que je te présente. Remplir un vase d'eau, qu'est-ce que cela pour ta grande puissance ? Je sais que tu fais payer bien cher un vase d'eau, mais n'importe ! fais ce que je te demande, et remplis ce vase que je te présente. Plus tard nous compterons ensemble. Au jour fixé, tu prendras tout ce qui te revient.

Jésus-Christ, notre Maître à nous autres chrétiens, a promis de ne pas laisser sans récompense un verre d'eau donné en son nom et cette récompense sera éternelle.

Satan, pour remplir un vase d'eau et faire gagner quelques pièces de monnaie à son esclave, exige son âme à tourmenter durant l'éternité...

Malheureux ! trois fois malheureux, l'infortuné prêtre des idoles qui savait ce qu'il faisait, et avait cependant l'épouvantable courage de dire à son «vieil ami» :

- Je sais que tu fais payer bien cher un vase d'eau... mais n'importe ! Fais ce que je te demande... *Plus tard nous compterons ensemble. Au jour fixé, tu prendras tout ce qui te revient !...*

Quelquefois ces abominables formules restent sans effet. Le démon refuse de remplir le vase d'eau. Alors la prière du sorcier se change en injures et en imprécations contre le «vieil ami» qu'il invoquait un instant auparavant.

D'autres lamas ont recours à d'autres sorcelleries pour s'attirer renommée et fortune. Ils les pratiquent à domicile, en petit comité.

Les uns font rougir au feu des morceaux de fer et les lèchent impunément, les autres se font des incisions sur le corps, puis les effacent d'une manière prodigieuse, de telle sorte qu'il n'en reste plus la moindre trace. Toutes ces opérations doivent être précédées de la récitation de quelque prière.

L'épreuve du fer rougi ne nous semble pas impossible à exécuter par des moyens naturels, si elle dure peu de temps, le temps que l'humidité de la langue met à s'évaporer ; mais si elle dure plus longtemps, c'est autre chose, et une intervention surnaturelle devient nécessaire pour l'expliquer.

D'ailleurs, la circonstance de la prière précédant toujours ces sortes d'opérations prouve qu'elles se font sous la protection d'une puissance extrahumaine, et semble démontrer qu'elles ne réussissent que grâce à l'aide du démon.

Mais de tous les sié-fa, moyens pervers et prestiges diaboliques, le plus extraordinaire, le plus impressionnant, le plus merveilleux est celui des lamas Boktes.

Un jour que l'abbé Huc cheminait avec son compagnon, l'abbé Garbet, et son domestique, Samdadchiemba, sur les terres des Tartares Ortous, il rencontra de nombreuses caravanes suivant comme lui la direction d'Orient en Occident. Le chemin était rempli d'hommes, de femmes, d'enfants montés sur des chameaux ou sur des bœufs.

Le missionnaire en questionna plusieurs et leur demanda où ils se rendaient.

Tous répondirent qu'ils allaient à la lamasserie de Rache-Tchurin.

A leur tour, ces voyageurs interrogèrent l'explorateur et lui demandèrent si son voyage n'avait pas le même but.

L'abbé Huc répondit la vérité et déclara qu'il n'allait pas à Rache-Tchurin. Tous en parurent étonnés.

Ces nombreux pèlerins, raconte le missionnaire, la surprise qu'ils témoignaient, en nous entendant dire que nous n'allions pas à la lamasserie de Rache-Tchurin, tout servait à piquer notre curiosité.

Au détour d'une gorge, nous atteignîmes un vieux lama qui, le dos chargé d'un lourd fardeau, paraissait cheminer avec peine.

- Frère, lui dîmes-nous, tu es avancé en âge ; tes cheveux noirs ne sont pas aussi nombreux que les blancs. Sans doute ta fatigue doit être grande. Place ton fardeau sur un de nos chameaux, tu voyageras plus à l'aise.

En entendant nos paroles, le vieillard se prosterna, pour nous témoigner sa reconnaissance.

Nous fîmes aussitôt accroupir un chameau, et Samdadchiemba ajouta à notre bagage celui du lama voyageur.

Dès que le pèlerin fut déchargé du poids qui pesait sur ses épaules, sa marche devint plus facile et l'expression du contentement se répandit sur sa figure.

- Frère, lui dîmes-nous, nous sommes du ciel d'Occident et les affaires de ton pays nous sont peu familières ; nous sommes étonnés de rencontrer tant de pèlerins dans le désert.

- Nous allons tous à Rache-Tchurin, nous répondit-il avec un accent plein de dévotion.

- Une grande solennité sans doute vous appelle à la lamasserie :

- Oui, demain doit être un grand jour. Un lama Bokte fera éclater sa puissance ; il se tuera, sans pourtant mourir.

Nous comprîmes à l'instant le genre de solennité qui mettait en mouvement les Tartares Ortous.

Ce spectacle, quelque atroce et dégoûtant qu'il soit, est néanmoins très commun dans les lamasseries de la Tartarie.

Le Bokte qui doit «faire éclater sa puissance», comme disent les Mongols, se prépare à cet acte formidable par de longs jours de jeûne et de prière.

Pendant ce temps il doit s'interdire toute communication avec les hommes, et s'imposer le silence le plus absolu.

Quand le jour fixé est arrivé, toute la multitude des pèlerins se rend dans la grande cour de la lamasserie, où un grand autel est élevé sur le devant de la porte du temple.

Le Bokte paraît. Il s'avance gravement au milieu des acclamations de la foule, va s'asseoir sur l'autel, et détache de sa

ceinture un grand coutelas qu'il place sur ses genoux.

A ses pieds, de nombreux lamas, rangés en cercle, commencent les terribles invocations de cette affreuse cérémonie.

A mesure que la récitation des prières avance, on voit le Bokte trembler de tous ses membres et entrer graduellement dans des convulsions frénétiques.

Les lamas ne gardent bientôt plus de mesure ; leurs voix s'animent, leur chant se précipite en désordre, et la récitation des prières est enfin remplacée par des hurlements.

Alors le Bokte rejette brusquement l'écharpe dont il est enveloppé, détache sa ceinture, et, saisissant le coutelas, s'entrouvre le ventre dans toute sa longueur.

Il prend ses entrailles à deux mains et les étale devant lui.

Pendant que le sang coule de toute part, la multitude se prosterne devant cet horrible spectacle, et on interroge ce frénétique sur les choses cachées, sur les événements à venir, sur la destinée de certains personnages.

Le Bokte donne à toutes ces questions des réponses qui sont regardées comme des oracles par tout le monde.

Quand la dévote curiosité des nombreux pèlerins se trouve satisfaite, les lamas reprennent, avec calme et gravité, la récitation de leurs prières.

Le Bokte recueille avec sa main droite du sang de sa blessure, le porte à sa bouche, souffle trois fois dessus, et le jette en l'air en poussant une grande clameur. Il remet ses entrailles à leur place, passe rapidement la main sur la blessure de son ventre, et tout rentre dans l'état primitif, sans qu'il lui reste la moindre trace de cette opération diabolique, si ce n'est un extrême abattement.

Le Bokte roule son écharpe autour de son corps, récite à voix basse une courte prière, puis tout est fini, et chacun se disperse, à l'exception des dévots qui vont contempler et adorer l'autel ensanglanté que vient d'abandonner le saint par excellence.

A la suite de son récit, l'abbé Huc ajoute ces réflexions :

Ces cérémonies horribles se renouvellent assez souvent dans les grandes lamasseries de la Tartane et du Thibet. Nous ne pensons nullement qu'on puisse toujours mettre sur le compte de la supercherie les faits de ce genre ; car d'après tout ce que nous avons vu et entendu parmi les nations idolâtres, nous sommes persuadé que le démon y joue un grand rôle.

Au reste, notre persuasion à ce sujet se trouve fortifiée par l'opinion des Bouddhistes les plus instruits et les plus probes que nous avons rencontrés dans les nombreuses lamasseries que nous avons visitées.

Tous les lamas indistinctement n'ont pas le pouvoir des opérations prodigieuses. Ceux qui ont l'affreuse capacité de s'ouvrir le ventre, par exemple, ne se rencontrent jamais dans les rangs élevés de la hiérarchie.

Ce sont généralement de simples lamas, mal famés et peu estimés de leurs confrères.

Les lamas réguliers et de bon sens témoignent en général de l'horreur pour de pareils spectacles. A leurs yeux, toutes ces opérations sont diaboliques. Les bons lamas, disent-ils, ne sont pas capables d'exécuter de pareilles choses ; ils doivent même bien se garder de chercher à acquérir ce talent impie.

Quoique ces opérations démoniaques soient, en général, décriées dans les lamasseries bien réglées, cependant les supérieurs ne les prohibent pas. Au contraire, il y a dans l'année certains jours de solennité réservés pour ces dégoûtants spectacles.

L'intérêt est sans doute le seul motif qui puisse porter les Grands-Lamas à favoriser des actions qu'ils réprouvent secrètement au fond de leur conscience.

Ces spectacles diaboliques sont, en effet ; un moyen infaillible d'attirer une foule d'admirateurs stupides et ignorants ; de donner par ce grand concours de peuple une renommée à la lamasserie, et de l'enrichir des nombreuses offrandes, que les Tartares ne manquent jamais de faire dans de semblables circonstances.

Il existe au Thibet un arbre fameux connu sous le nom de Kounboun, nom formé de deux mots thibétains signifiant : «Dix mille images».

Cet arbre est-il, ou n'est-il pas un arbre merveilleux ?

Présente-t-il, ou a-t-il présenté des prodiges scientifiquement inexplicables et, par conséquent, probablement diaboliques ?

C'est un point sur lequel les savants ont beaucoup discuté. Les uns ont cru à l'intervention du démon, et les autres l'ont niée, certains même ont traité de fables les récits de ceux qui ont vu le Kounboun.

Fidèles à nos habitudes de stricte impartialité, nous mettrons sous les yeux des lecteurs les pièces du procès qui nous ont paru résumer le mieux les opinions diverses ; nous nous permettrons ensuite d'y ajouter nos propres réflexions en laissant à chacun la liberté de conclure dans le sens qui lui paraîtra le plus logique.

Tout d'abord deux mots d'explication. Le Bouddhisme a subi, au cours de son existence, des transformations.

Un des principaux réformateurs de cette religion fut Tsong-Kaba, né dans la tribu d'Amdo.

Ce pays, autrefois de nulle importance et totalement ignoré, acquit, depuis la réforme du Bouddhisme, une célébrité prodigieuse.

La montagne au pied de laquelle Tsong-Kaba reçut le jour devint un lieu fameux de pèlerinage.

Les lamas accoururent de toutes parts pour y bâtir leurs cellules. Peu à peu se forma une florissante lamasserie dont la renommée s'étendit au loin.

C'est en ce lieu que croît le Kounboun. Suivant la légende, il naquit de la chevelure de Tsong-Kaba, et porte des caractères thibétains sur ses feuilles et sur son écorce.

C'est sur ce point particulier que porte la discussion.

Voici ce qu'en dit l'abbé Huc, qui visita le Thibet et la Tartarie au cours des années 1844, 1845 et 1846 :  
On doit naturellement s'attendre à ce que nous disions quelque chose de cet arbre.  
Existe-t-il encore ? L'avons-nous vu ? Qu'offre-t-il de particulier ? Que, faut-il penser de ses feuilles merveilleuses ?  
Voilà tout autant de questions qu'on est en droit de nous faire. Nous allons donc tâcher d'y répondre autant qu'il nous sera possible.

Oui ! Cet arbre existe encore ! Et nous en avons entendu parler trop souvent, durant notre voyage, pour que nous ne fussions pas quelque peu impatients d'aller le visiter.

Au pied de la montagne où est située la lamasserie, et non loin du principal temple bouddhique, est une grande enceinte carrée formée par des murs en briques.

Nous entrâmes dans cette vaste cour, et nous pûmes examiner à loisir l'arbre merveilleux dont nous avions déjà aperçu du dehors quelques branches.

Nos regards se portèrent d'abord avec une vive curiosité sur les feuilles, et nous fûmes consternés d'étonnement en voyant en effet sur chacune d'elles des caractères thibétains très bien formés; ils sont d'une couleur verte, quelquefois plus foncée, quelquefois plus claire que la feuille elle-même.

Notre première pensée fut de soupçonner, une supercherie des lamas ; mais après avoir tout examiné avec l'attention la plus minutieuse, il nous fut impossible de découvrir la moindre fraude.

Les caractères nous parurent faire partie de la feuille, comme les veines et les nervures ; la position qu'ils affectent n'est pas toujours la même ; on en voit tantôt au sommet ou au milieu de la feuille, tantôt à la base ou sur les côtés ; les feuilles le plus tendres présentent le caractère en rudiment ou à moitié formé ; l'écorce du tronc et des branches, qui se lève, à peu près comme celle des platanes, est également chargée de caractères.

Si l'on détache un fragment de vieille écorce, on aperçoit sur la nouvelle les formes indéterminées des caractères, qui déjà commencent à germer ; et, chose singulière, ils diffèrent assez souvent de ceux qui étaient par-dessus.

Nous cherchâmes partout, mais toujours vainement, quelque trace de supercherie ; la sueur nous en montait au front.

D'autres, plus habiles que nous, pourront peut-être donner des explications satisfaisantes sur cet arbre singulier ; pour nous, nous devons y renoncer. On sourira sans doute de notre ignorance, mais peu nous importe, pourvu qu'on ne suspecte pas la sincérité de notre relation.

L'Arbre des dix mille images nous parut très vieux ; son tronc, que trois hommes pourraient à peine embrasser, n'a pas plus de huit pieds de haut : les branches ne montent pas, mais elles s'étendent en panache et sont extrêmement touffues ; quelques-unes sont desséchées et tombent de vétusté ; les feuilles demeurent toujours vertes ; le bois, d'une couleur rougeâtre, a une odeur exquise et qui approche un peu de celle de la cannelle.

Les lamas nous dirent que, pendant l'été, vers la huitième lune, il produisait de grandes fleurs rouges d'une extrême beauté.

On nous a assuré aussi que nulle part il n'existait d'autre arbre de cette espèce, qu'on avait essayé de le multiplier par des graines et des bouturés dans plusieurs lamasseries de la Tartarie et du Thibet ; mais que toutes ces tentatives avaient été infructueuses.

Tel est le récit de l'abbé Huc.

Une quarantaine d'années plus tard, M. Gueluy, missionnaire belge, dans une lettre datée de Soung-chou-tchouang, le 13 décembre 1883, où il racontait sa visite à la lamasserie des «Dix mille images», donnait à son tour, de visu, la narration suivante, qui, comme on le verra, est fort différente de celle de l'abbé Huc :

Le carré, enfermé dans une barrière de bois, ne paraît pas avoir été cultivé cette année ; pas une fleur, pas trace d'un seul brin d'herbe.

Au milieu, quatre arbres, ou plutôt quatre branches, occupant moins d'un pied de diamètre à la base et ne dépassant pas quinze pieds de hauteur, croissent sur un espace assez restreint, éloignant tous leurs têtes desséchées du centre commun, comme pour ne pas se gêner mutuellement.

Déjà vous l'aurez compris, c'est l'arbre sacré lui-même que je vous décris.

Les premières branches sont assez basses, même l'une d'elles a été étayée, afin d'être hors de portée de la main du profane vulgaire.

L'écorce du tronc est rugueuse ; mais les jeunes branches lisses rappellent, à s'y méprendre, celles de nos cerisiers ; une légère écorce de couleur laiteuse se roule sur elle-même par intervalles, laissant à découvert une autre écorce d'un brun marron.

Nous y cherchons vainement des caractères ou quelque chose qui y ressemble.

Quelques feuilles sèches restent attachées aux branches. Elles sont moins rondes que nos feuilles de tilleul, et ressemblent plutôt par la forme aux feuilles de l'abricotier.

En ce moment, elles ne présentent aucun signe extraordinaire ni dans les nervures, ni dans les couleurs.

En nous éloignant, nous demandons à deux Chinois visiteurs :

- Est-ce là l'arbre sacré, dont on parle tant ?

- Oui, c'est bien cela, répondirent-ils.

Nous continuâmes notre visite, sans rencontrer ailleurs aucun autre arbre et, après avoir admiré le chœur général où se réunissent tout les lamas, nous reprîmes à la porte notre domestique et nos chevaux, et nous partîmes, persuadés qu'on nous avait joués ; nous ne pouvions avoir vu, ni l'arbre dont parle le Père Huc, ni même, croyons-nous, un arbre extraordinaire.

Notre domestique à la porte, entouré de curieux, n'a pas perdu son temps.

- Les prêtres, nous demande-t-il, ont-ils vu l'arbre miraculeux ?

- Des arbres ! Nous en avons bien vu quatre ! Mais ce qu'on pourrait uniquement y voir de miraculeux, c'est que ces

têtes chauves puissent encore porter vertes feuilles dans deux ans !

- Les prêtres ont bien vu l'endroit primitif, et l'arbre qui y végète, mais, pour voir le miracle, il faut aller dans une autre pagode, un peu plus bas, à l'angle de la rue que nous tournions tout à l'heure.

Descendant dans la rue de deux cents pas, nous arrivons vers une pagode plus petite, assez coquette et paraissant de construction plus récente. Elle forme le point de division de la rue en deux rues plus étroites.

Une avant-cour assez petite renferme, au milieu et sur les deux côtés, trois parterres, clôturés par des petits murs en briques.

Ici encore toutes les portes sont ouvertes.

En face de l'entrée un grand Bouddha doré, assis selon sa louable habitude, reçoit les adorations empressées des pèlerins mongols, mais ses parterres seuls arrêtent nos regards.

Celui du milieu a devant lui une grosse pierre presque informe élevant en obo sa pointe emblématique. Sa face en est noircie par l'huile des sacrifices ; ce qui a permis aux dévots serviteurs d'y fixer une vingtaine de sapèques en offrande à l'idole de bois. Sans cela on la croirait oubliée, puisqu'on lui tourne le dos pour saluer le Bouddha ventru.

Un arbre est derrière la pierre monumentale : c'est bien le même arbre, dont nous venons de voir quatre exemplaires ; mais celui-ci est plus petit, plus jeune, plus vigoureux ; en un mot, plus en état de faire des miracles, la peau des jeunes branches étant beaucoup plus lisse, plus impressionnable.

Détail curieux, ici comme plus haut, malgré la jeunesse du sujet la tête en est desséchée.

Vers le haut, détail qui mérite attention, cinq ou six trous secs, de trois à quatre centimètres de diamètre, assez rapprochés et s'ouvrant tous dans le haut.

Je voudrais examiner de plus près, mais l'enceinte est là et les lamas soupçonneux aussi !

Ici ! Ici ! Voici les caractères tant cherchés. Sur trois ou quatre branches, le brun-marron dont j'ai parlé plus haut a déteint jusqu'au café chicorée.

Ce sont bien des caractères et je les crois même thibétains, mais il n'y en a que deux par-ci par-là, et il reste beaucoup de blanc et de brun, comme vous l'entendez.

La supposition d'incision doit être écartée, l'écorce étant partout également lisse ; mais on dirait le plus souvent que le pinneau a manqué de fermeté ou que l'écorce a été revêche.

La plupart des caractères sont droits, c'est-à-dire dans le sens de la branche ; cependant plusieurs sont écrits transversalement.

Je connais mal les lois de la circulation de la sève, ou, voilà une bien singulière fantaisie de cette dernière de faire croître ainsi des caractères de travers.

Mais voici une autre fantaisie de cette sève mystérieuse. Le Bouddha lui a-t-il commandé de ne pas dépasser la hauteur commune des yeux du profane vulgaire ? Je le suppose ; mais ma taille est grande, et j'ai bon œil, grâce à Dieu !

Vers le haut ce parchemin d'un nouveau genre est bien aussi déroulé, mais le brun uniforme ne présente pas un seul caractère.

Les parterres de côté, de forme rectangulaire, renferment chacun trois sujets du même arbre. Ils sont identiques au premier, tant qu'à la forme, la croissance, la couleur, etc. ; ils n'en diffèrent que par la hauteur.

Les boutures multipliées de cet arbre unique sont sans doute trop jeunes pour faire des miracles, on n'y voit pas même la marque d'un premier essai !

Auront-ils leur tour plus tard ? C'est le secret des lamas !

Nous descendons entre deux longues files de boutiques de bric-à-brac installées là pour la fête, et nous parvenons à une auberge chinoise.

La foule des curieux se range bientôt de côté à l'arrivée d'un Pékinois bien mis et à l'air distingué. C'est un marchand, homme instruit, qui a passé dix ans dans ces contrées. Il parle de tout, excepté de l'arbre ; j'amène bientôt la conversation sur ce sujet.

- Autrefois, me dit-il, l'arbre aux caractères était vers la tour d'Argent ; aujourd'hui il est plus bas. Il n'y a de caractères que sur l'écorce, les feuilles n'en portent aucun. Si l'on enlevait cette première écorce, on verrait encore les caractères sur la seconde, dit-on.

L'arbre entre en sève au printemps, et les feuilles caduques disparaissent en automne. Il donne des fleurs blanches assez petites ; mais il ne porte ni fruit, ni baie.

- On dit, ajoutai-je, que les feuilles vertes portent des caractères.

- Aucun.

- Et qu'elles servent de panacée contre toutes les maladies.

- Contre certaines maladies, fit-il.

- Quelle maladie donc ?

- Contre... (*risum teneatis, amici*) contre... la toux, dit-on.

- Je veux en acheter quelques feuilles, où m'adresser ?

Chez les lamas, mais j'ignore s'ils en ont une provision. En tout cas ils administrent le remède eux-mêmes de peur que les mains des profanes ne souillent ces choses saintes.

- Cette essence d'arbre existe-t-elle ailleurs dans la contrée ?

- Nulle part.

Nous voulûmes relire sur place le passage du livre du Père Huc. Le missionnaire lazariste a passé trois mois à Kounboum, au sein de la lamasserie, et ses bonnes relations avec les lamas lui ont permis de voir à l'aise l'objet de son admiration.

Les détails qu'il donne sont tellement minutieux qu'il est impossible de nier qu'il ait vu ; mais ce qu'il a vu, mais ce qu'il raconte est tellement en opposition avec ce que nous avons vu, qu'il nous est impossible encore de dire que nous ayons

eu, les uns et les autres, devant les yeux des arbres et un prodige identiques.

Or, entre un missionnaire et des lamas, notre choix serait tout fait, et nous n'hésiterions pas à dire que ces derniers ont pu rendre un autre arbre héritier du prodige, ou plutôt de leurs artifices.

Et alors je dirais que les lamas ont dégénéré avec leur arbre autrefois fameux ! Il ne faut pas qu'ils soient en possession de bien grands secrets chimiques, pour opérer si grossièrement la déteinte que nous avons contemplée sans la moindre admiration.

Cependant nous ajoutons que de là à accuser le Père Huc de mauvaise foi il y a loin.

Telle est la version de M. Gueluy.

On voit qu'entre les deux récits existent de profondes divergences.

Nous voilà donc en présence de deux narrations écrites par des hommes que leur double caractère de prêtre et de missionnaire, c'est-à-dire de voyageurs ayant beaucoup vu, met à l'abri de tout soupçon de mensonge et de crédulité trop facile.

Tout, d'ailleurs, dans la façon dont l'abbé Hue a raconté ses explorations, accuse sa bonne foi et sa science.

La sincérité possède une simplicité et une force d'expressions, que la fiction éprouverait bien de la difficulté à atteindre, et le récit des choses qu'a vues ce voyageur est si intéressant en lui-même, qu'il n'a aucun besoin, pour se faire valoir, d'exagération.

Mais il y a une différence qu'il est utile de relever, entre la façon dont l'abbé Huc a vu, et celle dont M. Gueluy a pu voir.

Le premier a passé trois mois à Kounboum et y a vécu dans l'intimité des lamas, les coudoyant et les étudiant jour et nuit, il a donc eu le temps d'observer et de remarquer, et il le fit, pour le fameux arbre, avec une attention défiante qui lui faisait «monter la sueur au front».

Le second, au contraire, n'a fait qu'une courte visite, en passant, sous l'œil soupçonneux des lamas.

Il s'est écoulé une quarantaine d'années entre le séjour de l'abbé Huc et le passage de M. Gueluy.

Le premier a examiné un arbre unique, dont le tronc était si gros que trois hommes auraient eu de la peine à l'entourer de leurs bras, et qui produisait, dirent les lamas de l'endroit, de grandes fleurs rouges.

Le second a vu plusieurs arbres, dont le plus gros, composé de quatre tiges, occupait moins d'un pied de diamètre à sa base, c'est-à-dire mesurait un mètre de circonférence, et qui produisait, au rapport d'un commerçant chinois de Péking, de petites fleurs blanches.

Les différences entre les deux végétaux sont si grandes qu'il est bien difficile, ainsi que le constate M. Gueluy lui-même, qu'il ait eu devant les yeux l'arbre qu'avait examiné son prédécesseur.

D'ailleurs, en l'espace de près de quarante ans, le végétal qui déjà avait paru très vieux à M. Huc avait eu largement le temps de mourir et de faire place à un successeur de la même essence ou d'une essence différente.

Cette substitution admise, la question de savoir si les particularités remarquées à deux reprises à la lamasserie des «Dix mille Images» sont le fait d'une intervention diabolique ou d'une supercherie des lamas se dédouble.

On ne voit pas trop à l'aide de quel procédé il serait possible de peindre des caractères sur des feuilles, avec tant de perfection qu'ils semblassent faire partie de la feuille : «comme les veines et les nervures», qu'ils apparussent d'abord rudimentaires ou à moitié formés sur les feuilles le plus tendres, puis s'allongeassent et s'élargissent au fur et à mesure de la croissance des dites feuilles, jusqu'à devenir «très bien formés».

Quel adroit et patient travail de retouche il eût fallu exécuter, à chaque poussée de sève, pour remettre «au point», et cela secrètement, tant de petites peintures sur tant de feuilles suspendues en l'air, balancées au bout de leurs minces branchettes.

Feue Pénélope elle-même, de si patiente et si persévérante mémoire, y eût renoncé.

Comment aussi les lamas s'y seraient-ils pris pour peindre, sous l'écorce du tronc et des branches déjà couvertes de caractères, d'autres caractères que ceux tracés extérieurement ?

En vérité ! S'ils ont atteint de pareils résultats par des moyens naturels, ils ont accompli un tour de force aussi merveilleux que ceux réalisés par Satan.

Quant à l'arbre vu par M. Gueluy, dont l'écorce porte quelques caractères qu'il «croit même thibétains», nous ne voulons pas être plus affirmatifs que lui.

Nous nous contenterons de faire observer que la position des caractères, soit dans le sens de la sève, soit dans le sens transversal, ne constitue pas plus une preuve de la non-intervention du diable que de son intervention.

Si le démon peut - Dieu le permettant - faire dévier les lois de la végétation sur un arbre de façon à faire paraître des dessins sur son écorce, il peut aussi bien les dévier de façon à montrer ces dessins couchés que debout.

De même, cette position, à notre sens, ne confirme ni n'infirme l'ingérence d'une supercherie.

*Adhuc sub judice lis est !...* La discussion reste ouverte !...

La Corée est un pays à peu près totalement inconnu jusqu'à présent des Européens. Sa position géographique de longue presqu'île, protégée par des mers dangereuses, l'a mise à l'abri, jusqu'à ces derniers temps, de tout contact avec les autres peuples. Il est très difficile d'y entrer et d'en sortir.

Les correspondances que les missionnaires, une fois introduits dans ce repaire de l'idolâtrie, ont pu envoyer en Occident ont été très rares. On ne connaît donc que peu de choses sur la chrétienté de Corée, et toute son histoire se résume dans la longue liste de ses martyrs.

En 1801, le Père Tsoi, qui depuis 1791 administrait seul les six mille fidèles qui composaient cette église, reçut la récompense suprême de ses dix années d'apostolat et eut le bonheur de verser son sang pour Jésus-Christ.

Plus de trente ans ses chrétiens restèrent sans pasteur.

Ce ne fut pas faute d'en réclamer.

En 1811 et en 1817, ils envoyèrent en Chine des députés pour demander des prêtres.

C'était alors la grande disette d'ouvriers apostoliques causée par la Révolution Française. On ne put leur adresser de missionnaires.

En 1827 ils renouvelèrent leur démarche. Leur désir fut entendu. Mais on ne voyageait pas alors avec la rapidité d'aujourd'hui.

Ce ne fut qu'en 1835 que Mgr Bruguère, qui s'était offert pour ce poste périlleux, parvint en Mongolie aux portes de la Corée. Nouveau Moïse, il y mourut sans pouvoir pénétrer dans la Terre Sanglante qu'il regardait comme sa Terre Promise.

L'année suivante, Messieurs Mauband et Chastan furent plus heureux et s'introduisirent en Corée.

Mgr Imbert réussit également, en 1837, à forcer les portes de ce pays inhospitalier.

Leur apostolat, qui dura autant que la mission publique de Notre Seigneur Jésus-Christ, trois ans, fut d'une fécondité extraordinaire. En 1836, la Corée comptait 4.000 chrétiens ; en 1839 elle en comptait 9.000.

Ayant travaillé avec tant de succès, les trois missionnaires terminèrent leur vie, comme leur Maître, par le martyre, en 1839.

La persécution et la perspective de la mort, bien loin d'effrayer les pionniers du christianisme, ne firent, au contraire, qu'augmenter leur ardeur.

En 1866, douze missionnaires avaient réussi à s'établir en Corée. Ils y administraient 18.000 fidèles. Mais le gouvernement de la presqu'île, effrayé par les progrès des Russes qui s'approchaient de plus en plus de ses frontières, crut, en persécutant les chrétiens et leurs prêtres, détruire les alliés de ceux qu'il craignait.

Le 8 mars 1866, Mgr Berrieux, MM. Beaulieu, Dorie et de Bretenières furent mis à mort. Le 11, ce fut le tour de MM. Pourthié et Petit-Nicolas. Le 30 encore, Mgr Daveluy et MM. Huin et Aumaître furent martyrisés. Seuls MM. Ridel, Calais et Féron échappèrent aux bourreaux.

Quant aux fidèles, tous ceux qui avaient quelque influence furent massacrés.

En 1876, les missionnaires rentrèrent en Corée pour tenter encore de l'arracher au joug de Satan.

En 1878, Mgr Ridel fut découvert et arrêté. Mais le gouvernement commençait à craindre l'intervention de l'Europe dans ses affaires. Au lieu de décapiter Mgr Ridel comme ses prédécesseurs, il se contenta de le garder cinq mois en prison, puis de le faire reconduire en Chine.

Maintenant la présence d'ambassadeurs et de consuls européens à Séoul, la capitale de la Corée, rend plus difficile le retour des atrocités du passé, mais on ne peut prévoir encore les effets que produiront, au point de vue de l'évangélisation, les résultats de la victoire récente des Japonais sur les Chinois.

Malgré tant de persécutions, ou, pour parler plus exactement, à cause même de ces persécutions, l'église de Corée prit en un siècle un merveilleux accroissement.

En 1800, elle comptait, comme nous l'avons dit, 6.000 fidèles. Cinquante ans après, ce chiffre était doublé exactement. Quatre-vingt-onze ans plus tard, en 1891, il était plus que décuplé ; il s'élevait à 63.520.

Tels sont les fruits que produit la prédication de ceux qui ne craignent pas d'affronter la mort et de subir des supplices corporels pour la propagation de leurs idées.

Des péripéties de la lutte engagée en ces lointains pays entre Dieu et Satan, entre les missionnaires et les difficultés de toutes sortes, nous extrayons seulement deux faits caractéristiques.

Mgr Berneux fut mis à mort le 8 mars 1866. Un détail de son exécution nous paraît présenter un sens diabolique et donner à son assassinat sa véritable signification de meurtre commis au nom de Satan par ses suppôts obéissants.

Ce détail nous est parvenu par la relation de M. Calais, un des trois missionnaires qui échappèrent à la persécution et purent se réfugier en Chine. Son récit a été envoyé, le 13 février 1867, du port de Shang-hai, en terre chinoise.

Près du village de Sai-nam-to, dit-il, à une lieue de Séoul, et près du fleuve, s'étend une vaste plaine sablonneuse destinée à l'exécution des criminels.

Une tente est dressée sur un des côtés de la plage pour recevoir le siège du mandarin qui-préside. Vers le milieu de l'arène, un grand mât s'élève, surmonté d'un drapeau blanc. Quatre cents soldats sont sous les armes ; l'escorte du mandarin est aussi fort nombreuse.

C'est là, au pied du mat, qu'on dépose le missionnaire. Après l'avoir débarrassé des cordes qui l'attachent, on le dépouille de ses vêtements, on lui lie les bras derrière le dos, on lui verse de l'eau sur la tête et le visage, puis on les saupoudre de chaux.

Ensuite l'exécuteur lui perce le cartilage des oreilles avec une flèche qui demeure de haut en bas fixée dans la plaie, lui passe deux longs bâtons sous les bras, et deux soldats saisissent les extrémités de ces bâtons.

Alors commence ce qu'on appelle en Corée : «la marche du palpong».

Trois porte-drapeaux et deux soldats, armés d'instruments de supplice, précèdent le condamné.

Derrière lui sont trois soldats armés de la même manière, et deux porte-drapeau.

Quatre-vingts soldats, la lance ou le sabre au poing, ferment cette marche funèbre.

Le cortège se meut en spirale, décrivant d'abord une grande ligne courbe qui se replie ensuite sur elle-même, par huit évolutions successives, de manière à se terminer près du mât, point central de l'arène.

Pendant l'exécution, une rangée de soldats contient la foule. Une seconde ligne intérieure est disposée en forme de fer à cheval devant la tente et l'escorte du mandarin. Ces soldats vont et viennent continuellement dans le même ordre, afin d'étouffer par le bruit de leurs pas les cris du patient.

Les cinq porte-drapeau et les cinq soldats, armés d'instruments de supplice, sont disposés aussi en fer à cheval. Enfin un petit cercle est formé par six hommes armés de coutelas. Ce sont les bourreaux.

Au signal donné par le mandarin, ils exécutent une danse sauvage en brandissant leurs coutelas et en poussant des



cris féroces autour de la victime agenouillée, la tête penchée en avant, les cheveux liés à une corde tenue par un soldat. Ils frappent sans interrompre leur danse.

Au troisième coup la tête de Mgr Berneux roule sur le sol ; soldats et bourreaux jettent un cri de triomphe.

A peine tombé, le chef sacré de l'évêque est relevé et placé sur une petite table.

On recommence la promenade du «palpong», mais en sens inverse pour porter cette tête au mandarin.

Elle est ensuite suspendue à un poteau au-dessus du tronc mutilé.

N'est-elle pas d'un symbolisme diabolique vraiment saisissant cette marche serpentine du «palpong» par laquelle les adorateurs de l'antique serpent viennent déposer, en le portant suspendu comme en croix, l'évêque catholique au pied du poteau de son supplice où ils le sacrifieront à la rage de l'enfer, et d'où, en imitant le mouvement du reptile qui se déroule, ils rapporteront sa tête en hommage au magistrat qui a commandé le meurtre agréable à Lucifer ?...

En Corée se produisirent aussi des faits providentiels que nous avons eu plusieurs fois l'occasion de constater dans d'autres pays, et qui démontrent le respect, humainement inexplicable, des animaux sauvages pour les missionnaires.

Le vendredi saint, 30 mars 1806, MM. Aumaître et Huin furent martyrisés à Sou-rieng. Leurs corps restèrent trois jours exposés sans défense sur le lieu de leur supplice. Les animaux carnassiers, très nombreux en ces parages, ne touchèrent pas à leurs dépouilles, jusqu'à ce qu'elles fussent recueillies et inhumées honorablement.

En 1878, pendant une persécution, M. Robert, missionnaire, alla visiter une chrétienté établie en pleine montagne. Celle-ci était en partie couverte de forêts coupées par des clairières. Dans les parties non boisées s'élevaient à perte de vue d'énormes rochers à pic qui servaient de repaires aux tigres.

La veille de l'arrivée du prêtre on entendit ces animaux rugir plus fort et plus longtemps que d'habitude.

- Ils rugissent pour la dernière fois, se dirent les chrétiens ; car, aussitôt le Père arrivé, ils n'habiteront plus ces parages.

Il en fut comme ils l'avaient dit. Le 9 mars 1878, il y avait un mois et demi qu'on n'y avait ni vu, ni entendu un seul tigre.

Par contre les habitants d'un village païen, situé au pied de la montagne, avaient vu, pendant ce temps, leurs porcs et leurs chiens emportés en plein jour, sous leurs yeux, par les fauves.

Les chrétiens, administrés par M. Robert, croyaient si fermement que la présence du missionnaire les préservait des attaques des animaux féroces qu'en sa compagnie ils se hasardaient à voyager la nuit, ce qu'ils n'eussent jamais osé entreprendre tout seuls.

Notre Seigneur n'a-t-il pas indiqué, parmi les signes auxquels on reconnaîtrait ses envoyés, leur puissance sur les bêtes nuisibles, lorsqu'il a dit, unissant dans une même expression les reptiles qui rampent sur la terre, et les dragons issus de l'enfer : *serpentes tollent !*

## OCÉANIE

### CHAPITRE XII

**A NOUKAHIVA : PYTHONISSE VAINCUE. - A TAKOTO : UNE IDOLE QUI PRÉDIT SA CHUTE. - AUX ÎLES SANDWICHS : APPRENTI-MAGICIEN. - LE DIABLE JALOUX. - L'EXORCISME MAHITI. - «LE DIEU QU'ON FAIT SORTIR ET ENTRER». - «LE MAUNU, APPÂT DIABOLIQUE. - L'ENVOÛTEMENT. - LE SIGNAL DE L'ÉCLAIR. - TERRIBLE FIN D'UN CHINOIS ET DE SES DEUX AMIS. - EN NOUVELLE-CALÉDONIE : LE TEMPLE DU DOU. - «LE DOU S'ÉCHAPPE !» - LE FAISEUR DE TEMPÊTE DE L'ÎLE POOT. - L'AN MILLE DE L'ÎLE ART. - «LES CASES DE LA TEMPÊTE». - DEVANT LES CRÂNES DES ANCÊTRES. - A FUTUNA : LE MARTYRE DU BIENHEUREUX CHANEL. - LE COUP DE TONNERRE. - A WALLIS : LA DAME MERVEILLEUSE. - LES AÏTOUS. - A ROTOUMA : LA PRÉDICTION DE LA SORCIÈRE. - A LA NOUVELLE-GUINÉE : LE NÉPOU. - LA MALIRA. - LE VILLAGE D'ARAHA. - DÉFI AU SORCIER.**

De toutes les parties du monde, l'Océanie fut la dernière à recevoir la lumière de la foi. Son évangélisation ne commença qu'en 1826 par l'envoi aux îles Sandwichs de trois missionnaires de la Congrégation des prêtres des Sacrés-Cœurs, dits de Picpus.

En 1833, le pape Grégoire XVI partagea en deux l'Océanie, d'un pôle à l'autre, en prenant comme limite de démarcation le 180° degré de longitude. Il forma ainsi deux vicariats : celui de l'Océanie Orientale et celui de l'Océanie Occidentale qu'il confia aux Maristes.

Mais ces vicariats étaient beaucoup trop étendus. On fut obligé de les diviser, puis de les subdiviser. De partage en partage on arriva à l'état actuel que voici :

Quatre congrégations évangélisent l'Océanie.

1° Les Picpuciens, qui administrent trois vicariats apostoliques aux îles Sandwichs, Tahiti et Marquises ;

2° Les Maristes, chargés des quatre vicariats de l'Océanie centrale, des îles des Navigateurs, de la Nouvelle-Calédonie et Fidji.

3° Les Missionnaires d'Issoudun, qui exercent leur ministère dans les deux vicariats de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Poméranie ;

4° Les Capucins, qui s'occupent des deux missions des Carolines Occidentales et des Carolines Orientales.

L'Océanie compte donc en tout neuf vicariats apostoliques et deux missions.

Les îles Sandwichs ou Hawaï, découvertes en 1778 par Cook, forment un groupe de huit grandes îles : Hawaï, Maui, Oahu, Kauai, Molokaï, Lauai, Nihau et Kahvolawe, accompagnées d'une centaine d'îlots. Honolulu, la capitale, est dans

l'île d'Oahu.

En 1820, les protestants Méthodistes y arrivèrent et convertirent le roi, la reine et tout le pays. Le résultat de leur présence fut le vice le plus effréné, que suivit une effrayante dépopulation. En 1823 il y avait dans l'archipel 142.050 habitants. En 1860 il n'y en avait plus que 67.800 ; en 1872, 56.872 !...

En 1827, commença l'évangélisation catholique. Les Méthodistes, craignant les prêtres Romains, les firent déporter, en 1831, en Californie et, pendant les quatre années suivantes, persécutèrent les catholiques. En 1836 et 1837, les missionnaires tentèrent de reprendre le travail d'évangélisation. La persécution redoubla. Enfin, en 1839, le commandant Laplace obtint du roi Kaméhaméha IV la liberté pour les catholiques. Depuis lors le nombre de ceux-ci a grandi rapidement. Il s'élève à 27.600 sur environ 90.000 habitants. Le dévouement du fameux Père Damien Deveuster, l'apôtre des lépreux de l'île Molokai, a beaucoup aidé à ce succès.

Le vicariat apostolique de Tahiti comprend les îles de la Société, l'archipel des Paumotous, les îles Gambier, Tubuai, de Cook et de Pâques, soit environ six cents îles ou îlots.

C'est en 1834 que les premiers missionnaires arrivèrent aux îles Gambier. Ils y trouvèrent des anthropophages vivant dans la paresse, la misère et tous les vices. Ils les transformèrent si bien que, quatre ans après, ils baptisèrent le roi de Mangareva avec ses quatre mille sujets.

A Tahiti, les missionnaires eurent beaucoup à souffrir de la part des Méthodistes qui s'y étaient installés avant eux, et surtout du fameux Pritchard. Pomaré V, ayant accepté, en 1880, l'annexion de son île à la France, le travail d'évangélisation devint plus facile et plus fructueux.

Les Paumotous sont une centaine d'îles madéporiques, très petites, habitées par des groupes de quatre-vingts ou cent sauvages n'ayant que la pêche comme ressource. La prédication catholique a commencé dans ces îles en 1819.

Les indigènes des îles Marquises étaient regardés comme les plus féroces cannibales de l'Océanie. En 1846, les missionnaires arrivèrent à Noukahiva, et, en quelques années, civilisèrent les habitants. Malheureusement pour les indigènes, la France, qui en avait pris possession en 1840, y établit, en 1848, un pénitencier. Les mauvais exemples des forçats corrompirent les habitants.

La puissance des missionnaires et des chrétiens dans ces îles se fit sentir dès les premiers temps de leur présence en imposant silence aux démons.

En 1839 M. François d'Assise Caret, vice-préfet apostolique de l'Océanie Orientale, racontait que deux néophytes de Mangaréva, se trouvant en voyage à Noukahiva, virent un soir beaucoup de monde se diriger vers la maison d'une femme-chef qui était malade : ils y allèrent aussi.

Une prêtresse s'y trouvait et devait rendre des oracles. Tout le monde s'attendait à voir le dieu descendre, entrer dans le corps de la pythonisse, et manifester sa présence par les signes ordinaires.

Nos deux néophytes firent le signe de la croix.

La foule resta longtemps dans l'attente, le démon ne venait point ; la prêtresse voulut faire ses contorsions ordinaires, elle n'y put réussir.

Nos deux néophytes qui, eux aussi, avaient été victimes autrefois des mêmes fraudes, demandèrent en riant quand donc il plairait au dieu de descendre.

On leur répondit que la chose aurait lieu quand le feu serait éteint. Le feu s'éteignit, l'esprit ne vint point.

Le peuple ennuyé se retira. Plusieurs disaient :

- Nos dieux sont partis, depuis que ces prêtres sont arrivés ; notre pays va peut-être passer au grand Dieu qu'ils annoncent.

En 1867 ou 1868, un bateau parti de Mangaréva aborda dans l'île Takoto, l'une des Paumotous. Quelques catholiques mangaréviens descendirent à terre. Ils cherchèrent à apprivoiser les naturels, et à leur donner quelque idée du grand Dieu des chrétiens, et leur annoncèrent que bientôt des missionnaires européens viendraient les instruire de sa parole.

Le grand-prêtre de Takoto leur répondit qu'ils le savaient déjà, car un jour qu'il offrait un sacrifice à son idole, celle-ci lui dit que bientôt tous les dieux de l'île deviendraient muets, et que toute la population de Takotu servirait un Dieu étranger, plus puissant qu'eux tous, qui leur serait annoncé par des prêtres vierges, vivant sans femmes, et portant de longues robes noires.

La prophétie s'est réalisée à Takoto, comme une autre semblable s'était réalisée au Mexique, comme aussi certains oracles analogues de l'antique paganisme s'étaient accomplis pour la plus grande gloire de Dieu et de ses apôtres.

Les missionnaires, en abordant aux îles Sandwichs, y trouvèrent, comme ils en ont trouvé dans tous les pays païens, des sorciers.

Celui qui voulait le devenir devait se procurer certains poissons sacrés, un cochon entièrement noir, ou quelque autre animal: coq ou chien. Muni de ces présents, il allait trouver un vieux magicien, offrait un sacrifice au démon et commençait une sorte de noviciat.

Le maître l'initiait à ses secrets et éprouvait sa vocation en lui confiant quelques maléices à exécuter. En cas d'insuccès, le postulant était renvoyé comme n'étant pas appelé de Satan. En cas de succès, son maître lui disait solennellement :

- Je te donne puissance en moi.

Ce qui signifiait que le nouveau sorcier acquérait des droits, non seulement sur le commun du peuple, mais encore sur les enfants et les plus proches parents de son initiateur.

Ces suppôts du démon étaient, et sont encore, extrêmement craints et abhorrés. S'ils sont chassés d'un village, ils ne

trouvent d'accueil auprès de personne, et sont obligés d'errer dans les bois et les montagnes. Naturellement ils cherchent à se venger de ces avanies par tous les moyens, les naturels et les surnaturels.

Ces magiciens, malgré la répulsion qu'ils inspiraient, étaient cependant appelés dans les familles pour pratiquer des exorcismes que l'on appelle en langue canaque : *mahiti*.

Ils avaient lieu surtout lorsqu'une personne, homme ou femme, passant pour avoir eu commerce avec le démon, devenait malade ou infirme peu de temps après son mariage. On supposait alors que Satan jaloux en était la cause.

À l'entrée du sorcier dans la case, le malade, disait-on, éprouvait d'horribles contorsions. Le magicien examinait le possédé, puis procédait à ses enchantements.

Il offrait des sacrifices de poissons sacrés, d'herbes et de plantes vénéneuses. Ces objets étaient, après cette offrande, considérés comme devenus sacrés, possédés.

Le sorcier en jetait dans le feu la plus grande partie, en holocauste propitiatoire, puis réunissait le surplus en un petit paquet qu'il suspendait dans la case à titre de talisman protecteur.

Pendant ce temps, le démon se plaignait qu'on venait le troubler et le chasser. Mais le magicien lui persuadait de sortir, et, au besoin, l'y contraignait par la menace.

Souvent le diable demandait à passer dans le corps d'une autre personne qu'il désignait, d'un nouveau gardien, d'un *kaku* en langue canaque. Et s'il en obtenait la permission du sorcier, il opérait son déplacement.

Les habitants des îles Sandwichs avaient même un terme pour désigner cette sorte de démon que l'on faisait ainsi changer de domicile volonté ; ils l'appelaient : « *ke akua hoonnauna, ke akua hokomokomo* ; le dieu qu'on fait sortir et entrer ».

Mais l'affaire ne se terminait pas toujours là. Il était des magiciens d'inégale puissance. La famille dans laquelle venait d'entrer le « dieu renvoyé » ne cherchait naturellement qu'une chose : se débarrasser au plus tôt de cet hôte incommode.

Pour cela elle s'adressait à son tour à un exorciste ; or, si ce dernier était plus puissant que le premier sorcier, il s'élevait une lutte magique entre eux, dont l'issue tournait au détriment du plus faible.

Le magicien envoyeur était alors condamné fatalement à périr misérablement avec toutes les personnes qui avaient coopéré à son maléfice.

Les Canaques assurent que c'est pour cette cause qu'on a vu souvent de nombreuses et puissantes familles disparaître entièrement.

Le pouvoir des sorciers était encore utilisé pour jeter des sorts mortels, des *Ka make anaana*, comme disent ces sauvages.

Aujourd'hui encore, écrivait en 1881 le Père Montiton, il est bien peu de maladies sérieuses qui ne soient attribuées par tous, infidèles, hérétiques et même catholiques, à une intervention diabolique, et pour la guérison desquelles on n'ait pas recours aux médecins devins du pays. Sur le nombre de ceux qui meurent, les trois quarts, au moins, croient nos insulaires, sont emportés par quelque maléfice.

Voici en quelles circonstances et de quelle manière on opérait :

Le Canaque est vindicatif ; si, par lui-même, il ne pouvait tirer vengeance d'une offense réelle ou supposée, si surtout il ne pouvait découvrir l'auteur ou le recéleur d'un vol quelconque, il avait de suite recours à la puissance diabolique des sorciers.

Ceux-ci commençaient par se livrer, le dixième jour de la lune, à de vaines observances d'astrologie judiciaire, d'hydromancie, de géomancie, d'aréomancie, etc., etc.

Ils exigeaient de la personne qui réclamait leurs services, un coq, un chien ou un cochon d'une couleur particulière, destiné à être offert en sacrifice au démon ; puis ils tâchaient de se procurer secrètement un objet ayant appartenu à la personne désignée à leurs maléfices, par exemple le ceinturon dont les indigènes se servent en guise de vêtement, ou bien une mèche de cheveux, quelques poils de la barbe. C'est ce qu'ils appelaient le *maunu*. Semblables à un appât, ces objets devaient fatalement attirer la vengeance du dieu.

Dès que le sorcier était entré en possession du *maunu*, il commençait la longue série de ses formules et cérémonies diaboliques, choisissant scrupuleusement pour cela les nuits où la lune était dans son croissant, ou dans son déclin.

S'il s'agissait de jeter un maléfice sur un grand chef, tous les magiciens de l'île ou de l'archipel recevaient une parcelle du *maunu*, et devaient opérer simultanément, car il ne fallait pas moins qu'une action commune de tous les démons pour arriver à faire périr les chefs qui étaient considérés comme étant de la lignée des dieux.

Voici comment ils procédaient.

- Qu'on apporte du bois ! criait d'une voix terrible le sorcier, du bois vert de *akia*, avec ses feuilles vertes ! Qu'on en apporte une grande quantité, avec d'autres bois également vénéneux.

On mettait le feu au bûcher préparé. Alors le magicien, prenant séparément cochon, chien, poisson, et autres présents destinés au sacrifice, en faisait successivement l'offrande à son dieu, qu'il appelait d'abord d'une voix lente et suppliante, puis d'un ton précipité et impérieux.

Lorsque le sorcier était censé avoir acquis par ces offrandes un droit à l'intervention de son démon, il plaçait, sur une planche jetée en travers du feu, le *maunu*, ou appât, qui représentait-la personne destinée à l'anathème.

Il n'en brûlait chaque fois qu'une partie à petit feu, en ayant bien soin de conserver les cendres. C'était, alors que le sacrificateur, le corps agité d'horribles contorsions, vociférait, en chantant, d'infénales imprécations pour livrer au diable la vie de sors ennemi :

- Voici qu'il décline, ! Qu'il devienne pourriture ! Que son œil pourrisse ! Voici que ses yeux fourmillent de vers ! Que sa bouche et ses oreilles s'en remplissent ! Qu'à l'extérieur, et jusque dans ses parties les plus secrètes, il en soit dévoré ! Qu'elle soit éteinte, la prunelle de son œil ! Voici qu'il descend dans le lieu des ténèbres ! Voici qu'il pâlit, qu'il trébuche ! Ses yeux, ses oreilles sont dévorés...

Il continuait longtemps encore, et ses malédictions devenaient si horribles qu'on ne peut les rapporter décemment.

La tradition dit que le démon faisait connaître ordinairement qu'il agréait l'offrande, par l'apparition d'un éclair de feu qui se dirigeait sur la case de la personne anathématisée.

La victime tombait soudainement malade et elle mourait fatalement lorsque, la dernière parcelle du maunu ayant été consumée, le prêtre en jetait les cendres à la mer.

Si le signe attendu n'apparaissait pas, le sorcier avouait son impuissance, ou plutôt déclarait que l'individu n'était pas coupable, puisque son maunu n'avait pas été accepté par le dieu.

Souvent aussi l'auteur ou le recéleur d'un vol, en apprenant qu'il était livré aux mains des sorciers, venait, tremblant et contrit, avouer et réparer sa faute, et habituellement les choses en restaient là.

Lorsque les premiers missionnaires des îles Sandwichs tâchaient de désabuser les indigènes en leur disant que ces prétendus sorciers n'étaient que de misérables empoisonneurs, ils leur répondaient qu'ils savaient parfaitement distinguer la mort arrivée par suite d'un empoisonnement naturel, de celle qui était causée par un maléfice.

La mort, occasionnée par un mélange de auhuhu, akia ou autres plantes vénéneuses qu'on mangeait ou buvait sans s'en apercevoir, s'appelait, disaient-ils : «akua hanai», c'est-à-dire, «le dieu qu'on mange et qu'on avale, et qui fait mourir», tandis qu'ils nommaient «make anana» la mort que les sorciers procuraient au moyen de leurs maléfices diaboliques.

Le Révérend Père Joachim dit avoir particulièrement connu un brave Chinois de qui il recevait souvent une généreuse hospitalité dans ses courses apostoliques à Hawaï.

Ce Chinois avait un livre de religion de son pays, auquel il tenait énormément. Ce livre disparut soudain de sa maison. Croyant à un vol, il courut tout en colère chez un magicien pour lui en demander l'auteur, moyennant un cochon que le devin exigea.

Quelques jours après, le Chinois reçut la visite de deux de ses amis, parfaitement connus aussi du R. P. Joachim. Ils venaient lui rapporter son livre : ils l'avaient simplement pris dans l'intention de le lire.

Le propriétaire, reconnaissant alors son erreur, courut chez le sorcier pour tâcher d'arrêter le maléfice.

Mais celui-ci lui répondit qu'il était trop tard, que le sacrifice avait été accepté par le dieu dont il ne pouvait plus arrêter l'action.

Quelques semaines après, en effet, les deux Chinois se noyèrent misérablement en entrant dans le port de Honolulu, sur un canot qui sombra.

Le provocateur des maléfices, à l'influence desquels leur mort fut naturellement attribuée, crut voir, les nuits suivantes, des spectres horribles, et se noya lui-même, bientôt après, en tombant par accident du haut d'une cascade.

Les Maristes sont chargés de l'évangélisation des quatre vicariats apostoliques de l'Océanie Centrale, des îles des Navigateurs, de la Nouvelle-Calédonie et des îles Fidji.

Le Vicariat de l'Océanie Centrale comprend les îles Wallis et Futuna, Vavau, Hapai et l'archipel de Tonga. En 1837, le Père Bataillon débarqua à Wallis ; et, quelques jours plus tard, le Père Chanel mit le pied sur le sol de Futuna.

Or, résultat merveilleux, à Wallis, en 1842, tous les habitants étaient convertis. Ils étaient pourtant, cinq ans auparavant, renommés comme les plus corrompus de l'Océanie.

En 1870, la souveraine de ces îles, la reine Amélie, eut l'honneur de protester contre l'occupation de Rome par les Piémontais.

A Futuna, le Père Chanel fut martyrisé en 1841 ; un an après l'île entière était chrétienne. C'était le fruit des souffrances offertes pour leur salut par leur premier missionnaire.

La bénédiction de Dieu se manifesta visiblement sur ces deux îles où le catholicisme put produire ses effets civilisateurs. En 1837, la population de Wallis était de 2.000 âmes. Maintenant elle est de 4.100. A Futuna, elle était de mille habitants ; elle s'élève à quinze cents.

En 1888, ces îles ont demandé et obtenu le protectorat de la France.

Dans le vicariat de l'Archipel des Navigateurs, ou de Samoa, la prédication catholique a été entravée par les protestants ; cependant les missionnaires y comptent actuellement cinq mille fidèles.

La Nouvelle-Calédonie avec les îles qui en dépendent, les îles Belep, Nou, des Puis, etc., a reçu ses premiers apôtres en 1843. L'évangélisation a procuré des consolations aux Maristes.

Les deux cents îles qui forment le vicariat de Fidji étaient occupées par des anthropophages. Rotuma fut la première éclairée des lumières de la foi. Là encore la religion ne s'établit qu'au prix de la mort d'un de ses apôtres dans des circonstances, que nous raconterons.

En pénétrant en Nouvelle-Calédonie, les missionnaires trouvèrent ses féroces habitants courbés sous le joug du démon, exploités par les sorciers et livrés aux superstitions les plus cruelles.

Ils craignaient par-dessus tout le génie du mal qu'ils appelaient *Dou*. Ils se le représentaient sous la forme d'un géant aux proportions monstrueuses, doué d'une extrême obésité.

Ils croyaient qu'il ne peut faire de mal que la nuit, mais si, dans les ténèbres, il apercevait un voyageur sans arme, il ne l'épargnait pas.

Il était l'auteur des accidents, des maladies, des famines, de toutes les calamités. Sa puissance de mal faire devenait plus grande, si les lois étaient méprisées et surtout les chefs désobéis.

Un jour, vers 1853, le Père Fonbonne s'était égaré en faisant une promenade dans un bois. Il fut tiré de sa rêverie par la rencontre d'un édifice bizarre qui rappelait les temples élevés par les Africains de la Guinée à leurs fétiches.

Celui en face duquel se trouvait le Père Fonbonne était une enceinte circulaire formée de huit ou dix colonnes élevées, toutes chargées de banderoles en étoffes de couleur, et enjolivées à leur sommet de sculptures grossières. Chacune de

ces colonnes était surmontée, en forme de chapiteau, d'un gros bouquet de plumes.

Évidemment c'était un *tapou*, c'est-à-dire qu'il était interdit de passer outre, mais la curiosité l'emporta sur le respect dû aux lois du pays, et le missionnaire continua d'avancer.

Dans l'épaisseur d'un bois, à quelques pas des colonnes, on avait pratiqué une éclaircie. Au milieu de cette clairière, qui formait comme un temple mystérieux, était l'autel du sacrifice ou plutôt des offrandes.

Sur quatre pieux reposait horizontalement une claie en abois, formait un carré long d'environ six pieds sur huit à dix. Ce treillis était chargé de fruits de toutes les espèces, de taros, d'ignames, de cannes à sucre, etc. ; et tout autour étaient suspendues aux branches d'arbres, par des liens de lianes, de beaux poissons, des tortues et des oiseaux.

C'était un temple élevé au Dou et paré des cadeaux que lui avaient offerts les indigènes.

Le Dou, croient-ils, possède certains individus, et ils s'en prennent à eux des maux qui surviennent.

Le chef d'une famille était affligé d'un tic nerveux. On le jugea possédé. On le craignait et on le fuyait.

Mais un grand chef, Vatchouma, étant mort d'une façon imprévue, un cri d'indignation s'éleva de toutes les bouches :

- Le méchant esprit du Dou a tué Vatchouma.

En conséquence le pauvre homme au tic, puis bientôt après l'un de ses fils, furent impitoyablement massacrés.

A quelque temps de là, la population étant réunie pour une fête, un autre enfant de cette infortunée famille vint se mêler parmi la foule. Or, personne n'ignorait le sort qui l'attendait.

Une femme, qui en prit compassion, l'avertit de s'éloigner au plus vite. L'enfant prit le moment qu'il crut favorable, et disparut de l'assemblée.

Malheureusement on s'aperçut assez tôt de sa fuite, et aussitôt retentit cette clameur :

- Le Dou s'échappe ! Le Dou s'échappe !

Un chef se précipite à sa poursuite, lui darde sa lance de loin, et le perce de part en part.

D'autres accourent et achèvent de tuer à coups de casse-têtes le malheureux enfant que l'on emporta dans les bois, où l'on croit qu'il a été dévoré.

Ainsi partout Satan est semblable à lui-même. Il ne se plaît que dans les souffrances et la mort de ses esclaves.

A une cinquantaine de kilomètres de l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Calédonie sort de la mer l'île Art, qui fait partie du groupe de Bélep. Les habitants de cette île avaient un sorcier résidant sur un îlot voisin, dont la spécialité était d'exciter la tempête. Son pouvoir expira avec les progrès du christianisme, en avril et mai 1859.

Voici en quels termes le Père Lambert, l'un des deux premiers apôtres de la tribu de Bélep, fait le curieux récit des circonstances remarquables dans lesquelles s'accomplit la chute du pouvoir de ce magicien.

Vers la fin d'avril 1859, les habitants de l'île Art apprenaient la nouvelle que le faiseur de tempêtes, résidant à l'île Poot, venait de perdre son fils. Or, en pareil cas, il doit exercer sa puissance et exprimer son deuil en troublant la nature par les secousses d'un vent épouvantable qui renverse les cases, déracine les arbres, fait monter les eaux de la mer à une hauteur considérable, emporte les plantations, brise, saccage tout, et laisse le pays en proie à une horrible famine.

Les habitants de la tribu étaient dans l'appréhension et tremblaient d'avance.

Comment leur faire comprendre l'insanité de leur frayeur ? J'essayai de détromper le chef *Ouaoulo*, Amabili, en lui répétant que cet homme n'avait point le pouvoir qu'il s'attribuait. Fortifié par cet entretien :

- J'ai, s'écria-t-il, l'intention d'envoyer quelqu'un lui intimer l'ordre de faire le plus grand vent possible.

C'était délicat ! Cependant je n'hésitai pas.

- C'est bien, lui dis-je, mais tu feras mieux d'y aller, pour t'assurer que les choses se font en bonne forme et juger par toi-même de l'impuissance du sorcier.

La résolution du chef ne tarda pas à transpirer, et la frayeur montait comme un flot envahissant.

- Que disent tes gens ? lui demandai-je,

- Ils sont transis de peur. Ils prétendent que nous sommes fous de vouloir les faire mourir de faim.

Il fallait du courage au chef pour heurter ainsi toutes les croyances et s'isoler au milieu de la panique générale :

Sa constance resta extérieurement toujours ferme ; mais il était facile de voir qu'il n'était point rassuré.

- Et toi, lui dis-je, n'as-tu pas peur ?

- Oui, j'ai peur. Si tu savais comme c'est terrible. Ma pirogue toute neuve ne va-t-elle pas être mise en pièces et emportée ? J'ai fait faire le grand vent à l'occasion de la mort de mon pauvre père ; il détruisit tout, et les hommes n'avaient plus de quoi manger.

- Allons ! répliquai-je. Ne fais pas l'enfant et encore moins le païen. Si ta pirogue est brisée, nous t'achèterons une belle embarcation. Il est temps de voir qu'on vous trompe, ou que Satan n'a plus la même puissance qu'autrefois.

La résolution du chef est bien prise, mais nous trouvons convenable de commencer des prières pour le succès de cette affaire. Amabili s'embarque le 1<sup>er</sup> mai et se rend à l'île Poot, chez le faiseur de tempêtes. Il expose sa mission et trouve notre homme tout désireux d'exercer sa puissance à l'occasion de la mort de son fils. Il n'avait été retenu que par la crainte d'aller contre les intentions du chef.

- Tu n'as rien à redouter, dit le chef, si tu fais ce que tu dois, pour que la tempête ait lieu ; mais, si tu refuses, je t'emène sur ma pirogue. Je veux savoir quelle est ta force sur le vent.

Notre Eole aussitôt va se mettre en mesure. Mais cet homme, si puissant sur les éléments, n'a pas même la force de se tenir sur ses jambes, car c'est un véritable cul-de-jatte. Il demande un délai de quelques jours ; il veut se construire une case pour n'avoir point à craindre la chute des arbres et la crue des eaux ; comme aussi pour donner aux autres le temps de prendre leurs précautions.

Le samedi suivant, 7 mai, Amabili vient me rendre compte de son voyage. Tout le monde est dans la stupeur. C'est l'an mille de Bélep, et chacun pense à prendre des mesures de sécurité.

Dès le lundi matin, à peu d'exceptions près, tous, hommes, femmes, enfants, se mettent à l'œuvre pour construire des

cases basses, mais solides, qu'ils appellent «*mouala ourou agne*, cases de la tempête».

Les uns cherchent les montagnes, les autres les ravins. Ceux-ci ébranchent un arbre, coupent la tige à hauteur voulue et construisent leur case sur ce tronc solidement enraciné ; ceux-là fixent un perchis autour de leur ancienne demeure, qu'ils attachent solidement avec des cordes ; enfin on en voit qui traînent leurs embarcations sur les hauteurs.

Tous les visages sont tristes ; et la démarche est abattue sous la double influence de la peur et de la fatigue.

Le vieil évocateur avait promis d'annoncer le moment solennel par un feu qu'on verrait briller la nuit dans l'autre île.

Nous arrivions vers la fin de la semaine, point de feu.

Le vendredi, Amabili envoie une pirogue dire au faiseur de tempêtes de se hâter, au risque d'être emmené prisonnier.

Notre homme demande encore cinq jours.

Le lundi, le *Styx*, navire à vapeur de l'État, jetait l'ancre au village de Ouala, en face de la mission.

Le T. R. P. Rougeyron, provicaire, et le R. P. Goujon, missionnaire à l'île des Pins, étaient parmi les passagers. Ils ont pu, avec les officiers, considérer tous ces vains étalages de sécurité.

Le docteur du bord, M. de Rochas, a consigné le fait sans détail, dans un volume sur la Nouvelle-Calédonie.

La tempête devait avoir lieu le mercredi. Or, ce jour fut marqué par un calme plat, comme nous n'en avions pas vu depuis longtemps dans l'île. Force fut au vieux cul-de-jatte d'avouer l'impuissance de ses manœuvres.

Cette tentative, complètement manquée, ne lui fit pas perdre l'espoir de réussir une autre fois.

Si quelques-uns pensèrent comme lui en cette circonstance, le plus grand nombre ouvrirent les yeux, et ce fut un rude coup porté à la superstition. A partir de cette époque, en effet, le progrès de la mission se dessina plus sensiblement.

Nous restâmes pourtant dans l'ignorance la plus complète sur la manière d'opérer pour faire la tempête.

Ce ne fut que vers la fin de l'année 1869 qu'il me fut permis de m'aboucher avec le vieux Paia qui, après quelques hésitations, consentit à me dévoiler son grand secret de famille.

Si j'eusse connu ou soupçonné le mode usité en pareil cas, aurais-je pu engager notre chef à pousser le sorcier à remplir ses fonctions ?

C'est, sans contredit, la cérémonie la plus grandiose et l'une des plus sataniques qui m'aient été exposées.

Au temps marqué pour l'exercice de ce prétendu pouvoir, tous les membres de la famille du vieil évocateur sont requis, tous doivent apporter leur contingent de travail, car longue et laborieuse sera l'opération.

Les acteurs commencent d'abord à se parer du costume réglementaire, badigeon noir sur le visage et la poitrine, avec ornements fixés à la tête et aux bras.

Ils se rendent ensuite dans le cimetière de famille, pour procéder à l'horrible toilette des crânes de leurs ancêtres, décharnés et blanchis par le temps.

On dirait qu'ils cherchent à les faire revivre, en les attifant de parures diverses. Ils colorent de noir la face et posent des coiffures, ornées de plumes, sur la partie supérieure de chaque boîte osseuse. Ils comptent, par ce moyen, se rendre les esprits plus favorables.

Mais quel spectacle à faire frissonner ! C'est en face de ce lugubre autel que sont manipulés les médiums et formulées les évocations sans fin pour déchaîner la tempête.

Rien d'étonnant qu'en pareilles circonstances et en pareils lieux Satan, *princeps aeris*, n'ait écouté parfois leurs prières, et ne se soit manifesté à eux par quelques signes approbateurs.

Les érudits rapprocheront avec fruit de ce récit celui que Virgile fait, au livre premier de l'Enéide, de la tempête suscitée dans la Méditerranée par Éole, sur la prière de Junon, dans le but de détruire la flotte des Troyens,

*Ilium in Italiam portans victosque Penates*

«Portant Ilium en Italie et ses dieux lares vaincus».

Ils penseront peut-être alors que, derrière les fictions de la poésie, se cachait le souvenir des réalités de la magie...

En Océanie d'ailleurs, comme dans l'antique Rome et dans la Chine actuelle et dans l'Hindoustan, Dieu répond aux prestiges diaboliques en glorifiant ses martyrs et ses fidèles par des faits miraculeux.

Voici celui qui se produisit à la mort du Père Chanel, d'après la notice officielle rédigée en vue de sa béatification.

Ce missionnaire, qui devait avoir le bonheur et l'honneur de rendre à son Maître le témoignage de son sang, naquit, le 24 juillet 1802, à Montrevel (Ain). Sa vie apostolique dura trois ans, cinq mois et vingt jours, du 8 novembre 1837 au 28 avril 1841.

Le roi de Futuna, Niuliki, irrité du progrès du catholicisme dans ses états, et surtout de la conversion de son fils Méitala, et, de plus, excité par Musumusu, son parent et son premier ministre, tint, le 27 avril 1841, un conseil dans lequel on résolut de faire la guerre aux catéchumènes.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Musumusu réunit quelques-uns des plus furieux ennemis du christianisme, surprend les catéchumènes dans leur sommeil, en blesse un grand nombre et court assouvir sa haine contre celui que les païens appelaient «l'auteur de la religion nouvelle».

Le R. P. Chanel était seul ; depuis quelques jours, il ne pouvait guère s'éloigner de sa demeure, ses pieds, meurtris à la suite de courses nombreuses sur les routes semées de corail aigu, le faisaient beaucoup souffrir.

Il avait envoyé ses catéchistes ordinaires, F. Marie Nizier et Thomas Booq, baptiser quelques enfants en danger de mort.

Apercevant Musumusu, le R. P. Chanel, qui connaissait les complots tramés contre sa vie, se dirigea vers lui :

- D'où viens-tu ? lui demanda-t-il.

- D'Asoa, répondit Musumusu

- Quel est le motif de ta visite ?

- Je veux un remède contre une contusion que j'ai reçue.

- Comment as-tu été blessé ?
- En abattant des cocos.
- Reste ici ; je vais te chercher un remède et panser ta blessure.

Pendant cet entretien, Filitika et Ukuloo, deux sauvages qui s'étaient joints à Musumusu, étaient entrés dans la case du missionnaire. Le Père les rencontra comme ils sortaient chargés de linge.

- Pourquoi, leur dit-il, venez-vous ici ? Qui vous a donné le droit d'agir en maîtres dans ma maison ?

Ils gardèrent le silence et jetèrent le linge loin d'eux.

Le reste de la troupe étant alors accouru, la scène prend un caractère plus alarmant. Musumusu pousse un cri féroce et interrompt le missionnaire qui représente à ses agresseurs la grandeur du crime qu'ils méditent.

- Pourquoi tarde-t-on à tuer l'homme ? demande-t-il.

A l'instant même, Umutauli, l'un des sauvages, brandit une énorme massue sur la tête du Père qui, en parant le coup, a le bras fracassé.

Filitika, qui se trouve derrière le missionnaire, le repousse violemment en criant :

«*Fai motake, mote !* Frappez promptement ; qu'il meure !»

Aussitôt Umutauli assène un second coup et lui fait à la tempe gauche une horrible blessure.

Filitika attesta que le R. P. Chanel s'écria à plusieurs reprises :

«*Mali fuai !* Très bien !»

Un troisième bourreau, nommé Fraséa, armé d'une baïonnette adaptée à une lance, se précipite sur le saint prêtre ; la baïonnette glisse, mais le bois de la lance frappe le R. P. Chanel et le renverse par terre. Ukuloo décharge sur lui plusieurs coups de bâton.

Puis, oubliant d'achever leur victime, ces furieux mettent au pillage la case du missionnaire et se disputent le linge, le mobilier, les images, les tableaux, les ornements sacrés, le calice et le saint ciboire.

Le P. Chanel se lève, et se met à genoux ; l'épaule appuyée contre une paroi de bambous, la tête baissée, il essuie de la main gauche le sang qui ruisselle sur son visage, et offre à Dieu le sacrifice de sa vie pour le salut de ses chers Futuniens et en particulier de ses bourreaux.

Un catéchumène, dont la conversion était peu connue encore, s'approche du martyr.

- Père est meurtri, dit-il.

Le Père le regarde avec bonté.

- Où est Maligi ? demande-t-il d'une voix presque éteinte.

Maligi était un vieillard qui lui était particulièrement dévoué.

- Il est à Alofi .

- Tu lui diras, ainsi qu'à mes autres amis, que ma mort n'est pour eux et pour moi qu'un grand bien.

Cependant Musumusu, le seul qui ne perde pas de vue le but principal de l'expédition, s'adressant aux pillards :

- N'êtes-vous ici que pour prendre des richesses ?

Et montrant le missionnaire couvert de sang :

- Pourquoi ne pas le frapper à mort ?

Comme on tarde à remplir cet ordre, il saisit une herminette, s'élance vers le missionnaire, et lui fend le crâne. Le martyr qui, de l'aveu même de ses bourreaux, n'a laissé échapper aucune plainte, tombe la face contre terre et rend son âme à Dieu.

A l'instant, bien que l'air fût calme et le ciel sans nuage, un coup de tonnerre retentit et fut entendu dans l'île entière.

Suivant la Sacrée Congrégation des Rites, c'était une voix divine qui reprochait à l'île de Futuna le crime qu'elle venait de commettre : «*Deus ipse, aere sereno, intonuit, omnemque insulam patratî criminis admonuisse visus est*».

N'est-ce pas qu'elle est touchante cette fin de missionnaire dont l'apostolat dura trois ans, comme celui de son Maître ?

Il voit s'approcher celui qu'il sait animé contre lui d'intentions meurtrières, et, comme Jésus-Christ au Jardin des Oliviers disant l'hypocrite Judas : «*Amice, ad quid venisti ?*» il lui demande : «Quel est le motif de ta visite ?» et, le croyant blessé, il va chercher un remède pour le panser...

Frappé, sa dernière parole est une parole de charité : «Tu diras à Maligi, ainsi qu'à mes autres amis, que ma mort n'est pour eux et pour moi qu'un grand bien !»

La prédiction se réalisa. Un an après, l'île de Futuna, tout entière était chrétienne.

Le missionnaire avait vaincu Satan.

A peu près à la même époque, à Wallis, le Père Fonbonne avait baptisé, en danger de mort, un jeune enfant qui se hâta de s'envoler au ciel avec sa robe d'innocence.

Selon l'usage du pays, le corps, comme s'il eût été endormi, reposait sur une natte au milieu de la case, et tout autour veillaient, assises en large cercle sur leurs jambes repliées, les nombreuses personnes de la famille.

C'était la nuit ; la faible lueur du foyer éclairait à peine l'habitation.

Tout à coup tous les yeux se portent à la fois d'un même côté. Un personnage étrange, et qu'ils ne peuvent définir, est apparu mystérieusement au milieu d'eux. C'est une femme parfaitement belle, vêtue d'une robe blanche bien plus riche que tout ce qu'ils ont jamais vu. A chaque main elle porte un globe de feu étincelant ; ses pieds ne touchent point la terre, et sa figure se perd dans une clarté si éblouissante qu'il est impossible d'y arrêter le regard, et par conséquent d'en distinguer les traits.

Le personnage mystérieux fait lentement le tour de la natte mortuaire, puis, après une pause de quelques moments vers la tête de l'enfant, disparaît, laissant tous ces pauvres gens ébahis.

Tel est le fait que rapportèrent, avec la même simplicité de détails et d'expressions, des naturels encore infidèles. N'ayant pas la moindre idée de semblables choses, ils ne donnèrent aucune interprétation religieuse à ce phénomène,

mais aucun d'eux ne varia en le racontant.

Ce qui les étonna le plus, c'est que personne, même les femmes, n'eut peur de cette apparition. Cela est surprenant en effet, quand on sait jusqu'où va leur pusillanimité à cet égard. Combien de fois le Père Fonbonne a-t-il vu, le soir, des insulaires s'élancer hors de leur case en poussant des cris affreux, et lui répondre, quand il les questionnait, que c'était un *Aïtou*, c'est-à-dire un de leurs démons, qui venait de leur apparaître avec telle forme effrayante.

Un jour le jeune Wallisien que ce missionnaire avait auprès de lui souriait de ces visions en présence du grand chef en objectant que lui pourtant ne voyait jamais rien.

- Oh ! ne plaisante pas de la sorte, Soukini, répliqua la femme du grand chef, qui était chrétienne, ne sais-tu pas que l'eau du baptême fait fuir les Aïtous ? Ainsi, moi, j'en voyais souvent autrefois ; je n'en vois plus depuis que je suis baptisée.

L'enfant avait parlé comme les esprits forts d'Europe, qui sont incrédules au sujet des manifestations diaboliques, parce qu'ils sont ignorants ; la femme du chef avait répondu en personne qui a étudié les causes, et connaît leurs effets.

Dans l'île Rotouma, l'une des Fidji, une vieille prêtresse des idoles, peu de temps avant l'arrivée des missionnaires, avait fait cette prédiction :

- Je vois arriver deux prêtres blancs ; leur religion est bien différente de la nôtre. Si l'un d'eux meurt ici, cette religion tiendra bon et renouvellera la face de l'île. Si aucun ne meurt, leur religion s'éteindra.

Ce fut ce qui arriva. Des deux apôtres de Rotounia, l'un, le Père Dezest, mourut en 1872, à la suite de privations indicibles et de fatigues sans nombre ; l'autre, le Père Trouillet, survécut et recueillit les fruits du sacrifice de son compagnon.

Les débuts des deux vicariats actuels de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Poméranie (jadis Nouvelle-Bretagne) furent enveloppés de difficultés. Le premier missionnaire qui tenta de s'établir dans ces parages, Mgr Epale, débarqua à San Cristoval, dans l'archipel Salomon, en 1815. Cinq jours après son arrivée, il fut assassiné par les insulaires.

En 1881, ces vicariats furent confiés aux Missionnaires d'Issoudun ; mais les Anglais, qui s'étaient déjà installés en Nouvelle-Guinée, y avaient fondé des comptoirs commerciaux et y avaient été suivis par des pasteurs protestants, s'opposèrent de tout leur pouvoir à l'introduction de prêtres français.

Ce fut seulement en 1885, au mois de juin, que Mgr Navarre réussit à y entrer. Trois mois plus tard, il en fut expulsé, mais, en février 1886, il y revint de nouveau et cette fois pour y rester.

La Nouvelle-Guinée ou Papouasie est la plus grande île du monde. Elle compte environ trois millions d'habitants. Ils étaient, et sont encore quand ils le peuvent sans danger, anthropophages. Néanmoins, les progrès du catholicisme y sont consolants. Il compte actuellement 700 fidèles.

Nous ne parlerons pas des missions des Carolines. Elles sont encore trop récentes pour avoir une histoire. On se souvient qu'au sujet de ces îles, qui sont au nombre de six cents, la guerre faillit éclater, il n'y a pas longtemps, entre l'Allemagne et l'Espagne. Sa Sainteté Léon XIII, pris comme arbitre, les a reconnues comme devant appartenir à ce dernier pays. Douze missionnaires capucins espagnols, partis de Barcelone en 1886, s'occupent de s'y établir et d'y planter la Croix civilisatrice.

Les nègres de la Nouvelle-Guinée ont, eux aussi, des sorciers. Ils les appellent *Népou*, et les croient capables de jeter le mauvais sort. Ce sort serait un esprit malfaisant qui s'attaquerait à l'homme désigné par le magicien, pour lui nuire ou lui donner la mort.

Le sorcier, au dire des indigènes, n'aurait qu'à regarder quelqu'un avec une intention malveillante, le toucher ou découvrir à ses yeux un serpent qu'il nourrit dans sa demeure, pour lui jeter un sort.

Ces sauvages ont une cérémonie mystérieuse qu'ils appellent la *Malira*, nom qu'ils donnent aussi au serpent. Ils sculptent des images en bois de cet animal.

Certaines sont assez bien exécutées et représentent des reptiles qui, déroulés, mesureraient huit ou neuf mètres de longueur. Elles sont peintes avec les couleurs que possèdent les indigènes, c'est-à-dire du blanc, du bleu, du noir et du rouge.

A certaines époques de l'année, les hommes de plusieurs tribus se réunissent devant l'un de ces serpents sculptés. Un chef prononce quelques paroles et pose, sur l'image de l'animal, de la chaux et certaines herbes qu'il distribue ensuite aux assistants. Quelquefois ils mâchent ces herbes qui paraissent produire en eux une sorte d'hallucination.

Les femmes sont sévèrement exclues de la *Malira*, et, du reste, elles sont convaincues qu'elles ne pourraient regarder le serpent sans s'exposer aux plus graves accidents. N'y aurait-il pas là une réminiscence des résultats de la faute originelle ?...

Quant aux hommes, ils refusent d'expliquer le sens de la cérémonie, ce qui, joint à l'indication fournie par l'emblème du serpent, donnerait lieu de croire qu'il est magique, c'est-à-dire diabolique.

Les habitants de la Nouvelle-Guinée ont une si grande peur des sorciers et des esprits *Népou*, porteurs de sorts, qu'ils admettent, pour s'en débarrasser, les moyens le plus radicaux et le plus opposés à leurs intérêts.

Il s'est passé, à ce sujet, au village d'Araha, un fait qui rappelle ce qui est arrivé aux villages de Dakan et des Rondiers, dans la Sénégambie.

D'après le témoignage des naturels, une grande mortalité fondit sur cette localité.

Les habitants crurent aussitôt qu'un *Népou* cruel s'était caché au milieu et avait résolu leur mort à tous. L'épouvante saisit les survivants qui, pour échapper à cet esprit redoutable, s'enfuirent de ce lieu maudit après l'avoir livré aux flammes.

Parmi les fugitifs, les uns se retirèrent dans les localités voisines, les autres se dispersèrent en divers lieux et fondè-



rent de nouveaux villages.

Une des choses qui surprirent le plus les sauvages fut le mépris dans lequel les missionnaires tenaient les sorciers et leurs maléfices. Les Pères réussirent à persuader aux indigènes que le Népou n'avait aucun pouvoir sur ceux qui étaient baptisés, et vivaient selon la loi de Dieu. Ils ajoutèrent qu'ils ne craignaient aucunement les magiciens et leurs démons, et même qu'ils avaient le pouvoir de chasser ceux-ci.

Les indigènes doutèrent d'abord.

- Si le Népou était ici, dirent-ils au Père qui leur tenait ce langage, le Père Navarre, tu ne parlerais pas ainsi.

- Eh bien ! répondit le missionnaire, dites à Péré, le Népou de Pinoupoka, de venir jeter un sort sur moi. S'il refuse, vous jugerez par là qu'il a peur de moi. S'il vient, accompagnez-le pour voir ce qui arrivera.

Or le nommé Péré s'est bien gardé d'affronter le prêtre catholique, malgré les sollicitations des sauvages. Et même, pour plus de précaution, quand le missionnaire va à Pénoupoka, le magicien s'arrange pour être absent.

Il fait comme son patron, le diable, il fuit devant la vérité...

## MADAGASCAR

### CHAPITRE XIII LES CONQUETES DU CATHOLICISME

La guerre récente entre la France et Madagascar, vient d'attirer l'attention sur cette île d'une manière toute particulière. De nombreux articles de revues et de journaux ont été publiés sur ce sujet. De gros volumes ont été édités, exposant par le détail l'organisation, les mœurs et les coutumes des Malgaches à l'heure présente. Nous nous contenterons donc de rappeler en quelques phrases l'histoire religieuse de l'île, antérieure aux années courantes, et de raconter les faits qui nous ont paru le plus typiques et le plus intéressants au point de vue diabolique.

La campagne actuelle d'évangélisation de Madagascar est la troisième entreprise par les missionnaires pour la conquérir à Jésus-Christ.

La première débuta au XV<sup>e</sup> siècle. Les Dominicains et les Jésuites de Mozambique, partis de la côte orientale d'Afrique, furent les premiers apôtres de la grande île.

La chute de la puissance portugaise dans cette partie du monde arrêta les travaux de ces missionnaires.

Au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, les Français occupèrent le nord de l'île et s'installèrent à Fort-Dauphin. Richelieu, comprenant l'importance de cette acquisition, encouragea les colons à s'y transporter.

Saint Vincent de Paul, cet humble si puissant en œuvres, y envoya plusieurs prêtres de la Mission pour subvenir aux besoins spirituels des émigrés et prêcher aux infidèles le Dieu de charité.

Malheureusement l'inconstance de la politique coloniale de la France à cette époque fit qu'au bout de cinquante ans tout projet d'extension à Madagascar fut rejeté. La mission fut abandonnée. C'était la fin de la deuxième campagne d'évangélisation.

A cette époque, comme de nos jours encore, l'île était occupée par trois races principales : par les Sakalaves sur la côte occidentale, les Betsiléos au sud, et les Hovas au centre.

Le roi de ces derniers, Radama I<sup>er</sup>, surnommé le Grand par les Hovas, qui régna de 1813 à 1828, se montra favorable aux Anglais protestants. En 1820, Albion inonda Madagascar de prédicants appartenant à la secte méthodiste. Cette forme du protestantisme devint religion d'état et le roi en fut déclaré le chef.

Ranavalona I<sup>er</sup>, veuve et successeur de Radama I<sup>er</sup>, dans son long séjour au pouvoir, de 1828 à 1861, appliqua sa devise : « Madagascar aux Hovas ! » En conséquence elle réagit vigoureusement contre toute immixtion européenne, repoussa Français et Anglais, et soumit à son autorité les Betsiléos et toute l'île, à l'exception des Sakalaves de l'ouest, qui se mirent en 1840 sous le protectorat de la France.

Ce fut sous le règne de Ranavalona I<sup>er</sup> que le catholicisme tenta, pour la troisième fois, de conquérir Madagascar. Un essai eut lieu en 1836. Il ne réussit pas complètement.

Enfin, l'île fut confiée à la Compagnie de Jésus. Le Père Jouen fut nommé supérieur de la mission, poste qu'il remplit de 1850 à 1871.

Il se rendit compte que toute prédication directe échouerait tant que la reine vivrait. Il se concentra donc dans une œuvre de préparation, se ménageant des accointances dans la société malgache, et attendit, prêt à tous les événements.

En 1861, Ranavalona mourut, et son fils Rakoto lui succéda et fut proclamé roi sous le nom de Radama II. Il connaissait les missionnaires et leur ouvrit les portes de Madagascar. Les travaux des Jésuites furent couronnés par d'immenses succès.

Cette progression très rapide du catholicisme porta ombrage aux protestants anglais. Passés maîtres en fait de menées souterraines et perfides, ils firent tant et si bien qu'ils eurent la joie de voir, en 1863, Radama étranglé et sa veuve, Rasohérina, proclamée reine, obligée de prendre le chef de la conjuration, qui avait assassiné son mari, pour premier ministre et pour nouvel époux.

C'est, en effet, un des articles le plus bizarres de la constitution hova, que le premier ministre doit toujours être l'époux de la reine, quand bien même il serait déjà marié auparavant. Sa première union est, dans ce cas, rompue sans ménagement. *Omnia ad imperium !*

Au bout d'un an de luttes intestines, l'assassin fut précipité du pouvoir et remplacé par son propre frère Rainilaiarivony qui devint à son tour l'époux de la malheureuse Rasohérina.

Après celle-ci, pour qui la royauté avait été l'occasion de longues et cruelles douleurs, Rainilaiarivony devint successivement le premier ministre et l'époux de Ranavalona II et Ranavalona III.

Cet homme était-dévoué corps et âme aux Anglais et aux protestants. C'est tout un, car, pour un Malgache, tout fidèle de la religion réformée appartient à la vieille Albion, et tout catholique est un Français.

Cette opinion n'est pas d'ailleurs spéciale à la grande île africaine, elle est courante en Asie, aussi bien dans les Echelles du Levant qu'en Chine, comme autrefois dans l'Hindoustan.

Malgré l'antipathie de Rainilaiarivony, le catholicisme, grâce à l'habileté et à la persévérance du Père Jouen et de ses collaborateurs, s'implanta définitivement à Madagascar et y prospéra jusqu'en 1870.

Le contrecoup des malheurs de la France y retentit douloureusement. Le gouvernement malgache profita des circonstances pour édicter des mesures persécutrices contre les catholiques et les missionnaires.

C'est en effet un fait historique véritablement remarquable, que tout malheur subi par la France produit des catastrophes dans le monde chrétien jusqu'aux confins de la terre.

Notre patrie est comme le pouls qui bat, de la circulation de la vie chrétienne dans le monde. Quand il va trop vite, le monde a la fièvre, il est en proie aux cauchemars, comme en 1793 ; quand il se ralentit, ainsi qu'en 1870, l'univers catholique perd de sa vitalité et l'apostolat de sa vigueur.

Du jour où la France cesserait d'être catholique et d'accomplir les œuvres du bras de Dieu sur la terre, elle serait rayée du nombre des nations et verrait sa mission civilisatrice transférée par la Providence à un autre peuple.

Après ces temps d'épreuve pour l'église de Madagascar, la marche en avant recommença avec le Père Cazet, successeur, en 1871, du Père Jouen, à la tête de la mission.

En 1880, c'est-à-dire une vingtaine d'années après l'implantation définitive de la foi dans l'île, on y comptait 80.905 fidèles, dont 23.490 baptisés et 57415 catéchumènes.

Cette disproportion, lui ne se retrouve peut-être aussi considérable dans aucune autre mission, vaut la peine d'être relevée. Elle a pour motif l'expérience que les Jésuites ont acquise du caractère malgache, inconstant par essence. Ils font attendre longtemps le baptême aux catéchumènes, afin de les fortifier dans le désir qu'ils en éprouvent, et de s'assurer de leur capacité de persévérance.

Un événement politique, une guerre, vint compromettre ces beaux résultats. Les Sakalaves qui, en 1840, avaient réclamé le protectorat de la France, se placèrent, en 1880, sous l'autorité de la reine des Hovas.

La France, ne pouvant obtenir par les moyens diplomatiques la reconnaissance de ses droits, et poussée à bout, se trouva dans la nécessité de déclarer la guerre au gouvernement de Tananarive. La lutte, commencée en 1883, se prolongea durant 1884 et 1885.

Dès le commencement des hostilités, les missionnaires furent chassés brutalement de leurs postes. Sur l'inspiration des protestants méthodistes, on les accabla d'outrages et de mauvais traitements durant le pénible trajet qu'ils durent faire, de la capitale de l'île à Tamatave, situé sur la côte et occupé par les Français. On leur dénia même le droit d'acheter des vivres dans les villages qu'ils traversèrent ; que disons-nous ? des vivres !... de l'eau même !...

Pendant les trois ans que dura la guerre, les catholiques madécasses conservèrent leur foi et leurs pratiques religieuses avec la persévérance la plus courageuse, bien qu'ils n'eussent malheureusement pas de clergé indigène. Sur plus de 80.000 qu'ils étaient, on ne compta pas plus de six cents défections.

Ce fut pendant cette lutte que le Père Cazet devint Mgr Cazet, et fut sacré évêque de la grande île africaine. Lorsqu'en 1886 il put rentrer dans sa mission, il eut la joie d'y retrouver son troupeau au complet, ou très peu s'en fallait, et de l'augmenter rapidement. En effet, en 1890, le chiffre s'en élevait à 98.425, dont 29.267 baptisés et 69.158 catéchumènes, ce qui, sur une population totale de cinq millions d'habitants, représentait un catholique sur cinquante païens ou hérétiques.

Telle était la situation de l'île au point de vue de la lutte entre la vérité et l'erreur, entre Dieu et Satan, lorsque se produisirent les événements que tout le monde connaît.

Quelles seront les conséquences du traité de paix signé récemment ? Espérons que ce sera le point de départ de la conversion en masse des habitants de Madagascar au catholicisme.

## CHAPITRE XIV

**LE RAMANENJANA EN 1863. - LES «MESSAGERS DE LA REINE». - L'INVASION DE TANANARIVE. - LA COMMISSION DE LA MORTE. - LE FILS DU ROI LUI-MÊME. - LE JOUR DES RAMEAUX. - LA PIERRE SACRÉE DE MAHAMASIN. - LA HAINE DE LA SOUTANE. - LA REVUE DU MARDI-SAINT. - A TRENTE ET UN ANS DE DISTANCE. - AUX SONS DE L'AMPOGA. - LE MÉNABÉ OU ROUGE-GRAND. - LA PETITE MADELEINE. - L'INCONSCIENCE DE LA MALADE. - A LA SUITE DE JONGLERIES. - AU COMMANDEMENT DU PRÊTRE. - «COMME UN TAUREAU ÉPOUVANTÉ». - LES FARY. - LA CRISE. - DÉLIVRANCE. - LE DEVIN OU MPISIKIDY. - AVEC DIX-SEPT PLUMES D'OISEAUX. - LE VÉNÉRABLE AUX LONGUES OREILLES. - UN DÉMONIAQUE QUI SE BRÛLE. - LA PETITE MORIBONDE. - LA PUISSANCE DU BAPTÊME CATHOLIQUE. - PORTRAIT DE PERSÉCUTEUR. - AU COU D'UN CHIEN. - PUNITION DIVINE.**

En 1861, ainsi que nous l'avons dit un peu plus haut, la grande ennemie des blancs et des missionnaires, la reine Ravalona, mourut. Son fils, qui lui succéda sous le nom de Radama II, était, au contraire, très favorablement disposé en faveur de la religion catholique. Ce fut la cause de sa mort violente arrivée en 1863. Or quelque temps avant, se passa dans l'île un fait – ou pour parler plus exactement, une série de faits - qui présenta tous les caractères d'une épidémie de possessions diaboliques.

En lui-même il était scientifiquement inexplicable.

Les circonstances qui l'accompagnèrent étaient semblables à celles observées fréquemment dans les prestiges démoniaques.

Son but était essentiellement satanique, car il tendait à obtenir du roi la proscription du catholicisme.

Enfin ses résultats, soit directs, soit indirects, furent ceux ordinairement poursuivis et obtenus par l'action infernale :

les troubles publics, la rébellion, la révolution et l'assassinat.

Cette épidémie fut nommée «Ramanenjana». Ce mot signifie «tension».

Cette maladie étrange se déclara d'abord au sud de la province d'Emirne. Le bruit ne tarda pas à en parvenir jusqu'à Tananarive. Ce n'était dans le principe qu'une rumeur vague qui circulait parmi le peuple.

On assurait que des troupes d'hommes et de femmes, atteints d'une affection mystérieuse, montaient du sud vers la capitale pour parler au roi Radama II, favorable au catholicisme, de sa mère Ranavalona, qui détestait les blancs et leur religion.

Ces bandes, disait-on, s'acheminaient à petites journées, campant chaque soir dans les villages, et se grossissant le long de la route de toutes les recrues qu'elles faisaient sur leur passage.

Ces bruits durèrent un mois, puis tout à coup, au moment où l'on s'y attendait le moins, quelques jours avant le dimanche des Rameaux, le Ramanenjana fit irruption dans la ville royale.

Les convulsionnaires l'envahirent au nombre de deux mille et installèrent leur camp à Mahamasina, vaste plaine située au pied de la capitale, qui sert de Champ de Mars pour les exercices des troupes et les grandes assemblées populaires.

Ces forcenés y faisaient un tel tapage le jour et la nuit, qu'ils se faisaient entendre à plus d'une lieue, et empêchaient les gens paisibles de fermer l'œil.

Ils se répandaient de tous côtés ; on ne voyait qu'eux, on ne parlait que d'eux.

Cette maladie, écrivait en octobre de la même année 1883 le célèbre Père Jouen, agit spécialement sur les nerfs, et elle y exerce une telle pression qu'elle provoque bientôt des convulsions et des hallucinations, dont on a peine à se rendre compte au seul point de vue de la science.

Ceux qui en sont atteints ressentent d'abord de violentes douleurs à la tête, à la nuque, puis à l'estomac. Au bout de quelque temps, les accidents convulsifs commencent ; c'est alors que les vivants entrent en communication (?...) avec les morts . Ils voient la reine Ranavalona, Radama I<sup>er</sup>, Andrian Ampoïnémérina et d'autres, qui leur parlent et leur donnent diverses commissions . La plupart de ces messages sont à l'adresse de Radama II.

Les Ramanenjana semblent spécialement députés par la vieille Ranavalona pour signifier à Radama qu'il ait à revenir à l'ancien régime, à faire cesser la Prière Catholique et à renvoyer les blancs, à interdire la présence des pourceaux dans la ville sainte, etc., etc., qu'autrement de grands malheurs le menacent et qu'elle le reniera pour son fils.

Un autre effet de ces hallucinations, c'est que ceux qui en sont atteints s'imaginent être chargés de pesants fardeaux qu'ils portent à la suite des morts : celui-ci se figure avoir sur la tête une caisse à savon ; celui-là, un coffre ; cet autre, un matelas ; ce troisième, des fusils, des clefs, des couverts d'argent, etc., etc.

Il faut que ces revenants aillent un train d'enfer, puisque les malheureux qui sont à leurs ordres ont toute la peine du monde à les suivre, et pourtant ils vont toujours au pas de course. Ils n'ont pas plus tôt reçu leur mission d'outre-tombe qu'ils se mettent à trépigner, à crier, à demander grâce, agitant la tête et les bras, secouant les extrémités du **lamba**, ou morceau d'étoffe, qui leur couvre le corps.

Puis les voilà qui s'élancent, toujours criant, dansant, sautant et s'agitant convulsivement.

Leur cri le plus ordinaire est : «*Ekala !*» et cet autre : «*Isahay maikia !*» ce qui signifie : «Nous sommes pressés !»

Le plus souvent une foule nombreuse les accompagne en chantant, claquant des mains et battant du tambour. C'est, dit-on, pour les surexciter encore davantage et hâter la fin de la crise, comme on voit le cavalier habile lâcher les rênes à son coursier fougueux, et, bien loin de chercher à le retenir, le presser au contraire de la voix et de l'épéon, jusqu'à ce que celui-ci, tremblant sous la main qui le mène, haletant, couvert d'écume, finisse par s'arrêter de lui-même, épuisé de fatigue et de forces.

Cette maladie frappe spécialement les esclaves, mais il est vrai de dire qu'elle n'excepte personne.

C'est ainsi qu'un fils de Radama et de Marie, sa concubine, s'est vu tout à coup en proie aux hallucinations du Ramanenjana ; et le voilà à crier, à s'agiter, à danser et à courir comme les autres.

Dans le premier moment d'effroi, le roi lui-même se mit à sa poursuite ; mais, dans cette course précipitée, il se blessa légèrement à la jambe, ce qui fit donner l'ordre de tenir toujours un cheval sellé et paré en cas de nouvel accident.

Les courses de ces énergumènes n'ont rien de bien déterminé. Parfois, poussés par je ne sais quelle force irrésistible, ils se répandent dans la campagne, qui d'un côté, qui d'un autre. Avant la Semaine Sainte, ils se rendaient sur les tombeaux, où ils dansaient et offraient une pièce de monnaie.

Mais le jour même des Rameaux (singulière coïncidence) une nouvelle mode a pris faveur parmi eux ; c'est d'aller dans le bas de la ville couper une canne à sucre ; ils l'emportent triomphalement sur leurs épaules, et viennent la placer sur la pierre de *Mahamasin* en l'honneur de Ranavalona.

C'est sur cette pierre, considérée comme sacrée, et peut-être consacrée autrefois réellement au démon, qu'à chaque nouvelle investiture royale on fait monter l'héritier du trône pour le présenter au peuple.

Devant cette pierre, on danse, on s'agit avec toutes les contorsions et convulsions d'habitude ; puis on dépose la canne avec une pièce de monnaie, et l'on revient, courant, dansant, sautant, comme on était allé.

Il y en a qui portent une bouteille d'eau sur la tête, pour en boire et s'en arroser ; et, chose assez surprenante, malgré tant d'agitations et d'évolutions convulsives, la bouteille se maintient en équilibre ; on la dirait clouée et scellée au crâne.

Il prit bientôt à ces énergumènes une nouvelle fantaisie, ce fut d'exiger que l'on mit chapeau bas partout où ils passaient.

Malheur à ceux, dit le Père Jouen, qui refusent d'obtempérer à cette injonction, si absurde qu'elle soit ! Il en est déjà résulté une lutte que le pauvre Radama a cru pouvoir prévenir, en infligeant une amende de cent cinquante francs aux récalcitrants.

Pour ne pas enfreindre cette ordonnance royale d'un nouveau genre, la plupart des blancs ont pris le parti de ne plus

sortir que tête nue.

Un de nos Pères s'est vu exposé à un cas beaucoup plus grave ; il ne s'agissait de rien moins que lui faire quitter sa soutane. Le Ramanenjana prétendait que la couleur noire l'offusquait.

Heureusement le Père put gagner le large et rentrer à la maison, sans être obligé de se mettre en chemise.

Les accès des convulsionnaires ne sont pas continus. Plusieurs, après avoir fait leurs simagrées devant la pierre sacrée de Malmasin, vont se jeter à l'eau, puis remontent tranquillement chez eux pour aller se reposer jusqu'à une nouvelle crise.

D'autres tombent quelquefois d'épuisement dans le chemin, ou sur la place publique, s'y endorment et se relèvent guéris.

Il y en a qui sont malades deux ou trois jours avant d'être complètement délivrés. Chez plusieurs, le mal est plus tenace et dure souvent près d'une quinzaine de jours.

Durant l'accès, l'individu atteint du Ramanenjana ne reconnaît personne. Il ne répond guère aux questions qu'on lui adresse.

Après l'accès, s'il se rappelle quelque chose, c'est vaguement et comme en songe.

Une particularité remarquable, c'est que, au milieu de leurs évolutions le plus haletantes, leurs mains et leurs pieds demeurent froids comme la glace, tandis que le reste du corps est en nage et la tête en ébullition.

Cette maladie diabolique est éminemment épidémique.

Le Mardi Saint, il devait y avoir grande revue à Soanerana. Lorsque les tambours battirent le rappel, mille soldats quittèrent brusquement les rangs et, pris par le Ramanenjana, se mirent à danser. Les chefs eurent beau crier, tempêter, menacer ; rien n'y fit. Il fallut renoncer à passer la revue.

Quelle peut être la cause de cette singulière maladie ? se demandait le Père Jouen. Ici chacun abonde dans son sens ; plusieurs l'attribuent purement et simplement au démon, qui s'est révélé là, comme il s'est révélé auparavant dans les tables tournantes, pensantes, etc.

Voilà pourquoi, peu soucieux de saluer cette diabolique majesté, beaucoup se sont résignés à marcher sans chapeau.

A trente et un ans de distance, en 1894 ; des faits analogues se sont reproduits. Cette fois-là, pas plus qu'en 1863, on ne douta que le démon fût l'auteur de la maladie.

Ceux qui en étaient atteints le pensaient et le disaient, et le Père Castels, missionnaire de la Compagnie de Jésus, qui fut le témoin et le narrateur de ces faits étranges et humainement inexplicables, ajoute à l'opinion des Malgaches l'autorité de sa science et de son expérience.

D'ailleurs, circonstance remarquable, caractéristique et décisive, le Menabé ou *Ramanenjava* ne peut être guéri que par la prière et l'eau bénite, les deux grands moyens qui, avec le baptême et les exorcismes, chassent le diable du corps des possédés.

Voilà près de deux mois, écrivait d'Arivonimamo, le 27 juillet 1894 ; le Père Castels, que nos villages et nos campagnes retentissent d'étranges concerts, avec battements de mains et roulements d'*amponga* ou tambour malgache.

Ces concerts à mesure rapide, mais à cadence uniforme, se font surtout entendre, matin et soir, à des heures réglées ; le matin, depuis le point du jour jusque vers neuf heures, et, le soir, depuis quatre heures jusque bien avant dans la nuit.

En voici la cause :

Il existe ici une maladie étrange et fort commune : on l'appelle *Menabé*. Il m'est impossible d'indiquer exactement le sens et l'étymologie de ce nom. A la lettre il signifie «rouge grand» ; c'est peut-être une allusion aux fantômes effrayants qui passent sous les yeux du malade aux heures de crise. Ce rapprochement permettrait de traduire Menabé par «colosse rouge, colosse aux regards flamboyants, colosse vêtu de flammes».

Le Menabé s'appelle d'un autre nom plus caractéristique : Ramanenjana ; et ce mot, dont l'origine est Henjana (raide, tendu), rappelle l'état extérieur du malade aux heures de souffrance, où son corps se raidit, se soulève et subit de violentes contorsions.

Dans la matinée du samedi 7 juillet, quelques-unes de nos ferventes chrétiennes arrivèrent précipitamment dans notre petit parloir, ou salle des remèdes, «tranompanafody», et, tout émuës, demandèrent de l'eau bénite :

- Est-ce pour vous, mes enfants ? leur demandai-je, inquiet.

- Non, c'est pour la petite Madeleine, dirent-elles, notre chère petite Madeleine qui est atteinte du Menabée.

- Allez, leur dis-je, portez-lui de l'eau bénite ; mais, je vous en prie, mes enfants, informez-vous tout d'abord d'une chose nécessaire à savoir. Hier au soir et ce matin encore, j'ai entendu tout près d'ici le roulement de l'*amponga* et les chants des jongleurs qui prétendent guérir du Menabé. C'est peut-être votre petite Madeleine que l'on soumettait à ce traitement ridicule et mortel. Informez-vous discrètement de ce qui s'est passé, et faites-nous savoir le résultat de vos démarches.

Les femmes à peine sorties, je soumetts le cas au Père Joseph de Villèle, mon compagnon d'apostolat, et nous décidons qu'il ne faut pas tarder d'aller en personne voir ce qui se passe.

J'y cours à l'instant, et je vois nos chrétiens avec la petite Madeleine, priant devant le Saint-Sacrement et demandant sa guérison. Les cheveux et le front de la malade étaient encore tout humides de l'eau bénite qu'on y avait versée, et, ce qui m'a frappé dès lors, c'est la conviction, profonde au cœur de nos chrétiens, que cette maladie se guérit surtout, et, pour mieux dire, uniquement par l'efficacité de l'eau bénite. Aussi, depuis quelques jours, notre principale occupation, à titre de médecins et de pharmaciens, est de distribuer de l'eau bénite aux nombreux chrétiens et même aux païens, qui viennent en demander.

La prière finie, le Père Joseph interroge paternellement la petite malade, pour savoir ce qui s'est passé : elle répond qu'une fois la crise commencée elle a perdu la liberté et la raison ; qu'elle ne se rappelle ni ce qu'elle a fait, ni ce qu'on a fait à ses côtés pendant la crise.

L'enfant repart. Nous espérions que la secousse ne se renouvellerait pas.

Le samedi et le dimanche se passent sans nouvelles, lorsque tout à coup, vers neuf heures du soir, on frappe à la porte de notre résidence. C'étaient quelques chrétiens, parents de la petite Madeleine, qui venaient appeler le Père di tout hâte :

- Mon Père, je vous en prie, ne tardez pas à venir ; Madeleine et ses deux cousines sont bien malades, nous craignons un malheur.

J'étais seul, je pars bien vite, et le cœur gros ; car Madeleine et ses deux cousines sont de nos élèves baptisées et de nos plus ferventes enfants.

Entré dans le tamboho (enclos de la maison), je compris à l'instant ce qui s'était passé. Les trois enfants étaient couchées à terre, sur une natte, et presque pliées en deux. Elles étaient immobiles, semblaient plongées dans le sommeil ; toutefois les yeux ouverts et presque effarouchés ne permettaient pas de croire à un repos réparateur ; c'était un état de prostration profonde, qui les rendait insensibles à l'âpreté du froid sous un clair de lune hivernal.

Près de la malade, se trouvaient le père, la mère et quelques parents, muets de crainte et de douleur ; tout autour, une foule nombreuse, accroupie, silencieuse et stupéfaite.

Un des spectateurs, que la présence du Père semblait incommoder, tenait en main une espèce de petit gourdin.

Fort bien, pensai-je, c'est le bâton du chef d'orchestre, destiné à donner le signal des jongleries traditionnelles.

Alors, prenant la parole avec un accent d'autorité paternelle :

- Tout d'abord, dis-je, je demande et j'exige qu'on écarte d'ici ceux qui ont pris une part active dans les scènes burlesques, exécutées malgré notre défense ; leurs pratiques suspectes, leurs criaileries et leurs tambours sont la véritable cause du malheur de ces enfants ; s'ils restent là, je ne puis consentir à soigner les malades.

Ils se retirent à l'instant, car ma voix était impérieuse ; et personne n'osa se plaindre ou résister.

Alors je m'inclinai devant la plus jeune des trois malades, et, versant un peu d'eau bénite sur son front, je l'appelai par son nom ; après quelques instants de silence, elle s'éveilla comme en sursaut et releva la tête.

- Mon enfant, lui dis-je, c'est le Père qui vient te voir.

- Merci, mon Père !

A ces mots, les deux autres malades sortent de leur profond assoupissement et regardent.

- Oui, c'est moi ; c'est le Père qui est à vos côtés.

- Merci, mon Père !

- Mes enfants, vous allez me suivre et entrer dans la maison ; il fait bien froid dehors.

Tout aussitôt elles me suivent, grelottantes de faiblesse et de froid. Je restai quelque temps auprès d'elles dans la maison ; je leur fis boire de l'eau bénite, puis deux cuillerées de vin sucré pour ranimer leurs forces défaillantes.

Après une demi-heure environ, elles avaient repris leur gaieté ordinaire et me faisaient promettre de venir les voir encore le lendemain matin.

De leur côté, le père et la mère s'engageaient, au moins de bouche, à ne plus renouveler les scènes grotesques et superstitieuses qui s'étaient succédé depuis deux jours, et dont voici un rapide aperçu.

Le malade est pris de frissons et de tremblements ; sa poitrine se soulève, tout son corps s'ébranle, et, comme entraîné par une force irrésistible, il se met à courir, au caprice de ses impressions.

A ces heures de surexcitation, le malade devient très vigoureux et très hardi. Ainsi, l'une de nos trois malades, enfant faible et timide, a gravi pendant la nuit, et presque en bondissant, un énorme rocher qui s'élève à pic sur la montagne.

Comme l'agitation se renouvelle à des heures fixes, les jongleurs et chanteurs se tiennent prêts, et, dès que le malade se soulève sur son séant, ils se mettent à l'œuvre.

Le bruit des tambours et des chants étourdit le malheureux, les jongleries le jettent dans un sorte d'ivresse, il perd toute conscience de son état.

Ahuri du tumulte et des scènes étranges qu'il voit à demi, et comme dans l'horreur d'un cauchemar, il devient, suivant l'expression de nos chrétiennes, «comme un taureau épouvante, *omby taitra ampo*», s'enfuit à toutes jambes et au hasard, se couche à terre, se relève en poussant des cris et fait mille contorsions.

A chaque fois que la crise reprend, ou semble devenir plus aiguë, c'est un nouveau tumulte, ce sont de nouvelles jongleries.

Cette farce sinistre dure parfois de longues heures et ne finit pas avant que le malade tombe épuisé de force et comme sans vie.

Ajoutons que cette comédie meurtrière se termine à peu près toujours par une jonglerie superstitieuse ; les chanteurs et les jongleurs prennent en main le Fary (canne à sucre) ; on le met aussi dans la main du patient qui l'accepte par obéissance inconsciente ou par instinct superstitieux ; puis on s'achemine, vers le tombeau des ancêtres pour leur présenter cette offrande, à titre de prière et d'adoration.

Et voilà l'étrange traitement que l'on venait de faire subir à nos chères enfants.

Le lundi, dans la matinée, une de nos chrétiennes vint m'apprendre qu'on avait vu les esclaves de la famille rentrer de la campagne, et porter les faay qui seraient probablement présentés le soir même aux mânes des ancêtres.

J'en conçus une profonde douleur, et, sur-le-champ, je me rendis à la maison des malades pour voir ce qu'il en était ; je trouvai les trois enfants seules au logis, et j'eus bien de la peine à retenir mes larmes, lorsque j'aperçus sur un meuble cinq ou six fary déjà préparés pour le défilé carnavalesque de la soirée.

- Mes enfants, leur dis-je, qu'est-ce donc que cela ?

- Ah ! mon Père, ce n'est pas nous qui les avons apportés ; ce sont les esclaves, et, lorsque la crise nous reprend, on nous fait faire malgré nous des choses que nous détestons.

- Mes enfants, ces fary doivent servir au culte des démons ; vous allez les brûler ou les jeter hors de la maison .

- Oui, nous allons les jeter au fossé, mais accompagnez-nous, mon Père.

Aussitôt fait que dit.

Cependant les pauvres enfants ne furent point à l'abri des pratiques superstitieuses qu'on leur imposait.

Les jongleries, le tumulte et la présentation du fary se renouvelèrent encore le soir et le lendemain.

L'épuisement physique et peut-être la mort de l'âme semblaient devoir être le dénouement nécessaire de cette affreuse tragédie.

Le Père Joseph étant revenu de ses excursions apostoliques, nous délibérâmes devant Notre Seigneur, et résolûmes de parler en maîtres. Les trois malades furent mandées chez nous :

- Vous êtes nos enfants, leur dit le Père Joseph ; nous vous gardons ici et nous vous soignerons dans une de nos cases ; allez tout de suite avertir vos parents que vous restez ici ; nous répondons de vous.

Grande fut alors la joie des enfants, et les parents n'osèrent pas résister à l'énergie de notre sommation.

Le soir, vers six heures., les enfants venaient de quitter la chapelle, où nos chrétiens se réunissent tous les soirs pour faire la prière en commun.

A peine rentrées dans la case-infirmerie, elles sentent venir la crise et demandent la présence du Père.

Le garde-malade m'appelle ; j'accours à l'instant et rassure les pauvres petites en leur promettant de les assister ; j'ai pu alors me rendre compte de la crise dans tout son développement.

Les frissons précurseurs durèrent environ cinq minutes ; leur violence alla toujours en croissant, jusqu'à produire des secousses qui faisaient bondir les malades.

Aux frissons succèdent les élancements de poitrine, qui prennent un caractère terrifiant, et leurs flancs semblent à chaque instant sur le point de se rompre ; puis, c'est le tour des convulsions et des balancements qui portent le buste de droite à gauche, comme une balançoire mue par un ressort puissant et rapide ; enfin les trois malades bondissent de leur couche pour gagner l'espace.

Quatre personnes avaient peine à les retenir ; ne pouvant saisir la porte, que nous couvrions de notre corps, elles bondissent vers la fenêtre pour s'échapper.

Alors ce sont des cris d'épouvante et de supplication :

- Il est là !... crient-elles. Il nous saisit ! ... Il nous emporte !... Non ! Non !... Empêchez-le... Je ne veux pas ! Je ne veux pas !... Ecartez-le... Il me tue, je meurs, je suis perdue...

Et les pauvres enfants repoussaient de leurs bras le spectre qui voulait les emporter, s'accrochaient à nos habits pour résister à ses violences, bondissaient pour échapper à ses poursuites. Nous leur suggérions de pieuses invocations : «Jésus, Marie, Joseph... Cœur Sacré de Jésus, ayez pitié de nous !»

A un moment l'une d'elles répéta la dernière invocation jusqu'à trois reprises, avec un accent de foi et de douleur qui nous arrachait des larmes.

Cette fois, pourtant, la crise ne dura qu'une demi-heure environ ; c'était comme un cri de rage poussé par le malin esprit, un essai de vengeance tenté par le génie du mal qui n'était plus maître dans la petite case, propriété du missionnaire.

Ce fut son dernier essai.

Le lendemain matin, les pères et les mères des enfants, plusieurs parents et amis se groupent dans la petite case pour voir si la crise va se renouveler à l'heure ordinaire. Les malades boivent quelques gorgées d'eau bénite et paraissent pleines de confiance.

Le Père, le garde-malade, les parents des malades, ceux même qui ne sont pas baptisés, tous à la fois tombent à genoux et récitent une courte prière à la Sainte Vierge ; la prière se termine par cette triple imprécation contre le diable : «Des embûches du démon, délivrez-nous, Seigneur !» et les pauvres malades prononcèrent cette triple invocation avec tant d'énergie qu'elles paraissaient n'avoir pas le moindre doute sur le caractère diabolique de cette maladie.

Ce matin-là, le soir du même jour, le lendemain, le surlendemain, les crises ne se sont pas renouvelées ; les malades étaient guéries, guéries par la prière, guéries par l'eau bénite.

Elles sont restées dans la petite case-infirmerie jusqu'au lundi matin, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel ; ce jour-là, elles se sont confessées, et deux d'entre elles ont reçu la Sainte Communion.

Le soir du lundi, elles revenaient à la résidence du Père, avec une nombreuse députation de parents, nous apporter un panier de riz, une corbeille de patates et une poule. Tous les fronts étaient rayonnants, et l'on ne savait comment remercier Dieu du bien fait au corps, et surtout à l'âme des enfants.

Cette guérison, dont la prière est l'unique agent, a produit la plus heureuse impression sur les chrétiens et même sur les païens du voisinage.

Elle a probablement déterminé une ordonnance officielle qui fait grand honneur à Raphael, notre premier gouverneur, et l'un de nos plus fervents catholiques.

Vendredi, en présence de la foule nombreuse réunie sur la place du Marché, il a lu à haute voix les textes de loi interdisant, sous peine d'amende et de prison, le culte des faux dieux ; et il a fait connaître sa résolution bien arrêtée d'appliquer la loi à tous ceux qui font revivre les coutumes superstitieuses des ancêtres, relatives au Menabé.

Quelques murmures se sont élevés dans la foule.

Vous voulez donc tuer nos malades ?

- Si vous avez des malades, consultez les médecins m'aggravez pas leur maladie par vos folies tapageuses.

- Les Pères ont sauvé trois malades, s'écrie l'un des auditeurs, un protestant de nos voisins ; ont-ils fait autre chose que les soustraire à votre ridicule traitement ?

Là-dessus les murmures commencent à s'apaiser. Depuis lors la peur inspire la sagesse et l'on n'entend plus le sinistre roulement de l'amponga.

Que penser de cette étrange maladie ? Nos chrétiens n'hésitent pas à l'appeler «diabolique», et ne veulent d'autre remède que l'eau bénite ; elle guérit à peu près toujours.

Nos enfants, interrogées sur la cause de leur épouvante aux heures de crise, disent qu'un affreux colosse voulait les

saisir :

Ramaitsoakanjo nous emporte ! Rajakimena nous enlève !...

Les obsessions diaboliques, les sortilèges, les superstitions et les vaines observances ne sont que trop fréquents à Madagascar, affirmait, dans sa lettre du 29 novembre 1892, un missionnaire bien placé pour observer les faits de cette nature, le Père Paul Camboué, de la Compagnie de Jésus, procureur à Tananarive de la Mission de l'île.

A l'appui de son dire, il racontait le fait suivant :

Au pays des Mandiavalo une femme, du nom de Rangory, était malade depuis plusieurs années. Après avoir essayé des soins de divers empiriques indigènes, elle alla consulter un fameux mpisikidy (devin) dans l'espoir qu'il lui indiquerait le vrai remède à son mal.

Le mpisikidy commença par ordonner à la malade de prendre dix-sept plumes d'oiseaux de dix-sept espèces différentes pour faire une sorte d'exorcisme ou faditra.

Puis, comme aucun soulagement ne s'ensuivit, notre homme prescrivit un traitement continu. Pendant un mois, la malade devait danser avec le mpisikidy. Après ce laps de temps Zanahapy (le fils du créateur) parlerait.

Le moment solennel approchait. Par ordre du mpisikidy, la maison fut tendue d'étoffes de soie ; la malade, revêtue de pourpre, exécuta une danse sur un bœuf volavita (animal qui doit posséder la particularité de taches blanches au front, au dos, à la queue et aux jambes).

Ce bœuf volavita immolé en sacrifice, l'esprit s'exprima par la bouche de la malade, à peu près en ces termes :

- Me voici, moi, Ingahibe lava sofina (le vénérable aux longues oreilles), je viens de chez les Bara. Tous les dieux de la terre sont mes fils ou mes petits-fils, et me sont soumis.

Et la malade d'imiter avec ses mains le mouvement des oreilles d'un bœuf.

Le démon reprit :

- Me voici, moi Audriamizararivo (le seigneur aux mille parts), roi des Sakalaves. J'arrive de Mojanga.

Et la malade de se mettre à danser la danse des hommes au grand ébahissement des assistants.

Survint ensuite l'énonciation des fady (prohibitions). La malade devait s'abstenir de la chair des bœufs abattus pour les funérailles ; elle ne mangerait ni viande de porc, ni volailles, ni piments, ni feuilles de manioc.

Personne ne toucherait aux aliments qui lui seraient destinés ; aussi devrait-elle toujours porter une cuillère et une assiette pour ses repas.

Enfin l'esprit déclarant que toutes les épouses des hommes lui appartiennent, le mari devrait la racheter en donnant un anneau d'argent et une coquille.

De plus, chaque mois, la malade devrait paraître, armée d'un fusil et d'un sabre, à une grande réunion.

Rangory fit tous ses efforts pour être fidèle à ces vaines observances. Chaque fois qu'elle manquait à l'une d'elles, le démon la faisait tomber en défaillance.

Cet état de choses durait depuis environ deux années, quand la Prière Catholique pénétra dans la région qu'habitait Rangory, en 1890.

Cette femme et son mari entendirent parler de l'impuissance du mauvais esprit sur ceux qui suivaient fidèlement cette Prière Catholique. Ils voulurent s'instruire et devinrent bientôt de fervents catéchumènes.

Dès lors, avant même qu'ils aient reçu le baptême, le démon cessa de les tourmenter.

Allant un jour visiter des parents dans une contrée fort adonnée aux diableries, ils virent un homme marchant sur des charbons ardents sans en éprouver aucun mal. Les deux catéchumènes ayant fait le signe de la croix, les charbons brûlèrent horriblement les pieds du malheureux démoniaque.

Après deux années d'épreuves, le missionnaire, témoin de leur zèle persévérant, les baptisa sous le nom d'Elisabeth et de Zacharie, le jour de la fête de l'Ascension.

Le baptême, non seulement donne la vie spirituelle à l'âme, mais encore guérit fréquemment le corps. C'est là un fait mille fois constaté dans les pays de mission, aussi bien dans les forêts glacées de l'Amérique du Nord que dans les plaines brûlantes de l'Afrique, dans les villes immenses de la Chine que dans les îlots de l'Océanie.

A Madagascar, il en est de même, et la bonté divine s'y manifeste par des miracles éclatants qui font pâlir les prestiges du démon, ce singe malfaisant.

En septembre 1872, le Père Brégère, missionnaire à Imerimandroso, vit arriver chez lui, un après-midi, sur les quatre heures, un chrétien de son village qui avait été, avant sa conversion, prêtre des idoles.

Cet homme entra et le salua en disant, suivant la formule malgache qui témoigne d'un grand respect :

- Que Dieu te protège ! Tu es notre père et notre mère et nous n'en avons pas d'autres. Donc voici ce que j'ai à te dire. Des gens de Fiéferanna, mes parents, viennent d'arriver, apportant une petite fille très malade.

- Eh bien ! lui demanda le Père Brégère. Pourquoi ne l'apportent-ils pas ici ?

- Je les en ai dissuadés et c'est d'après l'avis de tous ceux qui ont vu l'enfant. Le Père, leur ai-je dit, soigne et guérit bien les malades, mais il ne ressuscite pas les morts, et cette enfant est morte ou va mourir. Cependant comme ils ont insisté pour vous la présenter avant d'emporter son cadavre, je suis venu vous demander votre avis.

Le missionnaire répliqua :

- Apportez-la toujours ; nous verrons.

L'homme s'en retourna et quelques instants après il reparut, accompagnant une douzaine de personnes de sa famille, qui apportaient la petite malade.

Le missionnaire la regarda et crut voir un cadavre.

Son corps était raide, son regard éteint. Un souffle faible et fétide, qui s'échappait de sa bouche en putréfaction, témoignait seul d'un restant de vie.

Il lui en demeurait si peu que les parents qui l'avaient apportée avaient, durant le trajet de Fiéferanna à Imerimandroso soulevé jusqu'à sept fois le voile qui la recouvrait, pour s'assurer qu'ils ne portaient pas un cadavre.

Le missionnaire se fit expliquer l'origine de la maladie, son caractère et sa marche. Il fut vite convaincu que tout remède humain serait impuissant, et qu'il ne fallait plus songer qu'à sauver l'âme de la mourante.

Il parla dans ce sens aux parents et leur proposa de baptiser l'enfant.

Mais les Malgaches n'en voulurent pas tout d'abord entendre parler. Ils refusèrent. Le prêtre insista pour vaincre leurs objections.

Sachez, leur déclara-t-il, que le baptême catholique, non seulement ne fait pas mourir, mais que parfois même il rend la santé aux moribonds.

Cette parole fit impression sur ces pauvres païens ignorants. Ils s'écrièrent tous :

- Baptisez-la !

Le missionnaire ne se le fit pas dire deux fois. Il alla au plus vite chercher de l'eau et ondoya l'enfant.

O miracle ! A l'instant même la petite moribonde, se réveillant comme d'un profond sommeil, tourne vers le prêtre ses yeux tout à l'heure fixes et vitreux. Son regard n'est pas étonné. Il suit tous les mouvements du missionnaire. Elle étend le bras et, de sa main, saisit la sienne.

Le Père Brégère lui fait avaler quelques gouttes de l'eau de Saint Ignace. La bouche de la malade s'entrouvre.

Le missionnaire lui pose une question. Elle veut répondre, mais ne profère que quelques sons inarticulés.

Cependant la vie revient peu à peu sur sa face pâle et décomposée. C'est une véritable guérison opérée par le baptême. Aucun des assistants ne s'y trompe.

Les parents ne savent témoigner leur reconnaissance au Père. Quelques instants après, ils emportent leur enfant, lui cherchant un abri pour la nuit. Le chrétien qui les a amenés au missionnaire leur offre une case pour s'y reposer quelques jours. Ils acceptent.

Vers la nuit on vient annoncer au Père que la petite fille peut se tenir debout, qu'elle a parlé très distinctement et qu'elle demande à manger, ce qu'elle n'a pas fait depuis quatre jours.

Le lendemain matin le Père Brégère alla la voir. Il ne lui restait qu'un peu de faiblesse.

Le dimanche suivant elle assista à la messe, accompagnée de toute sa famille heureuse et reconnaissante.

Le bruit de cette guérison se répandit vite et tous, chrétiens, protestants et païens, louèrent. Dieu et admirèrent la puissance du baptême catholique.

Nous avons raconté comment les malheurs de la France en 1870 avaient eu leur contrecoup à Madagascar. La Fille Aînée de l'Église était dans les larmes, les chrétiens de la grande île africaine furent persécutés par ceux qui croyaient l'épée de la France à tout jamais brisée.

Le Christ est patient, parce qu'il a pour lui l'éternité ; parfois pourtant il frappe dès ce monde les coupables avec une promptitude effrayante ; c'est surtout quand ceux-ci ont manqué de respect à sa Mère.

En 1871, le Père Jouen, tout proche de la mort, écrivit à ce sujet une page magnifique. Nous ne pouvons résister au plaisir de la reproduire, et de raconter, avec le célèbre missionnaire, la revanche de la Justice divine sur un suppôt de Satan, sur un persécuteur.

Je ne citerai, dit le vénérable Père, qu'un seul fait qui s'est passé à la face du soleil, et dont tout Tananarive a été le témoin.

Parmi nos persécuteurs le plus acharnés se trouvaient les trois principaux chefs du gouvernement ; j'en excepte le premier ministre lequel, sans nous être très favorable, ne nous a jamais été ouvertement hostile.

Il n'est sorte d'entraves que ces trois chefs n'aient apportées à la propagation de la vraie foi, surtout lorsqu'ils ont vu l'ébranlement des campagnes.

Mais parmi eux il y en avait un qu'il faut placer au premier rang, et dans l'âme duquel le génie du mal semblait avoir soufflé toute sa rage. C'était littéralement le « *Saulus spirans minarum et cædis in discipulos Domini* ».

Le jour et la nuit, on le voyait parcourir les villages, escorté de nombreux satellites, soit pour s'opposer à la construction d'églises catholiques, soit pour empêcher nos adhérents de s'y réunir.

Les chefs étaient principalement l'objet de ses poursuites, parce qu'il connaissait leur influence sur les masses.

Aussi n'y avait-il sorte de moyens qu'il ne prît, pour paralyser leur action : argent et promesses, ou bien menaces de prison, de dégradation et même de mort.

Mais ce qui caractérisait spécialement ce nouveau Saul, c'était une haine de prédilection pour la Très Sainte Vierge ; son nom seul et la vue de ses insignes suffisaient pour le faire écumer de colère.

Un jour, ayant aperçu, au cou d'un de ses esclaves catholiques, un scapulaire et un chapelet, il les lui arracha violemment et les attacha au cou de son chien, à la grande risée de ses partisans présents à cette scène.

Le châtement suivit de près cet acte sacrilège. La nuit même le chien creva subitement. C'était un beau chien de Terre-Neuve, acheté plus de cinquante piastres, et auquel son maître tenait énormément.

Ce n'était là que le prélude de la justice divine.

Bientôt le persécuteur lui-même fut atteint d'un mal étrange, qui lui faisait rendre du sang par le nez, les oreilles et la bouche. Tout son corps se couvrit d'une sorte d'ulcère.

Quelques mois après, il expirait au milieu des plus affreuses convulsions, et en poussant des cris tels que ses esclaves eux-mêmes furent obligés de s'enfuir.

C'est ainsi que Marie vengea d'une manière exemplaire son honneur outragé et nous délivra de notre plus furieux ennemi.

Cette fin tragique a produit sur tous nos chrétiens la plus profonde impression. Il n'est personne qui n'y ait reconnu le doigt de Dieu, toujours facile au pardon quand on ne s'attaque qu'à lui, mais rarement indulgent pour les outrages com-



mis envers sa Sainte Mère.

Depuis lors, la plupart des chefs ont repris courage, et les populations se sont montrées plus empressées que jamais à réclamer des missionnaires.

## TABLE DES MATIÈRES ET DES SOURCES

### ASIE (Suite) BIRMANIE - SIAM

#### CHAPITRE PREMIER : L'ÉVANGÉLISATION

##### CHAPITRE II

DANS LA BIRMANIE : - Sort jeté. - L'effet d'un maléfice. - Charmeur de serpent.

(Les quatre Faits précédents ont été racontés par M. Bringaud, missionnaire des Carians, et publiés dans les *Missions Catholiques* en 1888.)

DANS LE ROYAUME DE SIAM : Les *Phi*. - Diables cuits et Diables crus. - Les statues des idoles habitations des démons. - Le Dieu d'or et le Dieu de verre. - Une idole enchaînée.

(Faits racontés par Monseigneur Bruguière, évêque de Capse, dans une lettre envoyée de Bangkok, en 1829, à M. Bousquet, vicaire général d'Aire, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1831).

#### ANNAM ET TONKIN

#### CHAPITRE III : LE SANG DES MARTYRS.

##### CHAPITRE IV

Consultation solennelle du démon . - A qui appartiennent les païens ? - Sorciers penauds.

(Les deux premiers faits ont été rapportés par M. Masson, missionnaire apostolique au Tonkin, dans sa lettre datée de Nhàn-hûa, le 2 juillet 1828, adressée à M. Ferry, supérieur du séminaire de Nancy, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1830.

Le troisième fait, arrivé en avril 1831, a été raconté par le même missionnaire dans sa lettre du 17 juillet 1831, au même destinataire, imprimée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1833).

Un enfant tonkinois de cinq ans qui comprend le latin.

(Fait arrivé en 1830, raconté par M. Marette, missionnaire apostolique au Tonkin, dans sa lettre du 17 octobre 1830, adressée au rédacteur des *Annales de la Propagation de la Foi*, et publiée dans cette revue en 1832).

Comment l'on devient sorcier. - L'initiation ordinaire. - L'enlèvement par le démon. - L'esprit familier.

(Faits racontés par M. Guerlach, missionnaire en Cochinchine Orientale, dans les *Missions Catholiques* en 1887).

L'évocation des nymphes. - Divination à l'aide d'une courge. - Formule d'évocation.

(Faits rapportés vers 1867 par Monseigneur Croc, provicaire au Tonkin méridional, et imprimés par les *Missions Catholiques* en 1869).

Treize catéchumènes attaqués.- Le diable catéchiste.

(Faits arrivés en 1876, racontés par Monseigneur Puginier dans une lettre expédiée du village de Diên-xa, dans le Tonkin occidental, et publiés par les *Missions Catholiques* en 1877.)

A la cime d'un arbre

(Fait arrivé en 1880-1881, rapporté par Monseigneur Croc, vicaire apostolique du Tonkin méridional, dans sa lettre du 15 août 1881, et publié dans les *Missions Catholiques* en 1882.)

Les chrétiens et les païens pendant les choléras, de 1832 et de 1887. - Le résultat immédiat d'un vœu au démon.

(Le premier de ces faits a été rapporté par M. Masson, missionnaire apostolique au Tonkin, dans sa lettre adressée à M. Ferry, supérieur du Séminaire de Nancy, datée du 20 août 1832, et publiée, l'année suivante, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*.

Le deuxième fait a été constaté par M. J. Robert, missionnaire au Tonkin occidental, et relaté, le 2 août 1887, dans sa lettre écrite à Ké-sà et imprimée, la même année, dans les *Missions Catholiques*.

Le troisième fait a été cité, le 10 octobre 1832, par M. Pallegoix, missionnaire au Laos, pays frontière de l'Annam, dans sa correspondance à sa famille, expédiée de la ville de Juthia et reproduite par les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1834).

Incendies attribués à des maléfices.

(Fait arrivé au village de Dink-chang en 1851, raconté par Monseigneur Retord, vicaire apostolique du Tonkin Occidental, dans sa lettre du 22 juillet 1853 à M Berger, de Lyon, et publié dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1855.)

La Sainte Vierge et les anges au siège de Tra-kieu.

(Faits arrivés en septembre 1885 et racontés par M. Geffroy, missionnaire en Cochinchine Orientale, dans les *Mis-*

Statuette miraculeuse. - La persécution de 1874 sous l'Empereur Tu-Duc. - Les corps des Martyrs. - Le respect des tigres.

(Le premier de ces faits a été raconté par Monseigneur Puginier, vicaire apostolique du Tonkin Occidental, aux membres des conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans sa lettre du 8 mai 1873, publiée, l'année suivante, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*.)

Les autres faits ont été rapportés par Monseigneur Gauthier, vicaire apostolique du Tonkin Méridional, et publiés dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1875).

Punition providentielle de destructeurs d'églises. - La maison d'un persécuteur lapidée par les démons.

(Le premier fait s'est accompli à Kê-ngà ; le deuxième à Bât-doat. Ils ont été rapportés par M Retord, missionnaire apostolique en Cochinchine, dans une lettre à mademoiselle L. A. de Lyon, reproduite dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1837.)

Le dernier fait a été raconté dans la lettre de Monseigneur Pineau, vicaire apostolique du Tonkin méridional, aux directeurs du Séminaire des Missions Etrangères de Paris, sur les travaux de la Mission en 1887 et 1888, lettre publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1889.)

## CHINE

### CHAPITRE V : LES QUATRE CAMPAGNES.

#### CHAPITRE VI

Le célèbre Père Ricci et le palais hanté de Nanking.

(Fait extrait du Voyage en Tartarie et au Thibet par l'abbé Huc.)

La prédiction d'une possédée. - Le «Docteur Céleste». - Le bâton magique. - Epidémie de possessions dans une famille. - Ce qu'il y a dans le ventre d'une idole. - Conversions. — Inscription commémorative.

(Ces faits ont été racontés par deux missionnaires, d'abord par le Père Fouquet, de la Compagnie de Jésus, dans sa lettre écrite à Nan-chang-fou, capitale de la province de Kiamsi, datée du 26 novembre 1702, adressée à Mgr le duc de la Force, Pair de France, et publiée dans le tome V des *Lettres édifiantes et curieuses* ; ensuite par le Père de Chavagnac, de la même Compagnie, dans sa lettre au Père Le Gobien, datée de Fou-tchéou-fou, le 10 février 1703, et publiée dans les *Lettres édifiantes et curieuses* en 1711).

Meubles brisés, feu mystérieux, images monstrueuses. - L'orgueil des bonzes bafoué. - L'humilité victorieuse d'un chrétien. - Faits miraculeux.

(Faits extraits de la lettre du Père Fouquet citée plus haut.)

La crainte des démons. - Le signe de la Croix et les enchantements. - Cinquante maisons hantées.

(Faits extraits du Mémoire sur l'Etat des Missions de la Chine présenté en latin, à Rome, au R. P. Général de la Compagnie de Jésus, l'an 1703, par le Père François Noël, missionnaire de la même Compagnie, et depuis traduit en français et publié, en 1706, dans les *Lettres édifiantes et curieuses*.)

#### CHAPITRE VII

Les guérisons des possédés sont des causes fréquentes de conversions. - «Il n'y a que les Chrétiens qui puissent la guérir ! » - Battu par les démons. - Possédée depuis quatre ans, délivrée par une vierge. - Ouvrier tracassé par le diable depuis deux ans. - Obsédée à l'agonie. - L'institutrice du village de Sinenti.

(Faits extraits d'une lettre du Père Stanislas Clavelin, missionnaire au Kiang-yn, écrite en 1859 ; et d'une correspondance du Père Royer, datée du même district, le 15 janvier 1869, et publiée, la même année, dans les *Missions Catholiques*).

Catéchumènes possédés.

(Faits rapportés par Mgr Anouilh, vicaire apostolique du Pè-tché-ly occidental, dans sa lettre datée de Pao-ting-fou, hôtel de la Grande Miséricorde, le 16 janvier 1866, adressée aux membres des Conseils centraux de l'œuvre de la Propagation de la Foi, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1867.)

Une procession païenne. - Le tong-tse porte-parole des idoles. - Le *tapo* interprète.

(Faits arrivés en mai 1869, à Song-kiang-fou, dans le Kiang-son, et rapporté par le Père Palâtre, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-nan, dans sa lettre du 29 juin 1869, publiée la même année dans les *Missions Catholiques*).

La vertu de l'eau bénite. - Diables mandarins. — Le commandement d'une apparition. - Peut-être trop Riche.

(Le premier de ces faits est arrivé à la station de Saint-Etienne-hors-les-murs, au Kouy-tchéou, en 1867, et a été rapporté dans le journal de cette mission, à la date du 13 mars 1867 et publié dans les *Missions Catholiques* en 1869.)

Le second fait est arrivé à Nanking, en juillet 1869, et a été rapporté par le père Colombet, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-nan, dans sa lettre, datée de Nan-kiang, le 12 octobre 1869, et publiée, la même année, dans les

Une sorcière ruinée.

(Fait arrivé en 1870 dans l'île de Pé-hai-sso, dans le vicariat apostolique du Kiang-nan, et rapporté par le Père Bourdilleau, de la Compagnie de Jésus, dans sa lettre de Tse-ka (Sainte-Marie), dans le district de Hai-men, presque placée au nord de l'embouchure du Yang-tse-kiang, datée du 15 juin 1870, adressée à sa famille et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1871).

La femme d'un laboureur. - Les bonzes impuissants ; le dévouement des parents inutile ; la chasse aux démons. - La Vierge Song-kieu-kou victorieuse.

(Le premier de ces faits est arrivé dans la préfecture de Song-kiang et a été raconté par le Père Desjacques, de la Compagnie de Jésus, missionnaire du Kiang-sou, partie orientale du Kiang-nan, dans sa correspondance adressée à son frère publiée et publiée dans les *Missions Catholiques* en 1872.

Les autres faits, accomplis à Si-ouang-kaong, hameau du district de Tsinpou, dans la préfecture de Song-kiang, ont été rapportés par le Père Palatre, missionnaire au Kiang-nan, dans sa lettre datée de Talékiao, le 7 janvier 1873, adressée aux membres des Conseils centraux de l'œuvre de la Propagation de la Foi, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1873).

Le diable calomniateur.

(Fait arrivé en 1873 au Père Jean Fransoni, missionnaire au Hou-pè sud-ouest, raconté par lui dans la relation annuelle de ses travaux, et rapporté par le Père Alexis-Marie Filippi, provicaire de la même province, dans sa lettre datée de Kin-thiéou-fou, le 15 février 1874, adressée aux membres des Conseils centraux de la Propagation de la Foi et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1875.)

Un peintre idole vivante.

(Fait arrivé en 1876 à Lao-ho-kou et rapporté par le Père Pascal Billi, des Frères mineurs réformés, vicaire apostolique du Hou-pè septentrional, dans sa lettre, datée de la même localité, le 29 septembre 1876, et publiée dans les *Missions Catholiques* la même année.)

Deux petites filles étranglées par le diable.

(Le premier fait s'est passé en 1876 et a été rapporté par M. J. Noirjean, missionnaire en Mandchourie, dans sa lettre écrite de Païen-souon, dans la Province militaire de l'Amour, le 21 août 1876, adressée à M. Maury, directeur au séminaire des Missions Étrangères à Paris, et publiée, la même année, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*.

L'autre fait s'est accompli, en 1879, à Tien-kum, dans le vicariat apostolique du Chan-si ; il a été raconté par le Père François de Montérégio à Mgr Louis Moccagatta, des Mineurs Observantins, vicaire apostolique du Chan-si, qui l'a relaté dans sa lettre de Tai-iuen-fou, le 15 septembre 1879, publiée dans les *Missions Catholiques* en 1880. )

La paix nocturne rétablie.

(Fait rapporté par un missionnaire du district de Kieou-tsin-fou dans une relation rédigée par ordre de Mgr Ponsot, vicaire apostolique du Yun-nan, et publiée dans les *Missions Catholiques* en 1881).

L'origine de la station de Ngan-lin-tchéou.

(Fait arrivé à Ngan-lin-tchéou, rapporté par Mgr Fenouilh, vicaire apostolique du Yun-nan, dans sa lettre datée de Yun-nan-sen, le 1<sup>er</sup> septembre 1887, adressée aux directeurs de l'œuvre de la Propagation de la Foi et publiée dans les *Missions Catholiques* en 1888).

Délivrance d'une jeune fille de douze ans.

(Fait arrivé dans le district de, Pin-tim-ciu, en 1889, rapporté par Mgr Grassi, des Mineurs observantins, coadjuteur de Mgr Moccagatta, vicaire apostolique du Chan-si, dans sa lettre du 16 juin 1889).

Possédée depuis huit ans.

(Le premier fait est arrivé à Nan-kan, dans le district de Te-ngan-fou, et a été rapporté par Mgr V. E. Cariassare, de l'ordre des Frères mineurs, vicaire apostolique du Hou-pè oriental, dans sa lettre publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1889.

Le second fait s'est passé à Sião-hô-tâng et a été rapporté par M. Maire, missionnaire au Yun-nan, dans son journal de voyage publié dans le même journal en 1890).

## CHAPITRE VIII

Un français devenu divinité Chinoise.

(Fait arrivé entre Fong-siang et Hang-tchong, au XVII<sup>e</sup> siècle, et rapporté par les *Missions Catholiques* en 1872).

Les bijoux d'un chrétien.

(Fait rapporté par le père Clavelin, de la Compagnie de Jésus, dans sa lettre datée de Ou ho, le 24 mai 1855, adressée au consul de France à Chang-haï, et publiée l'année suivante par les *Annales de la Propagation de la Foi*).

La sécheresse. - La promesse des chrétiens. - Anxiété. – Triomphe.

(Faits arrivés au Yun-nan et relatés par M. Huot, provicaire apostolique de la même province, dans sa lettre du 10 mai 1851, à Mgr Luquet, évêque d'Hesébon, publiée l'année suivante dans les *Annales de la Propagation de la Foi*).

Au foyer de l'ennemi. - Le miracle ou la mort. – La protection de la Providence.

(Faits arrivés à Thibet, à M. Krick, entre le village de Sommeu et le Brahmapoutre, et racontés par ce missionnaire dans sa lettre datée de Dacca (Indes), le 3 août 1852, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1854).

Un autel respecté par l'inondation.

(Fait arrivé à Lang-kouan, en Mandchourie, le 1<sup>er</sup> août 1879, et raconté par Mgr Dubail dans les *Missions Catholiques* en 1880).

Un franc-maçon chinois. - Le vœu à la Sainte Vierge. - La source miraculeuse.

(Fait arrivé au Camp de Nicou, en 1884, raconté par le Père Chaffanjon, missionnaire au Kouy-tchéou, dans sa lettre du 1<sup>er</sup> janvier 1885, à sa famille, publiée la même année dans les *Annales de la Propagation de la Foi*).

Une apparition au Kiang-nan.

(Fait arrivé à Tsou-kèu deû, dans la Sibérie Pontonnaise, en 1886, et raconté dans la lettre du Père Deffond, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-nan, adressée au Père Gilbert, de la même Compagnie, et publiée dans les *Missions Catholiques* en 1888).

Le Père Jean-Pierre Néel, martyr. - Insensibilité aux coups ; M. Verchère. - Le catéchumène Joseph Tchang-kouang-tsai, martyr. - Le néophyte Yu-yen-hou, martyr.

(Le premier fait est arrivé à Kay-tchéou, province du Kouy-tchéou, le 18 février 1862. Il a été rapporté par Mgr Faune dans les *Missions Catholiques* en 1876.

Le fait arrivé à M. Verchère s'est passé à Tai-gong et a été raconté par lui-même dans sa lettre, datée de cette localité, le 26 octobre 1867, adressée à Mgr Guillemain, préfet apostolique du Kouang-ton et du Kouang-si, publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1868.

Le fait relatif au catéchumène s'est accompli à Kutsin-fou, dans le Yun-nan, le 23 août 1867. Il a été raconté par M. Fenouil, le 7 octobre 1867, dans sa lettre à Mgr Ponsot, vicaire apostolique du Yun-nan, et reproduit dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1871.

Le fait arrivé au martyre du néophyte s'est produit dans la circonscription de la sous préfecture de Kien-tée, le 8 décembre 1869. Il a été raconté par le P. Seckinger, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-nan, dans sa lettre publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1870).

Fils d'apostats. - Un châtiment qui s'accomplit de génération en génération.

(Faits arrivés à Kiang-yn et à Kin-tong-kio, du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours, et racontés par le Père Pfister, en 1870, dans les *Missions Catholiques*).

La main de Dieu.

(Faits arrivés à Zao-chou, le 24 février 1856 ; à Si-liu-hien, du 25 au 26 du même mois, et en avril suivant, rapportés par M. Félix Gennevoise, missionnaire apostolique du Kouang-si, dans sa lettre, datée de Canton, le 9 avril 1868, adressée au supérieur des Missions étrangères, et publiée dans les *Missions Catholiques* en 1868.

Des faits qui suivent, les premiers ont été relatés dans la lettre de M. Vielmon, écrite de Kouy-yang à Mgr Faurie, le 21 mars 1870, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1871 ; les derniers ont été certifiés par Mgr Chauveau, vicaire apostolique du Thibet, dans sa lettre de Tâ-tzien-fou, du 17 décembre 1874, à M. H. Desgodins de Nancy, publiée dans les *Missions catholiques* en 1875.)

Le peintre et l'image de la Vierge.

(Fait arrivé à Tchong-kin et raconté par M. L. Blettery, provicaire du Su-tchuen oriental, dans sa lettre du 27 octobre 1876, à M. Clavelloux, curé de Mornant, publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1877).

«Tu n'iras pas plus loin !»

(Fait arrivé au district de Kieou-tsin-fou et rapporté par un missionnaire de ce district, qui l'a rédigé par ordre de Mgr Ponsot, vicaire apostolique du Yun-nan. Ce récit a été publié dans les *Missions Catholiques* en 1881).

## CHAPITRE IX

Fables absurdes débitées sur les missionnaires. – La vertu du sang de chien.

(Fait arrivé à Ou-tchang-fou en 1840 et publié dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1889).

Accusation de magie. - Un brave à trois poils. - Justification miraculeuse. - Douze enquêtes officielles. - Un membre de la famille impériale s'en mêle.

(Faits arrivés dans l'arrondissement de Tchao-lang dépendant de la ville de Kin-tchéou-fou, racontés par M. Mesnard, missionnaire apostolique, dans sa lettre datée de Jeheo (Mongolie), lieu de sa captivité, le 18 janvier 1858, adressée à M. Albrand, supérieur du séminaire des Missions étrangères, et publiée dans le tome XXXI des *Annales de la Propagation*

de la Foi).

Eau lustrale diabolique. - Blessures guéries par sortilège. - Charbons qui ne brûlent pas. - Chute d'un globe de feu.

(Faits racontés par Mgr Faurie, le 22 février 1867, dans son «Journal de la Mission du kouy-tchéou», reproduit en 1869 par les *Missions catholiques*).

Les procédés magiques. - Le Kwo. - Un voleur découvert. - Le *Vilain Diable*. - La vente de l'âme. - Sans remède. - Les devineresses. - Le *Tabernacle*. - Le plat de riz. - Le *Jeu Kouang*. - La petite commission. - Un cérémonial compliqué. - Le magicien dans l'embarras. - Seconde séance. - Le mot de l'affaire.

(Les premiers de ces faits sont extraits d'un rapport écrit par le Père Desjacques, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-sou, dans la préfecture de Song-kiang, adressé à son frère et publié dans les *Missions Catholiques* en 1872.

Les faits relatifs au Jeu-Kouang se sont passés à Sin-zé-hou, près de Chang-haï, en 1872, et ont été rapportés par le Père Palâtre, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-nan, dans sa lettre datée de Ki-kang-tseu, le 24 juin 1874, reproduite dans les *Missions Catholiques* l'année suivante.)

La secte de la Bonne Chère.

(Fait arrivé à Cheou-chang-hien, dans le Tché-kiang, et raconté par le *Celestial-Empire*, journal de Chang-haï, et reproduit par les *Missions Catholiques* en 1876.)

Un sorcier esclave de sa science. - La réponse du sort.

(Faits arrivés dans le département de Ouen-tchéou et tirés des écrits de deux missionnaires ; premièrement : du rapport de M. Rizzi, de la Congrégation de Saint-Lazare, missionnaire au Tché-kiang, sur l'introduction de la religion chrétienne dans le département de Ouen-tchéou, daté de la chapelle de cette localité, et publié dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1880 ; secondement : d'une relation du Père Piauxt, missionnaire à Ya-tchéou-fou, envoyée par Mgr Marc Chatagnon, vicaire apostolique du Su-tchuen méridional, à la même revue qui l'a publiée en 1889).

La clairvoyance d'un aveugle.

(Fait accompli à San-pao-sé, dans le Su-tchuen oriental, en 1889, raconté par le Père Mathern, reproduit par Mgr Chatagnon et publié dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1891).

## CHAPITRE X

Les Jeûneurs ou Mangeurs d'herbes. - Confusion volontaire. - Le Pé-lien-Kao. - Franc-maçonnerie politico-satanique. - Les montagnes des Neuf-Dragons. - Un diplôme maçonnique chinois. - Les mots de reconnaissance de la secte. - Le programme des séances nocturnes. - La divination par les Koua. - La signification politique de la natte chinoise - 1768-1876. - Les méfaits d'un homme de papier. - Dans un atelier de soieries. - Traînées de sang dans les rues. - Le vent *Kouâ-fong*. - Les quatre cordonniers. - Cinq cas bien constatés à Nanking. - Nette rapportée. - Recherches des mandarins. - Les affiches révolutionnaires à Sou-tchéou-fou. - Un membre d'une société secrète arrêté. - Les taches d'encre. - Les fantômes. - Les habitants de Sou-tchéou en fuite. - Tumulte d'une armée en marche. - Les poules d'Ho-li-ki. - Le sceau mystérieux à Kiang-yn. - Croyance des païens à la puissance du signe de la Croix. - Pratiques bizarres. - La nuit à Ou-si, à Tse-haong. - Les hommes de papier porteurs de sorts. - A Shang-haï. - Ciseaux volants. - Dans le quartier européen. - Le chat noir. - Le chat noir décapité. - Plusieurs provinces troublées. - Les fauteurs des désordres. - Les motifs de la coupe des nattes. - Calomnies contre les chrétiens. - Pêcheurs arrêtés. - Emigration en masse. - Le calme rétabli.

(Les faits racontés dans ce chapitre se sont passés en 1876 dans les provinces du Kiang-nan, du Hou-kouang, du Chian-si, du Tché-kiang, du Fo-kien, du Pé-tche-ly, etc., et principalement dans les villes de Nan-king, de Sou-tchéou, de Chang-haï, de Kiang-yn, de Ou-si, de Ho-li-ki, de Yang-tchéou, de Zi-ka-wei, de Péking, etc.

Ils ont été puisés aux sources suivantes :

Une lettre écrite en italien par Mgr Spelta, vicaire apostolique de Hou-pé et visiteur général de la Chine, datée de Han-kéou, le 16 mai 1861, adressée aux directeurs de l'œuvre de la Propagation de la Foi et publiée, traduite en Français, dans le tome XXXIV des *Annales de la Propagation de la Foi*.

Deux articles publiés dans les *Missions Catholiques* en 1873 et 1876.

Un rapport du Père Palâtre, missionnaire au Kiang-nan, daté de Zi-ka-wei, le 1<sup>er</sup> décembre 1877, et reproduit l'année suivante par les *Missions catholiques*.

«L'Histoire générale de la Chine» par le Père de Mailla.

Une lettre adressée en 1769 par le Père de Ventavon, missionnaire de la Compagnie de Jésus en Chine, au Père de Brassaud.

Une lettre du Père Ravary, missionnaire à Nanking, des 12 et 13 avril 1876.

Une lettre du Père André, missionnaire, de Chouei-tong, du 12 juillet 1876.

Une lettre du Père Philippe Ouang, de Kiang-yn, dit 2 août 1876.

Une lettre du Père Pouplard, missionnaire à Ou-si, du 23 août 1876.

Le *Sen Pao*, journal chinois imprimé à Chang-haï, numéros des 18 et 21 août et 8 septembre 1876.

*The Shanghai Courier and China Gazette*, numéros des 6 et 15 avril, 17 et 19 mai, 2 et 7 juin, 19, 29 et 30 août, 1<sup>er</sup> septembre et 11 novembre 1876.

*The North China Daily News*, numéros des 22 mai, 7 juin, 29 et 30 août, 11, 12 et 13 septembre 1876.

*The Foochow -Herald*, année 1876.

## THIBET ET CORÉE

### CHAPITRE XI :

#### DANS LE THIBET :

Le lama. - A la recherche d'un dieu. - L'arc-en-ciel. - La réponse du Tchurtchun. - Manifestation spontanée. - L'examen. - Bouddha est mort, vive Bouddha ! - Les dieux incarnés. - Le prestige du vase d'eau. - Bokte qui s'ouvre le ventre. (Les faits précédents sont extraits du *Voyage en Tartarie et au Thibet* du célèbre missionnaire, l'abbé Huc.)

L'arbre des dix mille images. - Les pièces du procès. - Le prodige tel que l'a vu l'abbé Huc en 1845. - Un arbre unique. - La visite de M. Gueluy en 1883. - Plusieurs arbres. - Supercherie des lamas ou prestige diabolique ?

(Ces faits sont tirés : premièrement, de l'ouvrage de l'abbé Huc cité plus haut ; secondement, d'une lettre de M. Gueluy, missionnaire belge au Kan-sou, datée de Soung-chou-tchouang, le 13 décembre 1883, et publiée dans les *Missions Catholiques* l'année suivante).

#### DANS LA CORÉE :

Entre Dieu et Satan. - Le martyr de Monseigneur Berneux. - La marche serpentine du Palpong.

(Fait arrivé à Sai-nam-to, le 8 mars 1866, et raconté par M. Calais, missionnaire en Corée, dans sa lettre datée de Shang-haï, le 13 février 1867, et publiée l'année suivante dans les *Annales de la Propagation de la Foi*. Le détail relatif à MM. Aumaître et Huin est tiré de la même source).

Respect des animaux sauvages. - Croyance confirmée par l'expérience.

(Fait arrivé en 1878 et rapporté par M. Robert dans sa lettre datée du 9 mars 1878, mais sans indication de lieu d'origine à cause de la persécution, adressée à sa famille et publiée dans les *Missions Catholiques* l'année suivante.)

## OCÉANIE

### CHAPITRE XII

A Noukahiva : Pythonisse vaincue.

(Fait rapporté par M. François d'Assise Caret, vice-préfet apostolique de l'Océanie Orientale, dans sa lettre datée de Vaithohu (Sainte-Christine), une des îles Marquises, le 1<sup>er</sup> mars 1839, adressée à madame X\*\*\*, et publiée dans le tome XII des *Annales de la Propagation de la Foi*).

A Takoto : Une idole qui prédit sa chute.

(Fait rapporté par le Père Albert Montiton, de la Congrégation des Sacrés-Cœurs (Picpus), missionnaire aux îles Paumotous, et publié par les *Missions Catholiques* en 1874).

Aux îles Sandwichs : Apprenti magicien. - Le diable jaloux. - L'exorcisme *mahiti*. - «Le dieu qu'on fait sortir et entrer». - Le *Maunu*, appât diabolique. - L'envoûtement. - Le signal de l'éclair. - Terrible fin d'un Chinois et de ses deux amis.

(Faits rapportés par le Père Montiton, cité précédemment, et publiés dans les *Missions Catholiques* en 1881).

En Nouvelle-Calédonie : Le temple du *Dou*. - «Le *dou* s'échap-pe !»

(Faits extraits d'une lettre du Père Fonbonne, datée de l'archipel des Navigateurs, en 1853, adressée à M. Moyne, curé de Couson, et publiée, en 1855, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*).

Le faiseur de tempête de l'île Poot. - L'an mille de l'île Art. - «Les cases de la tempête». - Devant les crânes des ancêtres.

(Faits arrivés à l'île Art en 1859 et racontés par le Père Lambert, de la Société de Marie, l'un des deux premiers apôtres de la tribu de Bélep, dans les *Missions Catholiques* en 1880).

A Futuna : Le martyr du Bienheureux Chanel. - Le coup de tonnerre.

(Faits arrivés le 28 avril 1841 et extraits de la notice rédigée en vue de la béatification du Vénérable Chanel, et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1889).

A Wallis : La dame merveilleuse. - Les Aïtous.

(Faits rapportés dans la lettre du Père Fonbonne, citée quelques lignes plus haut.)

A Rotouma : La prédiction de la sorcière.

(Fait raconté par le Père Trouillet à Mgr Vidal, mariste, vicaire apostolique des îles Fidji, dans sa lettre, datée de Levuka, le 18 août 1889, adressée à l'abbé Bourgeois, aumônier à Haubourdin (Nord) et publiée dans les *Missions Catholiques* en 1891).

A la Nouvelle-Guinée : Le *Népou*. - La *Malira*. - Le village d'Araha. - Défi au sorcier.

(Faits extraits du rapport du Père Navarre, des Missionnaires d'Issoudun, supérieur de la mission de la Nouvelle Gui-

née, publié par les *Annales de la Propagation de la Foi* en 1887).

## MADAGASCAR

### CHAPITRE XIII

Les conquêtes du catholicisme.

### CHAPITRE XIV

Le *Ramananjana* en 1863. - Les «Messagers de la Reine». - L'invasion de Tananarive. - La commission de la Morte. - Le fils du roi lui-même. - Le jour des Rameaux. - La pierre sacrée de Mahamasin. - La haine de la soutane. - La revue du Mardi-Saint.

(Faits arrivés à Tananarive, en 1863, et rapportés par le Père Jouen dans sa lettre, commencée en mer le 15 octobre 1863, adressée aux membres des deux conseils de l'œuvre de la Propagation de la Foi, et publiée en 1864 dans les *Annales de la Propagation de la Foi*).

A trente et un ans de distance. - Aux sons de l'*Aniponga*. — Le *Ménabé* ou *Rouge-Grand*. - La petite Madeleine. - L'inconscience de la malade. — A la suite de jongleries. - Au commandement du prêtre. - «Comme un taureau épouvanté». - Les Fary. - La crise. - Délivrance.

(Faits arrivés dans le district d'Arivonimamo, en 1894) et racontés dans une lettre du Père Castets, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Madagascar, datée d'Arivonimamo, le 27 juillet 1894, et publiée en 1895 dans les *Annales de la Sainte-Enfance*).

Le devin ou *Mpisikidy*. - Avec dix-sept plumes d'oiseaux. - Le Vénérable aux longues oreilles. — Un démoniaque qui se brûle.

(Faits arrivés au pays des Mandiavalo et racontés par le R. Père Paul Camboué, de la Compagnie de Jésus, procureur à Tananarive de la mission de Madagascar, dans sa lettre aux Présidents des Conseils centraux de l'œuvre de la Propagation de la Foi, datée de la même ville, le 29 novembre 1892, et publiée l'année suivante dans les *Annales de la Propagation de la Foi*).

La petite moribonde. - La puissance du baptême catholique.

(Fait arrivé à Imerimandroso, en septembre 1872, raconté par le Père Brégère, missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans sa lettre du 8 novembre 1872, adressée au Père Cazet, et publiée l'année suivante dans les *Missions Catholiques*).

Portrait de persécuteur. - Au cou d'un chien. - Punition divine.

(Fait arrivé à Tananarive, raconté par le Père Jouen, de la compagnie de Jésus, préfet apostolique de Madagascar, dans sa lettre datée de Tananarive, le 20 mars 1871, adressée aux membres des conseils centraux de la Propagation de la Foi, et publiée, la même année, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*).

NOTE. - Pour les dates relatives à la fondation des missions et à leur histoire, ainsi que pour le nombre des chrétiens dans chacune d'elles, nous avons suivi les indications données par M. Louvet, dans son remarquable ouvrage : «*Les Missions catholiques au XIX<sup>e</sup> siècle*», estimant que cet auteur était le mieux placé, par sa situation personnelle et par ses relations, pour avoir les documents les plus exacts.